SÉMINAIRE DE PSYCHANALYSE

19

Année 2013 - 2014

JOUISSANCE(S) DE L'ACTUEL

Freud
Au-delà du principe de plaisir (1920)

Lacan
Je parle aux murs (1971-1972)
Séminaire XX Encore (1972-1973)

ASSOCIATION LACANIENNE INTERNATIONALE DES ALPES-MARITIMES

SÉMINAIRE DE PSYCHANALYSE 2013-2014
ASSOCIATION LACANIENNE INTERNATIONALE DES ALPES-MARITIMES
ASSOCIATION D'ÉTUDES DE FREUD ET DE LACAN
(A.E.F.L.)

ACTUALITÉ DE LA CLINIQUE FREUDIENNE

JOUISSANCE(S) DE L'ACTUEL

À PARTIR DES TEXTES DE
FREUD
AU-DELÀ DU PRINCIPE DE PLAISIR (1920)
ET DE LACAN
JE PARLE AUX MURS (1971-1972)
LE SÉMINAIRE XX ENCORE (1972-1973)

ONT PARTICIPÉ À LA
RÉALISATION DE CE NUMÉRO:
JEAN-LOUIS RINALDINI
ÉLISABETH BLANC
NORA LOMELET
MICHÈLE ACHARD

MAQUETTE COMPOSITION
MISE EN PAGE :
JEAN-LOUIS RINALDINI

www.aefl.fr

CONTRIBUTIONS

Michèle Achard (Educatrice spécialisée Nice)
Élisabeth Blanc (Psychanalyste Nice)
Sophie Bisson (Conceptrice rédactrice - comédienne)
Cécile Bonopéra (Psychologue Psychanalyste Nice)
Gianna Canova (Comédienne)
Daniel Cassini (Psychanalyste Nice)
Roland Chemama (Psychanalyste, agrégé de philosophie, Paris)
Élisabeth De Franceschi (Psychanalyste Nice)
Régis Dubuisson (Psychologue clinicien hospitalier)
Fabien Duprat (Psychanalyste, comédien, metteur en scène, France/Italie)
Marie-Odile Fiévet Cattuti (Psychanalyste, danseuse Nice)
Georges Froccia (Psychanalyste Nice)
Roland Gori (Psychanalyste, Professeur émérite des Universités)
Zaineb Hamidi (Psychologue Nice)
Olivier Lenoir (Psychanalyste Nice)
Serge Lesourd (Professeur Université de Nice, Psychanalyste)
Nora Lomelet (Psychanalyste Nice)
Vanessa Lou Zouan Dé (Danseuse)
Catherine Mehu (Psychologue Psychanalyste Vence)
Roland Meyer (Psychanalyste Nice - Paris)
Simone Molina (Psychanalyste Écrivain)
Paul Poggi (Psychologue clinicien Nice)
André Quaderi (Maître de Conférences en Psychologie Clinique et Psychopathologie, Directeur du Département de Psychologie, Université de Nice)
Jean-Louis Rinaldini (Psychanalyste Nice)
Georges Sammut (Réalisateur de film Nice)
Éric Sessoye (Psychanalyste Paris)
Stoian Stoianoff (Psychanalyste Nice)
Frédéric Vinot (Psychologue clinicien Maître de conférence Université de Nice Sophia-Antipolis)
Michèle Zuntini (Musicienne Professeur de guitare au conservatoire Nice)

Important : Les interventions de **Serge Lesourd** (*Les névroses : performances de l'actuel !*), **André Quaderi** (*Les réseaux sociaux, lieux de jouissance*) et **Frédéric Vinot** (*Interprétation et improvisation : la question du vif*) n'ont pas pu être retranscrites dans les délais impartis pour l'impression de la publication, elles sont écoutables sur notre site www.aefl.fr à la rubrique «Archives Séminaires»

Les textes présentés dans cette publication constituent la trace écrite d'un travail de questionnements, d'échanges et de réflexion autour de textes fondamentaux de Freud et de Lacan. Ce séminaire de psychanalyse accueilli par l'Institut d'Administration des Entreprises de l'Université de Nice (I.A.E.), s'est tenu durant l'année 2013-2014, organisé par l'ALI Alpes-Maririmes–A.E.F.L. (Association d'Études de Freud et de Lacan) école de Nice de l'Association Lacanienne Internationale. Les textes ont été en règle générale sauf indication contraire fournis par leurs auteurs ou relus par eux après retranscription.

Couverture: Jérôme Bosch - Le Jardin des délices panneau droit du triptyque - L'enfer

SOMMAIRE

JOUISSANCE (S) DE L'ACTUEL

4. *Argument du séminaire* **5. Roland Meyer** *Les jouissances de l'actuel* **13. Élisabeth De Franceschi** *«Jouis-sens I»* **21. Nora Lomelet** *La mort comme empire sur les sens* **31. Daniel Cassini** *Honky tonk women* **41. Stoïan Stoïanoff** *Jouissances carolingiennes* **57. Cécile Bonopéra** *Jouissance dans un travail de lecture et d'écriture* **65. Olivier Lenoir** *De l'or dur des mots au chaos du non-sens, j'ouïs sens!* **69. Simone Molina** *Archives incandescentes - Écrire, entre la psychanalyse, l'Histoire et le Politique* **79. Jean-Louis Rinaldini** *Jouissance de l'impudence dans l'actuel, une jouissance du faux-semblant* **97. Roland Chemama** *L'actuel est-il toujours daté ?* **105. Élisabeth De Franceschi** *«Jouis-sens II»* **117. Roland Gori** *L'évaluation* **135. Éric Sessoye** *De la Jouissance à la Mélancolie* **147. Élisabeth Blanc** *Comment faire rire un mélancolique ?* **153. Georges Froccia** *La solution dite* **159. Régis Dubuisson** *Tout... Rien : une même injonction de jouissance* **167. Michèle Zuntini** *Jouissance sacrale autour du Printemps. Le sacre du Printemps – Igor Stravinsky* **177. Roland Meyer** *La jouissance à l'œil et l'objet-à-volonté* **185. Michème Achard** *Une pure jouissance. L'ivre de Dieu, Al hallâj* **197. Daniel Cassini** *Into the mystic* **203. Marie-Odile Fiévet Cattuti** *La jouissance du danseur* **211. Paul Poggi** *Je rigole !* **219. Hamidi Zaineb** *Le principe de (télé) réalité* **225. Fabien Duprat** *Réflexions de psychanacteur* **233. Élisabeth Blanc** *La jouissance de l'acteur* **241. Catherine Méhu** *Entre jouissance et esthétique. La coupure** **257. Jean-Louis Rinaldini** *Il n'y en a qu'une, c'est la une* **269. Index**

* Des extraits vidéo de cette performance sont disponibles sur notre site www.aefl.fr à la rubrique «Archives Séminaires»

ARGUMENT

Les temps freudiens de la culpabilité qui payait le prix du progrès de la civilisation sont révolus. Nous sommes au paroxysme de l'impératif du bonheur pour chacun :

« Jouis », avec les paradoxes de la jouissance qui en résultent car au-delà de la barrière du plaisir, la souffrance et la mort sont convoquées. Au modèle économique et social actuel qui envahit sans ombre notre quotidienneté, correspond de nouvelles lexies et de nouveaux slogans de vie. Le sujet humain est désormais porteur de nouveaux idéaux ; ses modalités de jouissance se modifient et évoluent au fur et à mesure que le discours de la science qui a progressivement envahi l'ensemble des discours sociaux qui règlent le « vivre ensemble », se spécifie de mettre à l'écart toute question subjective. Prise dans ce discours aux effets ravageants pour le sujet, notre époque a du mal à distinguer le plaisir de la jouissance. Nous vivons le temps de la satisfaction immédiate de l'instant comme présent sans imaginaire. « Consomme et jouis sans embarras ! » : tel est l'impératif surmoïque de l'époque présente. La distinction donnée par Lacan entre plaisir et jouissance est essentielle et fera l'objet de notre séminaire « Jouissance(s) de l'actuel ».

Roland Meyer

Les jouissances de l'actuel

Le paradoxe du désir, c'est de rechercher un absolu hors de sa portée, de tendre vers un but dont il ne peut jouir puisque son accès lui dérobe la possibilité même d'entretenir avec son but quelque rapport que ce soit. Dès lors qu'il atteint son objet, il s'évanouit dans la jouissance et ne peut même pas en user comme du fruit de sa quête. Ce paradoxe, Freud et Lacan en ont fait la loi fondamentale de l'Éros : l'antagonisme entre désir et jouissance.
Entre désir et jouissance, il y a l'angoisse. Et Freud nous a appris que l'angoisse est un affect inhérent au sujet. Et en tant qu'affect, l'angoisse présente des conditions de discours : l'angoisse est fonction du discours capitaliste. C'est là, le cœur même des jouissances de l'actuel.

L'homme contemporain est porteur de nouveaux idéaux. Je dis ça, parce qu'il semble que ses modalités de jouissance se modifient au fur et à mesure que le discours de la science qui a progressivement envahi l'ensemble des discours sociaux, s'active à mettre à l'écart toute question subjective. Et ce que je voudrais vous faire observer ce soir, c'est que ce discours est toujours porté par quelqu'un qui s'érige en maître.

Qu'est-ce qu'on voit à chaque fois que quelqu'un se pose en maître ou plus exactement que quelqu'un se donne pour être choisi comme maître ? Et bien il en va dans la pensée de même que dans n'importe quelle campagne électorale : *« Venez à moi parce que je suis le meilleur ».* Et la meilleure preuve qu'on est le meilleur, c'est qu'on va imiter, on va faire comme eux, comme ceux qui se proclament maître. Or, qu'est-ce qu'on voit à l'œuvre chez ceux qui se proclament maître ? On y voit la répétition inlassable de ce qu'ils ont écrit, de ce qu'ils ont dit, de ce qu'ils ont fait. Mais quel sens pourrait avoir une maîtrise si elle ne suscitait que le psittacisme ?

Cela signifie qu'il vaut mieux d'emblée, distinguer ceux qu'on appelle des maîtres — des répétiteurs - d'avec ceux qui s'appellent maîtres en laissant à chacun de mesurer la dérision qu'il y a dans ce terme, ceux-là ne sont pas des maîtres, ce sont des créateurs.

Il ne s'agit pas dans tout ce qui se prétend formation, d'approfondir ni de creuser les sillons déjà tracés, pas plus que de les abreuver comme on dit dans la chanson. La seule chose qu'on puisse apprendre, c'est justement l'audace de créer de nouvelles voies, et peu importe qu'elles aient un rapport ou non avec les voies créées par les prédécesseurs. Être fidèle à un enseignement, ça n'est pas répéter cet enseignement.

Qu'est-ce qui s'enseigne ? Qu'est-ce que les parents où les maîtres doivent enseigner à leurs enfants ? Ou encore, qu'est-ce qu'ils enseignent à leur insu ?

Quand l'enseignement, qu'il soit parental ou magistral, mène à ce point de connerie absolue qu'on appelle l'examen, et bien, rien ne s'enseigne. On n'aura fait que transmettre quelques vagues informations. Qu'est-ce qu'ils enseignent les parents ? Ils enseignent tout ce qui passe par la langue de bois car ce qui s'enseigne ne peut être que mensonge. Rien dans l'enseignement ne touche à la vérité sauf ce qui échappe à l'enseignement ou tout au moins à sa formulation.

Prenons l'exemple de Lacan. On peut s'exciter sur les Séminaires, comme on dit, les Séminaires qu'on va rabâcher, on va se demander ce que telle phrase veut dire, alors que peut-être, cette phrase précisément, elle ne veut rien dire. Mais alors : « pourquoi l'a-t-il prononcée, cette phrase » ? Et pourquoi pas simplement parce qu'elle faisait bien dans le tableau, parce qu'elle sonnait bien, parce qu'il avait envie de la dire, parce qu'elle était la négation de cela même qu'est la fonction d'enseignant.

Faire comme les maîtres ça n'est pas répéter, ça n'est pas non plus nécessairement connaître ce qu'ils ont fait. Faire comme les maîtres, c'est faire du neuf. C'est rechercher d'autres voies.

Rechercher d'autres voies : est-ce que ça a à voir avec le désir ? Est-ce que ça a à voir avec la jouissance ? Je vais d'abord dire deux ou trois choses sur le courage.

On a pris de très mauvaises habitudes dans le domaine psy. On en est arrivé à faire un catalogue des boiteries humaines, de toutes les faiblesses, sous prétexte que c'est plus facile à étudier. Mais si on étudiait les qualités ? Alors là, bien sûr, il y a immédiatement un frein qui va jouer, c'est que ceux qui souffrent de symptômes pathologiques sont prêts à venir pour qu'on écoute leurs symptômes. Mais ceux par contre, qui jouissent de ce symptôme inversé qu'est la qualité, on ne voit pas pourquoi ils viendraient chez le psy pour en être débarrassés. Non pas que ces qualités soient plus faciles à porter que les symptômes, mais parce que lorsqu'elles sont des qualités, elles ne sont pas conscientes. On peut juste être mis sur leur piste. Mais en écoutant ceux qui se plaignent d'en manquer, que se passe-t-il à l'envers de la peur, à l'envers de l'angoisse ?

Les symptômes peur et angoisse sont liés au sujet mais n'apparaissent pas sans la complicité de l'entourage. Le symptôme de l'un devient le pôle d'attraction de l'autre. Le symptôme dont une personne souffre, est un véri-

table événement sacrificiel et il effectue son office pour le groupe tout entier. D'où l'intérêt pour le groupe en question de maintenir ce symptôme.

Un symptôme, ça s'entend et ça se voit. Tous les cultes peuvent se fonder sur cette double tendance. On entend et on montre. Et c'est pour ça que le symptôme fonctionne toujours sur le modèle de la phobie. Ça veut dire que le symptôme est une économie. Seulement comme tous les biens qu'on économise, on en fait par la suite un mauvais usage. Quel est le bénéfice du symptôme, puisque l'économie qu'il sous-tend n'est pas une économie saine ? Quel en est le bénéfice ? Un désir dont on saurait ce qu'il est, ce qu'il veut, où il va…

Qu'est-ce que c'est qu'un désir qui se connaît ? On dit aux enfants : *tu ne sais pas ce que tu veux*. On s'imagine que tout est offert, qu'il n'y a qu'à se baisser. Mais le désir n'est pas aussi facile à saisir qu'on veut bien le dire. Pourquoi ? D'abord, parce que tout ce qui pourrait faire semblant de combler le désir est là. Ensuite, parce qu'on s'obstine à chercher l'objet du désir devant nous alors qu'il est derrière soi depuis longtemps. Le désir ne se conjugue pas au futur, il se conjugue toujours au passé. Ce qu'on peut découvrir éventuellement, c'est après coup, l'objet de son désir. Et c'est ça précisément que les patients viennent nous demander.

Dans le milieu d'une certaine psychologie actuelle – actuelle comme les jouissances — on parle beaucoup de demande. *Est-ce qu'il y a une demande ? Qu'est-ce qu'il demande ?* Alors quelques phrases lacaniennes viennent ancrer cette question fondamentale de la demande : *le désir gît dans le creux de la demande*. C'est vrai ! Mais la demande qu'on adresse à l'analyste n'est pas la demande du sujet. La demande, c'est que lorsque vous l'entendrez formulée, elle sera satisfaite depuis longtemps et il sera trop tard. Parce que la demande est toujours la même. Ce n'est pas une demande d'accès au désir. C'est une demande d'être délivrée du désir. Il suffit de lire certains passages lacaniens où il est évident que le trouble-fête dans la vie humaine, c'est le désir. Dans la vie, c'est ou le bonheur ou le désir. C'est ou l'un ou l'autre. Alors comment choisir ?

L'Assomption du désir. Assumer le désir, supporter le désir ; et bien, c'est ce qu'implique le courage. Mais pas un courage conscient. Personne n'est héroïque volontairement. On ne crée pas dans l'héroïsme, on ne crée pas sous la torture. On crée en frayant un chemin nouveau.

Le courage, c'est ce qui s'oppose à la peur du nouveau. De quoi est-ce qu'on a peur ? De faire du vieux avec du neuf ? Ou du neuf avec du vieux ? Sûrement pas. C'est comme l'histoire du bonheur et du désir. C'est ou l'un ou l'autre. Ou on conserve ce qu'on a, ou on le renouvelle, mais alors il faut renoncer à ce qu'on avait auparavant. Et ça, les gens n'y sont pas prêts. On n'est pas prêt à lâcher ce qu'on tenait. C'est vrai dans la mythologie amoureuse et son corollaire, la mythologie de la mort. Un mort, même si c'est sa propre mort, on est sûr de le posséder, de l'avoir jusqu'au bout. C'est là, l'objet innommable du désir. Et l'objet éternellement satisfaisant. Un mort ne déçoit jamais.

Tout ça pour dire qu'on est loin du désir que tout le monde connaît bien. C'est un peu comme si le mot « désir » portait une évidence qui rend toute explication et toute tentative de définition, caduque et superflue. Et pourtant, à chaque fois aussi, en même temps, il y a comme une intimidation mystérieuse qui s'empare de nous. Et c'est notre savoir tout entier qui défaille.

Alors, le désir : il consiste en quoi ?

La première erreur que nous faisons souvent, c'est de réduire le désir à son objet c'est-à-dire à la recherche d'une satisfaction. Ce à quoi aspire le désir n'est en aucun cas l'assouvissement d'une tendance ou d'une pulsion ; le désir a horreur de son propre anéantissement. Il a horreur de l'apaisement qui mettrait fin à son envolée, à son plein-emploi. Le désir ne sait pas ce qu'il veut ; le désir est hystérique.

Le désir résiste de tout son défaut, à sa résolution dans la satisfaction : le désir ne veut pas se faire bouffer ! On ne peut concevoir le désir qu'en fonction d'un manque. L'objet du désir est non seulement absent : il se confond avec le manque au point d'y trouver la raison même de son être objet.

Dans le désir, l'objet manque. Et c'est parce qu'il manque qu'il suscite le désir et qu'il le fait surgir et le produit comme son effet le plus certain. C'est le primat de l'objet par rapport au sujet. L'objet est cause du désir, il se situe en amont de lui et non devant lui. Cette conception du désir c'est Platon qui le premier la pense et Freud l'a reprise notamment dans *Au-delà du principe du plaisir* : le désir est en quête d'un plaisir originel, d'un état où le manque est aboli. Cela signifie que le désir est désir de mort, *désir de la mort du désir*, c'est-à-dire au fond l'espérance d'un impossible anéantissement de la puissance désirante.

Le désir ne cherche pas le plaisir ; il n'obéit pas dans son fondement, au principe d'équilibre et de réduction des tensions. Il se dérobe à la satisfaction ; il la feinte et se sent plutôt à l'aise dans un bain de frustrations et de contrariétés. Rien ne l'angoisse davantage que la satisfaction. Le propre du désir c'est d'être toujours insatisfait au point que l'insatisfaction seule devient sa nature. Il poursuit un bien situé au-delà de tous les biens, une jouissance singulière puisqu'elle coïncide idéalement avec la fin de la faculté même de désirer.

C'est là le paradoxe du désir, de rechercher un absolu hors de sa portée, de tendre vers un but dont il ne peut jouir puisque son accès lui dérobe la possibilité même d'entretenir avec son but quelque rapport que ce soit. Dès lors qu'il atteint son objet, il s'évanouit dans la jouissance et ne peut même pas en user comme du fruit de sa quête. Ce paradoxe, Freud et Lacan en ont fait la loi fondamentale de l'Éros : *l'antagonisme entre désir et jouissance*.

Entre désir et jouissance, il y a l'angoisse. Et Freud nous a appris que l'angoisse est un affect inhérent au sujet. Et en tant qu'affect, l'angoisse présente des conditions de discours : l'angoisse est fonction du discours capita-

liste. C'est là, le cœur même des jouissances de l'actuel.

Lacan disait que dans le discours capitaliste, tout individu y est un prolétaire, c'est-à-dire un individu qui n'a rien pour faire lien social.

Je pense que cet énoncé concerne ce qu'il en est de l'angoisse contemporaine, et c'est ce que je voudrais développer un peu pour introduire le séminaire de cette année sur les jouissances de l'actuel.

Je vais faire référence à ma pratique qui consiste à inscrire le discours psychanalytique dans le champ clinique qu'est l'entreprise ; je précise cela, parce qu'il m'apparaît de plus en plus qu'au sein de nos écoles psychanalytiques, cette pratique est très souvent mal entendue pour ne pas dire mal venue voire rejetée si j'en crois les réactions que suscite le fait de, ne serait-ce que de parler de ce monde qu'est l'entreprise. Ce n'est pas du goût des petits-maîtres dont je parlais au début, car cela nécessite le doute, non les certitudes…

J'ai toujours été surpris de voir à quel point, depuis dix ans environ, une sorte de lexique « clinique » a envahi le monde de l'entreprise. On parle de souffrance, de harcèlement, de burn out, de suicide, de stress, de pression et de dépression, on parle de *bien être*… et tout ce lexique a pour fonction d'approcher l'unique affect : celui de l'objet *a*. Ce sont là, de nouveaux signifiants phynanciers qui vont de pair avec les caractéristiques des jouissances actuelles. Ces jouissances actuelles, je les regroupe en trois points.

D'abord la **globalisation**. C'est l'imposition du même ! Il y a dans l'économie et le management actuels une *homogénéisation de fait* qui supplée au défaut de l'universel. L'universel, lui, passe par le signifiant, alors que cette homogénéisation de fait se réalise en imposant à tous les mêmes formes de satisfaction, les mêmes objets, à défaut des mêmes idéaux. L'homogénéisation de fait c'est un *pousse-au-même* qui inclut même la différence sexuelle. On appelle cela, aujourd'hui dans les entreprises, *l'égalité homme/femme*…

Avec l'*homogénéisation de fait*, on a à faire avec un surmoi conformisant : il n'y a plus la voix de l'Autre divin, ni la voix de la loi morale. Les impératifs des *signifiants maîtres* se sont littéralement barrés et ce, même si les désirs se laissent séduire par les objets du marché. Et cette séduction des désirs par les objets du marché passe par l'*infection des images*. Ça s'appelle la publicité ; ça s'appelle la communication au sens de « faire passer un message ». Toute cette *com'*manipule, en commandant par le virus de l'image. Elle table sur le ressort de la *concurrence narcissique*.

Le deuxième point : le **trait du morcellement**. Les *offres à jouir* du discours capitaliste, sont multiples et fragmentés. Les leurres du désir, on en cherche toujours de nouveaux. Il y a un *pousse à la multiplication*, un pousse au renouvellement. Ce morcellement se traduit très concrètement dans la vie, en particulier au niveau de la gestion du temps, de l'emploi du temps de l'homme d'aujourd'hui. Cela s'appelle dans les entreprises, *l'équilibre vie professionnelle/vie privée*. Mais du coup, comment chacun fait-il valoir sa

singularité ? Dans le régime d'homogénéisation morcelée, l'une des façons de faire valoir sa différence, c'est le dosage du temps, qu'on veut rendre visible, lisible et maîtrisable…

Troisième point : l'***e-solitude***. Ca n'a rien à voir avec la solitude qu'impose le non-rapport sexuel. C'est la solitude que programme le délitement, le morcellement croissant du lien social, du vivre ensemble avec autrui. L'e-solitude, c'est un vivre ensemble sans autrui. C'est une solitude qui laisse chacun seul avec ses jouissances : un narcissisme avili, souillé, un *narsouillisme,* un *narcissisme onfraysé*…

Un narsouillisme donc, qui dans le monde du phynancier, a ses formes propres, et même des formes quasi imposées. C'est que faute de grandes causes collectives, politique, sociale, faute d'un projet d'entreprise comme on dit justement, chacun en est réduit à n'avoir de cause possible que lui-même. C'est une belle définition de Narsouille. Et il faut rajouter à ce narsouillisme le fait que faute de semblants consistants, chacun ne peut se faire valoir qu'en prenant appui sur ses modalités de jouissance, c'est-à-dire sur son symptôme. L'e-solitude, c'est n'avoir de cause que soi-même et se servir de sa jouissance. Et dans les entreprises, les sujets quel que soit leur positionnement hiérarchique sont tous confrontés à un choix forcé, assez précis, que je formule en référence à Lacan, de la façon suivante : *ou l'escabeau ou la chute.*

L'escabeau, c'est le terme que Lacan a créé en 1979 pour désigner la façon dont chacun, chaque sujet — Joyce éminemment -, puisqu'il parlait de Joyce dans ce texte, la façon dont chacun se fait valoir, se promeut, se hausse d'un cran sur l'échelle de la notoriété… La chute, c'est le krach, la dégringolade, la crise : la *consomption de l'époque*.

Cet état de fait est bien passé dans la conscience commune et n'est autre que la *défiance contemporaine généralisée*. Aujourd'hui, à la question du désir chaque fois qu'elle se pose, le *on* de l'omnitude, répond par une interprétation standard, médiatique, il répond : *« tous des pourris, tous les mêmes, tous des salauds ».* La voix monophonique de l'omnitude exprime l'idée que chacun ne veut que sa jouissance et ce *à tout prix*. Ce sont des choses qu'on peut saisir au niveau de la superficie, de la superficialité des entreprises et même de nos vies quotidiennes.

Y a-t-il un savoir possible sur la jouissance ? Ce qu'on peut dire, c'est que la jouissance fait barrière au savoir, en ce sens que c'est elle qui fonde le « je ne veux rien savoir ». Mais de quelle jouissance s'agit-il, et de quel savoir ?

Le mot même de *jouissance* est différent à la fois du *Lust* freudien (plaisir ou désir, selon l'équivoque), et du concept de satisfaction. La jouissance, c'est ce dont parle le droit : jouir d'une chose, c'est pouvoir en user jusqu'à en abuser – abus que le droit, précisément, a l'ambition de limiter. La notion d'usufruit, par exemple – qui réunit l'usage et le fruit -, signifie que l'on ne peut user d'un bien que jusqu'à un certain point : on peut bouffer le produit et les intérêts, mais pas le capital. Ça veut dire que le droit réglemente le *jouir* en le limitant aux frontières de l'utile. La jouissance, elle, se défi-

nit, *a contrario*, comme ce qui s'oppose à l'utile : elle est *ce qui ne sert à rien*.

Et même, elle se pose comme une instance négative qui ne se laisse ramener ni aux lois du principe du plaisir, ni au souci de l'autoconservation, ni au besoin de décharger l'excitation. C'est ce qui apparaît manifestement dans *la chirurgie esthétique.*

La dynamique du capitalisme, son moteur, c'est la reconstitution permanente de la frustration, condition même au fait que « ça » tourne et même que « ça » tourne de plus en plus vite.

> « […] la plus-value, c'est la cause du désir dont une économie fait son principe : celui de la production extensive, donc insatiable du manque à jouir »
> (Lacan, Radiophonie).

Élisabeth De Franceschi

«Jouis-sens I»

La cure analytique conduit à ce point où l'Autre « peut être pensé comme lieu et non comme sujet » : lieu des signifiants, « et en cela marqué d'un manque structural ». Par conséquent, la jouissance ne renvoie ni à « un idéal de plénitude absolue », ni à « la pente perverse qui tente de capturer la jouissance imaginée d'un Autre subjectivé », mais à un manque, à « une incomplétude liée au fait que le langage est une texture et non un être »13. Il n'est pas de jouissance parfaite, totale : toujours, de structure, la jouissance est partielle, finie, faillée...

Je partirai aujourd'hui de l'opposition entre jouissance et plaisir, telle qu'elle se joue dans notre vocabulaire. J'enchaînerai sur ce que je nomme le *lieu de la jouissance*.

Au cours de ma prochaine intervention, je présenterai ce que l'on peut considérer comme le noyau de la jouissance au regard des différentes jouissances ou modalités de jouissance (le nœud borroméen permet de visualiser cela), en tenant compte du fait que les auditeurs de notre séminaire ne sont pas tous familiarisés avec les textes de Lacan ; puis j'évoquerai l'hypothèse d'une possible interchangeabilité des jouissances.

Jouir, c'est d'abord « jouir de », *id est* avoir la jouissance d'un objet : ce que traduit le français « usufruit », terme juridique désignant la jouissance d'un bien dont on n'est pas propriétaire : il s'agit d'une jouissance d'usage[1](voir l'anglais *to use*). Cependant le verbe « jouir » a aussi un emploi dit « absolu » au sens grammatical du terme…

1 Voir le début du séminaire XX, *Encore*.

Dans les deux cas, la notion de satisfaction est présente, mais ce n'est pas la même ; nous distinguons plaisir et jouissance : cf. l'allemand *Geniessen* ou *Genub* (« action d'user de », « jouissance de », « usufruit », « consommation », « action de manger », « plaisir, délectation » des sens) et *Lust* (« plaisir ») ou *Befriedigung* (« satisfaction », « contentement », « apaisement », « assouvissement ») ; l'anglais fait la même distinction avec *use* et *enjoyment*.

Pour Freud, la *Befriedigung* a pour paradigme la satisfaction sexuelle. Le plaisir consiste en un abaissement des tensions (douloureuses) de l'appareil psychique ; de même qu'il y a un principe d'équilibre (cf. le principe de la thermodynamique, c'est-à-dire l'équilibre des énergies), il y a un principe de plaisir : la satisfaction équivaut à la cessation des tensions.

Ainsi le plaisir paraît-il opposé à la perte et à l'insatisfaction.

Cependant Freud reconnaît que certains phénomènes, tels que les cauchemars répétitifs (présentés dans la *Traumdeutung)* et les névroses traumatiques de guerre, s'opposent à cette conception.

Dans *Au-delà du principe de plaisir* (1920), il montre à l'œuvre la compulsion de répétition qui porte sur la douleur, et qui paraît s'inscrire en opposition au principe de plaisir : là gît la jouissance.

J'observe que le vœu de répétition peut aussi bien concerner le plaisir : *bis repetita placent*, « on en redemande ». Le vœu de répétition est-il moins fort, moins évident lorsqu'il porte sur le plaisir que lorsqu'il concerne la jouissance ?

Le texte sur le jeu du *Fort-Da* présente une activité enfantine comportant une répétition vocalisée et accompagnée de jouissance.

Dans ce jeu, selon Christiane Lacôte[2], le langage ne décrit pas la perte et la retrouvaille, il n'en est pas non plus le « mime » ; par ailleurs le jeu ne résout pas la tension : « il la fait resurgir sans cesse et la lie au langage, à la répétition et à l'opposition des phonèmes », c'est-à-dire que « sa texture même tisse l'étoffe de cette jouissance, dans la répétition de cette perte et de ce retour de l'objet désiré ».

2 Christiane Lacôte, article « Jouissance », dans le *Dictionnaire de la psychanalyse*, sous la direction de Roland Chemama et Bernard Vandermersch, Larousse.

Ce jeu pourrait servir de modèle pour certains phénomènes contemporains, à cette différence près que le sujet actuel change constamment d'objet : nous vivons dans une société de « consommation » des objets, de sorte que les sujets y sont ravalés au rang d'objets transitoires.

Freud met donc en rapport la jouissance et la compulsion de répétition, c'est-à-dire la pulsion de mort : l'opposition entre principe de plaisir et répétition est nouée à l'opposition entre pulsion de vie et pulsion de mort.

Je retiens que chez le parlêtre le désir et le plaisir sont constamment pris dans le réseau langagier, le réseau des signifiants. Toujours selon Christiane Lacôte, il n'est pas de plaisir pur, la notion de « décharge » est caricaturale « dans la mesure où ce qui est réclamé radicalement pour cette satisfaction, c'est du sens » – à l'appui de cette affirmation, je constate par exemple que pour de nombreuses femmes, dans l'acte sexuel, ce sens se résume ou se résout en une exigence d'amour, faute de quoi l'accès à l'orgasme est barré.

Parlerons-nous de la jouissance, ou des jouissances ? Le titre de notre séminaire : « jouissance (s) de l'actuel », constitue une prise de position à ce sujet ; le texte de présentation parle aussi de « modalités de jouissance ».

« J'ouis-sens », tel est mon titre, et je vais commencer par le commenter.

« J'ouis » : ce faisant, je dis *oui* au sens (et aux sens), je *joue* avec et je *jouis* (au présent ou au passé simple de l'indicatif) du sens (ou des sens) en même temps que je l'*ois*. Au présent de l'indicatif, je dois dire en effet, si je veux user du verbe « ouïr » : « j'ois ». Oyez, oyez, bonnes gens ! Pour le verbe « ouïr », j'ouïs (avec le tréma) est la forme du passé simple : « j'ouïs » signifie « j'entendis », ce qui me renvoie à un jour du temps jadis ; j'orrai (ou j'ouïrai), lui, me projette dans un jour à venir.

« J'ois » fait écho à **« joie »** : joie d'entendre, et d'entendre ce qui fait sens. La « joie » assone avec *joy* en anglais (*enjoyment* est le terme utilisé

pour désigner la jouissance) – ce qu'on entend également dans *Joy*ce, prénom ou patronyme –, et aussi avec *jouasse*, un vocable utilisé par Lacan pour désigner la jouissance, à propos de James Joyce justement : « cette jouassse, cette jouissance est la seule chose que de son texte nous puissions attraper »[3]. L'adjectif moderne « jouasse » (substantivé ici par Lacan) signifie « joyeux ». En allemand, « joie » se dit *Freude*, un terme en accointance avec le patronyme de Sigmund *Freud*. *Die Freude*, c'est la joie, le plaisir, le bonheur, la jouissance, l'étincelle de la réjouissance : *Freude, schöner Götterfunken,* « joie, belle étincelle des dieux », chante le premier vers de l'« hymne à la joie » de Schiller, mis en musique par Beethoven dans sa neuvième symphonie. Ici, la joie se fait lumière.

3 « Joyce le symptôme », conférence du 16-06-1975.

Je relève donc que le champ sémantique du terme « joie » endosse parfois la légèreté : c'est la jubilation de Joyce lisant à haute voix son texte. *Exultate, jubilate*… Cette connotation, qui me paraît proche du *jeu*, est présente à l'origine dans le verbe *jouir*, qui vient du verbe latin *gaudire*, de *gaudium*, « joie » (une joie plus retenue toutefois que ne l'est l'allégresse désignée par le terme *lætitia*).

Au Moyen Âge, la joie peut être jubilation[4], elle peut aussi fusionner avec la jouissance sexuelle : comme l'écrit un poète courtois médiéval,

4 Comme le dit le poème de Bernard de Ventadorn,
« *Can vei la lauzeta moyer*
De joy sas ailas contra'l rai
Que s'oblid' e's laissa chazer
Per la doussor c'al cor li vai
Ailas cals enveia m'en veu
De cui c'eu veia jauzion »

« Je vois ce que je désir
Si n'en puis joie avoir »

« Je vois ce que je désire,
Pourtant je ne peux en avoir joie » (« joie » est dissyllabique).

L'amour courtois – *la fin'amor*, l'amour parfait, accompli, achevé : l'amour au superlatif –, en langues d'oc et d'oïl, a sacralisé ce thème, et en a fait son *joyau*. Le « joi » (au masculin en ancien français comme en ancien occitan) ou « joy d'amour » est l'amour récompensé, réalisé, extatique. Mais si le désir s'éteint lorsqu'il parvient à son assouvissement, alors il faut à toute force retarder sa réalisation, voire y renoncer, puisqu'elle en forme aussi le terme. À l'extrême, la vie du désir et son exaltation sont préférées à l'acte charnel ; dès lors, le *dezirier*, le fait de désirer, devient lui-même une jouissance, qui se voit privilégiée par rapport à toute autre forme de jouissance.

Aujourd'hui, nous ne confondons plus joie et jouissance : nous percevons la tonalité plus grave de la jouissance, due à l'excès inscrit notamment dans la répétition accompagnée d'escalade (ce que montrent de façon radicale les conditions *sine quibus non* ouvrant l'accès à la jouissance, dans le développement du scénario pervers) et aussi dans la proximité de la jouissance avec l'addiction : on passe aisément de *Genu β*, « jouissance », à *Sucht*, « addiction » (les addictions sexuelles, l'anorexie-boulimie, la toxicomanie, et plus généralement tous les phénomènes de dépendance).

Malgré cette distinction, reste dans notre langue le terme *ré-jouissance*, par lequel la fête, la joie, la gaieté et la légèreté sont associées à la jouissance, ainsi qu'en témoigne le « Réjoui » (dit encore « le Ravi ») de la crèche provençale traditionnelle – : la joie étant le fruit de la jouissance, la réjouissance visant à retrouver une jouissance.

Revenons à « j'ouïs » : j'ai dit que « j'ouïs » (avec tréma) est le passé simple du verbe *ouïr*. Tandis que la forme « jouis », sans tréma, est le présent (indicatif ou impératif) du verbe *jouir*. Si *jouis* est au mode impératif, il signe un « impératif » de la jouissance : on se souvient que « jouir sans entrave » fut un des mots d'ordre de mai 1968. La jouissance va-t-elle sans transgression ? Georges Bataille la voulait rebelle. Mais aujourd'hui, où est la transgression ? La tolérance vis-à-vis de la transgression varie avec les époques.

Lacan parle du « jouir d'un corps » et du « jouir du corps »[5] ; il définit le corps comme une « substance jouissante », qui « se jouit » – il ajoute cependant « qu'il ne se jouit que de le corporiser de façon signifiante »[6] –, faisant ainsi du verbe *jouir* un verbe pronominal soit actif réfléchi (le corps jouit de lui-même), soit de sens passif.

La forme pronominale active renvoie à la jouissance du chat dont Lacan parle dans « la Troisième » : « la jouissance du chat », se « dit » par le ronron : « Que ça passe par son larynx ou ailleurs, moi je n'en sais rien ; quand je les caresse, ça a l'air d'être de tout le corps »[7].

La forme pronominale de sens passif, elle, est une tournure qui permet d'éviter de nommer l'agent : dans la plupart des cas, l'agent implicite est « on » ; cette forme grammaticale est donc un peu un équivalent de l'impersonnel[8].

Dire que le corps « se jouit », peut donc signifier soit que le corps jouit par lui-même et de lui-même, soit que *l'on jouit de son corps*, ou encore, *on jouit son corps* : le corps, « cela se jouit », « ça se jouit »[9], un peu comme dans l'expression « cela se fait ». «Je pense donc se jouit», dit Lacan dans « la Troisième ». Je dirai pour ma part : « il se jouit », « ça se jouit » de façon tout impersonnelle : comme on dirait « il pleut ».

Le **sens** : voilà un singulier à distinguer du pluriel « les sens » (corporels), lorsqu'on parle par exemple du « plaisir des sens » ; à distinguer aussi de « direction », « orientation ».

Y a-t-il une jouissance du sens, une jouissance liée au sens ? Certainement. Le « sens » désigne le fait que notre rapport au désir (et à l'objet quand il y a objet) ne peut se concevoir sans les signifiants inconscients : pour nous, le désir (inconscient) passe par là.

Je reprends à Christiane Lacôte[10] l'idée de « tension particulière » impliquée par le concept de jouissance, à penser comme le signe que la jouissance est prise par les réseaux langagiers (liés au fantasme, à la culpabilité par exemple), c'est-à-dire par « les jeux de concaténation de la chaîne signifiante » : satisfaction ou insatisfaction non pas relatives à une tension « privée » donc, mais « au champ du langage avec les lois qui le règlent », un langage qui implique la dimension de l'intersubjectivité : « j'ouis sens ».

En conséquence, la jouissance « ne peut être conçue comme la satisfaction d'un besoin apportée par un objet qui le comblerait ». Elle est irréductible à la problématique de la satisfaction et de l'insatisfaction.

La jouissance est un entremêlement de langage et de désir : elle est *inter-dite*, « c'est-à-dire qu'elle est faite de l'étoffe même du langage où le désir trouve son impact et ses règles ». Le lieu du langage, c'est le grand Autre (« trésor des signifiants »). « Toute la difficulté de ce terme de jouissance vient de son rapport à ce grand Autre non figurable, ce lieu de la chaîne signifiante », constate Christiane Lacôte.

5 « Le jouir du corps est un génitif qui, selon que vous le faites objectif ou subjectif, a cette note sadienne sur laquelle j'ai juste mis une touche, ou au contraire extatique, suggestive, qui dit qu'en somme c'est l'Autre qui jouit » (Séminaire XX, *Encore*, leçon III, 19 décembre 1972, éd. ALI 2009, p. 64).

6 Séminaire XX, *Encore*, leçon III, 19 décembre 1972, éd. ALI 2009, p. 63.

7 « La Troisième ».

8 C'est le cas par exemple dans la phrase suivante : « il se pense toujours bien plus de choses qu'il ne s'en dit » (Émile Henriot, *Au bord du temps).*

9 Séminaire XX, *Encore*, leçon III, 19 décembre 1972, éd. ALI 2009, p. 63.

10 Christiane Lacôte, ouvrage cité, article « Jouissance ».

En raison de l'intrication entre le désir et sa satisfaction, la jouissance est souvent conçue comme jouissance de l'Autre : à la fois ce qui fait jouir l'Autre (génitif subjectif : l'Autre, vu comme jouissant, « prend alors consistance subjective »), et l'Autre comme ce dont je jouis (génitif objectif) : jouissance qui caractérise l'Autre, et jouissance qu'on prend à l'Autre[11].

La jouissance de l'Autre est une illusion : il n'y a pas de jouissance de l'Autre, nous dit Lacan dans *Le Sinthome*[12], et ce, pour la raison qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre, pas de garant de l'Autre.

Il n'y a donc pas de « message » ou de commandement qui émanerait de l'Autre (d'un Autre qui serait subjectivé), et qui nous serait adressé. S'il y a un « impératif » de la jouissance, cet « impératif » ne peut qu'être intérieur.

La cure analytique conduit à ce point où l'Autre « peut être pensé comme lieu et non comme sujet » : lieu des signifiants, « et en cela marqué d'un manque structural ». Par conséquent, la jouissance ne renvoie ni à « un idéal de plénitude absolue », ni à « la pente perverse qui tente de capturer la jouissance imaginée d'un Autre subjectivé », mais à un manque, à « une incomplétude liée au fait que le langage est une texture et non un être »[13]. Il n'est pas de jouissance parfaite, totale : toujours, de structure, la jouissance est partielle, *finie*, faillée…

Résumons :

Du côté de « j'ouis », s'entendent un acquiescement à l'aspect ludique de la jouissance, le lien entre jouissance et audition (forme passive de la pulsion invocante) – mais aussi la référence aux autres sens –, l'accord possible entre jouissance et joie (la jouissance en appelant à la ré-jouissance), par exemple sous la forme extatique que peut revêtir l'amour comblé, ou sous celle de la fête.

Du côté de « sens », se manifeste un acquiescement au sens (au singulier), avec l'idée que la jouissance est liée au langage (comme réseau), et en particulier au sens que peut prendre la chaîne signifiante. Il ne s'agit plus ici de la satisfaction d'un besoin ou d'une pulsion (satisfaction médiée par un objet), et peut-être même ne peut-on plus du tout considérer la jouissance comme une satisfaction – à moins de prendre le langage lui-même comme un objet, mais est-ce possible ? Quel besoin, quelle pulsion le langage pourrait-il satisfaire ? Le langage, la chaîne signifiante et son lieu, forment le grand Autre : au point que s'il y a un « commandement », un impératif catégorique de la jouissance, nous pouvons avoir l'illusion que c'est le grand Autre qui nous adresse ce commandement : « jouis ! »

Mais le lieu de la jouissance est peut-être cet espace *désaffecté, dépoussiéré*, déserté par l'Autre, comme l'est le tombeau du Christ à l'aube de la Résurrection[14], coquille désormais habitée (hantée) par le vide, le rien : un lieu de pénombre et de passage, à traverser, à visiter (ce que font Pierre et Jean), mais où l'on ne séjourne pas ; lieu non pas tout à fait obscur et replié sur lui-même, mais donnant sur l'Ouvert et la lumière : la pierre qui fermait le sépulcre a été ôtée.

À l'intérieur, restent les bandelettes et le suaire, « enroulé à sa place » – des traces, des objets *a,* témoignant de la défection d'un cadavre. Ces objets n'intéressent personne ; ils ont été abandonnés sur place par le Ressuscité[15] ;

11 Voir à ce sujet l'ouvrage déjà ancien d'Alain Juranville, *Lacan et la philosophie,* P.U.F., « Philosophie d'aujourd'hui », 1984, en particulier p. 334-341.

12 « Au regard de ce champ que j'ai (…) noté J(Ⱥ), il s'agit de la jouissance (…), non pas de l'Autre, au titre de ceci que j'ai énoncé, qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre ; qu'au Symbolique, lieu de l'Autre comme tel, rien n'est opposé ; qu'il n'y a pas de jouissance de l'Autre en ceci qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre, et que c'est ce que veut dire cet A barré » (séminaire XXIII, *Le Sinthome*, leçon III, 16 décembre 1975, édition ALI 2012, p. 65).

13 Christiane Lacôte, ouvrage cité, article « Jouissance ».

14 « Johanan », 20, 14-17, dans la *Bible,* traduite et présentée par André Chouraqui. J'utilise cette traduction pour tout ce passage.

15 Lazare au contraire, se relève encore lié :
« Le mort sort, les mains et les pieds liés par des bandes,
Et la face entourée d'un suaire.
Iéshoua' leur dit : "Déliez-le et laissez-le aller" » (« Johanan », 11, 44). De même le paralytique, guéri, part en emportant son grabat

aucun des visiteurs ne va s'en emparer à titre de reliques. Ces reliquats jugés sans valeur ne seront pas fétichisés.

Ce tombeau neuf, propre et en ordre (tout est bien rangé, anonyme et apparemment anodin), ne distille par lui-même aucune tristesse.

Ici, « *jouis-sens* » devient « *jouis-sans* », jouissance de nul objet – jouissance de *rien*, ou du *rien*. Car l'objet du désir – l'Autre, l'*Adôn*, le Maître, *Rabbi* – s'est absenté à jamais de ce lieu ; il s'est éclipsé, il est maintenant dans l'ailleurs – vivant –, métamorphosé – on n'ose dire transfiguré –, devenu intouchable et méconnaissable, même si son corps demeure rayé par les stigmates[16]. Le sépulcre est donc devenu cénotaphe[17] ; il est en quelque sorte désencombré après la disparition du cadavre qu'il hébergeait. Cet espace vacant pourrait symboliser le retrait, ou la retraite, ou même la défaite de l'objet.

Marie de Magdala, qui n'est pas entrée dans le tombeau, reste seule : les deux autres visiteurs, Pierre et Jean (« l'autre adepte qu'aimait Iéshoua'»), sont repartis, après avoir constaté qu'il n'y a littéralement *rien à voir*.

Toute à sa douleur et à ses larmes, toute à la nostalgie de l'Absent, Marie prend l'arrivant qui survient à l'improviste, inconnu, étranger, pour le jardinier, un homme du quotidien. Peut-être a-t-il dérobé le corps de l'*Adôn* ?

Mais en réalité c'est en reproche vivant (« Femme, pourquoi pleures-tu ? ») que l'Arrivant a surgi au-dehors (non à l'intérieur du tombeau), en arrière de Marie : comme venu du fond des âges.

Et nous assistons alors au *retournement* corporel et intérieur de Marie : car l'inconnu parle d'abord *dans son dos.* Lorsqu'il dit : « Miriâm ! », elle le reconnaît enfin (« *Rabbouni* ! ») – parce qu'il la nomme en s'adressant à elle.

À cet instant, entendre, c'est voir : tout à coup, l'accommodation des yeux (leur dessillement pourrait-on dire aussi) se fait, les larmes qui jusqu'ici brouillaient la vue de Marie se sont taries, ont séché ; le *tremblement des larmes,* le déchirement et la détresse ont pris fin, Marie devient *clair-voyante.*

Il n'y a pas, il n'y a plus de perte. Ou alors, cette apparition de l'Inconnu reconnu serait l'apparition de la perte elle-même. Car la perte, métamorphosée elle aussi, sera dite ensuite, confirmant l'impossibilité de la plénitude : en effet, lorsque Marie s'avancera vers son *Adôn*, ce dernier la repoussera – *noli me tangere*, « ne me touche pas » – refusant de lui servir de point d'appui ou de repérage ; il ne veut ni de ses larmes ni d'aucune intimité physique.

Le temps est suspendu, ou « débordé »[18].

Les repères sont subvertis : rayons et ombres, ici et ailleurs, avant et après, dedans et dehors, au-devant et en arrière, disparition et apparition, présence et absence ; la proximité est distance. Soudain, nous sommes projetés dans un espace-temps autre.

Cela se fait très simplement. De cet événement et de sa singularité témoignent en particulier les positions des corps, les passages successifs d'un champ à l'autre (entrer dans le tombeau puis en ressortir pour les deux disciples), le jeu des regards – il n'y a pas d'éblouissement. C'est ainsi que Marie, qui se tient hors du tombeau, « se penche dans le sépulcre » et « contemple deux messagers en blanc » postés à l'intérieur,

(« Marcos », 2, 12).

16 Selon Lacan la doctrine chrétienne « ne parle que de l'incarnation de Dieu dans un corps (…) Le Christ, même ressuscité, vaut par son corps » (Séminaire XX, *Encore*, leçon XI, 8 mai 1973, éd. ALI 2009, p. 194).

17 Κενοτάφιον *(kénotaphion)* : « tombeau vide ».

18 *Le temps déborde,* : titre d'un recueil de poèmes d'Éluard.

« l'un à la tête, l'autre aux pieds,
là où gisait le corps de Iéshoua'» (dessinant donc une absence), puis
« se tourne en arrière et contemple Iéshoua'debout »

à l'extérieur du sépulcre. Le passage de l'intérieur à l'extérieur s'effectue spontanément et instantanément, *impunément*, sans effort apparent, avec une fluidité qui évoquerait une continuité, non une simple contiguïté. Le lieu de la jouissance est donc en expansion ; il est successivement l'espace restreint abritant une absence puis celui plus vaste d'une épiphanie (une apparition), l'un appelant l'autre, communiquant directement avec l'autre, équilibrant l'autre, un peu comme le feraient au cinéma deux prises de vues champ et contrechamp. Le verbe « contempler », qui correspond tout à fait au caractère très visuel de cet épisode (au cours duquel peu de mots sont proférés), en appelle aussi au dévoilement, à la lucidité nouvelle qui se fait jour chez Marie, et à l'absorption extatique.

Marie pourrait dire comme Pauline :

« Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée»[19].

19 Corneille, *Polyeucte*, acte V, scène 5.

Ainsi le lieu de la jouissance, espace habité par le vide, fonctionne-t-il comme un *schibboleth*, mot de passe ou signe de ralliement, et en tout cas comme l'épreuve ultime de reconnaissance pour le désir, ἔρως *(érôs)*, pour le désirant, ἔρων *(érôn)* ou ἐραστής *(érastès)* et pour le désiré, l'aimé, ἐρωμένος *(érôménos)*. Ce lieu *dit que oui* lui-même, il est un assentiment et un consentement, il constitue un jugement d'existence[20] pour le visible et l'invisible, il fait foi, on ne peut qu'obtempérer et adhérer.

20 Au sens posé par Freud dans son texte de 1925 sur « La dénégation » *(Die Verneinung)*.

À la fin de l'*Odyssée*, lorsque Ulysse, après avoir vaincu les prétendants, cherche à se faire reconnaître de Pénélope, le lit devient le révélateur, la preuve ultime, irréfragable (la seule nécessaire, la seule irrécusable) de son identité d'époux et d'amant, et du lien indestructible du couple ; à lui seul, ce lit, autour duquel jadis Ulysse a bâti sa demeure, légitime la présence et la victoire du héros[21]. Il en va de même pour l'anneau dans la légende de Tristan et Iseut[22].

21 *Odyssée,* chant XXIII, dans lequel Ulysse relate (vers 174-230) comment il a fabriqué ce lit nuptial à partir d'un rejet d'olivier, autour duquel il a construit les murs de la chambre conjugale.

22 Béroul, *Roman de Tristan*, vers 2039-2049, 2084-2086, 2707-2722, 2792-2802. *Folie Tristan* d'Oxford, vers 953-968.

La visite au tombeau, la fin de l'*Odyssée*, la reconnaissance mutuelle de Tristan et Yseut, ces trois épisodes mettent en scène, fortement ou plus subtilement, le lien entre la jouissance, le désir, l'amour et le sacré, lien qui semble présent jusque dans la transgression (car en fin de compte, chez Bataille par exemple, la transgression apparaît comme l'envers du sacré).

Le lieu ou le symbole de la jouissance comme preuve-épreuve de la singularité d'un sujet (et peut-être de son lien partagé avec un autre sujet, à moins que ce ne soit de son accroche à l'Autre), comme le trait à quoi il peut ou pourrait s'identifier, se reconnaître et se faire reconnaître au-delà de tous les semblants, de toutes les mascarades, de tous les changements occasionnés par le passage du temps : se découvre ici quelque chose qui n'est pas sans évoquer le symptôme – une permanence, une fixité (ne pourrait-on penser également aux modalités de la jouissance pour le pervers par exemple ?). La jouissance, apparaissant comme principe de reconnaissance de soi à soi, et de

soi par les autres, détermine même un « entre-nous » (à deux ou à plusieurs) qui se passe éventuellement de « l'entre-nous-soit-dit ». À quoi se reconnaissent les passionnés de telle ou telle chose, eux qui sont *du même bord* ? Est-ce seulement une complicité imaginaire ? Avec qui ai-je en commun, à un moment donné, tel ou tel type d'objet *a* ?

Nora Lomelet

La mort comme empire sur les sens

Il paraît que l'homme est pire qu'un synthome pour une femme, que c'est une affliction, un ravage. Ravagée et ravageante, Sada, tente à travers sa voracité sexuelle, (elle ne peut se passer du pénis de son amant), de faire exister La Femme en tant que non castrée, son fantasme semble être celui de se substituer à l'homme. Et nous verrons très rapidement notre personnage féminin occuper la place du dessus, aspirer Kichizo et l'assujettir peu à peu à sa jouissance jusqu'à la mort.
Kichizo et Sada nos deux héros de l'empire des sens, parlent-ils d'amour ? Non, ils parlent de corps, de la jouissance de leurs corps, pourrions nous dire qu'ils se sont malgré tous aimés ? C'est la question que je me suis posée.

« Le secret n'est malheureusement que trop sûr, observe Sade, et il n'y a pas un libertin un peu ancré dans le vice qui ne sache combien le meurtre à d'empire sur les sens »

(*L'érotisme* – G. Bataille - p.13)

Nagisa Oshima, réalisateur du film « l'empire des sens », ne pouvait pas ignorer cette maxime sadienne rapportée par Georges Bataille. Intellectuel et artiste Japonais, engagé contre la politique de son pays, Oshima a lu Sade, Bataille et Lacan, il est dommage que ces hommes passionnés par la jouissance sous toutes ses formes, n'aient pu se rencontrer autour de cette perle cinématographique qui bouleversa le Japon, mais aussi l'Occident des années soixante-dix.

Aujourd'hui, ce film n'a pas pris une ride, il reste sulfureux et nous interroge sur ce que tentait de démontrer Oshima, à savoir la radicalité du sexuel. À ceux qui n'ont pas eu l'occasion de le voir, j'espère que ce travail

de réflexion leur donnera envie de se pencher sur l'œuvre d'Oshima dans son intégralité, pour tous les autres, ce sera l'occasion de se souvenir d'une époque où l'érotisme pouvait se voir sur grand écran, quand la censure s'exerçait davantage sur les images violentes que sur la nudité des corps. Oshima n'est pas seulement le réalisateur d'un film de genre, il nous enseigne et vient jeter un faisceau sur la théorie lacanienne de la jouissance féminine, l'Autre jouissance comme il la nomme, celle qui au-delà du phallus, se révèle hors langage, il nous enseigne tout autant sur ce que pourrait être l'érotisme féminin élevé jusqu'à son paroxysme, à savoir LA MORT en corps : « l'encore c'est la mort du corps, de la répéter ». (séminaire. *Encore*. Page 12)

Ma première rencontre avec l'empire des sens, se fit par les voies de la chaîne Arte, elle eut comme effet de me renvoyer de l'ennui au sommeil. Certaines créations méritent que l'on soit préparé à les recevoir, peut-être parce qu'elles amènent le spectateur du côté de l'impossible, d'un réel qu'aucun sens ne pourra jamais recouvrir ; « Que signifie l'érotisme des corps sinon une violation qui confine à la mort, qui confine au meurtre » (*L'érotisme*-Bataille) si cette première rencontre fut ratée, toujours est il, qu'à la lecture du séminaire *Encore*, de Lacan, et malgré la profusion d'idées, une seule et unique persista jusqu'à venir s'inscrire comme une évidence. J'avais fait le tour de ce que j'avais envie de dire, mais je n'avais pas fait le tour de l'empire des sens.

Le film est né de la proposition qu'Oshima reçu du producteur français Anatole Dauman de tourner un film pornographique. À cette époque, le travail artistique d'Oshima ne traverse pas les frontières de son pays. En 1970 Le japon est pris dans une révolution intellectuelle, la répression est rude, et Oshima, dissident gauchiste, subit la censure et souffre de son isolement. Cette opportunité va le sortir du ghetto intellectuel dans lequel l'état le réprime, à sa sortie au festival de Cannes en 1976 dans la quinzaine des réalisateurs, l'empire des sens provoqua, comme l'espérait son auteur, un vrai scandale, il fut censuré dans son pays d'origine en raison de son caractère pornographique. Des scènes furent coupées, les sexes floutés, il fallut attendre les années 2000 pour que ce film puisse se voir pratiquement dans son intégralité au pays du soleil levant. À ce titre nous pouvons dire que l'empire des sens prit l'allure d'une action sociopolitique et l'équipe de tournage témoigne encore de la tournure clandestine que revêtait leur travail. Pour ce qui concerne la psychanalyse, nous verrons comment Oshima su représenter l'irreprésentable à savoir la jouissance féminine en démontrant dans ce cas extrême, l'impossibilité de son intégration du côté de la norme, sous l'égide de la jouissance phallique.

Ce film vient exprimer ce que Lacan nous susurre, à savoir que s'il devait y avoir une autre jouissance que phallique, il ne faudrait pas que ce soit celle-là. (Séminaire *Encore* Page 77) Il ne faudrait pas, cela sonne comme une

mise en garde, comme si cette jouissance indicible restait le meilleur moyen pour se familiariser avec la mort, vertigineuse et fascinante. Afin de guider mes pas, je me suis emparée de nombreuses lectures, G. Bataille et Lacan vinrent compléter et affiner mes recherches, mais le travail en solitaire reste vain si nous ne pouvons le partager avec d'autres, analystes où cinéphiles, quelques fois les deux en un, ce soir ils se reconnaîtront.

Dans le Séminaire « *Encore* », nous pouvons entrevoir que l'amour ce n'est pas la femme que tu aimes, mais la lettre que tu lui adresses. (Belle du seigneur. Albert Cohen) La vie amoureuse reste une affaire de mots, de mots d'amour, mais pour faire l'amour, il faut pouvoir parler, dire les mots d'amour, et que parler d'amour, « c'est en soi, comme nous le dit Lacan, une jouissance » (séminaire. *Encore*. Page 77).

Kichizo et Sada nos deux héros de l'empire des sens, parlent-ils d'amour ? Non, ils parlent de corps, de la jouissance de leurs corps, pourrions nous dire qu'ils se sont malgré tout aimés ? C'est la question que je me suis posée.

Ce film est loin de pousser le spectateur au voyeurisme, à l'excitation, pourtant aucune partie des corps ne nous sera épargnée. Peut-il être adjectivé comme obscène ? L'obscène n'est pas ce qui se montre mais ce qui reste voilé, dans l'esprit de chacun. L'exubérance sexuelle n'est qu'un moyen pas une fin, un moyen pour Oshima de se faire connaître du grand public français. Au-delà de cette profusion de sexes, de poils, au-delà de la scène d'éviration post mortem, le spectateur se questionne et cherche à quoi le fantasme fait écran. Vers quoi Oshima veut-il nous emmener ? Au bord de quel abyme tente-t-il de nous faire nous pencher ?

> « La jouissance phallique est l'obstacle par quoi l'homme n'arrive pas à jouir du corps de la femme, précisément parce que ce dont il jouit c'est de la jouissance de l'organe » (séminaire. *Encore* p. 15).

Kichizo tient une auberge à Tokyo, il est ce que l'on pourrait appeler un bourgeois des années trente au Japon. Abe Sada, est une ancienne prostituée devenue servante, elle est au service de Kichizo et leur rencontre est celle de deux personnages que tout oppose. Elle est jeune et du fait de sa pauvreté, elle utilise son corps contre rémunération auprès d'un vieux monsieur bourgeois et timoré. Kichizo est marié il nous apparaît comme un être oisif, peu préoccupé par les contingences matérielles et surtout très amusé par l'insatiabilité de sa domestique.

Il paraît que l'homme est pire qu'un synthome pour une femme, que c'est une affliction, un ravage. Ravagée et ravageante, Sada, tente à travers sa voracité sexuelle, (elle ne peut se passer du pénis de son amant), de faire exister La Femme en tant que non castrée, son fantasme semble être celui de se substituer à l'homme. Et nous verrons très rapidement notre personnage féminin occuper la place du dessus, aspirer Kichizo et l'assujettir peu à peu à sa jouissance jusqu'à la mort.

> « L'angoisse mortelle n'incline pas nécessairement à la volupté mais la volupté dans l'angoisse mortelle est plus profonde » (Bataille – *L'érotisme*).

C'est dans le rapport qu'une femme peut avoir avec la castration et

donc avec l'objet a, que la jouissance de l'Autre trouve un contenant, une limite. Cet obscur objet de désir, dans lequel est contenue la jouissance du sujet peut restreindre la jouissance inconsistante illimitée de l'Autre, encore faut-il, comme le souligne Dominique Laurent dans son article « la réponse du partenaire », que le compagnon ne soit pas pris dans la réciprocité imaginaire, sans quoi ce sera l'illimité de la jouissance Autre que revêt la pulsion de mort » la volonté de jouir si on lui laisse la voie libre, n'est pas autre CHOSE que cela.

Sada est prise dans cette quête de jouissance illimitée, et Kichizo ne l'arrête pas, pris lui aussi dans le rêve d'un plaisir infini. Le mythe de faire de l'Un dans l'autre (pour l'homme) et du Un dans l'Autre (pour la femme), pousse nos deux protagonistes à inventer chaque fois une manière de jouir dans une fusion impossible et condamnée à se répéter jusqu'à son point ultime. Lacan évoque souvent le cinéma dans ses séminaires, et il semble d'après ce qu'il en dit dans la leçon du 16 mars 1976 du Sinthome, que ce film lui fit de l'effet comme il le dira en substance. Nous retiendrons avec lui que l'artiste devance toujours le psychanalyste, en ce sens, Oshima a fait mouche, il est venu poser sa lanterne sur ce territoire obscure et inquiétant qu'est l'érotisme féminin du côté de la passion, de la douleur et Georges Bataille nous invite à ne pas imaginer comme les philosophes que l'être pourrait se donner en dehors des mouvements de la passion, (dans la contemplation) il affirme qu'au contraire que nous ne devons jamais nous représenter « l'être en dehors de ce mouvement » (*L'érotisme* G. Bataille Page 74).

La jouissance est ce qui ne sert à rien, elle est hors sens, tout comme ce couple porté dans cette perspective qui s'y voue dans une progressive et totale exclusion du monde. La pensée rate, et les corps jouissent, rien n'est créé, mais si la réflexion rate à cause de la jouissance des corps montrés à l'écran, cette même jouissance rate aussi en tant que sexuelle. La répétition des rencontres, et Oshima n'a pas lésiné sur la ritournelle, est à la hauteur de l'impossibilité de cet avènement de la jouissance tant attendue, dont l'échec dans son aboutissement renvoie à la finitude dans l'infinité des répétitions. Le cercle vicieux se rompra par la mort et dans l'absolu qu'elle revêt.

Ah ! si Kichizo n'avait pas été pervers, s'il n'avait pas rabattu la demande de Sada du côté de la norme toute phallique, peut-être aurait-il pu lui dire non, la limiter au lieu de ne se préoccuper que de son désir de jouir perverti en volonté de jouissance, il ravale l'amour sur l'érotisme et confond le désir et la pulsion, il interprète l'amour comme une technique de savoir jouir ou de savoir faire jouir, il feint d'ignorer que Sada pourrait l'aimer autrement, non pour ce qu'il possède, à savoir son organe pénien, mais pour son manque. Si je reprends la séance du 27 février 1963 du séminaire l'angoisse, je lis ceci :

> « [...] pour tout dire, le pervers… ne sait pas au service de quelle jouissance s'exerce son activité, Ce n'est en tous les cas pas au service de la sienne. »

L'angoisse qui pourrait saisir n'importe quel homme face à la mort que lui propose sa maîtresse, semble être pour Kichizo, promesse de délices. Du côté de Sada, il n'y a pas ou peu d'ancrage sur le versant de la castration, l'a-

mour qu'elle voue à son homme, à toutes les caractéristiques de l'érotomanie, désirant être l'unique pour lui, elle le pousse jusqu'au déploiement de son propre fantasme où il pourra la rejoindre dans sa jouissance, seulement dans la mort. Après quoi l'instrument de copulation qui empêche la rencontre devra être éliminé pour réaliser l'union de façon fantasmatique. Et Oshima nous en fait la brillante Illustration, en filmant les deux corps étendus, côte à côte, identiquement troués. Cette scène vient métaphoriser ce que pourrait être l'abolition de la différence des sexes. La tragédie est anatomique et l'empire des sens est avant tout une tragédie, une écriture érotique d'un drame passionnel. Le féminin, la position féminine que Lacan déplie avec les formules de la sexuation dans le séminaire *Encore*, ne représente ici ni les femmes ni la féminité, mais la part qui échappe au phallique pour chaque sujet homme ou femme sans quoi cela viendrait à dire que les femmes seraient plus exposées à la folie, disons que cette jouissance supplémentaire à cette fonction de venir sans cesse inventer un impossible, elle pousse certains artistes à flirter avec les limites et la norme, les mystiques à jouir du manque de l'Autre, les amoureuses à se perdre dans une folle quête d'absolu, elle vient bousculer nos convictions en nous précipitant aux confins du sens, elle nous confronte à l'innommable.

Une tragédie de l'amour ? Lacan dans le séminaire Encore dit que « la jouissance de l'Autre, avec un grand A, du corps de l'Autre qui le symbolise n'est pas le signe de l'amour » l'homme découpe le corps de la femme en morceaux qui causent son désir « ce quelque chose plus que toi qu'inexplicablement j'aime en toi » (Lacan — *4 concepts fondamentaux* — Page 241), c'est en ce sens que l'amour est toujours réciproque que l'on se place du côté masculin ou du côté féminin, mais poursuivons, du côté de la jouissance dite masculine on ne peut avoir accès au corps de l'Autre, il ne reste qu'à jouir d'un corps asexué, c'est-à-dire de l'objet a qui est ce reste qui cause le désir, chacun des partenaires vient jouir d'une manière substitutive et partielle, c'est pourquoi comme le souligne ironiquement Pierre Rey, dans un lit, nous nous croyons deux, et ne pensons faire qu'un, nous sommes au minimum 4, chaque partenaire jouissant à l'aide de son fantasme.

Comment le désir peut il venir à une femme de châtrer son amant et de conserver pour elle le pénis de ce dernier ? Le passage à l'acte de Sada, fait entrevoir chez Lacan, ce que pourrait être l'extrême de l'érotisme féminin. Cet extrême consiste à vouloir que la castration soit la jouissance en faisant main basse sur le bout de Réel du père ; Dans le texte « propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine, il montre que le fantasme du pénishneid freudien, est ou serait la condition de la jouissance féminine. Pour la femme il y aurait convergence entre l'objet d'amour et l'objet de désir, mais l'amour se révélerait comme un cache-sexe de la jouissance féminine, devant le

voile il y a ce qui conditionne le désir du sujet féminin pour son partenaire sexuel l'objet a, et derrière le voile il y aurait ce qui conditionne sa jouissance féminine. Ce qui conditionne la jouissance féminine et qui revêt les ornements de l'amour, c'est ce que Lacan appelle « l'incube idéal », c'est-à-dire cette figure imaginaire du démon masculin qui pendant son sommeil, à son insu donc, abuse d'une femme, l'engrosse. Cet incube qui peut voisiner dans le fantasme féminin avec un « amant châtré ou un homme mort (voir les deux en un), qui viendrait y appeler son adoration » (*Les écrits* 1966 – Congrès sur la sexualité féminine). Dans la jouissance mystique rien ne requiert en l'occurrence la présence d'un corps, l'essentiel étant qu'il soit mort. Absolument mort. Dans l'Antiquité romaine on nommait ainsi des êtres couchés dans un temple sur la peau des victimes sacrifiées attendant les songes de la divinité pour les interpréter. L'incube donc au sens propre c'est l'être qui soutire un savoir de l'Autre féminin, c'est un démon qui a un savoir sur la jouissance féminine, un père idéalisé, un père mort. Saint Paul dans sa Première Épître aux Corinthiens proclame « Sans l'amour je ne suis rien » mais de quel amour s'agit-il, cet amour absolu n'est-il pas avant tout amour de la vérité ? De quelle Vérité, les mystiques et les hystériques miment la possession par un désir totalisant (Roland Chemama — *Dictionnaire de la psychanalyse*) dont les signifiants s'inscrivent sur le corps comme sur une page.

> « C'est que l'hystérique interprète le consentement à la féminité comme un sacrifice, un don fait à la volonté de l'Autre qu'ainsi qu'elle consacrerait » Un maître assez puissant pour abolir l'altérité entre les sexes. « Ainsi naîtrait une nouvelle humanité égalitaire parce qu'égale dans le sublime et débarrassée de la castration » (dictionnaire de la psychanalyse de Chemama et Vandermersch).

Cet amour Paulinien semble s'affranchir de toute la dimension sexuelle, et érotique, ce qui serait au contraire une dégradation de cet amour divin. C'est un amour mystique qui n'est pas l'amour érotique s'adressant à une personne et qui est sous le signe du manque de l'objet, et donc du désir de le posséder et d'en jouir, il s'agit là d'un amour sublimé et hors sexe. Lacan est en ce sens un peu Paulinien quand il dit dans Encore que dans l'amour, on « âme » et que le sexe ne compte pas dans l'affaire, que les femmes sont amoureuses, c'est-à-dire qu'elles aiment l'âme de l'homme aimé. Cet amour révèle du pas tout et il ouvre à l'Autre jouissance, supplémentaire, dite féminine, celle que les mystiques éprouvent. La figure du christ peut à ce titre servir de support à cette jouissance, il peut représenter cet incube idéal CE PÈRE MORT.

Que nous dit Bataille de la jouissance mystique sinon qu'elle est une délectation morose, permettant de faire coïncider le désir du salut de l'âme avec celui d'être abîmé dans le délice mortel d'une étreinte. C'est le désir inintelligible de la mort où du moins de la damnation. C'est le désir de vivre en cessant de vivre, ou de mourir sans cesser de mourir de vivre. Sainte Thérèse le décrit ce désir extrême par ces mots « je meurs de ne pas mourir » la mort de ne pas mourir précisément n'est pas la mort c'est l'état extrême de la vie. Sainte Thérèse comme Sada chavira mais ne mourut pas du désir qu'elle eut de chavirer réellement. Elle perdit pied et ne fit que vivre plus violemment si « violemment qu'elle put se dire à la limite de mourir mais d'une mort qui l'exaspérant ne faisait pas cesser la vie ».

Voici ce que Sainte Thérèse en dit (page 232 « *L'érotisme* » G. bataille)

> « Je lui vis une longue lance d'or et à sa pointe paraissait être une pointe de feu, il me sembla l'enfoncer en plusieurs reprises dans mon cœur et percer jusqu'à mes entrailles. Quand il la ressortait il me semblait les sortir aussi et me laisser toute en feu du grand amour de Dieu. La douleur était si grande qu'elle me faisait gémir et cependant la douceur de cette douleur excessive était telle que je ne pouvais souhaiter en être délivrée. La douleur n'est pas corporelle mais spirituelle bien que le corps y ait sa part et même une large part. C'est une caresse d'amour si douce, qui a lieu alors entre l'âme et Dieu, que je prie Dieu dans sa bonté de la faire éprouver à quiconque pourrait croire que je mens ».

À l'appel de Sada à Kichizo, sois tout pour moi, Kichizo aurait pu répondre qu'il n'y a pas de parole qui réponde à l'appel du tout. Cette jouissance Autre n'est pas faite d'interdit, du Non de l'interdit, c'est un appel à jouir au-delà du principe de plaisir et celui qui veut avancer dans cet espace de jouissance se retrouve confronté à l'horreur « s'il y en avait une autre que phallique, il ne faudrait pas que ce soit celle-là ».

« La castration veut dire qu'il faut que la jouissance soit refusée pour qu'elle puisse être atteinte sur l'échelle renversée de la loi du désir ». Mais si la jouissance infinie, illimitée, est désirée ardemment, il n'en reste pas moins vrai que pour le commun des mortels « jouir ce n'est pas si facile » (Séminaire *L'angoisse*). Dans le séminaire *L'envers de la psychanalyse*, Lacan en parle d'un point de vue quasi phénoménologique :

> « C'est le tonneau des Danaïdes, et une fois qu'on y entre, on ne sait pas jusqu'où ca va. Ça commence à la chatouille et ça finit par la flambée à l'essence. »

De la jouissance Autre, passons à l'amour, ce qui fait condescendre la jouissance au désir.

L'amour de notre siècle semble encerclé par des discours qui prétendent en réduire le mystère, en résoudre la complexité. L'individualisme contemporain se propose de faire de l'amour un contrat égalitaire dans lequel le sujet pourrait savoir à l'avance dans quoi il s'engage, nous sommes très éloignés de la passion hors sens, de l'empire des sens. Les contrats de mariage ont toujours existé, il garantissait les biens dont la progéniture faisait partie. De nos jours, la garantie est posée sur les appétits sexuels. Si je ne te désire plus, je te quitte, en cas de malentendus aussi, les hommes tout comme les femmes s'enferment dans l'exigence d'un désir de jouissance dont les devoirs sont en parti exclus. On gomme du même coup une version de l'amour pour chaque sexe et l'on s'égare dans l'illusion d'un amour unisexe, standardisé, bâti sur l'accumulation des biens marchands et des objets que la société nous propose comme une assurance de bonheur, le même pour tous. Cet amour réclamé est une promesse d'écrire un rapport entre les sexes, c'est un amour sans réel, sans impossible à dire, il réside en une sorte de mode d'emploi pour traduire la langue de l'autre, et les magazines féminins ne tarissent pas de conseils en la matière. Comment apprendre à décoder ceux qui viennent de mars et celles qui habitent venus ? Cette velléité de savoir résonne avec le désir d'une civilisation qui s'attache à prendre la mesure de tout, des pertes comme des profits amoureux, comme autant de savants calculs visant à éli-

miner l'imprévu.

Les neuro — sciences nous donnent une vérité sur l'amour, les molécules, les hormones, toute une chimie qui loin d'être alchimique, vient résoudre l'incompréhension entre les sujets avec sa recette biologique. Le couple est devenu une valeur marchande, il se définit selon des critères physiques et économiques, d'ici peu nous aurons la possibilité de créer un partenaire idéal, une sorte d'androïde téléchargé à notre convenance, avec lequel nous pourrons partager notre existence dans la plus parfaite sérénité, sans conflits ni questions. Mais à ce propos, le Smartphone n'est-il pas en mesure d'occuper cette place ?

Au fameux parce que c'était lui parce que c'était moi qui laisse toute sa portée énigmatique à l'amour, nous glissons vers celui où celle qu'il me faut parce que je le vaux bien. L'amour est dans son essence incompréhensible, il tient à la logique d'un signifiant qui représente un sujet pour un autre signifiant, et fait de chacun, un sujet dans son exception pris dans son montage fantasmatique, il crée des désordres, dans le corps comme ailleurs, il inspire l'homme et lui souffle ses élans créateurs dans la mesure où il le laissera toujours frustré, affamé dans cet impossibilité de faire rapport entre lui et l'autre, lui et le monde, lui et l'amour. Pour aimer il faut accepter son manque, ceux qui se croient complets ne savent pas aimer, ils manipulent, tirent les ficelles mais ne connaissent de l'amour ni le risque ni les délices. Aimer c'est donner ce qu'on n'a pas, sa castration, et ce que nous trouvons en l'autre échappe a la dictature de la norme, dans l'amour il y a un au-delà du tout phallique, un impossible qui ne cesse pas, de ne pas s'écrire. Le dialogue amoureux est donc impossible à écrire, ceux qui aiment sont condamnés à apprendre indéfiniment la langue de l'autre, en tâtonnant, c'est un labyrinthe de malentendus dont la sortie n'existe pas. Heureusement le cinéma mode de manifestation propre à notre époque, continue à nous parler de l'amour, sous toutes ces formes, même de celui qui recouvre la pulsion de mort. Almodovar, David Lynch, Oshima, parmi tant d'autres, à travers leurs héroïnes, nous plongent en image vers les abysses de l'absolu féminin, on découvre par leur filmographie, des êtres accidentés qui tentent de se frayer une voie entre la vie et la mort dont la destinée tragique n'est pas sans nous rappeler Antigone ou Médée. Ils dénoncent ce à quoi s'éprouvent ceux ou celles qui se confrontent à un monde sans réel, à un monde où la vie serait un vrai songe, un monde sans castration, au sein duquel le savoir exclurait l'impossible, je vous invite fortement à voir le film de Pedro Almodovar, « la Piel que habito »,. Comme le note Hervé Castanet dans son ouvrage « *Un monde sans réel* » ce monde plaît au maître et à leurs partenaires actuels. L'amour doit pouvoir se teinter de l'impossible tout comme le désir qui ne se supporte que du manque. Et Jacques Lacan dans l'étourdit de nous rappeler que « c'est de la logique que ce discours psychanalytique touche au réel à le rencontrer comme impossible ».

L'amour dans le transfert de la cure analytique ne se consume pas par l'entremise des corps, il n'en reste pas moins puissant, il n'y a donc pas que les mystiques qui aiment dans l'abstinence, les analysants aussi, mais à l'inverse du mystique, l'analysant dépossédera tôt ou tard l'Autre supposé de son savoir, en le tuant symboliquement, à condition bien entendu que l'analyste

ne se prenne pas pour Dieu.

Pour finir, sachez que Nagisa Oshima se servit d'un fait divers qui bouleversa le japon : en 1936. Saada vagabonda pendant 4 Jours par les rues de Tokyo gardant à l'intérieur d'elle-même ce qu'elle avait coupé. Ceux qui l'arrêtèrent furent surpris de la voir rayonnante de bonheur. C'est dans cette acceptation de la mort que la jouissance Autre, suppose toujours une exigence mais aussi un risque, à l'envers du principe de plaisir, du côté de l'Empire des sens.

Daniel Cassini

Honky tonk women

À l'horizon de la question « Que veut une femme ? » s'en présente une autre, son corollaire : « Comment jouit une femme ? ». Seuls à ma connaissance Lacan et Georges Bataille, que Breton appelait avec une nuance d'admiration « un très grand satyre » et Michel Leiris « un mystique de la débauche », ont essayé d'aborder sans ciller l'énigme, le non-savoir d'une femme partagée entre jouissance hors corps et hors langage. Michèle Montrelay, dont Lacan affirme qu'elle a su apporter dans ses « Recherches sur la féminité » un dégel au problème resté bloqué depuis Jones sur la sexualité féminine et Luce Irigaray aussi peut-être, mais je ne connais pas assez leur œuvre pour m'avancer plus avant là - dessus. J'allais oublier Joë Bousquet, ***l'infirmament*** *poète de Carcassone. Dans une lettre à Ginette il écrit : « J'ai entrevu en un éclair le plaisir d'une femme qui, à l'esprit d'un homme, reste inimaginable ».*

Science sexuelle égale rien
Georges Bataille
La jouissance m'engloutit et je tombai dans l'abîme S (Ⱥ) ns nom
Hadewijch d'Anvers

À Rome, après avoir bu « un café ristretto al bar Tre Scalini », piazza Navona, et vous être arrêté longuement devant le Moïse de Michel - Ange dans la basilique Saint Pierre aux Liens — pas l'air commode le grand homme ! Mais c'est une autre histoire ; ne devisons point de lui : regarde et passe, dirait Dante — vos pas vous ont mené à l'intérieur de l'église Santa Maria della Salute devant l'extase de Sainte Thérèse : Teresa de Alumada de Cepeda ; en religion, Thérèse de Jésus plus célèbre sous le nom de Sainte Thérèse d'Avila (1515-1582).

Cette sculpture en marbre due au génie de Gian Lorenzo Bernini représente la transverbération de Thérèse d'Avila et se trouve dans la chapelle Carnaro dont Bernini a conçu entièrement l'architecture, la construction et la décoration.

Summum du baroque et de la Contre-Réforme, ce chef d'oeuvre fut achevé en 1652 sous le pontificat d'Innocent X.

C'est dans l'autobiographie de Sainte Thérèse d'Avila, carmélite déchaussée, réformatrice religieuse, que l'on trouve décrites nombre de visions divines et de convulsions extatiques, notamment celle où se tient, à côté de la Sainte pâmée, ruisselante de jouissance, un ange souriant.

Écoutons plutôt la bienheureuse Thérèse :

> « J'ai vu dans sa main une longue lance d'or, à la pointe de laquelle on aurait cru qu'il y avait un petit feu. Il m'a semblé qu'on la faisait entrer de temps en temps dans mon cœur et qu'elle me perçait jusqu'au fond des entrailles. Quand il l'a retirée, il m'a semblé qu'elle les retirait aussi et me laissait toute en feu avec un grand amour de Dieu. La douleur était si grande qu'elle me faisait gémir, et pourtant la douceur de cette douleur excessive était telle qu'il m'était impossible de vouloir en être débarrassée. L'âme n'est satisfaite en un tel moment que par Dieu et lui seul, la douleur n'est pas physique mais spirituelle même si le corps y a sa part. C'est une si douce caresse d'amour qui se fait alors entre l'âme et Dieu, que je prie Dieu dans sa bonté de la faire éprouver à celui qui peut croire que je mens. »

De l'exorbitante Sainte Thérèse nous retiendrons simplement cette phrase qui s'adresse à tous les parlêtres « L'enfer est un lieu où l'on n'aime pas ! ». À bon entendeur !

La lance de l'Éros céleste qui pénètre Sainte Thérèse n'a rien à voir avec le délire cosmologique et les rayons divins du président Schreber composés de condensation de rayons solaires, de fibres nerveuses et de spermatozoïdes et dont Freud dit que « ce ne sont à vrai dire rien d'autre que les investissements libidineux présentés comme choses concrètes et projetés vers l'extérieur, et ils confèrent à son délire une concordance frappante avec notre théorie, celle de la paranoïa. Il appartient à l'avenir de décider si dans la théorie est contenu davantage de délire que je ne le voudrais, ou dans le délire plus de vérité que d'autres ne le trouvent aujourd'hui croyable ».

Un point d'écart rapide plus que de rapprochement peut être fait entre la jouissance de Thérèse — réel faisant apparition soudaine dans l'imaginaire du corps — et celle de Miss Schreber et de son pousse - à - la femme qui lui a fait mettre en continuité le Réel, le Symbolique et l'Imaginaire et perdre par là le noeudipe borroméen en raison de la carence du père symptôme.

L'une et l'autre de ces jouissances échappent au primat phallique, mais pas - toute pour une femme et incommensurable pour le psychotique. La fameuse jouissance supplémentaire d'une femme — l'Ouvert de Rainer - Maria Rilke dans la huitième élégie de Duino — dont il revient à Lacan et à son excentricité de l'avoir formalisée, ne cesse pas d'être bordée par la jouissance phallique, alors que cette limite est absente dans la psychose en ce que la forclusion du Nom du Père a pour effet de faire exister La femme, en tant qu'incarnation d'une jouissance infinie.

Avant d'avancer plus avant et de sauter quelques siècles, l'on peut encore souligner que cette extase de Sainte Thérèse montre qu'une femme peut trouver un accès à une jouissance Autre au travers d'autres partenaires au-delà de l'homme et qu'elle incarne une relation au Père mort, au-delà du vivant, vers la joie ineffable de l'Autre sans nom, ravissement paradisiaque face à l'abîme de S (Ⱥ)face à L'Assomption de l'absence de Dieu.

Georges Bataille, que l'on ne lit jamais assez, nous informe — et Lacan, grand lecteur, a lu son ami. Il a su tirer profit dans son enseignement de celui de Bataille qui l'a précédé sur de nombreux points.

Bataille : « L'absence de Dieu n'est plus la fermeture : c'est l'ouverture de l'infini. L'absence de Dieu est plus grande, elle est plus divine que Dieu ».

« La femme ne sait jouir que d'une absence », dira Lacan dans « Le savoir du psychanalyste ».

Dans un monde où le spectaculaire intégré règne sans partage et où le contrôle sans cesse affiné de la technique permet le développement vertigineux des techniques de contrôle, il existe désormais une possibilité pour toutes les femmes — vous mesdames ici présentes — d'exposer au grand jour d'Internet leur jouissance — la vôtre…

On n'arrête pas plus le progrès que le contrôle…

Sur les 7 millions de sites pornographiques répertoriés, paraît-il, dans le monde, un nombre croissant d'entre eux est consacré à des sites amateurs où des femmes de toutes origines, de tous âges, de toutes conditions, peuvent venir faire l'amour en direct sous le regard bienveillant — complice d'une ou plusieurs caméras tenues par des hommes : fantasme débile — naïf de libération sexuelle, de sexualité *transparente !*

La psychanalyse nous a d'ailleurs appris à nous défier de ceux qui veulent notre bien, c'est-à-dire le leur au travers du nôtre.

Dans le cadre du discours du capitaliste qui propose de la complétude, du Un et qui façonne les désirs, les subjectivités, la jouissance comme le reste devient capitalisable et l'impératif surmoïque de jouir le meilleur allié du marché — de dupes ! Se croire hypermoderne, c'est tout montrer, son cul comme ses sentiments dans un pousse à tout dire, à tout raconter — confier — témoigner à la gentille madame de la télévision notamment… « les récits de vie », dégoulinants de glu imaginaire…

On peut également se demander — mais je n'y crois guère — si toutes ces femmes : ménagères, infirmières, vendeuses, mères de famille, mamies, chefs d'entreprise, ces une par une, n'ont pas fait leur cette formule déconnante d 'Alfred Jarry dans le Surmâle : « L'amour est un acte sans importance puisqu'on peut le faire indéfiniment ». Coïtération, dirait Lacan.

Vous pouvez ainsi, au hasard, rencontrer sur l'un de ces sites amateurs : *a.mâteurs* :

– Margaux. Deuxième vidéo de la très sexy et ensorcelante Margaux, 35 ans, libertine d'Annemasse en haute Savoie. Sodomies, doubles vaginales, double pénétration, défonce vaginale, squirting… 8,5 sur 10

Et encore :

– Lana : Elle débutait il y a tout juste 2 ans dans le X. Un an après, sa notoriété ayant fait un bond fulgurant, elle réalisait sa première triple vaginale devant nos caméras. (Un garage à bites, disait-on ingénument lorsque j'étais au lycée…) Pour fêter ses 2 ans de carrière, elle a tenu à nous offrir une première triple pénétration, ainsi qu'une première double et triple anale. 9,3 sur 10

Et encore :

– Aby : 35 ans, mariée, 3 enfants, secrétaire dans la fonction publique a l'aspect d'une femme rangée. Libertine très active, elle revient nous voir pour une bonne séance de défonce avec nos lascars et se faire démonter par tous les trous. La belle adore la défonce brutale et se faire couvrir de foutre. 7,9 sur 10

It's the honky tonk women
gimme, gimme, gimme the honky tonk *blues.*

Avec ces joyeuses luronnes qui réalisent des « première », comme le faisaient en alpinisme Louis Lachenal et Lionel Terray escaladant la face nord de l'Eiger, l'on n'est assurément plus dans l'univers de Freud du début du XXe siècle et stigmatisé durant longtemps par les mouvements féministes, à savoir les femmes réduites aux 3 K : Kinder — Kuche — Kirche : enfant, cuisine, église et ce pour calmer l'aspiration des femmes à une jouissance considérée comme dangereuse — démesurée par le monde mâle bourgeois et la morale victorienne.

Au puritanisme d'une époque s'est substitué ce que nous pourrions appeler le *putiranisme* et qui n'est que l'autre face rusée de la même médaille désormais offerte, contre *phynance,* aux spectateurs abusés du Net et ravis de l'être.

Un terme, tombé, semble-t-il en désuétude, caractérisait jusque-là les parlêtres et plus particulièrement les femmes, le mot « pudeur » qui renvoie au sens de retenue et qui vient du verbe *pudere,* avoir honte. Honte face au regard avide des autres, d'être l'objet d'un intérêt sexuel appuyé ou de parler de choses sexuelles.

L'Ancien testament témoignait déjà de l'existence de la pudeur, Adam et Ève, de la nécessité intime d'être à l'abri du regard de l'autre, du corps qui ne devait pas se donner à voir.

Freud établit un lien entre la pudeur et le corps féminin, la pudeur étant spécialement en rapport avec ce qui manque, l'absence d'organe phallique, et non pas de ce qu'il y a, d'où l'importance de la fonction du voile. Aux femmes par conséquent est concédée l'invention du tissage…

Pour Lacan, la pudeur, seule vertu, contre la tyrannie du tout montrer, désignerait la féminité même en ce que le voilage du rien donne une valeur à ce qui est voilé et provoque l'accroche des regards, la partie du corps voilé profitant dès lors d'un effet phallicisant.

Dans « Le Mort » de Bataille, une des filles de l'auberge où se déroule le récit, se levant, écarte un pan du manteau de Marie.

– Vise là, dit-elle, elle est à poil !

À ce stade, l'on peut une nouvelle fois se poser la question rouge qui traverse toute l'histoire de la psychanalyse « Que veut une femme? ».

Pendant longtemps, la réponse a été fournie par la supposition d'un masochisme inhérent à l'éros féminin, en ce que comme le masochiste certes une femme se met à la place de l'objet, fait semblant d'objet, s'offre comme objet agalmatique.

Même Sandor Ferenczi y est allé de son commentaire dans son Journal clinique :

> « J'en suis arrivé à l'idée, suivant une indication consciente de la patiente, que dans l'organisme féminin, à savoir la psyché, est incarné un principe particulier de la nature qui peut être conçu, comme un vouloir — et pouvoir — souffrir maternel. La capacité de souffrir serait par conséquent une expression de la féminité, quand bien même le fait de souffrir, de subir, de

tolérer, se déroulerait dans n'importe quel domaine de la nature, donc en apparence tout à fait en dehors de la sexualité. »

Là où Julia Kristeva déclare que « la jouissance, en particulier la féminine, a besoin du secret », Margaux, Lana, Aby et les autres font objection à ce noble propos et chantent en chœur : « Nous voulons jouir ». Jouir et le faire savoir au plus grand nombre, donner notre jouissance en pâture, devenir un irrésistible objet d'attraction pour le regard fasciné de l'Autre. « Regarde, je jouis ! » Je peux simuler aussi, mais ça tu ne le sauras pas, petit homme. Dans tous les cas, regarde, je jouis !

Avec le discours du capitaliste et sa forclusion de la castration, les choses de l'amour sont laissées de côté, il reste la solution de se jeter sur la jouissance en se soutenant du pseudo — réel du corps et avec l'importance accordée au regard comme plus de jouir qui sert à éviter la castration, à en obturer la béance.

Triomphe de l'imaginaire qui remblaie le trou du réel avec mise à mort de la parole dans la soif inextinguible de la prise. La parole, reste hors-jeu, on baise sans parler, comme dans des pratiques de l'homosexualité masculine, nul besoin du bla-bla de l'amour, de « faire la conversation » comme disaient les amants du XVIIIe siècle peints par Fragonard et où la parole de l'autre était un élément déterminant de jouissance. Quand faire ce n'est surtout pas dire… Ovide, pourtant, dans le Livre II de « l'Art d'aimer » nous confiait : « Viendront les gémissements ; viendra un murmure amoureux et de tendres plaintes, puis les paroles qui conviennent à l'amour. »

En 1967, dans le toujours d'actualité « Traité de savoir vivre à l'usage des jeunes générations » Raoul Vaneigem écrivait : « En s'accentuant sous le poids du consommable, la falsification risque aujourd'hui d'atteindre les gestes de l'amour ». On y est. Gestes de l'amour avilis, il n'y a sur les sites amateurs plus de place pour l'amour comme exigence féminine d'être élue, convergence de l'amour et du désir sur le même objet. Overdose pornographique, libertinage sans liberté, sans véritable transgression ou *écart,* ce dernier terme caractérisant mieux que tout autre le libertin ou la libertine dignes de ce nom. Tout le monde ne s'appelle pas, Laclos, Sade, Casanova, Vivant Denon, marquise de Merteuil, Juliette, Henriette l'inoubliable et j'en passe…

La *sexcarade* s'est ajoutée à la mascarade féminine, la *sexformance* à la performance, le devoir du plus de jouir au droit au plus de jouir, les idéaux érigés sont pulsionnels, les fantasmes collectivisés, industrialisés. La parade masculine demeure, elle, toujours la même : aussi rustique qu'une bande de queutards rangés en ordre de *bitaille* comme pour un défilé luxurieux du 14 juillet. Musique en tête.

« Quand tu entends des marches militaires souviens-toi que tu boites » conseillaient pourtant les surréalistes dans « Le principe de plaisir ». Mais du surréalisme et de l'amour fou les queutards n'en ont cure… *Toutes* les queutards aiment la femme…

Si le principe de plaisir freudien s'articule, lui, au fait d'abaisser la tension et d'en foutre le moins possible ; la jouissance à gogo telle qu'elle est aujourd'hui prescrite dans le cadre d'un libertinage consumériste et d'une destruction du capital symbolique exige au contraire d'en foutre le plus pos-

sible — de femmes. Rappel, ici, de la phrase d'André Malraux selon laquelle « Tout l'art de tirer un coup est plus important que de prendre doucement une tête dans les mains ».

Lacan nous rappelle pourtant que la jouissance Autre d'une femme est « celle qu'il ne faut pas, elle ne rapproche pas les femmes des hommes, elle les en éloigne plutôt ». « La vérité de la position féminine, continue Lacan, c'est d 'être non pas tout ou rien, mais d'être Autre, Autre pour un homme ».

« Avec une part qui ne passe pas au un Phallique et qui demeure réelle hors symbolique. Dire qu'une femme n'est pas toute c'est ce que le mythe de Tirésias nous indique de ce qu'elle soit là seule à ce que sa jouissance dépasse celle qui se fait dans le coït ».

À l'horizon de la question « Que veut une femme ? » s'en présente une autre, son corollaire : « Comment jouit une femme ? ». Seuls à ma connaissance Lacan et Georges Bataille, que Breton appelait avec une nuance d'admiration « un très grand satyre » et Michel Leiris « un mystique de la débauche », ont essayé d'aborder sans ciller l'énigme, le non-savoir d'une femme partagée entre jouissance hors corps et hors langage. Michèle Montrelay, dont Lacan affirme qu'elle a su apporter dans ses « Recherches sur la féminité » un dégel au problème resté bloqué depuis Jones sur la sexualité féminine et Luce Irigaray aussi peut-être, mais je ne connais pas assez leur œuvre pour m'avancer plus avant là - dessus. J'allais oublier Joë Bousquet, *l'infirmament* poète de Carcassone. Dans une lettre à Ginette il écrit : « J'ai entrevu en un éclair le plaisir d'une femme qui, à l'esprit d'un homme, reste inimaginable ».

Margaux, Lana et Aby, d'une même voix, la bouche en cœur et la main sur le sexe peuvent nous assurer — Mais voyons nous jouissons comme des femmes !

Ce qu'elles oublient ou ne peuvent pas dire c'est qu'elles jouissent par là comme des hommes : phallique, tout phallique. Il y a là de la part des hommes « une fourberie drôle » au sens que lui donne Jacque Vaché, une tentative réussie de faire entrer les femmes dans le grand sac du tout-phallique. Pour mettre le féminin au pas, il convient de biffer le pas de son pas-tout et *le tout est joué !*

À la manière de Basho, l'un des maîtres du haïku cela donne :

« Une femme-libellule rouge arrachez les ailes de son pas-tout, un homme - piment ».

« Un piment, mettez-lui des ailes, une libellule rouge »

Pour ce qu 'il en est, par exemple, de la libellule rouge Jean de la Croix relisez « La nuit obscure », « Le cantique spirituel », vous entendrez *amourmurer* les ailes de son pas-tout : « Ce savoir qui ne se sait pas est de si haute puissance que sages par arguments jamais ne le peuvent vaincre », et « Celui qui saura se vaincre avec un non-savoir sachant ira toujours dépassant ». Il n'y a pas que Joyce qui soit allé tout droit à ce qu'on peut attendre de mieux d'une analyse…

Sur les sites amateurs les femmes font docilement troupeau de pièces détachées et cautionnent sans broncher le règne de la jouissance homogène, sacrifiant allègrement leur pas-tout et disant même pour conclure — Merci ! À ces gentils messieurs qui prélèvent sur leur corps leur plus de jouir via leur

inconscient au détriment de toute poésie existentielle — mais j'ai sans doute dit là un gros mot.

Lacan, lui, rappelle opportunément : « Car à quoi l'homme s'avérerait - il servir de mieux pour la femme dont il veut jouir qu'à lui rendre cette jouissance sienne qui ne la fait pas toute à lui. »

La confrontation à l'Autre sexe sur Internet amateur ne conduit pas à l'Autre jouissance dans une rencontre avec le partenaire de l'Autre sexe mais à une normalisation des jouissances et à un gommage de la singularité des femmes, des une par une, corps prolétaires interchangeables à volonté, sexualité outrancière sur fond, parfois, de misère psychique articulée à une relation irrésolue entre fille et père et marquée par le deuil impossible d'un amour.

« Pantins — pantins — pantins voulez-vous de beaux pantins de bois coloriés » écrivait le 18 août 1917 Jacques Vaché à André Breton.

Le Encore, encore féminin qui donne son titre au séminaire XX peut dès lors s'entendre, si on s'amuse à le faire résonner en Unglish comme disait Joyce : Anchor — anchor -ancre — ancre. Ancrage dans le tout phallique, le symbolique, la castration et où le cas s'y nie.

Que peut-on alors dire du mystérieux « continent noir de la sexualité féminine ». Simplement, ma foi, qu'il est arraisonné, exploré, colonisé, exploité, *noté-évalué (8,5, 9,3, 7,9)* avec le soutien — la servitude volontaire — de certaines de ses habitantes même — sacrifiant leur Autreté à ces gentils porteurs de caméra — les colifichets agalmatiques d'aujourd'hui.

Quant à *l'incontinent noir de la sexualité féminine* comme je l'appelle — la *Crue* comme la nomme Lucette Finas dans un livre insensé, la démesure, c'est autre chose que cette part de pulsionnel qui échappe à la médiation phallique, les femmes ayant plus de rapport au S (A/) — signifiant du manque dans l'Autre — dont elles jouissent d'une jouissance forclose du langage et que l'Inconscient ignore. Qu'en est - il donc de cette jouissance supplémentaire que certaines femmes éprouvent et dont elles ne savent peut-être rien — voire !

Écoutons un instant ce que rapporte une femme de mauvaise vie, la prostituée Madame Edwarda, « fontaine d'eaux vives », que vous ne trouverez — hélas ou heureusement — pas, tapinant un soir sur la Promenade des Anglais mais dans un livre de Georges Bataille et dans un film sombre — troublant de Georges Sammut.

- Tu veux voir mes guenilles, disait-elle.

Assise, elle maintenait haute une jambe écartée : pour mieux ouvrir la fente, elle achevait de tirer la peau des deux mains. Ainsi les « guenilles » d'Ewarda me regardaient velues et roses, pleines de vie comme une pieuvre répugnante.

- Tu vois, dit-elle, je suis Dieu.

Sa voix rauque s'adoucit, elle se fit presque enfantine pour me dire avec lassitude avec le sourire infini de l'abandon : « Comme j'ai joui ! »

Après cet abrupt versant sexuel ouvert sur l'intolérable vérité « Dieu est inconscient », que dire des lignes entières de points de suspension qui suivent dans le texte l'aveu d'Edwarda si ce n'est qu'on touche là à un réel indicible, à un impossible horrifiant pour la plupart des hommes et qui ne s'at-

teindra qu'à la limite du dire puisque la jouissance est interdite à qui parle comme tel. Quelque chose qui est du domaine du parler en bordure de l'abîme du silence et que seul interrompt le langage articulé dans l'écriture dénudante de Georges Bataille. Un « point de poésie » pour Jean - Claude Milner. « L'état de manque de mot », pour Maurice Blanchot.

Autre rare exemple de jouissance folle, énigmatique, de dépossession, non ensembliste, au-delà du semblant, celle d'Hélène, Autre pour elle-même, (l'héroïne du roman « Ma mère ») s'adressant à son fils Pierre. Vous trouverez dans le séminaire N° 2 de l'AEFL « L'inceste et le parricide », un travail consacré à ce livre de Georges Bataille : « Ma mère, la femme au loup ».

> « Je courais seule dans les bois, j'étais folle. Et c'est vrai je suis folle aujourd'hui de la même façon. Mais dans les bois j'allais à cheval, je défaisais la selle et ôtais mes vêtements. J'étais seule dans les bois, j'étais nue dans les bois, j'étais nue je me mettais à poil. J'étais dans un état que je mourrai sans retrouver. Mon enfant, mon enfant des bois, embrasse-moi, tu viens des feuillages, des bois, de l'humidité dont je jouissais. Pierre, je jouissais pendant des heures, vautrée dans la pourriture des feuilles. Tu naissais de cette jouissance. »

À ces deux témoignages féminins extrêmes, débordants, à la jouissance illocalisable, « aux yeux déchirés de jouir » comme disait Aragon — Attention ! Ce n'est pas un idéal à atteindre — vous m'objecterez qu'il s'agit là de personnages de roman et non pas de la réalité — imaginés par un homme qui plus est. À quoi je rétorquerai que la littérature comme la réalité sont des faits, des produits de discours et que si une femme, qui a davantage rapport à Dieu selon Lacan, c'est la vérité, la vérité sœur de la jouissance à une structure de fiction.

Contre la barbarie de la pulsion et de la jouissance qui vous accueille avec le sourire carnassier du pervers, certaines femmes ont fait le choix, autre, d'écrire la singularité d'un mode de jouissance qui supplée à la forclusion du sexe et à l'absence de rapport sexuel inscriptible. Rimbaud, à la fin du dix – neuvième siècle : « Quand sera brisé l'infini servage de la femme, quand elle vivra pour elle, l'homme — jusqu'ici abominable — lui ayant donné son renvoi, elle sera poète elle aussi. La femme trouvera de l'inconnu ! »

Entre les souveraines Thérèse, Edwarda et Hélène et les *sympathétiques* Margaux, Lana et Aby, ces autres femmes — écrivaines, poétesses — opposent un contre-exemple, une éthique de la vérité et de la sublimation à toutes les éthiques de la jouissance véhiculées par le social et l'obscénité marchande et à la capture desquelles il est difficile d'échapper. Précisons qu'étymologiquement éthique et poétique ont la même origine grecque

Éthique du bien dire également qui témoigne de l'efficience d'un style, d'un ton fondamental, de l'invention d'un partenaire, d'un Autre qui les ferait uniques, avec des mots, des paroles essentielles. Savoir y faire avec lalangue et sa part poétique d'équivoque, de hors-sens, de sens-blanc.

Ainsi, par exemple, Sophie Loizeau :

Ici et maintenant une femme se branle ouvre un con en dents de scie vagina dentata tropical aux senteurs
de cantal jeune
(c'est elle qui parle en humant ses doigts)

ni le savon de mer ni l'algue poivrée ni…
un chien la torche lui fait beau cul sa langue est une feuille de bouillon-blanc

le doigt préféré frotte à frénésie en pleine
nature ce bas pli parallèle au pli de l'aine faille aînée
qui sève
d'être vue.

Et encore : Annelyse Simao

Tes mains ont glissé vers le haut de mes cuisses.
Je t'ouvre, et nous offre à nous boire à notre envie.
Abondante à pisser limon, tes deux pouces
en délire, enfile fente. enfonce le trou.
Sous ton visage inverse, tapi dans mon antre,
secrète et multiple oraison de chairs,
accomplies tes eaux vives me barbouillent

Et encore : Laure Cambau

Tu ouvres mon corps par la poignée des seins
puis t'installes dans le sarcophage bouillant
machine à idées folles
magasin d'œufs et de graines
tu manges la braise
et te chauffes au feu des mots et des langues
puis échappes
par l'oreille
à mes fantômes domestiques

Éthique du bien dire, éthique de l'amour aussi bien. Toutes ces femmes, d'autres encore, ont fait leur sans peut-être même le savoir cette réflexion mémorable de Paul Celan, à se répéter sans modération :

« La poésie, cette parole qui recueille l'infini là où n'arrivent que du mortel et du pour rien ».

Attention, évoquer l'écriture féminine et sa déclaration d'amour ne doit pas pour autant revenir à dénier aux hommes, la possibilité d'une écriture et d'une position qui s'éloignerait de l'hédonisme tant à la mode, porté notamment par un philosophe qui prétend laminer Freud et le renvoyer aux oubliettes. Voulant instruire le procès du fondateur de la psychanalyse le fringant justicier ne fait qu'instruire le sien. Tel *épris* qui croyait prendre.

Quoi de plus *beauleversant* que ce qu'écrit André Gorz à son épouse Dorine dans « Lettre à D ».

> « Tu vas avoir 82 ans. Tu as rapetissé de 6 centimètres, tu ne pèses plus que 45 kg et tu es toujours belle, gracieuse et désirable. Cela fait 58 ans que nous vivons ensemble et je t'aime plus que jamais. Je porte de nouveau au cœur de ma poitrine un vide dévorant que seule comble la chaleur de ton corps contre le mien. »

Pier Paolo Pasolini disait qu'il tournait des films en poète, « en un sens purement technique » précisait-il.

De la même façon, en suivant les tours et détours du dernier enseignement de Lacan et de la longue lettre d'amour de son séminaire, il est possible d'habiter la psychanalyse en poète, « en un sens purement technique » : « hésitation prolongée entre le son et le sens » chère à Valéry, entre langage et lalangue et sa motérialité, entre inconscient déchiffrage et inconscient réel… aboli bibelot d'inanité sonore…

Pour ce qui est du mortel et du pour rien (névrose, répétition, fixations imaginaires, narcissisme, nihilisme) allez rendre visite à des *damessieurs* sur Internet. Vous y prendrez la mesure de ce que Ferdinand Céline appelle : « L'infini à portée des caniches ».

Dans « La parole et le froid », Gilbert Lely soutient qu' « il n'est rien d'ineffable au prix d'un long acharnement », (mais demeure le refoulement originaire, Dieu en personne). Lacan, lui, *in fine* attendait plus de la poésie que de la logique et des mathèmes. « Vous vous trompez ; je le connais fort bien ; il est poète et mathématicien. Comme poète et mathématicien, il a dû raisonner juste ; comme simple mathématicien, il n'aurait pas raisonné du tout et se serait ainsi mis à la merci du préfet », explique le chevalier Auguste Dupin à son ami de « La lettre volée ». Petite, mais nécessaire précision : Lacan écrivait : « Je suis poème et papouète… »

Ainsi, la psychanalyse peut-elle être la chance, risquée certes, intranquille toujours, de recueillir, à travers l'événement d'une rencontre avec une parole surprenante qui fasse nomination ou d'une interprétation juste, l'effet de trou propre à réveiller le réel et à ne pas céder sur son désir mais sur sa jouissance.

Faille que faille, coûte que coûte, il s'agit de ne pas, derrière soi, laisser s'embroussailler les chemins du désir ni de négliger la voie de l'athéisme du réel hors sens, hors de prise et du symptôme.

Entre l'impossible du slogan « Nothing is impossible » de la marque Adidas, entre celui, aussi retors, du « Goûtez à l'impossible » de Coca-Cola zéro et celui de Marie, l'héroïne échevelée du Mort, tu peux choisir, encore :

Le comte, humblement, balbutia.
- J'ignorais
Il dut s'appuyer sur un meuble. Il débandait.
Marie eut un sourire affreux.
– Impossible, dit-elle.

Impossible qui affecte le parlêtre, le désoriente, l'embrouille.

Sinthome, nouage borroméen spécifique, écriture — invention de son réel, de sa lettre, soutient Lacan en un dernier frayage. Autrement dit et pour finir, ce rock qui n'est pas celui, freudien, de la castration mais celui d'une sortie d'analyse aujourd'hui… En voici le refrain, à charge pour chaque analysant d'en rédiger les paroles — ses paroles -, d'en trouver la mélodie — sa *mélo-dire***…** son *inédire***…**

Gimme, gimme, gimme the honky tonk *satisfaction*.
Gimme, gimme, gimme the honky tonk *satisfaction***.**
Je vous remercie.

Stoïan Stoïanoff

JOUISSANCES CAROLINGIENNES

Ce que Lacan refusait avec toute l'énergie dont il était capable, c'était le rabaissement de la psychanalyse au rang de succursale de la psychologie générale. Avec l'insuccès que l'on ne peut que constater. De plus, le morcellement de l'institution psychanalytique encourage aujourd'hui la prétention des philosophes à débaucher la psychanalyse aux fins de la mettre au service de la recherche de la vérité. Dont on sait ce que Lacan en pensait. Après-coup, nous voici responsables de ce que nous aurons fait de ce Lieu, de ce topos, de ce 'champ lacanien'où ce qui compte ce n'est pas de satisfaire à la demande mais de reconnaître le désir à l'œuvre dans le réel de la structure. Chose à laquelle Freud était déjà revenu (sur le tard), disant explicitement qu'il s'agit d'obtenir chez l'analysant une mutation d'une position de 'désiré'vers une position de 'désirant'. On est loin du compte.

Carolus Magnus

« Rien n'est incompatible avec la vérité : on pisse, on crache dedans. C'est un lieu de passage, ou pour mieux dire, d'évacuation, du savoir comme du reste. On peut s'y tenir en permanence, et même en raffoler/…/ . La vérité est séduction d'abord, et pour vous couillonner. Pour ne pas s'y laisser prendre, il faut être fort. Ce n'est pas votre cas./…/ Ce fantôme que je hèle/…/ on sait comment **un** psychanalyste — pas **le** — s'en tire d'ordinaire ; il en laisse la ficelle, de cette vérité, à celui qui en avait déjà le tracas et qui, à ce titre, devient vraiment son patient, moyennant quoi il s'en soucie comme d'une guigne./…/ Et c'est justement ce qui me fait devoir de les avertir de ne pas aller trop loin, parce que si je l'ai obtenu, c'est de n'avoir pas l'air d'y toucher. Mais c'est justement ce qu'il y a de grave, d'ailleurs bien sûr on feint d'en ressentir quelque terreur. C'est un refus. Mais du refus n'est pas exclue la collaboration. »

Jacques Lacan : Le pouvoir des impossibles, L07,17.6.1970.

Il y a la psychanalyse freudienne, la psychanalyse lacanienne et puis la psychanalyse carolingienne. C'est nouveau, ça vient de sortir. Blague à part, il y a lieu de prendre en compte les positions de Charles Melman telles qu'exposée dans son séminaire de 1985-1986, séminaire intitulé : « Travaux pratiques de clinique psychanalytique [TP] » et qui vient seulement d'être publié. Pourquoi ce retard de plus de quinze années : mystère ? On murmure dans les couloirs de l'institution ALI que Melman serait à présent contesté. Raison de plus pour que j'y aille voir. Aïe, aïe, aïe.

L'affaire étant entendue, à savoir que pour Charles Melman, Jacques Lacan était 'tordu'([TP] p. 169), il reste à savoir pourquoi et comment lui aussi en vient à utiliser ces expressions qui évoquent l'infini : ∞. Notamment dans ce séminaire de 1985-1986. Car ce huit couché ça fait quand même très

nœud papillon.

Dans le séminaire en question, posons le brutalement : Melman joue un 'coup de dés censé abolir le hasard', formule qui prend à rebrousse-poil celle de Mallarmé. Pour ma part j'ai toujours tenté de distinguer les psychanalystes de droit divin et les autres. Ce qui veut dire qu'il y a des officines qui produisent des psychanalystes porteurs d'un don. Ceci découle de ce que les candidats psychanalystes s'y recrutent d'un certain bord, à savoir, des Orients où la 'parole révélée'prime sur toute autre source de connaissance.

Du coup Melman s'offre le luxe de définir deux modalités de la psychanalyse à partir de l'opposition entre le don et l'échange. Le chapitre qu'il y consacre va de la page 247 à 264, soit 27 pages. Dans le cas du **don** la question de la causalité à œuvre dans l'inconscient se trouve évacuée au profit d'un modèle explicatif qui joue sur la prédestination. Tout est déjà écrit et donc : Inch'Allah ![1] À l'opposé vous avez les tripotages que Lacan inflige au hasard de l'échange (la méiose chromosomique, par exemple) et à la répétition, au point que quelque chose de l'ordre d'une loi puisse émerger.

1 ([TP] p.262) : « Une des propositions pour laquelle maître Eckhart /…/ a été mis en difficulté c'est qu'il allait jusqu'à dire que Dieu était contraint au don. »

Mais d'un côté comme de l'autre il s'agit de lire ce qui s'inscrit au fil du discours de l'analysant. Ou alors de se mettre dans le trou du souffleur pour anticiper (vu ce qui a été déjà dit) sur l'imminence d'un dire.

Bref, à ceux qui pensent que Dieu n'existe pas on peut légitimement objecter que ce n'est 'même pas vrai'. C'est de l'ordre de l'indécidable. Comme beaucoup d'autres aujourd'hui, Charles Melman joue dans son séminaire sur le fait qu'il y a de l'indécidable. Ce qui veut dire : 'tu veux savoir si c'est vrai, alors va te faire foutre !' C'est dissuasif alors que Lacan disait : « Scilicet…, si tu veux savoir » ? Ça laissait quelque espoir. Évidemment dans une cure ça se joue dans le registre du wiederholen et donc de la répétition et, en fin de compte, sur la probabilité qu'il y ait à un moment donné cessation du comptage, ce que les matheux appellent : le point où la série converge. En ce point la cure touche à sa fin et c'est ce que Freud évoque avec son endliche. Mais que se passe-t-il lorsqu'elle traîne à l'infini et que l'on évoque la perspective de l'unendliche (c'est-à-dire de la psychanalyse interminable) ? Mathématiquement ça n'a rien d'évident.

Lorsqu'on a deux séries dont l'une part de $1/n$ et l'autre de $1/n^2$: qui d'entre vous pourrait dire ici, au pied levé, laquelle converge et laquelle ne converge pas ? Et quand ça tend vers l'infini, que reste-t-il à conclure ? Lacan a tenté d'évoquer la façon dont les scolastiques se débrouillaient avec ce genre de problème en proposant le paradigme de la distinction entre l'infini actuel et l'infini potentiel, chose que Hegel[2] évoque à son tour dans sa Logique. Sans qu'aucun de ceux qui aujourd'hui se gargarisent de ces termes-là ne semble avoir été au parfum des véritables subtilités de ces positions.

2 Melman rappelle à deux reprises que pour Hegel ([TP] p.177) : « le temps c'est le concept ».

J'ai pointé ailleurs la façon dont les matheux (et surtout les physiciens) se tirent d'affaire lorsqu'ils rencontrent de tels traquenards (notamment par un changement de variable, voire de référentiel), à savoir des termes qui tendent vers l'infini, mais ce n'est pas là mon propos d'aujourd'hui. Il y a lieu d'examiner la manière 'carolingienne'd'utiliser la distinction entre deux infinis : l'un actuel (ou réel), l'autre potentiel (imaginaire). Ah ! L'infini : j'aime ! N'est-ce pas Blaise Pascal qui nous promettait 'une infinité de vies infiniment heureuses'? Suivons le guide ([TP] » p. 251) :

«… cet **infini potentiel**, évoqué la dernière fois, se prête particulièrement à une abolition de ce qui ferait cause, puisqu'il n'y a plus de frontière

qui lui ménage sa place. Vous voyez alors le mouvement naturel qui consiste à reporter la fonction de la causalité sur les éléments associés dans la chaîne, présents au même titre que le signe, éléments associés auxquels la responsabilité d'être cause n'est attribuée que parce qu'ils sont connexes avec le signe lui-même, lui sont liés par cette connexité. Dans l'exemple des Stoïciens, c'est une connexité temporelle : il y a cicatrice donc il y a eu blessure, il y a fumée donc il y eu feu, etc./…/. C'est dire que, si cette position se soutient effectivement d'un Autre caractérisé par un **infini potentiel**, on voit bien comment la fonction de la causalité peut se trouver reportée sur un élément associé, proximal dans la chaîne, comment nous nous trouvons dans l'associationnisme. »

Bref : pas de 'pet'sans 'cul'. À côté de cet 'Autre « organisé par un **infini potentiel**, celui qui se supporte du S (Ⱥ) » précise Melman ([TP] p. 237), et à propos de quoi Lacan parlerait de 'pousse-à-la-femme'([TP] p. 240), il y a probablement un Autre affecté d'une autre façon. Notons qu'ici il s'agit du signifiant de l'Autre barré S (Ⱥ), plutôt que de l'Autre barré Ⱥ comme tel.

Schibboleth de l'analyste, ce 'Che Vuoi ?'[3] est une question dont le sens équivaut à son énonciation où le signifiant de l'Autre barré S (Ⱥ) prend la valeur performative d'un 'crac, boum, hue'. Message qui réveille et qui lève les inhibitions.

Et – puisque Melman nous y invite — reportons-nous en amont, précisément au chapitre intitulé : « Les deux fonctions de l'Autre » où il avait été déjà question d'un **infini potentiel**. Lacan nous ayant prévenus qu'il n'y a pas d'autre de l'Autre, c'est donc avec une certaine inquiétude que nous y allons voir ([TP] » p. 230) :

« Le grand Autre mis en place par le Nom-du-Père est organisé par la limite que constitue **l'infini actuel**. Pour en donner une représentation plus précise, disons que cet infini se trouve symboliser aussi bien l'Au-moins-Un que, pourquoi pas ?- l'objet a, pour nous rapprocher de l'aleph ℵ des mathématiciens. Cela veut dire que le jeu permis au signifiant constitutif de ce grand Autre est de pouvoir s'approcher d'aussi près que vous voudrez de cette limite, fut-ce avec crainte et tremblement, mais d'en rester néanmoins toujours séparé par un sigma σ, aussi petit que vous pourrez toujours le concevoir ou imaginer. »

Il est donc un Autre affecté d'une limite inaccessible, ou inatteignable, **l'infini actuel,** au sens où nous en serions toujours séparés d'un chouia[4], d'un petit sigma : s.

Laissons de côté la référence aux angoisses de Kierkegaard[5] pour nous concentrer sur le fait que, par opposition à **l'infini actuel**, **l'infini potentiel** serait, lui, atteignable. Voici ce que Charles Melman nous en dit (dans la suite immédiate de ce qui précède) :

« Par contre, l'**infini potentiel** est celui qui s'avère propre à supporter ce grand Autre dont l'étrangeté fait recel à la féminité ; or cet infini potentiel se distingue de n'opposer au jeu des signifiants aucune limite, aucune frontière, aucun bord dont il y aurait à craindre, à redouter quelque approche et cela, quelles que soient la répétition et la hâte des coups. »

Ceci vaut au titre de commentaire du dire de Lacan. Lacan qui disait par ailleurs (L21 11 juin 1974, « Les non-dupes errent ») :

« L'inconscient comme savoir dysharmonique est plus étranger à une femme qu'à l'homme. […] Il lui est étranger parce qu'il lui vient de l'hom-

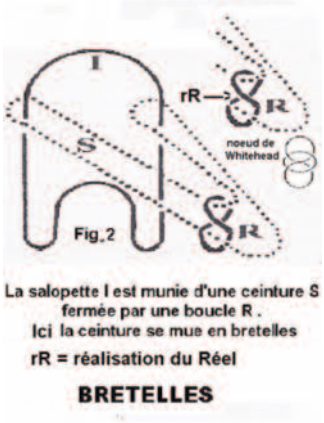
3 L10, 14.11.1962 : « Poussez un petit peu plus le fonctionnement, l'entrée de la clé, vous avez '*Que me veut-il* ?' avec **l'ambiguïté** que le français permet sur le 'me', entre le complément indirect ou direct non pas seulement 'que veut-il à moi ?', mais quelque chose de suspendu qui concerne directement le moi qui n'est pas 'comment me veut-il?', mais qui est 'que veut-il concernant cette place du moi' ».

4 Étymologie (*xixe siècle*) : de l'arabe maghrébin *chouya*, de l'arabe classique شُوَيْش šwayyit, diminutif de ءَيْش / ʃaj / (« chose »). L'objet 'a' s'énonce du 'partitif'.

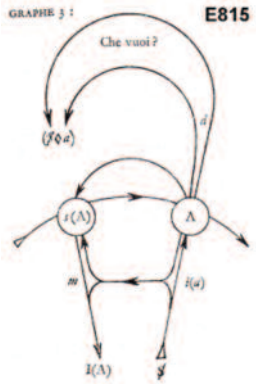
5 Lacan ; L11, 29.1.1964 : « Que Freud ait doublé le mythe d'Hamlet où ce que porte le **fantôme**, c'est (il nous l'accuse lui-même) le poids de ses péchés, le Père — le Nom-du-Père —soutient la structure du désir avec celle de la Loi. Mais l'héritage du père, c'est celui que nous désigne Kierkegaard, c'est son péché. Et le **fantôme** d'Hamlet surgit d'où? Sinon du lieu d'où il nous dénonce que c'est 'dans la fleur de son péché' qu'il a été surpris, fauché, que loin de donner à Hamlet les interdits de la Loi qui peut faire subsister son désir, c'est d'une profonde mise en doute de ce père trop idéal qu'il s'agit à tout instant. »

me […] de l'homme dont elle rêve […] Mais une femme conserve, si je puis dire, un petit peu plus d'aération dans ses jouissances. Elle est moins échancrée contrairement à l'apparence. »

Melman évoque aussi la jouissance du toxicomane. Celui qui est addict, l'est à un certain objet. Partant, il importe de mesurer les conséquences de tout cela. Et puisque nous sommes sur le point de nous embrouiller il est temps d'aller voir ce qu'il en était du 'grand Autre'chez Lacan.



Extériorisation du sujet sR ;
rR : réalisation du Réel.



Lacan : Graphe de la page 815 des Écrits.

Reportons-nous au graphe de la page 815 des Écrits pour y repérer le grand 'A'tel que situé à l'intersection du 'réseau de emplois'(imaginaire) et de cette partie de la chaîne signifiante que Lacan désigne comme la ligne du signifié (symbolique) [sI]. Par opposition : à la ligne de l'énonciation (et donc du Réel), qui, elle, se situe à l'étage supérieur du graphe et situe la pulsion ($àD).

L'Autre est un lieu. Il est le trésor des signifiants, sorte de sac de peau supposé 'comprendre'et donc contenir le corps. Le corps avec ou sans ses extensions, à savoir : le sein, la voix, le regard, l'étron, l'ouïe, etc. Avec cette restriction qui est que l'Autre souffre d'incomplétude. Le grand 'A'ne comporte par le signifiant qui lui permettrait de 'se comprendre lui-même'. Aha ! Dans ce cas le grand Autre serait donc châtré comme ~~La~~ femme !

J'aurais quelque difficulté à argumenter cette équivalence chez Lacan à moins d'admettre que l'Autre c'est Dieu, au même titre que les corps divinisés et glorieux qui pullulaient dans l'Antiquité. De surcroît, Lacan insiste sur le fait que l'objet petit 'a'n'est pas un signifiant et donc ne figure pas dans le grand A. Or, on sait que le pervers prétend le contraire. Le voyeur introduit le regard dans l'Autre. Il lui faut un grand Autre complété de l'objet. Melman assimile fréquemment le grand Autre à une machine, ce qui nous incite à remplacer la machina : par un lecteur de disquette. L'exigence du pervers est que le lecteur en question soit livré avec le CD ou le DVD qui va avec. Non mais ! Pas de séparation, de clivage par conséquent, entre maman (le grand Machin) et son sein (le petit 'a').

Au bout du compte cela nous conduit-il à considérer avec Melman qu'il y aurait deux sortes de grand Autre ? Le grand Autre barré : Ⱥ, et le grand Autre non-barré. Mais à condition d'assimiler la position religieuse à une perversion. Dans cette perspective il y a lieu de penser que Dieu doit nous fournir non seulement la machinerie et son mode d'emploi mais que, de plus,

il est tenu d'y joindre la foi (ou le type d'âme) ourcourante qui va avec. Songeons que Lacan a toujours représenté topologiquement l'objet petit 'a'par un disque. Il semble, que selon Melman, les obsessionnels nieraient l'existence de l'Autre affligé d'un manque[6] et pencheraient aussi du côté du grand Autre non-barré ([TP] » p. 244) :

« Il n'y a aucune raison que l'objet a soit un objet perdu/…/. C'est un objet qui est là dans l'Autre./…/ C'est quelque chose qu'éprouve particulièrement l'obsessionnel et qui l'encombre. Dans l'Autre c'est plein de merde. »

Mais il y a aussi les homosexuels ([TP] » p. 242) :

« On ne voit rien des tourments de l'homosexuel. Simplement pour lui il y a cette erreur de machinerie qu'il faut réparer, un point c'est tout ».

Sauriez-vous dire 'Violette'en glesbien ? C'est une langue que l'on parle chez les mingréliens. (Беневша = Violette). Violet Trefusis est ma fiancée ! L'élue de mon cœur !

En revanche, je ne saurais le dire en pirahã. Au royaume de Lalangue : « Mon âme pour d'affreux naufrages appareille ».

Melman ne va pas jusqu'à dire que ceux qui courent après l'objet 'a'et en font une exigence, sombrent nécessairement dans l'errance et la connerie. Mais il serait intéressant de relire ce qu'il en dit ([TP] p. 282). Donc vive la récup. On nomme ça aujourd'hui : du recyclage. Notons que dans les deux camps adverses de la psychanalyse, ceux qui sont du côté du don et ceux qui prônent l'échange, en dépit de la partition du grand Autre qui les définit, la transmission de la psychanalyse freudienne se fait néanmoins correctement et donc il n'y a pas lieu de rechigner.

Pour entrer dans le vif du sujet je vous recommande la lecture d'un ouvrage intitulé Freud, qui vient de paraître et que l'on doit à Jean-Jacques Tyszler, ex-président de l'ALI (cf. note n° 21). Il y fait étalage de ses problèmes avec la judéité. Et peut-être même avec sa féminité. Mme Dolto, elle, assumait pleinement ses positions chrétiennes.

Mais à bien y regarder, dans l'un comme dans l'autre cas : ce qui change : quant au 'désir du psychanalyste', voire : quant à sa jouissance[7], et en fin de compte quant à sa manière de conduire la cure, tient à très peu de chose. Ça nous permet d'augurer pourquoi jusqu'à ce jour cette question du désir du psychanalyste n'a été soulevée qu'avec des pincettes. Toutefois, il reste à examiner les conséquences, notamment cliniques, de tout ça.

Sur le plan pratique ceci me conduit à déballer tout un sac de nœuds qu'il s'agit d'aborder, comme dans une analyse, par l'examen de la demande initiale.

° - °

Passé ce premier temps, l'instant de voir ce qu'il en est de la demande d'amour et des coordonnées de la situation, il y a le temps pour comprendre : quelle sera la manière la plus appropriée de faire avec ; avant de conclure, comme c'est aujourd'hui le cas la plupart du temps, sur la nécessité d'y répondre (à cette demande).

Position que Lacan a d'emblée contestée, et il a étayé par la suite son refus en disant que de toute façon ce qui est demandé : « c'est pas ça ». L'analysant me demande que je lui refuse l'offre de ce qu'il demande parce que 'ce n'est pas ça'. Or, vu l'intrication actuelle des pratiques, des circonstances et des situations, l'analyste, ou supposé tel, est convié régulièrement à titre de supplétif de l'institution : 'la Sécurité Sociale', institution chargée de

6 Le 26.2.1964 (L09), comparant la **fonction géométrale** de la perspective **anamorphique** dans le tableau dit des 'Ambassadeurs' de Holbein (pied-creux), à celle : pulsatile (et 'à la gonffle') du fantome phallique, Lacan évoque la valeur « symbolique de **la fonction du manque » (-φ)**. Dans sa lancée, il souligne la nullibiété du personnage du peintre dans le tableau des 'Mennines' de Vélasquez, et dit que c'est le fantôme du sujet **(-φ)** : dans la mesure où il est invisible pour tous les personnages présents dans la représentation. Le 11.5.1966 (L13) il désigne comme « fantôme du sujet », la présence du 'tableau dans le tableau' que constitue le portrait du roi et de la reine, visible au fond de la pièce. Effet, à comparer à 'la scène sur la scène' dans Hamlet et la sorte de réalisation du Réel (rR) qu'elle restitue.

7 Il va sans dire que ce texte vient chatouiller Melman du côté de son transfert à Lacan et de ses démêlés avec la féminité. A supposer que l'élue de son cœur ait été une 'Sugar-baby', face à elle il n'a pu se poser que comme 'Caramel-man' ; sans omettre le 'calame' qu'agrémente son sceau ©. Mais « la mise en doute de ce père trop idéal » peut toujours attendre. Quant à Lacan, s'il est vrai qu'il a tenté de « faire le nœud à partir de sa tresse à elle », il est probable qu'il n'a su produire qu'un macaron, qui, après la perte de ses deux ailes ⅃ L, à été à l'origine de sa ruine.

veiller sur la santé physique, économique et psychologique de tout un chacun. À partir de là les psychanalystes sont désormais voués au service de la demande d'amour. Et ce que l'on exige de leur part c'est toujours plus d'empathie. Il s'agit de donner de leur temps, mais dans les limites toutefois du budget.

Dans ce cadre, ce qui explose dans les groupes de clinique psychanalytique où l'on en débat, ce sont les cas où l'intervention du psychanalyste a permis de dénouer (ou pas) telle ou telle situation. Quand il a réussi, il est donc très satisfait d'avoir fait sa 'b.a.'. Si l'un en plus du groupe, ou le supposé superviseur, a le malheur de rappeler que la demande 'on s'en fout', on voit aussitôt ceux dont la demande d'amour n'a pas été sanctionnée par une 'fin de non-recevoir'dans leur propre cure, se hâter de quitter ce lieu de perdition.

Ce que Lacan refusait avec toute l'énergie dont il était capable, c'était le rabaissement de la psychanalyse au rang de succursale de la psychologie générale. Avec l'insuccès que l'on ne peut que constater. De plus, le morcellement de l'institution psychanalytique encourage aujourd'hui la prétention des philosophes à débaucher la psychanalyse aux fins de la mettre au service de la recherche de la vérité. Dont on sait ce que Lacan en pensait (cf. mon exergue) Après-coup, nous voici responsables de ce que nous aurons fait de ce Lieu, de ce topos, de ce 'champ lacanien'où ce qui compte ce n'est pas de satisfaire à la demande mais de reconnaître le désir à l'œuvre dans le réel de la structure. Chose à laquelle Freud était déjà revenu (sur le tard), disant explicitement qu'il s'agit d'obtenir chez l'analysant une mutation d'une position de 'désiré'vers une position de 'désirant'. On est loin du compte.

Topologiquement, ça implique un changement de référent. Et c'est ici que ressurgit la divergence de départ. Charles Melman pose la question : qui reconnaît qui ? En quelle position situer celui qui reconnaît mon désir ?

Serait-ce cette position dominante (et donc jouissive) qu'on accorde au titulaire de la fonction du Nom-du-Père ? (ou celle du signifiant S_1 dans le discours du Maître). Maître qui tranche, sépare et dit 'non'à la demande d'amour.

Accessoirement, d'une manière moins glorieuse, et donc moins jouissive ou plus mièvre, l'analyste se porterait candidat à la posture (ou l'imposture) de celui qui viendrait – via le transfert — en position de quatrième et donc de 'sinthôme'dans un nœud borroméen à quatre. Bref, le recours à un Être, Dieu en l'occurrence, occupant cette position du Nom-du-père, serait inéliminable. L'échappatoire consiste à dire avec Lacan que l'essentiel n'est pas d'y croire mais de s'en servir (formule reprise par Melman : [TP] p. 278).

Lacan s'en tirait aussi avec une autre entourloupe lorsqu'il affirmait de manière péremptoire : « le psychanalyste s'autorise de lui-même ». Sur quoi il a fait de la surenchère en ajoutant : 'certes de « lui-même », mais aussi de quelques autres.' Ah, bon ? Faudrait-il compter le Bon Dieu parmi ces 'quelques autres'? Dans cette optique disons que, dans un jury de passe, Dieu (ou l'Esprit Saint) est le pas plus d'un [8] qui est censé inspirer les décisions visant à coopter le passant en le nommant, à en faire un Élu, ou au contraire à le rejeter dans la Géhenne des sans-nom. Pour ces mêmes raisons : aux C.C.A.F. le jury a finalement décidé prudemment : qu'il n'y avait pas lieu de procéder à une telle nomination. Alors même que la plupart des membres du jury s'était prêté – au préalable — personnellement et avec succès à cette pro-

8 Lacan, L18, 17.3.1971 , : « Chaque fois qu'il s'est agi du monothéisme par exemple, ce n'est pas pour rien que Freud vient échouer là, c'est qu'il y a une fonction tout à fait essentielle qu'il convient de réserver comme étant à l'origine à très proprement parler : de l'écrit. C'est ce que j'appellerai le **pas plus d'un**. /…/ C'est d'une façon tout à fait originelle que le pas

plus d'un se pose. Sans *pas plus d'un*, vous ne pouvez même pas commencer à écrire la série des nombres entiers. Je vous montrerai ça au tableau la prochaine fois. Faut qu'il y ait un 'un', et puis que vous n'ayez plus ensuite qu'à la crever la bouche en rond chaque fois que vous voulez recommencer, pour qu'à chaque fois ça fasse 'un de plus', mais pas le même. Par contre, tout ceux qui se répètent ainsi sont les mêmes, ils peuvent s'additionner. On appelle ça la série arithmétique. » Ce *pas plus d'un* -en tant que fondateur d'un certain type de lien social- se nomme le maître. Il semble qu'il soit totalement absent dans une langue comme le pirahã.

cédure. Claude Conté, dans Le Réel et le sexuel, s'en explique longuement (1992, Pt Hors Ligne, pp.270-71). D'autant que le pas plus d'un en question se trouve parfois mal inspiré. Ainsi Melman regrette qu'à l'issue de la passe d'un sujet pervers le jury ait cru bien faire de l'écarter. Alors qu'on avait eu – dans sa passe – le témoignage que l'intéressé avait parfaitement réalisé dans sa cure ce qu'il en était de sa propre structure subjective. Se peut-il que l'Esprit en question soit parfois frappé d'inattention ou carrément affligé d'unbevues ? Or, là où Charles Melman fait état de son embarras et où il propose des lignes de réflexion, les carolingiens, eux, prennent tout ça pour paroles d'évangile et proposent, dans leurs productions écrites, diverses consistances. À retrouver dans la transcription de leurs contributions dans les 'Matinées lacaniennes'. Il serait toutefois trop long de justifier ici un tel jugement.

° - °

Dans son séminaire 1985-1986, Charles Melman énonce un certain nombre de propositions cruciales dont voici un lot de cinq :

1) Tout sujet est titulaire d'un symptôme qui peut revêtir diverses couleurs : hystériques, obsessionnelles, perverses, etc.

2) Le but de la cure c'est « d'aider l'analysant à se servir de son symptôme » ([TP] p. 15).

3) L'analyse du rêve est susceptible d'être finie ([TP] p. 173, 210 & 222).

4) Un rêve se construit sur un impossible. (L'impossible du rapport sexuel. Chose qui résulterait, selon Lacan [le 28.2.1968], de ce que Freud a postulé que l'inconscient ne connaît pas la contradiction.)

5) Ce que l'on transmet n'est jamais que du Réel[9] ([TP] p. 195 & 197).

9 Ce 'Réel' Melman nous en donne une approche à partir de la notion de traumatisme ([TP] p.17). : « Le traumatisme –moment où se constitue à proprement parler l'existence- n'est rien d'autre que le moment où se met en place cette zone opaque que constitue le Réel et que se met à commander un jeu métaphoro-métonymique qui, de façon énigmatique, ne parle plus que de ce Réel. » S'agirait-il du 'Traumatisme de la naissance' selon Otto Rank?

Tout ceci nous conduit à faire encore un pas à reculons dans son séminaire et donc de passer au chapitre XI, où il est question, entre autres, du Rêve de l'injection faite à Irma. Ceci fait suite à l'examen du rêve Autodidasker qui, à lui seul, occupe trois chapitres (le 7, le 8 et le 9). À l'époque de ce séminaire, Melman aurait pu connaître le livre de Denis B. Klein, Jewish Origins of the of the Psychoanalytic mouvement, qui date de 1981 et dont je me suis inspiré pour écrire un chapitre sur 'Freud Franc-maçon'; chose qui est parue en 1996 dans mon livre : Qu'en dura-t-on ? J'y faisais état de la coïncidence probable entre la date de ce rêve inaugural de Freud et un événement de sa vie privée omis par ses biographes. Il s'agit de la sorte d'examen, d'enquête, de la part des représentants de la branche viennoise du B'nai B'rith, enquête dont il a été l'objet la veille du rêve. La présentation que Charles Melman fait de ce rêve met en valeur un certain nombre d'éléments que je n'avais pas exploité dans mon propre compte rendu. Sans préjuger de la pertinence du commentaire 'carolingien'du rêve, permettez-moi de pointer ici un certain nombre d'éléments d'un grand intérêt.

Ce rêve prend prétexte d'un certain nombre d'incidents de la vie professionnelle et familiale de Sigmund Freud afin de masquer ce qui constitue l'**actuel** de son émotion. L'enquête, la 'visite d'embauche'qu'il vient de passer en quelque sorte, donne lieu d'habitude à un compte rendu produit par trois enquêteurs, parmi lesquels vraisemblablement des amis ou des connaissances de Freud, et dont il se moque dans le rêve, vu le décousu de leurs propos. Sigmund a eu un 'parrain', et donc quelqu'un qui a proposé sa candidature. Les enquêteurs s'inquiètent de connaître les motivations de l'intéressé et

ce qu'il pense pouvoir apporter à la communauté dans laquelle il postule d'entrer. La réponse est toute trouvée : ce qu'il apportera ce sont ses œuvres, autrement dit ses « enfants ». Ça tombe bien : Martha est de nouveau enceinte.

Toutes choses qui ont leur reflet symbolisé dans le rêve, et qui me permettent de les lire et lier à un niveau périnatal. Notamment le terme Lösung qui désigne certes la guérison des maux d'Irma, mais surtout le dénouement, l'issue de cette entrevue avec les enquêteurs, sans oublier le 'délivre'dont Freud était né 'coiffé'. Issue dont le couperet ne sera pas immédiat puisque Freud ne sera vraiment reçu (et donc initié) que presque deux ans plus tard. Il y a aussi dans ce rêve des points clefs qui ont trait aux caractéristiques des personnes et de la référence GPS du lieu où se déroule l'échange des propos. Melman s'attarde d'abord sur le terme kunstliche Gebiss, dentier artificiel, mais aussi objet-volant ('a') non identifié, que Freud met dans la bouche d'Irma pour l'empêcher d'articuler, alors que, à le prendre au propre, il s'appliquerait bien plus volontiers à un de ces barbons qu'il a rencontré. Mais il est certain qu'il y a lieu de considérer aussi cette expression dans son acception au figuré. Au sens où Freud a été averti que pendant toute une année il serait réduit au silence et donc privé de parole en Loge. Dans la langue périnatale ça se nomme une 'tossote'. Le Kahlenberg, le mont chauve, est évoqué itou, mais ne vous fait-il pas penser à un mont Vénus bien rasé ? Et puis il y a ce Vergnügungslocal, « local prévu pour les fêtes, pour les réjouissances, pour y prendre du plaisir (Vergnügung) », selon Melman ([TP] p. 212). À y substituer le terme d'Agapé (présent dans l'expression 'Éros et Agapè') ça nous plonge dans la salle préposée aux agapes, et donc aux ripailles maçonniques. Local insigne au même titre que les latrines et les cuisines autour d'un Temple. Pour peu que ce local fasse aussi office de parvis, d'additus ad antrum, de salle d'attente, au Temple en question, on s'explique que Freud ait pu y observer quelques objets ou figurations d'origine égyptienne. Ainsi que des colonnes qui lui rappellent les Propylées d'Athènes.

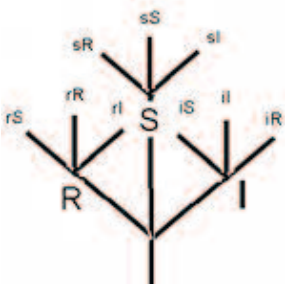
L'entrejambe du Temple. Toutes choses mentionnées dans le récit du rêve et qui attirent l'attention de Melman sans qu'il s'en émeuve pour autant. Alors que, même s'il n'est pas lui-même adepte de la maçonnerie, il a certainement connu tout un lot d'analysants de tout grade et de toute obédience susceptible de lui fournir les paramètres de la chose. On ne dissimule rien à son analyste.

Il est aussi question dans ce rêve d'une palpation sous le manteau, mais ici j'en suis réduit à des suppositions. Avant qu'on n'accorde la prêtrise chrétienne à un postulant il y a lieu de s'assurer qu'il s'agit bien d'un individu du sexe masculin. En était-il de même chez les futurs membres du B'nai B'rith ? Si c'était le cas, cette palpation dans le rêve cesserait de constituer une sorte d'absurdité. Non seulement Freud a été mentalement déshabillé mais – de surcroît — on l'a tripoté.

° - °

Bref, je pratique la psychanalyse et je suis attentif aux interprétations que l'inconscient me propose. Sous forme parfois de bribes mais il convient de posséder une orientation, une formation (de l'inconscient), et donc une curiosité, dont l'absence est semble-t-il aujourd'hui la règle chez les psychanalystes (« notre résistance au savoir » : ([TP] » p. 12), ainsi que le constate Charles Melman.

Or, voici une sorte d'arbre, d'arbre du Paradis, que Melman s'applique à déchiffrer, telle une 'pierre de Rosette'([TP] p. 38 & 39). Il s'y adonne aussi à cœur joie dans la dernière partie de son séminaire où il parle du souvenir-écran, et je ne suis pas mécontent de pouvoir ici l'épauler dans ses cogitations.



L'arbre de la Triméthylamine

'Curiosité'carolingienne susceptible de s'appliquer au déchiffrement de ce que le fondateur de l'Association Freudienne Internationale, à la suite de Freud, nomme ([TP] » p. 220) : « la chimie des syllabes (Silbenchemie) ». Discipline où un brin de dyslexie, ainsi qu'une lampée d'élixir puisé au chaudron de la Kabbale, (sans oublier l'ombre portée sur le mur du langage que projette la prématuration à la naissance selon Bölk)[10], aide à s'y retrouver. Lacan transforme l'arbre de la triméthylamine en un portique ou il inscrira ses iS, sR ; rI, sS ; rR ; iI, etc. et ça ressemble à un tableau de Mendeleïev de l'inconscient. Un arbre de la connaissance.

10 Lacan, Livre I, [L01], 7.4.1954 : « Un être humain, /…/ est né dans **un certain état d'impuissance,** et /…/ très précocement les mots, le langage, lui ont servi à quelque chose. Ceci est hors de doute. » Tout ce qui n'a pas été symbolisé après le stade du miroir sous forme de souvenir-écran, réapparapit un jour ou l'autre dans le Réel. Certitude qui -chez lui- a été probablement renforcée : suite à sa fréquentation de la consultation de néonatologie du professeur François Forestier. Ce dernier vient de me confirmer que les fœtus mâles ont des érections attestées à partir de la 18ème semaine de gestation. Probablement sous l'influence de l'état hormonal de leur maman.

Mais il est une manip à laquelle Melman ne s'autorise pas, alors qu'il dispose de tous les éléments qui l'appellent. Dès lors qu'il entrevoit que le souvenir de Freud est une **Ver**kleidung : tout est dit. La scène inaugurale, dont le rêve, en tant que souvenir-écran, est la transposition, l'**Ent**kleidung, la couverture-écran d'une scène de nudité, de strip-tease, voire de tripotage.

Scène à reconstruire et qui daterait de la période postnatale de Sigmund Freud juste avant le couperet forclusif du 'stade du miroir'. Il convient ainsi de lire sous les signifiants du rêve les signes, dont la collection constitue cette Entkleidung.

Melman parle de la « différence entre signe et signifiant » » ([TP] p. 250), mais n'en fait pas le même décryptage. Bref, Freud découvre la nudité de sa mère, avec ce quelque chose de noir qui borde son entrejambe, et il en pisse de plaisir ; car il est là de plain-pied avec le Heimatsort ([TP] p. 312), sa patrie initiale, dont il a toujours eu la nostalgie. Tout en cultivant le regret de n'avoir pas été en mesure, lui Sigmund, « de satisfaire tous ses besoins » ([TP] p. 314), s'agissant de ceux de sa mère et non pas l'inverse. Mystères de la sexualité précoce.

Au cours de l'épisode des jeux érotiques de Freud avec sa cousine, l'objet petit 'a', le plus-de-jouir, est là en position tierce. Sous la forme de cette fleur de pissenlit nimbée de jaune d'or ; fleur qui fleure la jouissance de la défloration, mais au prix de la culpabilité.

Ce qui demeure, Lacan y insiste, (L15, le 28.2.1968) c'est :

« Qu'il y a dans la copulation interhumaine ce quelque chose d'irréductible qui est précisément lié à ceci que vous ne la verrez jamais arriver à sa complétude, et qui s'appelle tout simplement le regard./…/ « Pour faire deux, il faut qu'il y en ait un troisième »./…/ « Jamais deux sans trois ».

Ce qui est remarquable c'est que, dans le rêve de la Monographie Votanique Freud a recours à une exposition de la chose par le biais d'une sorte de dialogue impersonnel avec sa rate, substitut de 'lui-même'. Ce 'lui-même'qui le constitue. Quelque chose se perd. C'est sur la trace de cette 'perte'subjectale (22.1.1969) que portera, selon Lacan, un effort (canaille ?) de

retrouvailles avec une jouissance, mais elle ne saurait être reconnue que « par l'effet de la marque, que cette marque-même [®] y introduit la flétrissure d'où résulte cette perte ». C'est bien ce genre de phrase que déploie la sorte d'énigme que Lacan propose dans « l'Étourdit » : « Qu'on dise, reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend ». Si ® est la marque dont s'habille Freud (cf. note 20 ci-dessous), alors Melman est en droit de penser qu'il était ni cucul ni mal nippé ([TP] p. 152 : « ni p ni q »).

Passons sur les notations de Melman relatives à l'éthique et sur ses imprécations contre les 'canailles'[11]; ça fait partie de son rôle de chef d'École. Ça va de pair avec sa vision d'une cité idéale, platonicienne, ou régnerait le commerce équitable, etc. etc. Se peut-il que les obsessions de ses analysants aient pu déteindre – à ce point — sur ses propres vues ? À quoi attribuer cette porosité ? Par ailleurs, notons que Melman semble tenir fermement à ses prérogatives. En effet, nous discutions récemment sur nos âges respectifs et il me sort : « Puisque je suis l'aîné (d'un an) tu dois m'obéir ! » Et il n'avait pas l'air de rigoler. En la circonstance il a pris un risque énorme parce que ça se passait dans un hall et qu'on n'aurait pas manqué de nous entendre. Car l'unique réponse qui m'est venue c'était de l'ordre d'un : « Voudrais-tu que je te suçasse sine die ? » Or, je me suis tu, puisque c'est le genre de 'sortie'que j'évite lorsqu'il y a des enjeux transférentiels. Je considère, par conséquent que la supplique de Melman était en fait un aveu de qu'il s'est senti 'dérangé'par mon hystérie (je lui avais sauté au cou pour une bise [à la russe ?] l'instant d'avant !) Il est vrai qu'une association digne de ce nom est forcément un monde ordonné par un signifiant maître et suppose une hiérarchie ainsi que des rapports de domination. Au chef d'École : le droit de cuissage ! Et puis, c'est aux 'petits maîtres'de régimenter la piétaille. Telle est la logique instituée.

Vous voyez qu'aborder la jouissance du psychanalyste, et celle du transfert, est chose périlleuse et pourtant c'est le sujet de ma planche. La Jouissance phallique est insaisissable, sinon sous les espèces d'un nuage (voyez les estampes chinoises) ou d'un bain de signifiance.

Semblant, et donc mirage, qui devient dès lors le représentant non représentatif de la Jouissance phallique et de l'omnipossession. Bref, avec la triade de la Jouissance phallique : JΦ, de la Jouissance Autre : JA, et une troisième 'innominée'(que je nomme 'sémiotique'et que j'écris : J$, alors que d'autres parlent de 'jouis-sens') nous avons là un champ d'exploration que Lacan nous a laissé en héritage, et ce grâce au nœud borroméen.

Encore une fois, il est hors de question pour nous de juger quiconque sur ses dires mais de nous instruire des variations sur le thème de la jouissance qu'il y a lieu de glaner ici ou là. D'où ceci, avancé par Melman ([TP] » p. 9) : « Nous attendons en général de la psychanalyse qu'elle vienne servir la jouissance, sûrement pas qu'elle puisse la déranger ». Ainsi, il soulève la question de la jouissance dès le début de ce séminaire de 1985 et c'est à l'aune de ses postulats (ou de ses préjugés de départ) qu'on pourra évaluer ses développements ultérieurs sur la question, et plus spécialement sur la jouissance phallique. Jouissance phalli-i-ique ! Euh ! Euh ! Euh ! Et puisque la signification du phallus est un pléonasme, elle rime forcément avec la nullibiété[12]: phallique. Jouissance aussi insaisissable que le phallus lui-même. Phallus qui se dédouble[13].

Mais alors, comment fait-on pour « déranger »[14] cette jouissance ?

11 ([TP] p.243) : La canaillerie consiste « à faire prévaloir sa jouissance sur la vérité ».

12 Nullibiété/Pierrick Brient : « Nous souhaitons préciser ici un signifiant curieux, rare sous la plume de Lacan et dans son discours. 'Nullibiété ' vient désigner le non-lieu de la lettre, puis de la jouissance, dans leur articulation au réel et au nodal du manque, comme nous essaierons de le montrer. »

13 Lacan Livre 10 [L10], « l'Angoisse », le 9.1.1963 : « Et cette **ambiguïté du un et du deux**, je pense que ceux qui ont simplement un peu de lecture savent que c'est une ambiguïté commune concernant l'apparition du phallus, dans le champ de l'apparition onirique, et pas seulement onirique, dans le champ du sexe où il n'y en a pas apparemment de phallus réel. Son mode ordinaire d'apparition est d'apparaître sous la forme de **deux phallus.** » Dans *Echo* (1989, 10/18, n°2034), Violet Trefusis met en scène deux jumeaux, beaux comme des dieux mais cons comme des bites.

14 Le terme 'déranger' figure aussi à la page 157 de [TP] sauf que le bas de page de mon exemplaire a été coupé d'origine par un blanc. Je lis donc : « Il est clair que le père, par sa fonction vient déranger cette relation qui pourrait être …

Lacan, quant à lui, disait que le Réel pouvait être dérangé. Mais il tire son inspiration de la Bible. Shabaoth[15], le Dieu terrible ne cesse de se fâcher. En 1965, lorsque je suis entré en analyse chez Jacques Lacan, c'est bien ainsi que m'apparaissaient les choses, avec ce codicille : qu'il y avait lieu de savoir quelle serait la « bonne manière » de jouir. Depuis j'ai su qu'un psychanaliste avait d'autres chats à fouetter.

15 « Et, comme Esaïe l'avait dit auparavant : Si le Seigneur des armées (Sabaoth) ne nous eût laissé une postérité, nous serions devenus comme Sodome, nous aurions été semblables à Gomorrhe. (Romains 9 : 29). »

Melman note correctement qu'en général les enfants repèrent très vite de quelle façon les adultes jouissent. Toutefois, à la préadolescence, la survenue de l'orgasme surprend, et il aurait parfois chez le garçon, selon Lacan, des effets ravageurs. De son côté, Melman part du postulat qu'une femme « sait », mais sur ce point j'ai tout de même des témoignages dirimants. Ainsi, dans la société victorienne, Virginia Woolf en est témoin, il n'était pas rare qu'une fille de vingt ans soit parfaitement dans l'ignorance du fait qu'un homme puisse désirer ; une fois levée cette ignorance, ce n'est qu'en un temps second qu'elle pouvait réaliser qu'elle est potentiellement 'objet de désir'.

Sans compter les bizarreries susceptibles d'intervenir qui sont de l'ordre de ce qu'il m'a été donné d'ouïr de la bouche d'une analysante.

Personne apparemment parfaitement insérée dans notre société de consommation, ayant eu deux enfants, exerçant une profession, saine d'esprit et qui prétendait néanmoins – dur comme fer — qu'elle n'avait pas d'utérus.

Conviction qui lui venait de son enfance où un médecin lui aurait prédit ça. Parole d'évangile. Or, il semble bien que ce manque incarné, cette négation d'organe, s'avèrent productifs à la génération suivante, puisque sa propre fille s'est présentée avec succès à la « passe » organisée par l'École de la Cause. « Ce qui est forclos du Symbolique réapparaît dans le Réel », disait Lacan. Ici il ressurgit sous forme d'une nomination réelle, produit de la passe.

Si une femme sait d'origine (mais qu'elle s'en cache bien), d'où lui vient ce savoir ? À ce propos, il y aurait lieu de commenter ce que Melman propose sur la 'réalité psychique', en tant que défense contre la castration ([TP] p. 273) et donc contre la 'vérité de la réalité'dont la rencontre serait – pour le sujet — source d'angoisse ([TP] p. 275). Formulations qui ont fait l'objet récemment d'une révision critique par Christian Fierens. En effet, à ce taux (τ) une femme, n'ayant plus rien à craindre du côté de la castration, n'aurait pas à se défendre et n'a donc que faire de la 'réalité psychique'et à son cortège d'interdits.

Si bien que ça expliquerait pourquoi 'ces choses-là'('catleya & co') ont lieu, aujourd'hui, loin du climat de culpabilité qui devrait traditionnellement les entourer. On n'en est plus à sanctionner par de la peine prison la sorte de trouble à l'ordre public et d'offense aux mœurs que constituerait un baiser à la sauvette volé-donné dans la rue. Ce genre de conditionnement culpabilisant, dont témoigne la clinique freudienne, s'il existe toujours, n'est, en effet, plus guère de règle de nos jours carolingiens ; mais quid de la mutation de la culpabilité en angoisse ?

J'ai été ainsi témoin d'un échange se déroulant en pleine rue, où une 'nana'souhaitait à une paire d'amies un : « Bon après-midi », tout en s'adressant à leurs partenaires de baise : « Surtout ne leur faites pas trop mal ! » Comme quoi le 'mal'fait partie des réjouissances. Ça n'implique pourtant nullement quelque subordination ou domination infamantes. C'est un jeu. Jeu

à partir duquel nous devons faire : 'cliniques'. À cette occasion il y a lieu de dire quelques mots relatifs à la jouissance féminine.

Le 1.3.1967, (L14), Lacan note que par-delà les « acrobaties érotiques » :

« Rien n'est plus précaire que cet entrecroisement des jouissances. S'il y a bien quelque chose que nous révèle l'expérience, c'est l'hétérogénéité radicale de la jouissance mâle et de la jouissance femelle ».

Il rappelle que l'amour, c'est : « Le don de ce qu'on n'a pas » pour souligner que :

« Dans la relation amoureuse, la femme trouve une jouissance qui est, si l'on peut dire, de l'ordre précisément du causa sui, pour autant qu'en effet ce qu'elle donne sous la forme de ce qu'elle n'a pas, est aussi la cause de son désir. »

A contrario, au cours de cette même séance, l'auteur des Écrits dit ceci à propos de la jouissance masculine :

« Que la défaillance phallique prenne valeur toujours renouvelée d'évanouissement de l'être du sujet, voilà ce qui est l'essentiel de l'expérience masculine, et ce qui fait comparer cette jouissance à ce qu'on appelle le retour de la petite mort. Cette fonction – év-à-nous-hissante — elle, beaucoup plus directe, directement éprouvée, dans la jouissance masculine — est ce qui donne au mâle le privilège d'où est sortie l'illusion de la pure subjectivité. »

'Je bande donc je suis'. Il ne le dit pas mais il le dit quand même, à savoir qu'avec son cogito Descartes succombe à cette même « illusion de la pure subjectivité ». Ce n'est pas le cas d'une femme. Mais, nous ne pouvons pas faire ici l'économie d'un descriptif de ce qui serait un 'destin'féminin. C'est ce que Melman entreprend à partir du cas Dora.

Cas dont Lacan a largement développé les tenants et les aboutissants par le biais, notamment, de son schéma L. Dora, alors qu'elle n'a que treize ans, dans un instant de voir, se saisit comme proie du regard amusé de deux garçons travaillant dans un commerce, où elle vient de pénétrer. Puis elle met un certain temps pour comprendre et admettre qu'elle est vouée à être la 'boîte à bijoux'de ces messiers, ainsi que Melman le rappelle fort justement ([TP] » p.10). Mais de là à affirmer qu'au moment de conclure elle finit par se percevoir comme le phallus, comme le représentant de la représentation ([TP] Vorstellungsrepräsentanz[16], p.58), le phénix des hôtes de ce bois, il y a une paie.

Or, ce même Charles Melman a l'air de refuser qu'une femme puisse se réaliser autrement que comme un déchet, dans l'équation sexuelle. À moins qu'elle ne bascule dans ce qu'il nomme ([TP] » p. 11) : « la forme perverse de l'hystérie ». Ceci en vertu de ce que : « l'inconscient de la femme/…/ cet inconscient, pour elle, est dehors/…/. Il est dehors et non dans son enveloppe corporelle »[17]. Ouah ! Ça laisse de la place pour un démon intérieur, et pour peu qu'elle ait eu la curiosité, ou l'inconscience, d'épouser un Valaque : la voici dotée d'un incube à domicile. Il ne lui reste plus qu'à tricoter des cottes de mailles ou des ceintures de chasteté. Trêve de plaisanteries.

N'empêche que Les contes du vampire sont une lecture fort instructive en ce qui concerne la jouissance du corps des autres, et de la jouissance de l'Autre comme corps.

Sautant par-dessus la félicité de la jouissance 'espérée'et les braises de celle qui serait éventuellement 'imposée', je me contenterai de rappeler que

16 Lacan, L16, 30.4.169 : « La pensée est justement ce *Vorstellungsrepräsentanz*, cette chose qui représente le fait qu'il y ait du non représentable parce que barré par l'interdit de la jouissance. »

17 André Rondepierre m'avait légué une définition de l'inconscient qui faisait référence à l'intrusion de l'écrit, et donc de la lettre, dans le dire, mais j'aurais du mal à préciser où est le dedans ou le dehors dans l'affaire.

la jouissance Autre (JA), à savoir la santé, n'entre en ligne de compte que lorsqu'elle a été perdue. Le tout n'est que le **fantôme** de la partie, de la partie en tant que [réelle ?].

Or, voici que je fais un saut : de 'vampire'à 'fantôme'; car il m'a pris l'envie d'aller voir ce que Lacan déblatère à ce sujet. Rien que dans ses séminaires j'ai trouvé treize occurrences du terme 'fantôme'[18] et c'est une véritable mine concernant la question de la jouissance. Qu'il ne s'agit pas de creuser au pied levé. Je suis prêt à en parler lors de la discussion. Non sans remarquer que Melman y a certainement puisé. Allons-y quand même, un tout petit peu. Commençons par la séance du 28.2.1968, où Lacan rappelle que : « Le couple n'est pas plus un tout que l'enfant n'est une partie de la mère. » Et puis, le 1**3**.**3**.196**3** (L22, RSI), et vous voyez que cette date n'est pas anodine (je collectionne les dates de ce genre), Lacan lâche toute une flopée d'aphorismes dans le style de ceux de De La Rochefoucauld (qu'il cite). Ici je ne fais qu'en colliger quelques-unes.

18 Une seule fois côté Melman ([TP]» p.153).

« Seul l'amour permet a la jouissance de condescendre au désir ». On voit aussitôt que l'amour c'est le fantasme qui accompagne tous nos jeux érotiques.

« Quand S ressort de cet accès à l'Autre, il est l'inconscient, c'est-à-dire ça, l'Autre barré. Ⱥ »

« Désirer, donc, l'Autre A, ce n'est jamais désirer que 'a'. »

« L'amour est la sublimation du désir ». D'où l'équivalence entre fantasme et sublimation.

« Il ne serait pas question d'amour s'il n'y avait pas la culture.'

« Il y a homologie entre ces failles de la logique et de la structure du désir ».

(L16, 30.4.1969).

Bref, n'en jetez plus, la coupe est pleine !

° - °

En ce point il y a lieu d'examiner la façon dont Melman se débrouille avec le schéma des quatre discours et les conclusions qu'il en tire. Notamment quant à l'hystérique. Je m'en tiendrai là, pour ma part, vu que les pages défilent et qu'il y aurait évidemment mille autres problèmes à soulever à partir du texte de Melman (notamment la question des nœuds joliment initiée en début de séminaire). Sans compter les renvois que cela suppose, que ce soit à ses contributions passées (à son livre sur l'hystérie, par exemple) ou à celles produites au cours de ces quinze dernières années écoulées, qui nous séparent de l'an 1985, et où Melman a largement contribué à l'élaboration d'une clinique des nœuds.

Bref, considérant le discours de l'hystérique et la formule que Lacan en donne, Melman postule que l'hystérique refoule, abolit le signifiant Maître S_1. Ainsi que la fonction phallique qui va avec. Position qui lui permet de souligner ceci : « la femme/…/ c'est la ruine de l'homme » ([TP] p. 227). Je me suis frotté les yeux, mais l'explication vient de plus loin dans son texte où il y a lieu de distinguer au moins deux sources. La première est une expression qui lui vient de Freud ([TP] p. 314) via le rêve dit de l'Autographie botanique'.

Ensuite, la seconde source, c'est plus lourdingue car il s'appuie sur ce qu'il en est du 'discours du capitaliste', qui vient en plus de quatre autres. Certains ont cru qu'il ne s'agissait, ni plus ni moins, que du 'discours de

l'hystérique'. ([TP] » p. 254). Ce discours est souché par Lacan sur la formule du 'discours du Maître'(tiré du de Magistro d'Augustin) non sans que l'on doive bidouiller la partie gauche de cette formule. De manière à ce que les lettres qui sont dans la case de l'agent et dans celle de la vérité : permutent. Ça donne la formule : $/$S_1$. De fait, ce ne sont pas les lettres mais les cases, dont l'ordre s'inverse. Ça pourrait se lire : 'l'hystérique refoule la jouissance du maître, elle la « dérange ».' Où chercher la corrélation clinique de cette formulation ? Évidemment il y a le cas Dora. Elle soupçonne son père de vouloir la jeter dans les bras de monsieur K de façon à être libre de fricoter avec madame K. Elle fait tout ce qu'il faut pour 'déranger'les intentions et donc la jouissance de son père. Sauf que ce dernier est impuissant (il est dans l'Unvermögen) et que donc ça ne peut que rater. (Songeons au rôle affecté au terme 'impuissance'qui figure dans les formules lacaniennes) Et comme Freud penchait pour la même solution (Lösung) il s'est mis – par ricochet — dans la même charrette que le père de Dora. Pour ma part : écrire d'abord : '$' (esse barré), puis, en dessous : 'S_1'(signifiant maître), c'est amorcer ce que Lacan nommera plus tard « la psychanalyse à l'envers ». Ce que pour ma part j'interprète en inversant la formule de Freud, qui devient : là où c'était 'Je'(S_1) [wo Ich war] doit devenir ($) [soll Es werden]. Mais là nous glissons vers la psychanalyse glagolitique. Passer de la subjectivation au pulsionnel et à l'organicité nous ouvre à présent des perspectives insoupçonnées. À condition de croquer la pomme. La jouissance dans l'organique n'est pas évoquée comme telle par Freud, que je sache, alors qu'il était né 'coiffé'. Il se contentait de dire « l'anatomie c'est le destin ». De son côté Lacan a prêté une oreille attentive à ceux qui – de son temps — parlaient de 'jouissance d'organe'.

Jouissance de l'inconscient, puisque intimement liée à la libido, dont Lacan disait que ce serait un organe. Au sens aristotélicien d'un Organum, d'un pédoncule je suppose[19]. Le 28.2.1968 il va jusqu'à évoquer les « incompatibilités foeto-maternelles ».

Dans le séminaire de Melman la question de l'organicité versus psychogénèse est pointée à propos d'Irma. ([TP] p. 214). Il propose ainsi ([TP] p. 226) que : « L'hystérie c'est cette organicité que dévoile la chimie des syllabes ».[20] Et aussi ([TP] p. 219) : « La formule littérale de la triméthylamine, dans sa littéralité même, dit que ce sont les éléments de l'organicité qui commandent le fonctionnement de l'inconscient »[21]. Dont acte.

Il me faut tout de même ajouter, au terme de ce parcours sur la jouissance, le constat que le 'lacanien pour les nuls's'est enrichi de nos jours de quelques termes nouveaux.

À côté de 'l'indécidable', introduit par Lacan au titre de poil à gratter les cervelles (dont une approche quelque peu consistante mériterait qu'on se donne la peine de consulter un ouvrage tel celui de Jean Ladrière [22], ne serait-ce que pour s'éviter de choir dans des conclusions hâtives), indécidable à propos de quoi une éminente topologue nous fait l'aveu qu'elle « n'y entrave que couic », à côté donc de cet 'indécidable'vont se greffer la 'théorie des cordes', les 'entrelacs de Hopf', les 'mouvements de Reidemeister', etc., qui viennent à présent tenir le haut du pavé à l'ALI, alors que manifestement un effort considérable d'évangélisation logico-mathématique et linguistique reste à faire au niveau de 'la base'. Or, l'enseignement de Lacan a œuvré au titre

19 Le terme de 'pédoncule' m'irait assez, dans la mesure où dans un champignon il fait pont entre le 'chapeau' et le sol (l'ombilic du rêve). D'autant que Melman use de l'expression 'pé-donc-qu' au moins à quatre reprises (p→q).

20 Dans le rêve Mono*didasker*, Charles Melman, l'auteur des *Travaux pratiques*…, note que le terme *Lasker* se prête à une transposition (en maths ça se dit une 'application') vers *Alex* (écrit : ALEKS), modulo un reste : la lettre R. A quoi j'ajoute qu'elle est omise et donc 'mise en valeur' ® pour en faire une marque (*trade-mark*) du sujet. Ce qui conviendrait le mieux pour phonétiser ® : ce serait *Rache*, la vengeance; vengeance dont Freud avait à revendre, notamment à l'égard de son père ; père dont la faillite, alors que Sigmund n'avait que trois ans, l'a conduit à quitter Freiberg pour Vienne et a été pour son fils une véritable catastrophe subjective. *Fons et origo* néonatale (et donc au futur antérieur) de sa *Sehnsucht der Heimatsort* ultérieure. Je revendique, pour ma part cette marque ® comme mienne, d'autant que le R en question est apparemment absent de mon nom. Sauf à l'écrire en cyrillique (glagolitique), et donc à le regarder ce R dans un miroir : Я = ïa (comme 'ïa' dans : Stoïan). Lacan disait (L17, p.139) : « Le meurtre du père c'est la condition de la jouissance. » Thèse magnifiquement illustrée dans un livre tout récemment paru et intitulé (en français!): *ВЕЯЛА*. Les directeurs de la Tcheka, du ГПУ, du NKVD, du KGB et du MVD (et donc de la police politique de l'URSS) ont été successivement tués avant d'être supplantés par leurs 'fils'.

21 Dans son *Sigmund Freud* (p.111-115), Jean-Jacques Tyszler rapporte le cas d'une petite fille de trois ans qui voulait absolument lui parler. Il lui fallait la fameuse 'historisation' dont parle Melman dans ses *Travaux pratiques*… après quoi basta ! Elle peut enfin dire : « j'ai tout oublié ». Il est difficile pour un psychanalyste de ne se considérer que comme un bloc de porphyre où seront gravées à jamais les révélations d'une gamine, et il se croit même obligé de parler de son art comme d'une « expérience de l'esprit » alors que le fait est d'une simplicité biblique : elle est venue, a parlé, puis elle s'en est allée allégée d'une tâche. De quoi avait-elle un besoin impérieux de témoigner ? Ça a tout l'air d'un souvenir-écran. La difficulté est de statuer sur ce que cèle cet écran de la forclusion néonatale. « Une histoire apparemment banale de séparation des parents », écrit Jean-Jacques. Ça tient en une seule phrase : « Il y a un invité chez maman, ils sont amoureux ? » Il n'y a pas de quoi en faire un fromage. À moins que ne vous prenne la fantaisie de vous interroger sur le GPS du lieu d'où une telle phrase pourrait s'émettre (certains diront ex-sister). La réponse c'est : in utero, bien entendu. Le critère du distinguo que pose notre jeune analysante est à chercher dans les humeurs de la mère (humeurs qui franchissent la barrière placentaire et viennent affecter le fœtus) : un coup c'est l'hormone du stress que connote l'intrusion

d'un conservatoire de nos humanités. Qui se souvient de ses exposés sur : 'protase et apodose', sur les 'diagrammes de Venn', le 'carré logique'd'Aristote avec son prolongement par Pierce, les variétés stylistiques en poétique, le futur antérieur chez Freud et chez Lacan, sans compter les moyens mnémotechniques relatifs aux prépositions qui gouvernent l'accusatif et le datif en allemand (aus, bei, mit nach, seit, von, zu ; durch, für, gegen, ohne, um, wieder) ou les conjonctions de coordination en français (Mais où est donc Ornicar ? Mais, ou, et, donc, or, ni, car), Sans oublier ceux qui portent sur la liste des syllogismes : « Barbara, Celarent, Darii, Ferio », et que sais-je encore ? Alors que des adultes normalement instruits, à la mélodie près de l'O qui ondule et les berce, peinent aujourd'hui à déchiffrer un vers tel que : « Le sang vermeil éclabousse : l'orfroi ocellé de l'oblat orant sous l'ogive », puisqu'à la limite aucun de ces termes ne leur est connu. Il est vrai que le dégraissage incessant des programmes scolaires ne les invite pas à y aller voir. Pis encore : qui saurait priser comme il se doit le velouté divin des roubignolles du 'Dormeur du val'et l'exquise douceur du baiser de la mort ? Quid d'une 'clinique psychanalytique'dans ce cadre ?

Je vous remercie pour votre attention. Je vous rends la parole.

du père, proximité que madame ne supporte plus ; un autre coup c'est le flux des endorphines qui témoigne de la joie maternelle du fait de la 'visite' de son amant. A ce régime : « moi qui suis in utero je n'ai plus qu'à afficher ma bipolarité à venir. A moins que je ne puisse en parler à quelqu'1. Il est temps que je 'dégage' d'ici au plus vite. » Cette solution : *Lösung*, sera ultérieurement attribuée au père : « Papa dit qu'il faut qu'il dégage ». Ça c'est du futur antérieur ! Et ce n'est pas une parole en l'air : « C'est un gros mot », tient-elle à préciser. Le schibboleth du psychanalyste c'est ça : « Dégage ». Parole qui a valeur performative. Tyszler, bénit soit-il, ne va pas jusques là, mais il reconnait 'le motif' et 'fait passer le mot'.

22 Jean Ladrière : 1957 ; *Étude sur la signification du théorème de Gödel et des limitations internes des formalismes et des théorèmes apparentés dans la théorie des fondements des mathématiques,* Louvain : E. Nauwelaerts édit ; Paris : Gauthiers-Vilars édit., 716 pages in *quarto*.

Cécile Bonopéra

Jouissance dans un travail de lecture et d'écriture

Pour Pascal QUIGNARD l'acte d'écrire n'a lieu que s'il a été précédé d'une « Voix à ce point intime qu'elle n'est même plus transportable dans l'air. Qu'elle n'est même plus de l'ordre du souffle dans le corps ». Cette voix ne résonne que dans le silence. Elle est la condition de l'écrire dont elle intensifie l'urgence au point qu'il en devient impérieux. Cette « voix intime » dite ailleurs « langue imprononçable » et encore « cri improférable, assombrissant » n'est pas sans évoquer le silence assourdissant qui signe les entours du lieu de l'Autre, où le bruire (qui est verbe issu du bruit) se confond avec le cri. L'acte d'écrire dépend de la possibilité de s'en saisir au moment même où elle surgit, de l'arracher au vide sonore dont elle procède. L'acte d'écrire est l'impossible tentative de dire quelque chose de cette expérience, qui se résout en traces littérales. L'écrivain se fait le témoin et le passeur de cette expérience extrême et radicale.

Je travaille actuellement depuis quelques mois et pour quelques mois encore, sur la production écrite d'un écrivain de langue française, Pascal QUIGNARD. Il s'agit d'une approche textuelle qui passe d'abord nécessairement par un travail de lecture, travail conséquent car l'œuvre de Pascal QUIGNARD est elle-même déjà, conséquente. Et je me rends compte que ce travail infiltre progressivement le rapport que j'entretiens aux textes de façon plus générale. C'est dire qu'à l'heure de me mettre au travail proposé parmi nous cette année, je me suis découverte une manière à la fois toute tracée, impérative par là même, et comme renouvelée, manière qui m'a conduite à modifier quelque peu le projet que j'avais l'intention de vous présenter.

En deux mots : pour parler de jouissance il faut utiliser une langue. Cet impératif oblige et il est l'obligé de qui use de cette langue. Mon texte entretient un rapport étroit avec la langue française.

J'ai commencé par me pencher sur la formulation de l'intitulé de notre travail de l'année, sa matière textuelle en quelque sorte que j'énonce ici : « *Jouissance (s) de l'actuel* », d'une manière un peu machinale, pour la questionner, essayer de la serrer un peu afin tout en la traitant de n'être pas trop hors sujet. (Car en fait, comment parler de jouissance sans être d'emblée hors sujet ? Mais, est-il question de parler de jouissance ? Ou bien est-ce que parlant, on ne parle toujours que de jouissance ? Ce qui est sûr, c'est que parlant, on ne parle toujours que de soi).

Plus je questionnais la forme de cet intitulé, son texte même, et plus l'intitulé m'apparaissait proprement opaque. Je dirai : opaque comme holophrastique, mais avec quand même une espèce de perspective, piège à regard, comme un passage où s'engouffre l'« s » entre ses parenthèses, qui disparaît précisément à l'énoncé. Plus je la questionnais, et plus je me rendais compte que pour éviter de me prendre à la dimension holophrastique, il me fallait utiliser les grands moyens et la mettre cette forme, littéralement à la question. C'est-à-dire que devant l'opacité de l'intitulé, j'ai pris la tangente et j'ai décidé de couper dans la forme, sorte d'exercice de dit-section en guise d'exercice de style, mais pas inconsidéré du tout puisqu'il s'agit en travaillant le texte même, face littérale, matérielle du signifiant, de passer outre l'opacité du signifié.

Le premier mot qui se présente : « *Jouissance* », est Majuscule mais indéterminé, ce qui le rend d'autant plus inquiétant. Aucun article ne vient le définir ou l'indéfinir pour nous guider dans sa lecture. Le tâtonnement, l'obscur voire le labyrinthique surgissent, dans l'immédiateté de la capture. Car tout en étant du domaine de l'illimité, du « sentiment océanique », de l'impossible à définir de ne pouvoir se dire, la jouissance se définit pourtant d'être toujours singulière à un humain déterminé, et non reproductible chez un autre (non qu'un humain n'ait qu'une seule manière de se livrer à la jouissance, mais en tout cas seulement quelques-unes, précisément repérables, et toujours réductibles à une seule, privilégiée).

Dans le même temps l'absence d'article devant le mot, creuse la place après le mot, de cette mise en abyme de l'« *s* » et élève la lettre élue d'avoir été muette, à la dignité d'une épithète. L'« *s* » entre parenthèses vient insister sur la possibilité de singulariser ou de pluraliser le mot « *jouissance* » sans qu'aucun des deux choix exclue radicalement l'autre. Au contraire ils semblent se convier avec civilités : « Après vous. Mais non, mais non mon cher je n'en ferai rien, après vous ! » Des civilités avec la jouissance ? Ou dois-je dire des civilités avec jouissance ?

Et puis tout de suite après, la dimension réflexive contenue dans « *de* » ouvre encore à l'équivoque : est-ce que « je » jouis de l'actuel ? Ou est-ce « *l'actuel* » qui jouit, qui se jouit de moi ? Une chose est sûre, on jouit toujours au présent. Alors « *Jouissance (s) de* l'actuel » serait un pléonasme ? Mais si je suis capable de jouir simplement du temps présent quel qu'il soit, j'ai déjà atteint un degré de sagesse, de béatitude exceptionnel pour un humain. En général dans le temps présent, c'est « ce » dont je jouis qui me captive précisément et qui relègue à l'arrière-plan le temps présent qui s'écoule tout de même en douce, de son côté. Mais alors justement il me ramène à son alternative où « *l'actuel* » se jouit de moi. Car au sens strict de s'écouler, le présent me rapproche inexorablement du moment de ma mort.

C'est « *l'actuel* » dans la proposition qui introduit l'objet, qui le fait surgir. L'objet y est caché, voilé par la suite de signifiants qui constituent l'intitulé même. C'est « *l'actuel* », ultime signifiant de la chaîne, qui la boucle qui la fait à strictement parler, revenir sur elle-même dans un bref mouvement de sidération, où l'objet apparaît. Dans le texte, « *l'actuel* » est le lieu du retournement de la phrase en holophrase. « *L'actuel* » renvoie à la mort de passer ou si l'on concentre son attention sur « ce » qui se passe dans le temps de « *l'actuel* », aux objets dont je jouis qui de me captiver, y ramènent eux

aussi. Convient-il donc de considérer « *l'actuel* » dans sa pure dimension temporelle ou bien ce mot, le seul qui soit d'ailleurs parfaitement défini dans la proposition, est-il là pour évoquer en fait autre chose ?

Par exemple : « actuellement » ou… « l'actualité » ? C'est dire qu'il s'agirait alors de discuter des modalités de jouissance qui se rencontrent actuellement, dans l'actualité de la clinique. S'agit-il donc d'actualiser la clinique psychanalytique en travaillant à l'élaboration de la clinique qui se rencontre ici et maintenant dans le cabinet de l'analyste… ou même dans la rue, parce qu'ici et maintenant c'est une spécificité de l'époque, les psychanalystes descendent dans la rue à la rencontre de la jouissance ? (J'appelle la rue : tout espace moins feutré que le cabinet de l'analyste). Et c'est vrai que la jouissance sous la forme du symptôme, se rencontre pour ainsi dire à visage découvert, dans la rue. La jouissance s'impose sans retenue aucune dans la rue, elle s'expose, là où le feutre limite ses effets de résonance au seul cabinet de l'analyste.

Ce qui m'amène à évoquer un dilemme lié précisément au thème de ce travail : d'une part l'exposé d'une pratique clinique du cas par cas qui est la pratique clinique de l'analyste, surtout quand le cas est déjà là, exposé dans la rue, risque la généralisation de la rue, justement ouverte sur les multiples du monde propres à susciter une récupération globalisante qui trahirait nécessairement la singularité de chaque jouissance rencontrée ; d'autre part la dimension de l'exhibition inhérente à toute tentative d'exposer la jouissance, y compris quand il s'agit d'en rendre compte mais qui croise là, j'ai envie de dire heureusement, celle de l'impossible à dire inhérent à la jouissance même. Devant ce dilemme j'ai eu un instant de vacillation, comme l'envie de botter en touche… pas pour y rester sur la touche, ce qui serait occuper une position défensive peut-être salutaire, mais embarrassante : une évidence m'est apparue, cette manière d'un faire renouvelé que je notais tout à l'heure, est déjà à l'œuvre. Ce bla-bla que je dévide depuis un moment est l'expression d'un « work in progress », sorte de performance comme disent les artistes qui s'essaient volontiers actuellement à cet exercice public et qui devrait me mener vers ce que je peux dire de jouissance, de l'actuel.

Car, le thème de travail de l'année donné en bloc dans toute la dimension sidérante de l'holophrase, convoque l'esclave sommé de produire un travail. En effet dès qu'on parle de jouissance, il est question d'impératif, il est question de Surmoi. La jouissance naît à la racine même de l'inscription dans le corps d'une trace première qui se réactualise dans la répétition de l'expérience. Cette trace est produite par la rencontre du corps et d'un objet. Au départ cet objet possède la dimension d'une contingence pure, il est étranger radical, absolu. Puis il s'assimile pour partie au sens que le sujet va lui attribuer peu à peu, pour tenter de se l'approprier. Avec le sens, c'est l'objet que le sujet tente de capturer, l'objet dont Freud dit qu'il est tout d'abord halluciné par le sujet dans le but de réitérer l'expérience de satisfaction. Et c'est dans l'Autre que le sujet va puiser le sens. Le sens vient d'abord de l'Autre, du désir que l'Autre a pour le sujet. Voilà comment la machine à-produire-de-la-jouissance s'élabore peu à peu et se structure comme un langage.

Est-ce à dire que l'objet dont il est question est secondaire accessoire, d'être contingent ? D'avoir été de l'ordre de la contingence la première fois, l'objet est devenu nécessaire à la réactualisation de la jouissance, dans la

répétition de l'expérience. C'est la recherche de la jouissance, qui est poussée vers la jouissance, qui fait passer ce qui appartient d'abord à l'ordre du contingent, du côté du nécessaire. C'est l'insistance répétitive de l'expérience de jouissance qui fait la trace vive, qui ne s'efface pas, qui se creuse toujours plus. La trace de l'objet sur le corps est trace de jouissance. Après la première rencontre contingente, c'est le corps qui appelle, de toute la force de son état de vivant, l'objet qui de contingent passe à l'état de dilection, de prédilection, et chaque corps, fait l'expérience singulière, de sa jouissance. Car la jouissance tient au corps et elle tient au corps vivant. Et d'être chevillée au corps vivant, la jouissance est toujours de l'actuel. Quand je dis : « je jouis », c'est le corps de « je » qui jouit et le corps de « je » ne jouit, que tant qu'il est vivant. Le grand paradoxe de la jouissance c'est qu'à la fois elle est illimitée et que cependant, elle a un terme. Son terme est celui qui met un point final à la capacité de jouir du corps en lui faisant rencontrer sa mort. Mais l'inconscient au travail n'en est pas à un paradoxe près. Car l'inconscient travaille, c'est le propre de l'inconscient, il ne cesse pas de travailler à produire de la jouissance par tous les moyens qu'il a à sa disposition (quand il manque de moyens d'ailleurs il en invente sur-le-champ, il est infatigable). Le temps, qu'il ne connaît pas, n'entre simplement pas en compte dans ses calculs de production. Ainsi d'avoir été de l'ordre de la contingence la première fois, l'objet est devenu nécessaire à la réactualisation d'une jouissance qui, de se répéter, est mortifère. Ce qui pousse le corps à la jouissance, la pulsion, le pousse jusqu'à la mort. La pulsion est pulsion de mort. L'au-delà du principe de plaisir c'est le passage du contingent au nécessaire, passage irréversible une fois que le contingent s'est produit.

Je reprends : le texte de notre intitulé de travail, je l'ai mis à la question. J'ai désarticulé la matière du texte même jusqu'à faire surgir l'objet de la jouissance, caché dans l'énoncé de la phrase et caché par l'énoncé de la phrase. L'extraction de l'objet fait apparaître la phrase pour ce qu'elle est : un pur produit du travail de l'inconscient qui est machine à produire de la jouissance. Le langage habille le corps vivant avec du signifiant parce que le langage sert de masque au corps jouissant pendant qu'il fait jouir le corps vivant. Voilà pourquoi ce masque tient au corps comme la tunique de Nessus au corps d'Hercule. Dans le Séminaire XX, Lacan dit que « *le signifiant, c'est la cause de la jouissance* »[1]. Tant qu'il est vivant le corps jouit, dans un continuum, de la réactualisation de la jouissance contenue dans une trace ineffaçable laissée sur le corps par lalangue. Pour le coup que l'objet soit génital ou prégénital n'y change rien. Le sexuel est déjà là, convoqué par le rapport qu'il n'y a pas, « troumatisant » de la rencontre de lalangue et du corps.

1 J. LACAN, Le Séminaire, Livre XX, *Encore*, Paris, éd. du Seuil, Champ Freudien, 1975, p. 27.

Ainsi dans l'*automaton* du symptôme, se dit une part de l'indicible à quoi le sujet est confronté quand il rencontre la *Tuchè*, et se jouit également la réactualisation de la trace que laisse cette rencontre dans le corps. Et le sujet peut, la clinique le montre, se satisfaire de cette sorte de pacte passé avec la jouissance dans le bricolage symptomatique. L'ignorance fait le lit de la jouissance.

Le fantasme qui est un scénario, un récit construit par le sujet à partir de sa rencontre avec le réel, récit qui peut se résoudre à l'énoncé d'une phrase, est du fait d'avoir structure de langage, une modalité privilégiée pour médiatiser, pour tamponner le rapport du sujet à la jouissance. Dans le fantas-

me le sujet expérimente juste ce qu'il faut de jouissance, qui y est introduite à sa dimension phallique. C'est « la jouissance qu'il faut, à qui parle » pour se tenir à distance de l'au-delà du principe de plaisir et entretenir un rapport possible à l'objet de jouissance.

Mais le fantasme peut lâcher : devant le caractère impératif, inflexible, envahissant du désir de l'Autre, le fantasme peut céder la place à l'angoisse. Car « Je te désire » signifie « Je désire jouir de toi », c'est-à-dire te réduire à quoi mon bon vouloir l'a décidé, sans que toi-même aies un mot à dire car, « Je » me soucie comme d'une guigne de savoir si tu es d'accord.

Mais si l'angoisse est l'ultime défense contre l'obscénité du surgissement réel de l'objet, ultime avant le passage à l'acte qui est lui, résolutoire, elle n'est pas la seule modalité de faire avec la jouissance à ce point précis où elle se rencontre. Et le bon vouloir magnanime d'un Autre tout puissant m'y conduit directement : ce que les mystiques enseignent, c'est qu'il est possible de se livrer, sans défense aucune à la jouissance d'un Autre, dont le Nom est l'un des Noms-du-Père. Et que se livrer à cette jouissance c'est rencontrer une jouissance autre, source d'extase, source de joie, ineffable et infinie. La jouissance mystique est jouissance pure d'un signifiant qui organise le rapport au monde du sujet. La jouissance mystique est pure sublimation du corps, jouissant de son rapport au signifiant.

Alors, si le signifiant est cause de la jouissance, l'existence de la jouissance mystique m'amène à poser la question de ce que peuvent être des modalités de jouissance sublimées dans le rapport d'un corps au signifiant, et ceci au-delà d'une relation mystique au Nom-du-Père ? L'analyse est ce lieu qui permet quelquefois de trouver le moyen de se passer du Nom-du-Père, à condition d'avoir appris à s'en servir. L'analyse est le lieu d'un savoir-faire. Le desserrage du nœud symptomatique facilite le passage des modalités habituelles, impératives, de jouissance du symptôme vers les modalités sublimées ouvertes au champ des possibles, de la jouissance sinthomatique prise comme événement de corps, hors-sens comme tel, mais susceptible de donner lieu à du sens. L'analyse est le lieu qui permet quelques fois le passage du nécessaire au possible, dans le rapport qu'entretient le sujet au signifiant. Voilà comment d'avoir obligé, lalangue devient l'obligée du sujet susceptible de s'en emparer. Mais s'en emparer est de l'ordre d'un choix, choix éthique, c'est-à-dire que s'en emparer n'est pas sans accepter un renoncement, ce à quoi peut conduire une analyse.

C'est d'un choix et de la sorte de renoncement à quoi il oblige, que je vais pour finir éclairer la dimension de l'écriture que je tente d'approcher dans le rapport qu'elle entretient avec lalangue, avec la jouissance. L'écriture est manière de border avec la matière même littérale du signifiant, le surgissement du réel qui est « ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire », en arrachant ce signifiant au cœur même de ce qui du réel, est susceptible de passer au signifiant et qui le traverse sous l'autre forme matérielle que peut emprunter le signifiant, sous la forme du sonore. En cela l'écriture est une autre manière de faire, avec ce qui s'inscrit de signifiant jouissant dans le corps. Et l'écrivain, est celui qui use de ce savoir-faire sans médiation.

Je prends chez Irène FENOGLIO, linguiste et directrice de recherche à l'ITEM au CNRS, cette définition de l'écriture de Pascal QUIGNARD :

«… si particulière et si neuve : écriture fulgurante, fragmentée d'éclairs d'intensité qui ouvrent un monde de lecture infini… dans l'espace si mystérieux de l'écriture. Non pas une écriture sobre ; une écriture ramassée et précipitée »[2],

2 I. FENOGLIO, *Genesis*, Revue Internationale de Critique Génétique, « …ce vivre-écrire que je suis », Entretien avec Pascal QUIGNARD, n° 27, 2006, p. 97.

qui m'intéresse précisément d'évoquer l'espace de l'écriture, rendu à son étrangeté originelle de ce qu'elle procède de l'urgence.

En effet pour Pascal QUIGNARD l'acte d'écrire n'a lieu que s'il a été précédé d'une

« Voix à ce point intime qu'elle n'est même plus transportable dans l'air. Qu'elle n'est même plus de l'ordre du souffle dans le corps »[3].

3 P. QUIGNARD, *Les Ombres errantes*, Paris, éd. Grasset, 2002, p. 134.

Cette voix ne résonne que dans le silence. Elle est la condition de l'écrire dont elle intensifie l'urgence au point qu'il en devient impérieux. Cette « voix intime » dite ailleurs « langue imprononçable » et encore « cri improférable, assombrissant » n'est pas sans évoquer le silence assourdissant qui signe les entours du lieu de l'Autre, où le bruire (qui est verbe issu du bruit) se confond avec le cri. L'acte d'écrire dépend de la possibilité de s'en saisir au moment même où elle surgit, de l'arracher au vide sonore dont elle procède. L'acte d'écrire est l'impossible tentative de dire quelque chose de cette expérience, qui se résout en traces littérales. L'écrivain se fait le témoin et le passeur de cette expérience extrême et radicale.

De l'écriture de Pascal QUIGNARD je ferai entendre un très court passage, pour conclure ce « work in progress » sur la question de la jouissance que je noue à celle de la lecture et de l'écriture, comme une enluminure incisée dans ce que je peux dire de « *Jouissance (s) de l'actuel* » :

La « *Prière d'insérer* » qui précède la lecture de « *Boutès* »[4] me permet d'éviter le résumé maladroit d'un texte au tranchant poétique saisissant, et de le faire entendre :

4 P. QUIGNARD, *Boutès*, Paris, éd. Galilée, Lignes Fictives, 2008.

« Dès la fin du Mycénien la légende courut d'une île mystérieuse sur les rives de laquelle les marins périssaient attirés par le chant des oiseaux.

On racontait que les navigateurs qui passaient le long de ces côtes se faisaient emplir leurs oreilles de cire pour ne pas être déroutés et mourir.

Même Orphée le Musicien ne voulut rien entendre de ce chant continu.

Ulysse le premier souhaita l'entendre. Il prit la précaution de se faire attacher les pieds et les mains au mât de son navire.

Seul Boutès sauta. »

QUIGNARD écrit :

« Quand Boutès quitte sa rame, il se lève.
Quand Boutès monte sur le pont, il saute.
Boutès danse. »5

5 *Ibid*. p. 16.

Boutès donc, est le seul des Argonautes embarqués avec Jason à la conquête de la « Toison d'Or », à refuser de se faire sourd au chant des sirènes, à décider dans un mouvement qui est franchissement, d'aller au-devant de son destin qui de fait est précisément son désir, désir pur. C'est ce choix de Boutès qui me paraît précieux en ce que Pascal QUIGNARD arrache dans le temps de grâce de l'écriture, au franchissement du « se faire sourd » à la

danse. Car nul ne contestera la dimension éminemment sublimée du corps dans sa danse, qui signe la légèreté du retournement sinthomatique d'un symptôme originaire, pris sur le vif au tranchant de l'écriture, là où Boutès se sera tout de même donné un instant de saisie du chant attachant, un temps pour comprendre pendant lequel il se sera rassis à la rame avec ses compagnons, avant un moment de conclure dans la fulgurance d'un « se jeter à l'eau ».

Ou, ce qui se lit dans ce qui s'écrit.

Olivier Lenoir

De l'or dur des mots au chaos du non-sens, j'ouïs sens!

Madame G nous apprend la clinique ; elle nous apprend ce qui pour tout un chacun est à l'œuvre dans notre destinée de parlêtre, elle nous démontre ce qu'un sujet peut inventer quand nulle limite n'est venue faire barrière à la jouissance. Il s'agit là d'un véritable détournement de cette dernière citation à son pur profit (!), à la lettre comme l'on dit : « Le signifiant, c'est la cause de la jouissance ». Parler est j'ouïs-sens, c'est au présent, à la première personne bien sûr et c'est la résonance du signifiant dans le corps. Parler d'une parole pleine était bien cette opportunité que je lui offrais par mon écoute libre et rare. Une parole pleine car pleine de sens, surchargée de sens donc pleine de jouissance. Mais plus simplement encore, regardons les enfants dans la joie de la découverte des mots, les répétant à l'envi. Écoutons dans le moindre lieu public ces discours sans fin adressés à d'autres indifférents attendant leur tour ; ce sont là jouissance du blabla certes, mais jouissance incessamment répétitive du signifiant.

Du littéraire au littéral, il s'agira de lier le pur cristal de la langue au chaos du non-sens, en éprouver l'horreur la fascination et l'irréductible – irrépressible — jouissance. C'est de clinique qu'il s'agit : un ravissement… À la lettre

Jouir par les mots.
Jouir parles et maux
Les mots pour jouir
Des mots pour jouir
Des mots j'ouïs sens
Des mots jouissance

Notre thème de l'année est bien « Jouissance (s) de l'actuel ». Deux mots ; la jouissance pourrait être au pluriel, un potentiel donc de multiples jouissances, Lacan en a nommé trois, oui mais cela reste à voir ; le deuxième cherche à noter ce qui serait d'une certaine actualité dans ces jouissances ou ce qui de l'actuel, dans l'actualité donc, ferait jouissance. Bien ! Pour souligner cette actualité, je vais exposer le cas justement hors temps donc actuel d'une rencontre telle que j'ai eu la chance de faire il y a peu d'années.

Cela se passait dans un lieu d'accueil où règne la précarité – quoi de plus actuel ! – la convention sociale désigne là un lieu de misères. Notre écoute orientée de la psychanalyse nous permet d'en entendre autre chose.

Voici :

Un ravissement

Madame G est sale, perdue et désorientée, elle étonne et irrite les autres avec sa curieuse passion de la propreté qui la submerge soudain, il lui faut saisir un balai ou un semblant de serpillière et s'activer à ranger et faire propre car elle ne supporte pas le désordre dit-elle. Beaucoup la rabrouent, elle est isolée parmi les autres, exclue parmi les exclus. Mais elle se pique de philosophie, elle en collectionne les livres et pourtant, lors des entretiens, sa parole est très pauvre et ses souvenirs très imprécisément restitués, il lui est souvent difficile de dire sa pensée, elle semble rêveuse même si ses protestations parfois véhémentes se font avec un large sourire. De ces bribes accolées, il ressort qu'elle a connu une vie maritale, s'est fâchée radicalement avec sa mère, elle aurait travaillé dans la coiffure puis elle a fini par divorcer dans ce temps pas très éloigné où se seraient percutés plusieurs de ces événements. Mais toutes ces histoires sont bien floues, floutées pourrait-on dire car elle n'en fait pas une histoire, c'est à peine la sienne. Seule émerge la constante d'une forte hostilité contre sa mère.

Recueillie par, semble-t-il, un homme d'un certain âge ancien ami de son ex-mari, elle est partie car dit-elle, elle ne peut pas le comprendre. Entendez ! Il a tout pour être heureux cet homme, une belle maison, sa présence à elle mais il ne veut pas de son aide ! Elle ne recherche pourtant que le « bien-être », elle aime les fleurs, les belles images qu'elle accumulait et épinglait dans sa chambre et qu'elle voulait mettre chez lui. Elle aime arranger le décor autour d'elle et lui toujours refusait que son décor change. C'est à n'y rien comprendre !

Mais d'ailleurs, quelque chose ici la heurte et passe au-delà de sa compréhension, pourquoi les autres ne recherchent-ils pas ce « bien-être » ? Cette interrogation la hante et quand elle prononce « bien-être », le mot l'emplit, son sourire s'épanouit, aussitôt contrarié, chagrinée qu'elle est par ces refus incompréhensibles de l'autre, des autres… Bien souvent l'entretien se fait avec une grande lenteur, chaque mot est difficile à exprimer, le silence est chargé de ses regards mystérieux, empêchés, muets. Nulle gêne dans ce silence car une pensée est au travail et quelque chose s'élabore. Elle veut parler de « Bonheur », c'est si fort à dire qu'une stupeur l'envahit ! Hélas, l'entretien est fini, oui mais elle veut revenir une prochaine fois afin d'en parler ; oui, les gens ici sont si gentils, elle veut dire ce bonheur… et c'est un petit fou rire qui la submerge.

Cet autre jour, sa lenteur est plus impressionnante encore, mon absence annoncée la désole « Mais comment on va faire ? ». Une longue attente suit puis ses pensées émergent : « Je ressens… un effet… de calme ». Les silences et sa recherche du mot juste, dire ce qui l'occupe au plus profond d'elle-même, tout cela, authentique élation, pèse son poids de désir et de signifiance. « Je ressens un effet de calme… dans mon âme… qui me fait de la sérénité… dans l'espace et le temps ». À peine dits, ces mots la propulsent dans un état de délectation manifeste, son petit rire nerveux la secoue. Mais ce n'est pas fini, quelques mots encore surgissent dans une voluptueuse lenteur : « J'ai besoin d'une stabilité… qui me calme ». Il y a là un effort prodigieux de réflexion, la condensation d'une pensée à l'œuvre, la recherche du mot idéal et le trouver l'emplit de joie. Un trop-plein de sens où j'ouis-sens la ravit.

Quelque temps plus tard, après avoir subi l'une de ces obligations de soins et l'astreinte d'ateliers qu'elle refuse mais que la bienveillante institution lui ordonne, elle est perdue, se sent très mal et veut me voir. Elle ne sait pas trop quoi dire, hésite, reste muette et lentement, quelque chose remonte au bord de ses lèvres, elle veut dire, elle parle de « l'amour… de l'âme… ». La phrase se construit entrecoupée de silences et arrive enfin, dans l'extase : « L'amour du sentiment de l'âme ». Un grand rire nerveux conclut cet orgasme, elle sort, le visage dans les mains, protégeant et gardant pour elle les traces de cette jouissance unique, dans son intime éprouvé.

Ouf ! Une véritable « jaculation »[1] pour reprendre l'expression de Lacan dans RSI.

Devant un tel débordement il ne saurait bien sûr être question de laisser ce scandale en liberté ! L'institution, la société veillent, Madame G sera prise en charge et doctement médicamentée. Imaginez, imaginons que cela prenne tout un chacun tout simplement en parlant ! La jouissance doit se faire discrète et surtout réglementée…

Mais de quoi Madame G est-elle le symptôme ? Ne voyez pas de rapport entre ce « G » qui me sert à la nommer et un quelconque point du même nom. Non, le « G » est la première lettre de son nom un point c'est tout !

J'aborderai – sans certitude ! – la question du transfert. Madame G aurait-elle manifesté par ces paroles énigmatiques une érotomanie latente à mon égard ? Je ne saurai répondre clairement ; si ce n'était ma personne, il y avait bien face à elle la présence patiente d'une écoute attentive certainement bien rare en ces lieux de relégation et cette présence, ma présence, provoquait ce transfert « en tant qu'il ne se distingue pas de l'amour. […] celui à qui je suppose le savoir, je l'aime » nous dit Lacan dans *Encore*[2]. Or l'amour était bien son sujet, favori.

Mais avançons encore un peu, d'où lui viendrait cette jouissance ? Madame G nous le démontre avec force, c'est encore dans *Encore* : « Là où ça parle, ça jouit »[3]. Et pour préciser ce thème récurrent : « Propriété du corps vivant […] un corps cela se jouit. Cela ne se jouit que de le corporiser de façon signifiante. »[4]… « Le signifiant, c'est la cause de la jouissance »[5].

Madame G nous apprend la clinique ; elle nous apprend ce qui pour tout un chacun est à l'œuvre dans notre destinée de parlêtre, elle nous démontre ce qu'un sujet peut inventer quand nulle limite n'est venue faire barrière à la jouissance. Il s'agit là d'un véritable détournement de cette dernière citation à son pur profit (!), à la lettre comme l'on dit : « Le signifiant, c'est la cause de la jouissance ». Parler est j'ouïs-sens, c'est au présent, à la première personne bien sûr et c'est la résonance du signifiant dans le corps. Parler d'une parole pleine était bien cette opportunité que je lui offrais par mon écoute libre et rare. Une parole pleine car pleine de sens, surchargée de sens donc pleine de jouissance. Mais plus simplement encore, regardons les enfants dans la joie de la découverte des mots, les répétant à l'envi. Écoutons dans le moindre lieu public ces discours sans fin adressés à d'*autres* indifférents attendant leur tour ; ce sont là jouissance du blabla certes, mais jouissance incessamment répétitive du signifiant. Madame G a touché ce point où Lacan nous dit : « La jouissance est ce quelque chose dans quoi marque ses traits et ses limites le principe du plaisir, c'est quelque chose de substantiel qui est important à produire sous la forme que je vais articuler au nom d'un nouveau principe : il n'y a de jouissance que du corps. »[6]. Ce qui dans le

1 Séminaire XXII *RSI*, Leçon V, 11 février 1975, ALI p.80 : C'est en cela que la question d'abord se pose de savoir si l'effet de sens dans son Réel tient bien à l'emploi des mots, je dis l'emploi au sens usuel du terme, ou seulement à leur jaculation, si je puis dire, c'est un terme en usage pour ce qu'il en est des mots. Beaucoup de choses depuis toujours l'ont donné à penser, mais de cet emploi à cette jaculation, on ne faisait pas la distinction. On croyait que c'était les mots qui portent. Alors que si nous nous donnons la peine d'isoler la catégorie du signifiant, nous voyons bien que la jaculation garde un sens, un sens isolable

2 Séminaire XX *Encore*, Leçon VI, 20 février 1973, Seuil p.64

3 id., Leçon IX, 8 mai 1973, p.104

4 id., Leçon II, 19 décembre 1972 p26

5 id., Leçon II, 19 décembre 1972 p.27

6 Séminaire XIV La Logique du fantasme, 31 mai 1967, ALI p.265

nœud borroméen est à l'intersection de l'Imaginaire et du Symbolique, ce « j'ouïs-sens » est bien jouissance du et dans le corps ; l'Imaginaire du borroméen c'est le corps. Or, pour Madame G il y a cette recherche éperdue de sens. Ses signifiants s'enchaînent à ce qu'elle jouisse du sens entre eux recélé.

Jean-Michel Vappereau[7], dans un passionnant travail de pliage et dépliage relie le schéma F freudien aux schémas R et L de Lacan dans leur involution. Je vous épargnerais ici cet exposé complexe, il y est question de répétition et ce que Lacan nommait « involution signifiante[8] ». L'involution est cette modification régressive où la répétition renvoie le signifiant à ses origines de trace et de frayage, elle serait ce cheminement inversé dans le schéma F de Freud, un aller et retour par fermeture de la béance entre les schémas R et L, véritable pulsation de l'inconscient, pulsation du langage lui-même dont parle Lacan dans le séminaire XI[9] ; ce qui, je l'ajoute dans ma thèse[10], nous ramène à l'écriture telle qu'on peut la découvrir dans le fameux Wunderblock, l'ardoise magique de Freud. Le wunderblock où Lacan situe le ravinement du signifiant : « ce qui, du langage, existe, à savoir ce qui vient à se tramer d'effet de son ravinement — c'est ainsi que j'en définis l'écrit – ne peut être méconnu »[11]. Vappereau ici détaille ces incessants va-et-vient sous les termes de ruissellement vers le bas et de ravissement quand le sujet est pris dans un signifiant qui le submerge d'une jouissance devenant sans limite.

Madame G est dans le ravissement de ses quelques précieux signifiants qui sûrement ont creusé leurs profonds sillons et raviné sa mémoire, source cachée de son bien-être si assidûment recherché dans une infinie répétition. Quel Autre les lui a soufflés ni n'a pu l'orienter ni leur donner sens ? C'est là son secret. Sa jouissance est sens délesté aux eaux du Léthé. Oubli du sens car trop plein de sens, réel d'un effet de sens interdit de toute projection, écho d'un son pur, écho d'un passé infiniment oublié de récits de sirènes aux chants abolis que l'Autre épelle et rappelle sans cesse !

Madame G m'a beaucoup appris sur ce que moi j'ouïs sens et sur notre quête assidue du sens. Sans lui nous sommes perdus, c'est bien notre seule boussole orientée sur une intime et secrète jouissance.

[… Robert Walser, Jeanne Tripier et tant d'autres en leur asile ont eu le douloureux bonheur d'écrire ce que Madame G me disait du bien-être.]

7 J.M Vappereau, Psychanalyse et science, sur le site de lituraterre.org

8 Séminaire XIV *La Logique du fantasme*, 15 février 1967, ALI p.186

9 Séminaire XI *Les 4 concepts fondamentaux*, Seuil, p. 140-141

10 Thèse dont le titre est : « L'écriture : pour une approche borroméenne et topologique – du Réel de l'écriture au cas clinique, un parcours mœbien –

11 Séminaire XX *Encore*, Leçon VI, 20 février 1973, p.64

Simone Molina

Archives incandescentes Écrire, entre la psychanalyse, l'Histoire et le Politique

Prenant appui sur l'œuvre de Georges Perec, je voulais montrer, plutôt que démontrer, que le fait d'écrire a pour fonction de rassembler les morceaux épars, sans que jamais cela ne soit acquis. Ce mouvement devenant, à l'image du Fort-Da un mouvement qui inscrit du vivant dans le vivant. Car, pour ce qui concerne le trauma, écrire, c'est d'abord tenter d'inscrire en même temps que c'est s'autoriser à oublier... en effet mon écriture vient en partie du trauma et de la folie de la guerre, avec ce que la mise en fiction narrative imprime du côté du vivant pour qui tente d'échapper à l'ensevelissement sous l'ombre de l'Histoire.
Mais, du fait de ma pratique auprès de patients psychotiques, et auprès d'équipes travaillant en psychiatrie, mon écriture vient aussi des marges avec la question que nous pose la psychose. Il est clair que l'écoute du trauma permet d'entrevoir l'effroyable d'une existence où le dedans et le dehors ne sont pas repérables, rarement lisibles, ce qui est le quotidien de la psychose.

Comment présenter un livre paru fin 2011 et donc rédigé entre 2009 et 2010 ? Le temps qui s'étire et les présentations qui ont eu lieu[1] avec des publics très divers appartenant aux différents champs que sollicite le titre du livre, modifient le souvenir de ce qui a été produit dans un autre temps psychique.

On écrit pour oublier, pour se débarrasser de ce qui encombre. Le livre de Danièle Michel-Chich, *Lettre à Zohra D.* montre combien il s'agit là d'une illusion. Au contraire de permettre l'oubli, l'écriture, qui d'abord soulage, fait creuser des sillons inattendus. À cet égard, Jorge Semprun était clairvoyant, lui qui, contrairement à Primo Levi dont il est largement question dans plusieurs chapitres de mon livre, a reculé longtemps devant l'écriture de son vécu du camp.

Ainsi il y aurait dans l'écriture du traumatisme de guerre deux moments qui se superposent parfois, tout comme dans l'analyse : un temps illusoire où on dépose ce qui encombre, et un autre temps où on est confronté à ce qui pousse en soi et qui veut émerger.

Comment donc présenter ce livre ?

Je le ferai en deux parties. D'abord sous une forme synthétique, puis je développerai quelques éléments afin de poursuivre ma réflexion. Car écrire permet de penser, et non le contraire. Et il y a fort à parier, qu'en rédigeant cette présentation dans un après coup de la rencontre avec mes hôtes de l'ALI de Nice que je remercie beaucoup pour leur accueil convivial et leur

1 Outre la présentation à Nice, plusieurs autres rencontres ont eu lieu à Paris, Montpellier et Avignon à l'initiative de divers groupes analytiques ou littéraires. D'autres ont eu lieu à Grenoble, Toulouse, Marseille, Forcalquier, et dans de plus petites villes. La prochaine présentation aura lieu l 14 novembre 2014 au Théâtre des Halles à Avignon, avec Alain Timar et Antoine Spire.

écoute attentive, je parte encore à la découverte.

***

Archives Incandescentes ; écrire entre la psychanalyse, l'Histoire et le politique est un livre protéiforme, et c'est un choix : il allie l'essai, le poème, la nouvelle, il met en perspective la clinique psychanalytique, la clinique institutionnelle, l'Histoire, la littérature et le politique.

Il tente avec la forme de rendre compte du fond : Georges Perec mieux que quiconque a su faire se conjoindre forme et fond. Qu'est-ce que la forme de ce livre dirait alors du traumatisme ?

✓ Un éclatement : il y a en effet un éclatement apparent des thèmes, mais ils sont par ailleurs entrelacés en sous-œuvre. C'est là, certes, tout le contraire de ce qu'attend l'édition actuelle pour un essai.

✓ L'impossible à dire : d'où la présence de nombreux exergues poétiques, de poèmes et de nouvelles, qui viennent dire par les contours l'impensable de ce Réel

✓ La tentative de dire plus en pratiquant l'ellipse, et donc en laissant se créer pour le lecteur une autre histoire qui se trame ailleurs. Ainsi en est-il par exemple du livre de Yoko Ogawa, *Tristes Revanches*[2], série de nouvelles qui n'ont pas de thème en commun mais où se fabrique une autre trame légère et étrange. C'est la part laissée au lecteur.

2 Actes Sud, 2009. La réalité des nouvelles d'Ogawa n'est pas celle que l'on perçoit simplement, et pourtant l'écriture évoque le quotidien et les objets d'un quotidien banal. Quant aux personnages qui apparaissent dans une nouvelle, on peut les retrouver en personnage secondaire ailleurs, ou sur le devant de la scène dans une autre nouvelle.

Il a pour colonne vertébrale la question, majeure à mes yeux et jamais résolue, du rapport – et des hiatus – entre Sujet et Collectif. C'est donc réaffirmer avec Lacan que l'inconscient est politique.

Il a quelques fils rouges entrelacés autour de la question centrale de l'écriture dont j'indiquerai ici quelques balises :

✓ « D'où vient le texte ? ». Je renvoie ici à la conférence de Michel Butor qui porte ce titre et où il conclut : « Le texte vient de la misère. Il vient de l'asile, de la ségrégation, de la frustration, de la maladie. Si nous poursuivons ce chemin, nous arrivons aux relations entre la littérature et la mort. On peut dire que le texte vient de la mort. Il est une façon pour les morts de continuer à vivre » (Répertoire V, p21)

✓ Pourquoi écrire un récit plutôt qu'un essai ou qu'un poème ? C'est là un fil de recherche important car aucune forme n'est, à mon sens, supérieure à l'autre, mais chacune vient convoquer différemment le sujet en proie au désir d'écrire.

✓ Que nous enseigne la pratique des ateliers d'écriture, qu'elle soit à l'Université, en ville ou dans les ateliers thérapeutiques ?

✓ Quels liens y a-t-il entre la métalepse dans la littérature et la division subjective en psychanalyse ou par exemple la schize entre l'œil et le regard, ou encore entre la voix et le son qu'est un cri ?

Les fils rouges que je peux repérer pour vous sont les suivants :

- le traumatisme et particulièrement le traumatisme de guerre

- avec des évocations cliniques liées à la guerre d'Algérie, ainsi qu'une réflexion sur l'exil
- le rappel d'une histoire méconnue : celle des juifs d'Algérie et la disparition d'une culture ancestrale, ainsi que la période de Vichy pour les juifs d'Algérie

- La pratique analytique et institutionnelle :

- Qu'est-ce qui sous tend l'écoute analytique ?
- La présence de l'analyste avec une interrogation sur le transfert qui vient clôturer l'ouvrage grâce à un conte de l'Alhambra, « le pèlerin d'amour »
- la psychose et ce qu'elle nous enseigne quant au Réel

- la façon dont la littérature nous aide à approcher cet impensable de l'Histoire qu'a été la Shoah, avec des mises en perspective d'auteurs comme Primo Levi, Aaron Appelfeld, Jorge Semprun, Charlotte Delbo,…

***

« Écrire, c'est se tenir à côté de ce qui se tait » peut-on lire dans le recueil « Pas Japonais » de Jean Louis Giovannoni. La seconde partie de cette présentation se fera sous la forme de ces « pas japonais » qui laissent des herbes folles se glisser dans les interstices, afin de faire entendre ce qui peuple l'écoute de l'analyste ainsi que ses silences.

Je souhaite évoquer d'emblée un point essentiel pour moi : ce livre est écrit sous l'égide autant de la psychanalyse que de la poésie. Car l'une et l'autre ont cette fonction « d'écouter en soi ce qui se tait » et qui cherche à prendre parole dans le symptôme, dans le Réel du corps, dans le rêve, la production délirante ou artistique. Il est nécessaire de permettre au lecteur de laisser vibrer ce qui ne se dit pas et qui lui appartient. En effet, à mon sens, il ne peut y avoir de « clinique que poétique ». Mais il en est de même en littérature et particulièrement pour le poème, il ne peut y avoir d'écriture sans marge laissée à l'autre, le lecteur. Ainsi ce qui se transmet, dans la poésie comme dans la clinique analytique, ne peut s'originer que d'un lâcher-prise autant pour l'analysant que pour l'analyste, autant pour l'auteur que pour le lecteur.

*

Quelles sont les conditions qui ont présidé à l'écriture de ce livre ? : j'ai répondu à une commande qui m'a été faite après que je sois intervenue au Colloque de la Criée à Reims en 2008 avec un texte intitulé « il y a Folie et folies, ou… La Folie dit en creux ce hors temps que les folies dans leur excès veulent éradiquer [3] ». Il m'a été proposé par un directeur de collection de rassembler des textes déjà écrits et présentés lors de divers colloques afin d'en faire un recueil dont le titre aurait été « l'écoute peuplée de l'analyste ». La commande était alors de traiter de la question du Sujet et du Collectif. Et tout naturellement, m'est venue l'idée d'introduire par des textes traitant de la Clinique institutionnelle pour aller vers des textes traitant de la clinique du Sujet. Or le premier état de ce manuscrit a eu un seul commentaire : pourquoi ne pas aller du Sujet vers l'institutionnel ? Je repartis donc avec cette « consi-

3 Ce texte a été publié dans les Actes du Colloque de 2008 « Expériences de la Folie » parus en 2010, chez Eres.

gne », qui me mit grandement au travail.

On sait en atelier d'écriture la force d'une consigne, qu'on nomme aussi « contrainte d'écriture ». Tout écrivain s'y confronte un jour ou l'autre : Georges Perec a été celui des écrivains français d'après guerre qui a mathématiquement[4] inclus des contraintes d'écriture, s'appuyant sur le travail mené avec ses amis de l'Oulipo[5]. D'autres auteurs, lors de résidence d'écrivains, s'engagent dans une écriture sous contraintes : je pense à Catherine Zambon par exemple, qui est un des auteurs contemporains de théâtre souvent mis en scène aujourd'hui, ou encore à François Cervantes.

4 Par exemple, « La Vie mode d'emploi », ou encore « La disparition » roman où n'apparait pas la lettre e.

5 « Ouvroir de littérature potentielle » : groupe international de littéraires et de mathématiciens se définissant, selon Queneau, comme des « rats qui construisent eux-mêmes le labyrinthe dont ils se proposent de sortir. »

Mais que met en jeu la contrainte d'écriture ? Elle vient faire diversion afin que la conscience, occupée à la contrainte, laisse se déployer l'autre scène. Aussi n'ai-je pas simplement interverti les chapitres, mais ai-je commencé à procéder à une élaboration différente, me suis-je appropriée la commande puisque se dégageait alors une évidence : il m'importait de faire se conjoindre forme et fond comme en littérature et il me fallait ainsi accepter d'abandonner les lissages qu'on retrouve dans tout essai dans le passage d'un chapitre à l'autre. En effet, il s'agissait de témoigner d'un Réel et de la subversion que l'écriture poétique engendre vis-à-vis du Réel traumatique. Ceci était important tant pour moi psychiquement que comme une évidence liée à la pratique analytique. De plus cette exigence venait faire écho à un colloque du Point de Capiton daté de 2003 « Poésie et Réel : La poésie, une margelle du Réel ? »

Cette aventure d'écriture s'est révélée passionnante, même si le risque était de ne pouvoir être publiée. En effet, il se trouve que l'aspect formel du livre a été pour beaucoup dans le refus de publication d'un des éditeurs contactés, lequel a eu la courtoisie d'expliquer son refus : « un livre protéiforme ne correspond pas à l'époque que nous vivons, et n'est pas vendable, donc pas rentable. »…Il avait tort puisque « Archives Incandescentes » se vend et circule du fait du bouche-à-oreille. J'aurais tendance à penser qu'à trop vouloir courir avec les codes de son époque on en oublie d'inventer son temps… mais aussi d'en accompagner les évolutions sous-jacentes, car il est clair que ce mouvement de cloisonnement des champs dans le domaine de la pensée ne pourra perdurer encore longtemps.

Faire de son symptôme le ferment même de son écriture, c'est ce que Georges Perec fait dans « W ou le souvenir d'enfance » ou encore dans « La disparition ». Ce qui a donc été levé pour moi au cours de l'écriture de ce livre tandis que le manuscrit passait d'un état à l'autre, puis encore à un autre, a été une sorte d'inhibition. Et en subvertissant la forme, celle-ci s'est révélée être porteuse d'un fond tout à fait « incandescent ». Abandonner la linéarité de l'essai a été révélateur de ce qui cherchait alors à se dire et dont j'ignorais l'entière teneur. Il n'était pas là question d'une découverte intellectuelle mais du surgissement d'une interprétation au sens psychanalytique du terme, sorte de « passe » devant laquelle il n'est pas possible de reculer.

Un des symptômes majeurs du trauma est l'éclatement, un éparpillement, une incapacité à se recentrer parfois. Or, en psychanalyse, on n'agit pas contre le symptôme mais avec lui. On ne tente pas de le réduire mais on l'écoute. Si le traumatisme implique un éclatement, alors il s'agit sans cesse de

rassembler les bouts épars pour inventer un présent fragilisé par ce Réel qui insiste, sans pour autant craindre que de nouveau, ça s'éparpille. C'est de cela dont il s'agit dans la cure analytique et il me semblait nécessaire que ce livre en témoigne. L'écoute analytique, qui autorise les coqs à l'âne, le surgissement de l'inconscient, permet de laisser émerger ce qui court en dessous. L'analyse est le seul lieu dans nos sociétés où une telle écoute, une telle parole, sont possibles. Je décidais donc par le biais de l'écriture de tenter de faire entendre « ce qui suit son cours » en dessous et qui s'inventerait alors pour le lecteur lui-même. En effet, un livre n'est pas celui du seul auteur. La lecture rend le lecteur co-auteur. C'est pourquoi il m'est vite apparu que différencier le Sujet et le Collectif ne tenait pas au regard de la pratique analytique elle-même.

*

Pour autant, cette thématique « Sujet/Collectif » demeure un des axes de cet ouvrage. En effet, ce nouage implique un travail de déliaison lorsque Sujet et Collectif sont tenus ensemble de façon quasi fusionnelle, cruellement symptomatique, dans l'ombre de l'Histoire. Ce travail de décollement, de désintrication des plans est celui qui s'effectue dans la cure (plusieurs références cliniques en témoignent dans le livre), mais il y faut quelques autres conditions lorsque l'analysant est traversé, voire façonné, par des catastrophes collectives.

De même que ma pratique d'analyste a toujours côtoyé une pratique institutionnelle, les deux se nourrissant mutuellement, je souhaitais que ce livre rende compte d'une façon de penser non pas linéaire (allant du sujet au collectif, ou du collectif au sujet) mais prenne le risque de ces croisements entre histoire singulière et Histoire.

D'où l'aspect formel de l'ouvrage où se côtoient le poème, l'essai, la nouvelle, et des exergues nombreux car venant témoigner d'une scène qui vient de l'autre, ou pour le dire autrement de l'Autre de la littérature. C'est pourquoi cet aspect formel, qui est le propre du roman plus que de l'essai, vient mettre en évidence combien ce qui échappe au savoir est coextensif du processus de création, autant dans une cure analytique que dans l'acte d'écrire pour l'écrivain ou pour quiconque n'ayant pas statut d'écrivain, se risque à l'écriture. Et je peux avancer pour ce qui me concerne combien la littérature a joué un rôle de tiers symbolique tout à fait remarquable afin d'avancer dans l'écriture de ce livre.

Prenant appui sur l'œuvre de Georges Perec, je voulais montrer, plutôt que démontrer, que le fait d'écrire a pour fonction de rassembler les morceaux épars, sans que jamais cela ne soit acquis. Ce mouvement devenant, à l'image du Fort-Da un mouvement qui inscrit du vivant dans le vivant. Car, pour ce qui concerne le trauma, écrire, c'est d'abord tenter d'inscrire en même temps que c'est s'autoriser à oublier… en effet mon écriture vient en partie du trauma et de la folie de la guerre, avec ce que la mise en fiction narrative imprime du côté du vivant pour qui tente d'échapper à l'ensevelissement sous l'ombre de l'Histoire.

Mais, du fait de ma pratique auprès de patients psychotiques, et auprès

d'équipes travaillant en psychiatrie, mon écriture vient aussi des marges avec la question que nous pose la psychose. Il est clair que l'écoute du trauma permet d'entrevoir l'effroyable d'une existence où le dedans et le dehors ne sont pas repérables, rarement lisibles, ce qui est le quotidien de la psychose. L'ouvrage contient une réflexion sur ce que la clinique de la Folie nous enseigne et quelles passerelles l'écoute du traumatisme nous donne pour l'approcher.

Et puis, il y a la dimension du « corps parlant » et des élaborations de Vincent Mazeran concernant « le Sujet-Limite ». Le symptôme est un acte créatif autant qu'une écriture. D'où l'importance à accorder au corps parlant en prenant appui sur la clinique analytique mais aussi sur la littérature. Aussi dans la mise en « chantiers d'écriture » afin de permettre aux mots de créer de la pensée, le nouage corps/langage/écriture est-il mis en jeu. Ainsi sont à aborder les ateliers d'écriture thérapeutique ou non, et leur vitalité actuelle[6], ainsi que l'importance de tout texte donné à lire à l'analyste par un analysant durant la cure.

*

La référence initiale au poème de Jean-Louis Giovannoni « Pas japonais » indique aussi que cette présentation est du registre d'une promenade. Passant d'une pierre à l'autre, la texture de la pierre sous le pas modifie celui qui marche et donc la couleur du paysage traversé. Un « pas japonais » semble être un chemin, fut-il de traverse parfois, mais il convoque aussi le marcheur à demeurer présent à lui-même, à ses sensations, à son environnement. Alors le marcheur fait-il se conjoindre lâcher-prise et grande vigilance. N'est-ce pas aussi cela l'écoute analytique prise dans le transfert ?

Je vous invite donc à parcourir quelques pierres de ce « pas japonais » :

✔ L'expérience de l'exil m'a donné très tôt le sentiment de demeurer étrangère dans ma propre maison, dans la maison qu'est la langue que pourtant je parle. Dans cette situation, on ne peut alors que tenter de traduire, se servant du poème ou de la fiction narrative afin d'interroger notre rapport à la vérité, toujours mi-dite. D'où le parti pris de ces poèmes et de ces nouvelles qui ponctuent la lecture de l'essai, afin d'ouvrir un champ que la théorisation pourrait refermer. C'est là la place vacante laissée au lecteur, sa part de rêverie à partir du poème ou des exergues. Caroline Sagot-Duvauroux écrit ceci dans *Aa Journal d'un poème :* « Ce n'est pas exactement ma vie que je raconte, bien que tout soit vrai, mais un processus » et plus loin : « l'émoi m'intéresse plus que le moi ». Or l'émoi est sans doute régi en partie par le pouvoir de la Lettre, pouvoir dont il est questions dans plusieurs lieux du livre. Et puis, lorsque j'ai appris que Michel Serres avait publié « Biogée », qui articule textes scientifiques, philosophiques et littéraires, je me suis sentie moins extravagante d'avoir osé la transversalité des champs.

✔ Une de mes interrogations est liée au rapport que les analystes entretiennent avec la théorie : tant de choses échappent, aussi *comment rendre compte de ce phénomène* est l'interrogation de l'écrivain comme du psychanalyste. Et pour ce dernier, l'essai suffit-il au moins à dessiner les

6 Voir à ce sujet trois parutions récentes en 2013 et 2014 :
« Éthique de l'animateur d'atelier d'écriture et désir d'écrire », dans « Pratiques d'écriture littéraire à l'université », sous la direction de Violaine Houdart-Merot, Edition Champion.
« Psychanalyse et écriture » dans « Devenir animateur d'atelier d'écriture » en collaboration avec les enseignants du Diplôme universitaire d'animation d'atelier d'écriture, de Marseille Saint Charles. Editions Chroniques Sociales.
« Les mots sont la seule terre où s'établir… » Dans *Politique de l'hospitalité*, La Criée, Reims 2012, paru en Avril 2014 aux Editions Eres.

contours de ce qui échappe ? Avec François Gantheret[7] j'affirme que je ne crois pas à cette unique solution. D'où le recours à la fiction pour François Gantheret, au grand dam de ses collègues lorsqu'il dévoile ce qu'il en est, ou encore le recours à la poésie pour aider à faire entendre « ce qui se tait ».

✔ Une autre préoccupation, constante depuis fort longtemps, est que la méconnaissance de l'importance de l'Histoire par nombre d'analystes (la grande histoire, *avec une grande hache* disait Georges Perec) vient renchérir sur le refoulement et parfois valider le déni de certains analysants. La méconnaissance n'est pas du Réel et donc ne peut être à situer du côté de « l'impossible à dire ». Elle vient interdire les conditions d'une levée de refoulement pour l'analysant, ou d'une attention de l'analyste au déni que tel ou tel analysant entretient avec les signifiants de sa propre histoire. Aussi cette question est-elle largement dépliée dans plusieurs chapitres du livre : qu'en est-il de l'Histoire dans les cures de Sujets qui ont eu à faire à un trauma où le collectif, en tant que catastrophe dans le politique, est impliqué ? Je suis persuadée qu'il faut que les analystes soient concernés par l'Histoire, non pour la considérer comme une vérité, mais pour l'intégrer comme un paramètre incontournable. En effet, l'expérience de certaines cures m'indique que des sujets, pris dans les plis d'une Histoire catastrophique, la portent plus qu'ils ne devraient, en demeurant dans la méconnaissance de l'Histoire elle-même dont ils sont non pas auteurs mais acteurs à leur corps défendant. De cette Histoire, ils n'en ont souvent que des bribes, des fragments. Ce qui vient sans doute valider en eux la croyance infantile dans une toute-puissance qui n'aurait rien à faire avec la réalité commune, ou à l'inverse un abattement mortifère puisqu'il n'y aurait pour eux aucune marge de manœuvre.

✔ Par ailleurs, j'ai pu constater que, lorsque dans le discours politique sont validés ces éléments de l'histoire collective demeurée non dite – « silenciée » pour employer un terme apporté par Jean Jacques Moscovitz à propos de la Shoah – alors un mouvement se produit chez ces sujets dont une part d'eux-mêmes est restée en souffrance, figée, glacée. Ainsi en a-t-il été lorsque Lionel Jospin, alors premier ministre, a déclaré officiellement que la Guerre d'Algérie était bien une guerre et non pas une « simple opération de police[8] ». Non seulement des analysants ont questionné leurs parents, acteurs de cette période, mais les parents se sont mis spontanément à parler, et les analysants en ont alors fait état dans la cure. Ainsi le traumatisme qui allie trauma individuel et collectif entraîne-t-il toujours une glaciation de la transmission symbolique. C'est sans doute l'une de ses particularités. Et il en va de l'éthique du psychanalyste de prendre en compte cette dimension transgénérationnelle.

✔ D'où l'importance que j'accorde également dans mon livre aux filiations et connivences, hors tout dogmatisme ou chapelles. Ce livre doit à Michel Fennetaux[9], une partie de son préambule, intitulé « de la main à la page torsion infime », qui a été exposé dans une première version il y a quelques années lors de son séminaire « parole/génocide » à Paris à l'Ecole des Mines. J'ai le souvenir d'avoir lu des poèmes cette après midi-là, accompagnée par Jeanne Robert, extraordinaire violoniste classique qui tourne maintenant en duo avec un guitariste, et dans un autre registre… celui du Jazz Manouche. Ainsi chacun fait son bout de chemin, mais les belles rencontres sont toujours celles qui continuent à égrainer en d'autres

7 voir p 98 de « Archives Incandescentes »

8 Ce n'est qu'en 1999 que Lionel Jospin formule, lors d'un discours devant l'Assemblée Nationale, que les « Événements d'Algérie » ont bel et bien été une guerre.

9 Michel Fennetaux est décédé en mars 2014. Un hommage lui a été rendu par le Point de Capiton le 12 avril 2014. Je renvoie à ses deux ouvrages « La Psychanalyse, chemin des Lumières ? » ; et « Et dès lors ma guerre commença », Editions Verticales.

temps, en d'autres lieux…

✔ Il m'est apparu essentiel de nommer mes sources afin de dire quels ont été les auteurs investis par un transfert de travail et ce que je dois aux rencontres qui ont permis que ma réflexion soit enrichie. Ainsi en est-il des psychanalystes Jacques Hassoun, Vincent Mazeran, ou encore du metteur en scène Alian Timar, des poètes Jean Louis Giovannoni et Caroline Sagot-Duvauroux, des psychanalystes et psychiatres travaillant dans des lieux de soin – Jean Oury, Patrick Chemla, et bien sûr René Pandelon avec lequel j'ai travaillé durant vingt ans dans le cadre des ateliers de création de Montfavet, lieu d'accueil pluriel et donc d'accueil de la psychose dans la Cité.

En effet, à une époque où l'ultra libéralisme, par toutes sortes de procédés, tend à nous faire accroire qu'on se fabriquerait seul, que l'on serait auto créateur de notre propre devenir « si on le vaut bien », j'affirme par ces multiples références que nous avons à énoncer non seulement d'où nous parlons mais aussi de quelles filiations et connivences symboliques nous pouvons nous réclamer. Reconnaître nos filiations multiples nous permet de les subvertir au lieu de les fétichiser.

✔ Et puis il m'importe aussi de permettre que d'autres découvrent des auteurs dont la pensée et l'écriture nous transforment. Ce fut le cas tout au long de mon travail depuis la création du Point de Capiton dont j'évoque le parcours en introduction de mon livre, et qui m'aura permis de rencontrer et de faire se rencontrer des praticiens de différents champs ayant quelques points communs, dont le souci d'un échange fructueux avec des plus jeunes, le désir de transmettre ou le refus des dogmes. C'est dire que ces rencontres n'ont pas été de simple circonstance, mais ont été provoquées par un transfert de travail lié au Point de Capiton qui fêtera en septembre 2014 sa 25e année d'existence.

✔ Il n'existe pas d'être humain qui ne s'appuie sur d'autres pour creuser ses propres questions. C'est le cas de l'analysant dans la cure, pour peu que l'analyste ne s'érige pas en maître sachant, c'est le cas de l'analyste dans le transfert de travail à ses pairs, transfert de travail qui lui permet, au-delà de sa propre cure, une présence dans son écoute et de supporter que bien des choses lui échappent. Pour cela faut-il encore que le transfert de travail ne se réduise pas comme peau de chagrin jusqu'à tarir l'inventivité et la critique face à un dogmatisme qui renforce le pouvoir des maîtres à penser. C'est aussi le cas du poète : un mythe bien français prévaut pourtant qui tend à faire accroire que l'écrivain est un être essentiellement solitaire : on évoque souvent l'écrivain inspiré ou le poète maudit. Or en poésie comme en littérature ou en peinture il y a des filiations et des pas de côtés, des espoirs de trouvailles qui se cognent à l'écriture des pairs mais aussi au monde de la littérature tel qu'il est officiellement reconnu. Aussi est-ce aussi au contact d'autres écrivains, certes mais aussi d'autres personnes amies ou proches, que chacun cherche à subvertir la langue et à dégager sa propre écriture d'une gangue qu'il pressent sans parvenir parfois à la fendre. À ce sujet on trouve dans « Archives Incandescentes » quelques références à l'histoire littéraire d'Aaron Appelfeld avec la communauté des écrivains israéliens et à la véritable bataille qu'il a dû mener pour garder son cap d'écriture.

Conclusion

Je terminerai en partageant l'enseignement tiré de l'expérience de l'écriture de ce livre, mais aussi de sa présentation avec des publics différents : psychanalystes, écrivains, historiens, artistes…

✔ Se confirme qu'un livre est fait par un auteur et un lecteur, qui sont au bout du compte coauteurs du livre.

✔ J'insiste ici sur l'importance du passage par le discours public pour dépasser ce qui est refusé dans le social : telle est mon expérience, puisque le texte *Le cri, un trou dans une voix* qui a été présenté à Paris dans une première version grâce à Jean Jacques Moscovitz dans les années quatre-vingt-dix, puis à Alger dans une seconde version grâce à Alice Cherki dans les années 2000, demeure encore d'actualité dans sa dernière version dans « Archives Incandescentes » où il a été envisagé qu'il apparaisse grâce au soutien de Pascale Hassoun et d'Henriette Michaud, membres du Cercle Freudien.

✔ Ce constat personnel vient être corroboré par ce que j'ai pu recueillir durant les présentations publiques de l'ouvrage : des retours infiniment précieux, qui indiquent combien il est des thèmes inabordables encore aujourd'hui, y compris par les historiens : nombre de lecteurs, qui se disaient *de gauche et républicains éclairés*, et qui ont passé leur enfance en Algérie ou qui ont eu à faire avec cette guerre dans leur histoire familiale, m'ont dit la souffrance de ces silences dans l'Histoire française. On peut lire à ce sujet *Des hommes* de Laurent Mauvignier.

✔ J'ai été contactée par un jeune cinéaste, Denis Cartet[10], qui ayant lu mon livre a souhaité ma contribution à son film en train de se créer, et qui s'intitule « Mon père, officier d'Algérie ». Il s'agit non seulement d'un film sur les appelés en Algérie, mais aussi d'une œuvre plastique et humaine qui concerne les descendants et ce qu'ils ont à porter dans le silence social. Denis Cartet a réussi ce tour de force de traiter d'un sujet brûlant sans manichéisme et sans complaisance. Par ailleurs ce film a une écriture cinématographique remarquable, qu'il emprunte à la première version, présentée dans des théâtres sous forme de performance, et qui s'intitule *Obstruction d'un vaisseau par un corps étranger.*

Concernant l'histoire française avec la terre algérienne, il est temps peut-être de prendre en compte et de porter attention à ce qui ne se dit pas. D'y porter attention non pas pour dénoncer, mais pour écouter.

À ce titre le fait qu'encore aujourd'hui le livre de Gradowski[11] et ce qui concerne les Sonderkommandos soit peu connu, montre bien comment l'être humain a un besoin vital de partition entre le bien et le mal. Or les choses sont toujours plus complexes.

Le film de Claude Lanzmann « le dernier des injustes [12] », indique que, peut-être, les conditions sont-elles enfin remplies pour la mise en récit mémoriel de cet aspect sombre des Conseils juifs durant la Shoah. Pour cela il aura fallu tant et tant d'années, tant il est vrai que le temps psychique subjectif et la mémoire collective ne vont pas d'un même élan.

10 Voir à ce sujet : Denis Cartet http://www.dailymotion.com/Denis-Cartet: « Mon père est mort en mars 1977, j'avais à l'époque 11 ans. L'obstruction brusque d'une part de ma vie est intimement liée à la guerre d'Algérie, dans laquelle mon père a été projeté au sein d'un corps étranger : la légion. Je suis parti à la rencontre des gens qui peuplaient ma mémoire, j'ai couru après des lambeaux de souvenirs en fuite, pour recoudre quelque chose, une plaie sans doute. »

11 *Au cœur de l'enfer*, Kime, 2001. Le texte de Zalmen Gradowski est aussi publié dans *Des voix sous la cendre, Manuscrits des Sonderkommandos d'Auschwitz-Birkenau,* Calmann-Lévy 2005.

12 Synopsis et Détails : « Claude Lanzmann à 87 ans, sans rien masquer du passage du temps sur les hommes, mais montrant la permanence incroyable des lieux, exhume et met en scène ces entretiens de Rome, en revenant à Theresienstadt, la ville « donnée aux juifs par Hitler », « ghetto modèle », ghetto mensonge élu par Adolf Eichmann pour leurrer le monde. On découvre la personnalité extraordinaire de Benjamin Murmelstein : doué d'une intelligence fascinante et d'un courage certain, d'une mémoire sans pareille, formidable conteur ironique, sardonique et vrai. A travers ces 3 époques, de Nisko à Theresienstadt et de Vienne à Rome, le film éclaire comme jamais auparavant la genèse de la solution finale, démasque le vrai visage d'Eichmann et dévoile sans fard les contradictions sauvages des Conseils Juifs. »

Dans un livre à deux voix avec Boris Cyrulnik, paru en 2012, Denis Pechanski[13] écrit :

> « pour pouvoir construire une mémoire comme mémoire sociale, il faut qu'elle soit partagée par le collectif, il ne faut pas qu'elle soit constituée de mémoires éclatées individuellement. […] Mon hypothèse est la suivante : il existe une condition à la mise en récit mémoriel »

13 Boris Cyrulnik, entretien avec Denis Pechanski. Mémoire et traumatisme : l'individu et la fabrique des grands récits. Ina editions 2012

Ainsi, une des conditions de la mise en récit est-elle que l'autre (le semblable) soit prêt à écouter, mais aussi que les responsables politiques soient prêts à officialiser ce qui court en dessous. Si ces conditions ne sont pas remplies, alors, il reste le symptôme, et/ou l'écriture. Tel est le travail des historiens qui creusent dans ces refoulements sociaux afin qu'émerge collectivement une parole publique. Mais il appartient aussi aux analystes d'apporter leur part à ce travail de culture.

*

En ce qui me concerne, cette mise en récit de l'histoire du judaïsme algérien, celui de ma famille, a dû, pour m'apparaître, cheminer par un long travail sur la Shoah à partir de l'impensable qu'a constitué la profanation du cimetière de Carpentras[14]en 1991. Ce travail, que j'ai mené avec d'autres, a permis et occulté tout à la fois une prise en compte de mon histoire liée au judaïsme algérien. Pourquoi ?

14 Voir à ce sujet les Actes du Colloque de Carpentras : *La loi, les mots le silence*, Edition Le Point de Capiton, 1991.

Voici mes hypothèses :

- La Shoah joue comme élément paradigmatique d'un impensable. J'ai pu le vérifier dans diverses cures. Et dans ces cures, se cachent toujours derrière l'évocation de la Shoah dans un rêve ou un cauchemar, l'Histoire familiale liée à la guerre d'Espagne, ou encore celle du Vietnam, ou des dictatures dans le monde, ou des soubresauts du pourtour méditerranéen…
- Il y a en tout survivant le sentiment que le pire n'est pas advenu, puisqu'il est en vie. Qu'y aurait-il à dire, et quelle pourrait alors être la légitimité d'une plainte et donc encore plus d'une parole, puisque par ailleurs il y a peu d'appétence à l'écoute de ces histoires traumatiques ? On nomme cela la *culpabilité du survivant*.
- « Cette impossibilité de raconter – soit parce qu'on a été chassé de la condition humaine, soit parce que la culture ne veut pas l'entendre, produit une sorte de clivage de la mémoire » dit Boris Cyrulnik à Denis Pechanski dans l'ouvrage cité plus haut.

Mon souhait est donc que ces *Archives Incandescentes*, très bien reçues partout où le livre a été présenté, et ignorées par ceux qui ne peuvent entendre cette part insue de l'histoire française – y compris parmi les psychanalystes – contribue à détricoter le nouage « Sujet/Collectif » concernant le trauma de guerre, afin de faire cheminer les sujets qui en sont porteurs, d'un statut de silenciation vers une parole symboligène parce que partageable… simplement partageable.

La parole doit sa force, moins à l'incertitude qu'elle marque, en s'articulant, qu'au manque, à l'abîme, à l'incertitude inventive de son dit.
Edmond Jabès, Le livre du dialogue.

Jean-Louis Rinaldini

Jouissance de l'impudence dans l'actuel une jouissance du faux-semblant

Comment épingler un mode de jouissance spécifique de notre modernité à partir de l'axiome du tableau de la sexuation ? Les notions de discontinuité ou de continuité, de fini ou d'infini qui implique qu'il y aura toujours quelque chose qui va manquer pour arriver à faire 1, à savoir un objet réel qui est en même temps un pur manque, nous aident-elles à penser les jouissances de l'actuel ?
La libération, comme on dit, de la parole, voire de la parole xénophobe, le développement exponentiel des échanges dans les réseaux sociaux où s'alimente la croyance que la connexion suffirait à constituer du lien social, nous y invitent. A cet endroit, les quatre discours (+1) constituent un appui logique pour nous indiquer ce que serait l'impudence d'une jouissance du faux-semblant.

> […] la psychanalyse n'est nullement une technique dont l'essence soit de répandre la compréhension, d'établir, même, quoi que ce soit entre l'analysé et l'analyste qui serait de cet ordre, si nous donnons au mot « compréhension » un sens, qui est le sens jaspersien, par exemple ; cette communauté de registre, ce quelque chose qui va s'enraciner dans une sorte d'Einfühlung, d'empathie, qui ferait que l'autre nous deviendrait transparent, à la façon naïve dont nous nous croyons transparents à nous-mêmes, ne serait-ce que pour ceci que justement la psychanalyse ça consiste à découvrir que nous ne sommes pas transparents à nous-mêmes ! Alors, pourquoi est-ce que les autres nous le deviendraient ?
>
> S'il y a quelque chose que la psychanalyse est faite pour faire ressortir, pour mettre en valeur, ça n'est certainement pas le sens, au sens en effet où les choses font sens, où on croit se communiquer un sens, mais justement de marquer en quels fondements radicaux de non-sens et en quels endroits les non-sens décisifs existent sur quoi se fonde l'existence d'un certain nombre de choses qui s'appellent les faits subjectifs. C'est bien plus dans le repérage de la non-compréhension, par le fait qu'on dissipe, qu'on efface, qu'on souffle le terrain de la fausse compréhension que quelque chose peut se produire qui soit avantageux dans l'expérience analytique.
>
> *LACAN Petit discours aux psychiatres. 10 novembre 1967*

L'idée de ce travail a été amorcée lors d'une de nos réunions du samedi matin où nous discutons de nos interventions respectives faites durant le séminaire. Au moment de nous séparer ce jour-là une question nous a profondément divisés quant à savoir si l'inconscient relevait de la dimension du fini ou de l'infini. Nous allons faire un petit sondage dans l'amphi si vous le voulez bien. Manifestement au vu de la répartition des opinions exprimées sur cette question nous pouvons constater à part les indécis qu'il n'y a pas d'unanimité pour l'une ou l'autre solution avec même un avantage pour dire que l'inconscient relève de la dimen-

sion de l'infini. Si vous le voulez bien nous laisserons cette question en suspens pour l'instant, nous la reprendrons plus tard.

Je voudrais vous soumettre une petite histoire. Soit trois soldats assez désargentés qui se retrouvent au restaurant pour partager un repas. Le repas terminé l'addition se monte à 30 €. Chaque soldat sort de sa poche un billet de 10 €. Le patron de bonne composition demande au serveur de rendre aux trois soldats 5 € sous forme de 5 pièces de 1 €. Chacun reprend 1€ et devant la bienveillance dont ils ont été l'objet ils laissent 2 € de pourboire pour le serveur. Chacun a ainsi sorti 10 € de sa poche, y a replacé 1 €, donc chacun a dépensé 9 €. Soit au total 27 € (9x3). Ajoutons les 2 € de pourboire la dépense totale est donc de 29 € et nous constatons qu'il manque 1€ ! Où est-il passé ?

Cela est perturbant, vous sentez que quelque chose ne tourne pas rond, mais pourtant il vous est difficile de contester la logique de calcul proposée.

Nous reviendrons là aussi plus tard sur cette question, je voulais simplement pour commencer attirer votre attention sur le fait suivant : vous avez face à vous quelqu'un qui vous parle, que vous êtes venus écouter sans y être contraints, qui d'une certaine façon s'adresse à vous depuis une position d'autorité et qui vous enjoins par les questions posées à épouser une logique contenue dans ce qu'il énonce. Soit vous l'acceptez, soit vous la refusez mais si vous l'acceptez, vous êtes pris dans la nasse. Pour les deux situations soumises à votre sagacité celui qui vous parle serait dépositaire de la solution c'est-à-dire de la vérité. C'est bien de cela dont je voudrais vous entretenir dans ce qui va suivre et qui va constituer une sorte de fil rouge de mon intervention. L'axiome de départ auquel on accepte de se soumettre est déterminant pour la suite.

Une autre remarque préliminaire tient au fait que nous associons volontiers la jouissance et l'infini, donc au continu alors que le discontinu se trouve associé au fini grâce à la contingence du symbolique. C'est d'une certaine façon poser la question de l'analyse finie et infinie.

Enfin nous ne saurions négliger le champ du sexuel qui irrigue les débats de notre société actuelle : le mariage pour tous (MPT), la procréation médicalement assistée (PMA), la ou les théories du Genre, le désir sur ordonnance puisqu'après le Cialis, le Lévitra, le Viagra (Pfizer a réalisé un chiffre d'affaires de 1,5 milliard d'euros en 2012) voilà que les femmes se trouvent concernées puisqu'après l'Intrisa ou le Libigel le développement du râle devrait connaître une nouvelle molécule sous le nom de Lybrido ou Lybridos si la FDA (Food and Drug Administration) l'autorise prochainement.

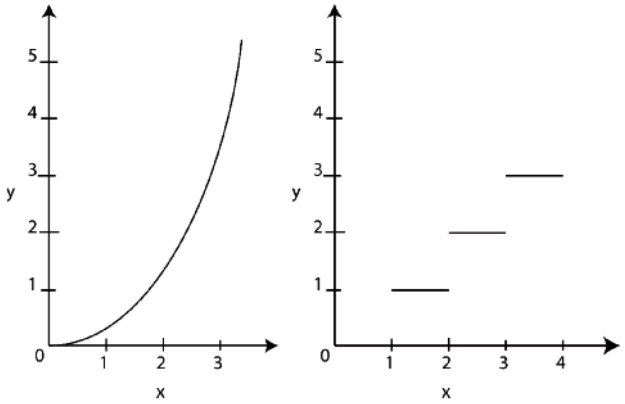
Je voudrais soutenir qu'outre la jouissance phallique et la jouissance Autre qui nous servent de boussole à nous psychanalystes qui nous situons dans l'enseignement de Lacan, nous pouvons certainement poser l'hypothèse qu'une jouissance spécifique de notre actuel se réfère aux discours sans se confondre avec la jouissance phallique ni avec la jouissance Autre tout en étant leur héritière, et que j'appellerai la jouissance de l'impudence ou la jouissance du faux-semblant. Voilà ce que je voudrais soutenir, et qui nécessite un petit parcours préalable que je vous propose.

I. Le paradoxe du continu

Continuité et discontinuité peuvent-ils servir de paradigme à la

réflexion sur les jouissances de l'actuel ?

Il convient de préciser de quelle continuité/discontinuité l'on parle.Une fonction d'une variable x est dite continue si quand la variable x se rapproche d'un nombre a (cela nous arrange bien), alors f (x) se rapproche de f (a). Pour les âmes sensibles disons que nous obtenons une courbe sans lever le crayon. Si on prend la fonction qui à x associe la partie entière, alors 2,99999 est proche de 3 mais sa partie entière qui est 2 n'est pas proche de la partie entière de 3.



Prenons deux exemples :

Je veux faire couper une planche pour mon placard d'une longueur de 27,4768 cm parce que je dispose d'un appareil sophistiqué de mesure à laser. Le premier moment de stupeur passé, l'employé du magasin de bricolage sans crainte coupera à 27,4 cm. Et la planche trouvera parfaitement sa place dans le placard ! Il aura tranché.

Pour ma retraite, la valeur du point AARCO étant de 1,2513, si je la calcule avec 1,2 le montant de ma retraite sera de 2 760 €, si je la calcule avec toutes les décimales elle s'élèvera à 2 878 €.

Nous devons donc constater une alternance possible des représentations continues et discontinues ou discrètes. Leur rapport semble être caractérisé par une dialectique féconde.

Y a-t-il aujourd'hui une prépondérance du modèle de continuité ?

Le continu actuel dans l'espace :

Nos appartements n'ont plus de couloir, les open space sont la norme de beaucoup de lieux de travail. Dans les hypermarchés, on a remplacé les escaliers des anciens grands magasins (la marche est une marque de discontinuité) par des plans inclinés roulants qui ont l'avantage qu'on peut y poser un chariot (plein de préférence). Les trains n'ont plus de compartiments, et dans les voitures du métro parisien on circule désormais en continu de la tête à la queue du train. Il n'est plus possible d'échapper au chanteur de service, si on le trouve mauvais, mais ce n'est pas l'essentiel. Plus gênante est la continuité instaurée sur les trottoirs entre espace marchand et espace public : il est devenu difficile de marcher sur les trottoirs quand les cafés les envahissent en alignant les tables par vagues successives. La continuité entre espace public et espace marchand se fait au détriment du premier, qui recule nettement. Si l'on considère l'aménagement des nouveaux parcs, on constate l'effacement des allées, des bordures, au profit d'un espace unique, appréhendé et parcou-

ru dans sa continuité. Nous avons à Nice le privilège d'une « coulée verte » toute rectiligne sans aucun point d'arrêt pour le regard. L'espace théâtral et l'espace scolaire ont eux aussi été profondément transformés par ce désir de continuité. Le rapprochement des acteurs et des spectateurs a parfois conduit à la disparition de la scène, les acteurs se mêlant au public dans un lieu devenu commun. Un professeur réclamant une estrade pour la salle dans laquelle il enseigne se fait immédiatement mal voir de son administration. Dans les deux cas, la disparition des distances est celle de distances symboliques.

Le continu actuel dans le temps :

Le temps est aussi soumis au désir général de continuité. C'est particulièrement le cas du « temps de la fête ». Autrefois, la fête était rare — le carnaval —, séparée du temps « normal » et porteuse d'un danger plus ou moins affirmé pour l'ordre social. Aujourd'hui, la fête est permanente, mais elle a perdu en dangerosité sociale ce qu'elle a gagné en continuité. Dans de très modestes bourgades irlandaises, les supermarchés restent ouverts « 24 heures sur 24 », prouvant que la présence de clients n'est pas nécessaire à cette ouverture. Ils sont bien sûr loin d'être les seuls. Nous ne supportons plus la pause, l'interruption, le temps non rempli (très généralement par des activités marchandes). Nous soumettons nos enfants, dès le plus jeune âge, à un rythme infernal d'« activités » sportives et artistiques, et il est impossible d'envisager le moindre « trou » dans l'emploi du temps tendu comme un tambour de leurs mercredis ou de leurs vacances. Nous avons du mal à leur raconter que, il y a peu encore, la télévision s'arrêtait tous les soirs, et même que — stupeur assurée — elle ne fonctionnait pas un jour comme le 1er mai. Dans nombre d'appartements, les postes sont allumés toute la journée — voire la nuit — dans toutes les pièces, y compris celles qui sont vides. Les médecins disent qu'on n'éteint plus les postes pendant leur visite. La publicité, qui ne laisse pas une seconde d'intervalle entre deux émissions, n'est pas, là encore, une véritable solution de continuité, plutôt une présence comme une autre, un autre chapitre du film qu'elle se permet d'interrompre à plusieurs reprises. Les chaînes d'information fournissent nécessairement « de l'info en continu ».

Le continu affecte même les modes d'énonciation, c'est le temps du « parler vite » et de l' « inarticulé » où il devient difficile de discerner les articulations d'une pensée dont on peut créditer le locuteur, à moins que... Même les photographies éparpillées aux quatre coins de la pièce ont laissé la place aux cadres numériques qui font défiler, sans qu'on puisse apercevoir d'écart entre elles, les différentes images. Le temps historique n'échappe pas au phénomène. L'événementiel, les récits de batailles ou de révolutions, marques de discontinuité, sont évacués au profit d'études portant sur des périodes longues et des sujets — rapports sociaux, modes de vie, histoire des mœurs, histoire culturelle — marqués par la continuité et les évolutions progressives. L'enseignement, de façon plus générale, est invité à l'interdisciplinarité, qui joint des domaines auparavant séparés et fiers de l'être. Dans le monde de l'entreprise, on parle de « formation continue », « tout au long de la vie ». Quand il s'agit de considérer la place de l'homme dans le monde, le modèle de continuité prend une importance encore plus grande. On ne peut que s'en féliciter quand il permet de combattre le racisme, en démontrant l'absurdité

du concept de race et l'unité de l'espèce humaine. On en mesure tout le poids quand, au nom de la « continuité du vivant », il remet en cause la distinction absolue entre l'espèce humaine et les espèces animales qui avait prévalu jusqu'alors. Au Moyen Âge, dans les procès en sorcellerie, on examinait les pauvres accusées pour voir si des cornes ne leur poussaient pas sous le crâne, ou si leurs pieds ne ressemblaient pas à ceux d'un animal supposé maléfique, comme le bouc. La proximité avec un animal était considérée comme monstrueuse, passible des pires supplices. Nous considérons désormais notre proximité avec les grands singes de manière très différente : 99,9 % d'ADN en commun, une lointaine virgule. Une autre séparation séculaire semble avoir vécu : celle des sexes, à travers la notion de « genre ». En Argentine, on peut désormais choisir son genre, en changer indépendamment de son état civil de naissance et sans avoir subi d'opération ou de traitement particuliers marquant un changement physique. Quel que soit le jugement que l'on porte sur la question, il est remarquable de noter ce qu'un tel changement, inimaginable il y a peu, doit à la prégnance du modèle de continuité.

Je vous laisse le soin de compléter ce petit tableau avec vos observations personnelles, il n'avait pour but que d'illustrer l'alternative continu/discontinu. Ce qui n'est pas nouveau. Pensons aux philosophes grecs assis au bord de la mer Égée. Certains regardaient la mer et constataient la continuité de ses ondes. D'autres faisaient couler entre leurs doigts un peu de sable et notaient la séparation des grains. Adeptes de la continuité du mouvement d'un côté, pythagoriciens attachés au modèle discret, celui des nombres entiers, de l'autre.

C'est au XVIIe siècle, avec la naissance du calcul infinitésimal, que les choses évoluent. Pour Leibniz et Newton, *natura non facit saltus*, la nature ne fait pas de sauts, vision compatible avec la conception leibnizienne du « meilleur des mondes possibles », qui ne saurait comporter de « trous », de vide : « *Tout va par degrés et rien par saut, et cette règle à l'égard des changements est une partie de ma loi de la continuité*. » Mais la physique moderne réhabilitera le modèle de discontinuité à travers la notion de « saut quantique », caractérisant le passage d'un électron, dans un atome, d'un état d'énergie à un autre.

Dans le domaine de la monnaie, les pièces, les billets marquent des écarts, il n'y a pas de billet de 35 € ! Alors que dans celui de la finance, dans les salles des marchés s'affichent de nombreuses décimales, l'argent est rendu plus fluide, dématérialisé, représenté par des courbes continues. En politique il est de bon aloi pour certains de souligner l'effacement du terme de classes sociales, des séparations trop brutales alors que les impératifs électoraux conduisent dans le même temps à décrire la société comme fragmentée en communautés et à souligner la montée de l'individualisme (thème de la fracture sociale). L'analyse sociologique d'un Pierre Bourdieu reprend ce que le Bolchevique Nikolaï Boukharine ou Hegel en leurs temps décrivaient en montrant que la continuité était la caractéristique du conservatisme social et que des variations progressives peuvent conduire à des bonds, à des ruptures.

> « Les dominants ont partie liée avec la continuité, l'identité, la reproduction, et les dominés, les nouveaux entrants, ont intérêt à la discontinuité, à la rupture, à la différence, à la révolution. » [1]

1 Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art*, Seuil, p. 261.

« Le changement n'est pas seulement quantitatif, mais aussi qualitatif, et consiste dans la naissance de quelque chose de nouveau, d'autre, dans la rupture de la forme ancienne de l'être ». [2]

2 Georg Wilhelm Fiedrich Hegel, *Science de la logique.*

Alors qu'est-ce qu'une vision du monde si ce n'est une alternance de rapprochements et de séparations ? C'est d'ailleurs une des fonctions des mythes souligne Lévi-Strauss :

« [ils] se réfèrent à [des] domaines chacun pour son compte originellement continu, mais dans lesquels il est indispensable d'introduire la discontinuité pour pouvoir les conceptualiser », car, « dans quelque domaine que ce soit, c'est seulement à partir de la quantité discrète qu'on peut construire un système de significations ».[3]

3 Claude Lévi-Strauss, Le cru et le cuit, *Mythologiques I*, Plon, p. 60.

Est-ce que la science, l'art ne nous proposent pas dans un premier temps un processus d'éloignement et dans un deuxième temps un moyen de relier ce que l'on a disjoint ?

Peut-être ne voulons-nous plus voir les différences par peur de découvrir les inégalités alors que nous supportons très bien les inégalités pour peu qu'on ait l'impression de pouvoir les parcourir de façon continue.

« Une réussite d'écriture est une rupture du convenu »[4],

4 Julien Gracq, Entretien avec Jean Carrière, Gallimard, Pléiade, t.II, p. 1255.).

disait Julien Gracq. Il n'y a que deux lettres à changer.

II. Cantor. L'analyse fini ou infinie ? Fantasme et jouissance

« Le signifiant, j'ai essayé de l'articuler pour vous lors de ces dernières leçons, ce n'est pas la mesure, c'est précisément ce quelque chose qui, à entrer dans le réel, y introduit le hors de mesure, ce que certains ont appelé et appellent encore l'infini actuel ».[5]

5 *L'objet de la psychanalyse*, Leçon du 5 janvier 1966, p. 82 Ed. AFI.

Nous avons déjà les années passées, dans notre séminaire, approché ces questions.[6]

6 Voir Daniel Cassini, *Lacantor l'infini turbulent*, actes AEFL n°14 année 2008-2009 ; Jean-Pierre Rosset, *Le réel entre mathématiques et psychanalyse*, actes ALI A-M – AEFL n° 18, année 2012-2013 ; Jean-Louis Rinaldini, *Ce qui s'écrit à l'infini*, actes AEFL n° 14, année 2008-2009 ; Catherine Mehu, *Le polygone ne sera jamais le cercle*, actes ALI A-M – AEFL n° 18, année 2010-1011.

Il s'agit pour le rappeler brièvement de **l'infini potentiel**, c'est-à-dire ce qui n'a pas de coupure, qui va au loin sans découpe, où nous reconnaissons par exemple chez l'obsessionnel ce désir d'un objet qui serait au bout de la chaîne, qui supplée à l'altérité puisqu'il ne chute pas. Et **l'infini actuel** qui lui relève d'une coupure qui organise le désir.

Ce hors mesure de cet infini actuel a été longtemps soutenu par la religion : c'est la Rakia des Juifs, le Firmamentum des Chrétiens, c'est-à-dire cette limite à ne pas dépasser parce qu'au-delà c'est la demeure de Dieu. Or cette limite a été crevée par la science. Ce que souligne Lacan en citant le livre d'Alexandre Koyré, « *Du monde clos à l'univers infini* » qui montre notamment le parcours de Nicolas de Cues, de Desargues ou de Galilée.

C'est l'espoir d'un TOUT possible car la science croit pouvoir appréhender le hors limite. Mais à la fin du XIXe siècle la science est confrontée au retour de la limite qui lui vient de l'intérieur et non de l'extérieur sous la forme d'un impossible qu'on peut démontrer. Et c'est cet impossible démon-

tré qui intéresse Lacan.

Cantor va poser un objet, une lettre $\aleph_0$, et cette lettre aleph nous dit-il c'est l'infini, l'infini est là dans cette lettre. L'infini est dès lors supposé être le plus grand des nombres rationnels. Il fait un TOUT d'un objet infini. Ce qui suscitera une levée de boucliers de la part de ses pairs, Gauss répliquant que c'est comme si on prétendait connaître toutes les décimales du nombre π! Ce à quoi Cantor répondra que l'important c'est que ce soit cohérent et qu'on puisse travailler avec, que ce soit un système cohérent et que l'on puisse faire des opérations avec. Ce qui amène Lacan à énoncer Cantor a tort mais il a raison!

> «C'est évident que Cantor à tort, d'un certain point de vue, mais il a incontestablement raison, pour le seul fait que ce qu'il a avancé a eu une innombrable descendance dans la mathématique, et que tout ce dont il s'agit, c'est ça : c'est que ce qui fait avancer la mathématique, ça suffit à ce que ça se défende ».[7]

7 *Le savoir du psychanalyste*, Entretiens de Sainte Anne, 1971 – 1972, Leçon du 1er juin 1972.

Nous rencontrons ici cette idée essentielle que pour pouvoir penser, pour pouvoir innover, pour faire avancer des questions, il faut se risquer à poser des axiomes de départ, à penser à l'intérieur de ce qui peut constituer un système quitte à s'en dessaisir par la suite. Nous allons voir que le « Tableau de la sexuation » ou les « Quatre discours » répondent à cette exigence, ce qui est important c'est qu'on puisse travailler avec ces formalisations même et surtout si elles ne prétendent pas répondre à TOUT.

Dès lors qu'en est-il de l'analyse finie ou infinie ?

La question du fini est cruciale puisque la psychanalyse est une pratique du fini dans un espace ouvert à l'infini celui du langage, celui de la jouissance. Nous devons admettre qu'il faut un bord, pour qu'une vie prenne une écriture et aussi un horizon. Voici déjà une réponse à la question posée au début de cette intervention.

Nous pouvons prendre un exemple en nous référant à un cas bien connu présenté par Freud : le cas Dora. La découverte de Freud est que le symptôme est lié à une défense du sujet contre un désir singulier. Que recommande Freud à Dora ? Il lui recommande pour guérir d'accepter son désir de femme, c'est-à-dire son désir hétérosexuel, de vivre avec celui qui l'aime donc d'accomplir ce qui constitue son désir refoulé, mais selon un ordre patriarcal, à savoir accepter la Loi du Père qui consiste pour une femme à faire couple avec un homme, à avoir des enfants, donc de suivre le parcours conforme à l'ordre moral, social.

Nous devons admettre qu'il est vrai que le fini d'une analyse, sa limite, consiste pour l'analysant en la reconnaissance de son propre désir c'est-à-dire ce qui est l'objet de son propre fantasme. C'est en cela que l'analysant accède au fond à la limite de toute pensée, de sa pensée. Mais nous ne pouvons pas ne pas nous poser la question de savoir s'il s'agit là de la limite et de la fin d'une analyse. Ce que nous indique le cas Dora rappelé ci-dessus c'est qu'**avant**, le sujet était serviteur d'un idéal, qu'à ce titre il refoulait son désir propre et le mettait au service d'un idéal alors que **maintenant** il serait serviteur non plus d'un idéal mais d'un objet, celui de son fantasme.

Le **fini** nous indique certes qu'il y a une **limite** et **donc** qu'il y a un au-delà ce que Lacan nomme la **jouissance**. Référé au langage cela signifie que la propriété même du langage c'est de mettre en place un Réel que le langage lui-même ne peut pas épuiser, en faire un tout, un cercle fermé. C'est bien

là le plus simple abord de la jouissance dite phallique par Lacan.

Dans le domaine de la logique nous arrivons à la même conclusion. Dans un système il y a **au moins une** question à laquelle le système ne peut pas répondre (c'est le théorème d'incomplétude de Gödel), du coup la logique invoque une autre logique, une métalogique dit Charles Melman, c'est-à-dire un système d'écriture qui pourra répondre à la question laissée ouverte, mais cette métalogique a elle-même une question à laquelle elle ne peut pas répondre donc… il n'y a jamais de dernier mot ce qui serait avoir raison. Pourtant chacun s'accroche à sa propre logique et veut avoir le dernier mot, avoir raison. Parce qu'avoir raison est en rapport avec ce qui pour chacun est son fantasme. Autrement dit personne ne veut, ne peut renoncer à sa propre jouissance.

La question de la fin de la cure se trouve dès lors déplacée vers les questions suivantes :

Le sujet peut-il renoncer à sa propre jouissance ?

Est-ce cela la fin de la cure ?

Pourquoi y-a-il identification au symptôme si le symptôme n'est jamais que la modalité de sa propre jouissance ? Et que c'est grâce à lui que j'ai l'impression d'exister ?

Est-ce que l'accès à l'analyse infinie, c'est-à-dire le fait qu'il faut une limite et que grâce à cette limite la dimension de l'infini va véhiculer l'interrogation du « Che vuoi ? », est-ce que cet accès est thérapeutique ?

Nous devons garder à l'esprit ces deux éléments essentiels :

Que l'objet cause du fantasme relève d'un ordre qui par lui-même est infini.

Que l'objet cause du fantasme est déterminé par le UN de l'idéal, donc il reste un vecteur de ce UN qui l'a causé. Mais entre 0 et 1 il y a une infinité de nombres, il n'est donc pas possible de rejoindre le 1, il manquera toujours quelque chose pour arriver à faire 1 et ce qui manque c'est un objet réel (puisqu'un chiffre) qui est un pur manque. Ce qui nous conduit au sexuel.

III. Petite histoire de la grande histoire de la sexualité

On oublie un peu vite que Freud fut « l'inventeur » de la jouissance vaginale. Ou presque !

La solution dominante depuis les Grecs jusqu'à l'orée du XVIIIe siècle c'était l'unisexe. À savoir que les deux genres se partagent un seul et unique sexe les meilleurs esprits proférant que ce que l'homme a au dehors la femme l'a en dedans ce qui était le signe d'une indéniable infériorité.[8]

Galien de Pergame au IIe siècle écrivait que l'utérus, c'est un pénis renversé. Les « pierres » de la femme (que l'on appelle, depuis à peine trois siècles des « ovaires »), ce sont des testicules (ce pourquoi, sans sourciller, on les nomma très longtemps dans les ouvrages les plus sérieux « testicules féminins »). « Figurez-vous les parties [génitales] qui s'offrent les premières à votre imagination, n'importe lesquelles, retournez en dehors celles de la femme, tournez et repliez en dedans celles de l'homme, et vous les trouverez toutes semblables les unes aux autres ».

La question du vrai sexe à cette époque n'avait aucun sens. Puisqu'il

8 Voir Thomas Laqueur, *La fabrique du sexe, Essai sur le corps et le genre en occident*, Gallimard essais, Paris, 1992.)

n'y en avait qu'un. Le savoir anatomique pouvait augmenter comme à la Renaissance ou au XVIIe siècle cela n'y faisait rien.

Quel qu'ait pu être au fil des siècles l'embrouillamini des propos sur le (s) sexe (s), les partisans de l'unisexe parlaient d'abord de différences d'intensité (c'est moins bien de l'avoir en dedans qu'au dehors) ; et ceux qui soutenaient l'existence de deux sexes ne parlaient jamais de l'intensité qu'en second (on peut être plus ou moins homme, mais on est d'abord homme). Ainsi Laqueur nous conduit à ceci : que l'antagonisme entre les deux discours sur le (s) sexe (s) n'a que très peu de liens avec l'observation : que dans ce domaine plus qu'ailleurs l'observation la plus froide se dit dans des discours dirigés par des choix politiques, religieux, sociaux, voire métaphysiques. Laqueur, souligne que

> « La thèse suivant laquelle, au cours de la maturation des femmes, l'excitabilité se transfère avec succès du clitoris à l'orifice vaginal ne repose sur absolument aucune donnée anatomique ni physiologique. »

Ce que Freud ne pouvait pas ne pas savoir.

Au cours de son long parcours sur cette question faite de revirements et de positions paradoxales Freud à la fois donne une base biologique à chaque sexe et à leur différence et en même temps s'en écarte puisqu'il distingue trois concepts de masculin/féminin :

Un psychologique avec l'opposition activité/passivité.

Un biologique avec l'opposition spermatozoïde/ovule.

Un sociologique : c'est le Genre de Laqueur.

Il dit que le troisième donne comme résultat que ni dans le sens psychologique ni dans le sens biologique une pure masculinité ou féminité n'est trouvée ! Ce qui devrait nous interroger sur les débats actuels concernant la question du Genre !

Résumons : Freud soutient l'existence de deux sexes (allant donc jusqu'à inventer pour les besoins une « migration libidinale » spécifiquement féminine), mais soutient également que la libido ne connaît point de différence sexuelle et que d'ailleurs, s'il faut vraiment se résoudre à lui donner un sexe, elle sera plutôt mâle. Si l'on rajoute à cela sa croyance presque inébranlable, empruntée à Fliess, en la bisexualité, en l'existence régulière de deux sexes chez le même individu, on a presque tous les cas de figure possibles : bien sûr il y a deux sexes, sauf qu'il n'y en a qu'un, et d'ailleurs la preuve c'est que les deux se rencontrent toujours chez le même individu. On tourne donc en rond. L'ambiguïté de Freud tient au fait que sa conception du sexe est strictement dualiste du point de vue biologique (il joue à ce niveau d'une opposition du type oui/non), alors que sa conception du sexe psychologique (actif/passif) est au contraire tributaire d'un continuum du type + ou -. La libido, en tant que pure activité, sera toujours plus ou moins là ; le phallus, lui, y sera ou pas. Freud pose que la différence d'organes que présente l'anatomie du corps humain ne se signifie pas, au niveau de l'inconscient, comme un partage entre deux sexes. Et c'est ce qui est important, c'est-à-dire que la différence perceptible au niveau de l'anatomie, ne s'inscrit pas comme telle dans le psychique. Ne s'y inscrit que ce qui est conséquence de cette différence, soit le complexe de castration. Mais l'important n'est pas simplement ce clivage, c'est l'usage que garçons et filles vont en faire pour déterminer leur atti-

tude. En répudiant le concept de bisexualité au sens où Fliess entendait le défendre, c'est-à-dire en rejetant l'idée qu'il existerait entre les deux sexes un rapport de symétrie inversée, en miroir, Freud inaugure d'une certaine façon le « il n'y a pas de rapport sexuel » de Lacan.

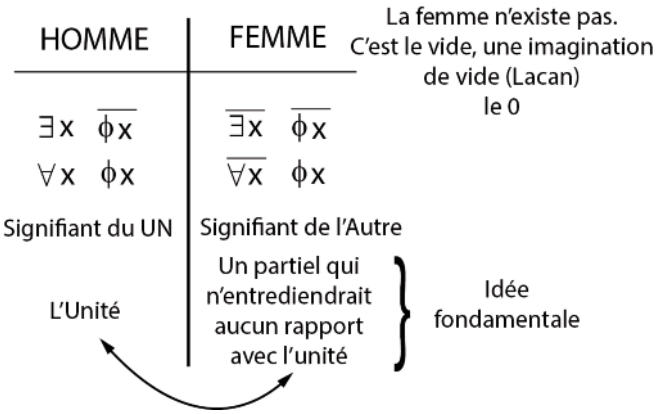
C'est là que Lacan reprend la plume que Freud avait laissé tomber. Le « Il n'y a pas de rapport sexuel » appelle trois remarques:

Cette formule remet en cause le fait qu'il y aurait un rapport au sens mathématique de complémentarité liant homme et femme. C'est l'impossibilité d'écrire un tel rapport dans l'inconscient qui caractérise la sexualité de **l'être parlant**.

Il n'y a pas de signifiant du sexe féminin, idée avancée dès le séminaire sur *Les Psychoses* et c'est ce que Freud avait repéré au niveau imaginaire de l'ignorance du vagin, qui n'est pas reconnu comme radicalement Autre par rapport au Phallus.

Y a-t-il une jouissance propre à la femme ? Cette question est annoncée douze ans auparavant. Elle reprend et déplace la distinction freudienne entre satisfaction active et passive. Lacan déplace la question de la féminité du champ du sexe à celui de la jouissance, la bi-sexualité devient bi-jouissance.

Donc la réalité du sexe est autre que le réel de l'organe anatomique. Au-delà de la matérialité de la chair ce qui compte dirions-nous aujourd'hui c'est l'organe pris dans la dialectique du désir, c'est-à-dire interprété par le signifiant. La bi-jouissance divise la libido, le sujet se trouve divisé en deux parties, une toute phallique l'autre pas-toute. Ce qui exclut l'idée d'une synthèse du sujet dans son rapport au jouir et c'est ce que matérialise le tableau de la sexuation (et non sexualité). Il s'agit désormais non plus de nombrer les sexes mais de nombrer les jouissances.



Ce tableau qui trouve son aboutissement dans le séminaire *Encore* en 1973-1974 vient de loin. Depuis les années 1970 avec *D'un discours qui ne serait pas du semblant* puis en 1971-1972 dans *Ou pire*... Et en 1972-1973 avec *Le savoir du psychanalyste*. Il autorise de multiples lectures et commentaires. J'ai toujours considéré pour ma part que ce tableau devrait se lire de droite à gauche et non de gauche à droite. Il faut en effet qu'il y ait du 0 pour qu'il y ait du 1. Le 0 c'est ce qui permet de passer au 1. C'est Lacan lui-même qui nous l'indique par le recours qu'il fait à la logique et nommément à Gottlob Frege.

IV. Du zéro et du UN. L'inaccessibilité du nombre 2

À partir de ce tableau commençons par exposer quelques remarques :

1re remarque : Les écritures (une écriture permet de représenter quelque chose d'irreprésentable) qui figurent dans chaque colonne concernent une **fonction unique** la fonction Φ c'est-à-dire la fonction phallique ou la jouissance phallique. La question étant alors de savoir comment chaque sujet s'insère dans cette fonction, comment il est assujetti à cette fonction. Pour cela Lacan a recours à la logique notamment à Gottlob Frege et aux mathématiques, donc à des axiomes, à des abstractions.

2e remarque : La question du zéro. 0 objet qu'est-ce que c'est ? C'est une abstraction. Frege se demandait lui-même comment se figurer 0 étoile visible dans le ciel ! Le 0 peut être le vide mais les physiciens nous ont appris que le vide n'est jamais parfait, c'est pour cela que le 0 est une abstraction. Physiquement qu'est-ce que c'est que 0 homme ou 0 femme devant moi ? C'est toujours la même chose alors qu'1 homme n'est pas 1 femme. Il faut donc un axiome pour dire que le vide existe (à la différence du néant) et qu'il est **unique**. Et il faut poser un autre axiome pour dire que le produit d'un ensemble vide de nombres est égal à 1 : p (0) = 1. Si on n'accepte pas d'entrer dans un raisonnement en acceptant ces choix aucune déduction n'est possible par la suite, comme avec notre histoire des trois soldats où il fallait ou pas accepter la question **telle** qu'elle était posée, question elle-même induite par le raisonnement im**posé**.

3e remarque : La théorie des ensembles. Lacan ne rechigne pas au fil des séminaires à de longs développements sur cette question. C'est une théorie initiée par Cantor (encore !). On peut approcher un ensemble comme toute collection d'objets que l'on peut voir « ensemble » mais cela soulève très vite des problèmes et des paradoxes le plus célèbre étant celui dû à Russel (1903) qui s'énonce ainsi : si A est l'ensemble de tous les ensembles qui ne sont pas éléments d'eux-mêmes, A est-il contenu dans A ? C'est l'exemple fameux du barbier du village. Sur l'enseigne du seul barbier du village est inscrit « *Je rase tous les hommes du village qui ne se rasent pas eux-mêmes* ». Question : Qui rase le barbier ?

S'il se rase lui-même il ne respecte pas son enseigne puisqu'il raserait quelqu'un qui se rase lui-même.

S'il ne se rase pas lui-même son enseigne ment puisqu'il ne raserait pas tous les hommes du village.

Il faut donc un premier axiome pour définir l'ensemble vide et un deuxième axiome pour dire que cet ensemble est unique.

C'est là qu'entre en jeu un autre personnage déjà cité Gottlob Frege qui nous conduit à ce que c'est que le 1. **Le 1 est ce qui est identique à ce qui n'est pas identique à soi**. Voici pour les courageux la démonstration :

> Soit donc un maître d'hôtel « qui veut s'assurer qu'il y a sur la table autant de couteaux que d'assiettes ». Il va mettre en relation biunivoque chaque assiette et son couteau. Ce maître d'hôtel frégéen pratique naturellement l'équinumericité des concepts F (« assiettes présentes sur cette table ») et G (« couteaux présents sur cette table »).

Tant qu'à chaque assiette correspond son couteau, notre maître d'hôtel identifie chaque assiette et chaque couteau, puis passe à la paire suivante. S'il a déposé une marque au début de son travail, et que repassant devant sa marque, il constate qu'il n'y a pas eu de rupture dans la correspondance, il saura qu'il y a autant d'assiettes que de couteaux, et pourra tranquillement déduire l'équinumericité de F et de G sans connaître le nombre de chacun. Mais supposons maintenant qu'à tel moment de son parcours, la correspondance terme à terme n'ait pas lieu. Soit le cas où notre maître d'hôtel se trouve face à un couteau sans assiette, et rappelons-nous que frégéennement parlant, il doit à chaque fois porter son attention sur deux places adjacentes, celle réservée à l'assiette et celle réservée au couteau, et vérifier pour chacune que s'y tient un objet identique à l'objet entrevu à la même place le coup d'avant. Frege lui fait alors tenir le raisonnement selon lequel à la place « assiette » se présente, non pas une « absence d'assiette », mais quelque chose de « **non identique** » à « assiette ». De là, il conclut qu'il y a zéro assiette à cet endroit car il a précédemment convenu d'appeler « zéro » le nombre qui appartient au concept non identique à soi. Le maître d'hôtel, quant à lui, n'en a pas fini, et va à nouveau identifier ce qu'il a maintenant d'un côté, soit l'assiette non identique à elle-même (le « zéro » d'assiette), et ce qui est de l'autre côté, le couteau. Et c'est alors, et alors seulement, que, dans ce mouvement répétitif d'identification de chacun des termes couplés dans la bijection, ce couteau tombe sous le concept « identique à ce qui n'est pas identique à soi » (donc « identique à zéro » puisque « zéro » = « non identique à soi ») et va, de ce fait, valoir pour 1. Frege fait surgir l'UN comme ce qui serait, non pas égal à zéro, mais « identique à non identique à soi », car il lui importe de cerner ce qu'il en est de la **relation** entre assiette et couteau.

Cette petite gymnastique mentale est de l'ordre d'un séisme épistémologique. Avant, le sujet possédait (ou pas) des relations avec des objets. Voilà que maintenant, c'est la relation elle-même qui devient sujet. La relation n'est plus une espèce de vide ontologique où une sorte d'arc électrique passerait entre un terme appelé « sujet » et un autre appelé « objet » ; elle est désormais conçue comme étant (possiblement) le sujet, si bien que ce dernier va pouvoir être, comme elle désormais, représenté. Pour les sceptiques accrochés à une lecture ontologique du tableau et qui douteraient encore de la nécessité d'une lecture frégéenne qui promeut <u>l'identification à ce qui n'est pas identique à soi</u>, je citerai quelques assertions sans appel de Lacan dans la leçon du 11 juin 1974 des *Noms dupes errent*, notamment que « l'identification relève d'une unification », et à propos des identifications

> « Ça veut dire qu'il y a qu'une femme qui est capable de les faire. Pourquoi pas l'homme ? Parce que vous remarquez que je dis bien sûr une femme, et puis je dis « l'homme ». Parce que l'homme… l'homme tel que l'imagine La femme, c'est-à-dire celle qui n'existe pas, c'est-à-dire une imagination de vide… l'homme lui, il est tordu par son sexe. Au lieu qu'une femme peut faire une identification sexuée. Elle a même que ça à faire, puisqu'il faut qu'elle en passe par la jouissance phallique qui est justement ce qui lui manque ».

À savoir que l'identification se réalise sur ; $\forall X\ \Phi X$

> « […] elle doit en passer par la jouissance phallique qui est justement ce qui lui manque »

et que

> « Ça veut dire l'exigence que la femme montre — c'est patent — que l'homme soit tout à elle… Il est dans la nature d'une femme d'être jalouse, dans la nature de son amour ».[9]

9 Lacan Jacques, *Les non-dupes errent*, leçon du 11 juin 1974.

C'est muni de ces réquisits qu'il faut aborder la lecture du tableau de la sexuation.

On ne peut pas en faire une lecture ontologique selon la logique aristotélicienne avec des propositions universelles, particulières, affirmatives et négatives au risque de se trouver dans une impasse. Car si nous considérons le x comme un individu sujet qui posséderait des prédicats grâce à ses qualités nous faisons une lecture genre « Totem et tabou » à savoir que dans la première colonne nous devrions écrire :

$$\exists x\ \overline{\phi x}$$
$$\forall x\ (-x)\ \phi x$$

Il convient donc d'en faire une lecture frégéenne où x désigne un objet, c'est-à-dire tout ce qui n'est pas fonction, tout ce qui ne possède pas une place vide, et s'il satisfait à la fonction F ce n'est pas grâce à son être ou à ses qualités d'individu, mais au fait **de son appartenance à la classe des individus qui satisfont ladite fonction F**, la fonction Φ dans notre cas.

Après le 0 et le 1 il convient de rendre compte du forçage auquel se livre Lacan pour décréter l'inaccessibilité du nombre 2. Un nombre est dit accessible si je peux l'obtenir à partir de ceux qui le précèdent. Ainsi dans la suite 0 1 2 3 4 5 6 je peux obtenir 5 en additionnant 2+3, 5 est donc accessible. Lacan soutient que le nombre 2 est inaccessible et qu'en ce sens il est comme Aleph 0 ($\aleph_0$). Il nous dit que l'on peut faire 3 avec 2+1 ; 4 avec 2^2, mais qu'on ne peut pas faire 2 avec les nombres qui le précèdent. Je peux en fait envisager de faire 2 avec 1+1 ce qui n'est pas interdit puisque Lacan lui-même propose 2^2 pour le nombre 4.

Alors pourquoi un tel forçage ? Parce qu'il est question de nombrer les jouissances. Il y en a une qui va de soi, la phallique. Mais se pourrait-il qu'il y en ait une autre ? S'il y en avait une elle serait dite féminine et elle aurait la puissance du dénombrable sur le modèle de la succession des nombres entiers et se trouverait infinie, donc… inaccessible.

L'inaccessibilité du 2 de Lacan veut dire que si une deuxième jouissance existe **il faut la poser** comme inaccessible ce qui ne veut pas dire inexistante. Cela est un nouveau cas de figure de la longue histoire du nombre des sexes concernant cette fois le nombre de jouissances. On ne peut se contenter d'en poser **UNE** et une seule mais on ne peut pas s'en donner **DEUX**. Cette notion d'inaccessible désigne la recherche d'une parité dont il est exclu par principe qu'elle l'atteigne.

C'est à partir de l'ensemble des remarques que je viens d'exposer que nous pouvons nous permettre de **postuler** une jouissance de l'actuel que je nommerai volontiers une jouissance du faux-semblant ou de l'impudence en m'appuyant à la fois sur le tableau de la sexuation et notamment son côté droit et avec l'aide des places réelles qui constituent la matrice des quatre discours.

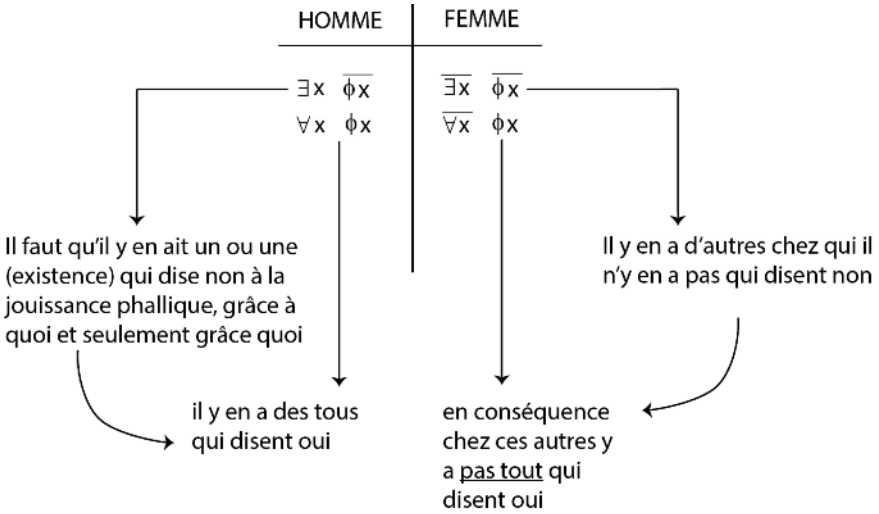
V. Une jouissance de l'impudence ou du faux-semblant

Il faut partir de deux commentaires qu'autorise la lecture du tableau de la sexuation et qui pointent les conséquences du rapport de La femme avec le Dire, au fait qu'une femme

> « conserve un peu plus d'aération dans ses jouissances. Elle est moins échancrée que l'homme par l'inconscient ».[10]

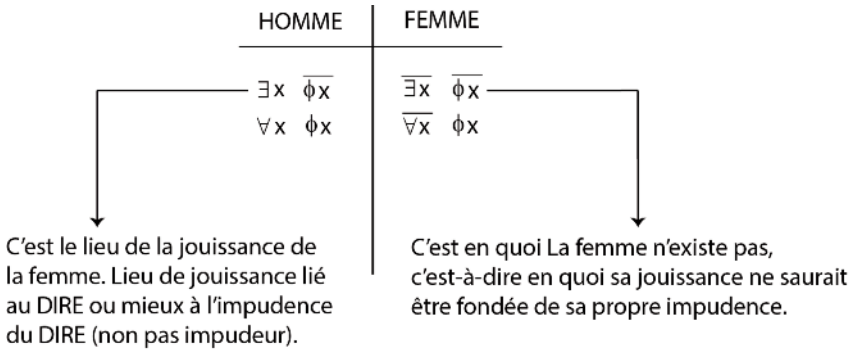
10 *Ibidem.*

Le premier commentaire est celui-ci :



Le x est un UN indéterminé, c'est l'argument de la fonction, celle-ci étant pour Frege une expression insaturée en attente d'un argument pour la compléter.

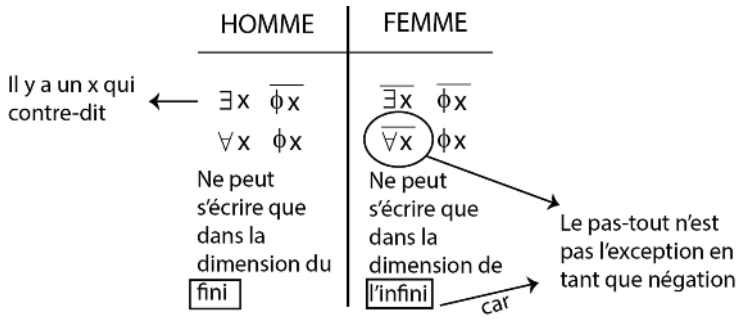
Deuxième commentaire :



Encore convient-il de préciser ce que nous entendons par Dire et Dit.

Le DIRE n'est pas l'exercice qui produit des DITS. C'est un mouvement qui longe le mur des impossibles : l'inconsistance, l'incomplétude, l'indémontrable, l'indécidable.

Le propre du DIRE c'est **d'EK-sister** par rapport à quelque DIT que ce soit. D'ailleurs le tableau de la sexuation l'indique clairement:



Tenter de vouloir annuler l'ek-sistence du DIRE par rapport au DIT c'est tenter de faire exister un rapport sexuel possible, soit l'inceste. À défaut on peut toujours mettre du sens entre le dire et le dit pour suppléer l'impossible de leur rapport, ce que ne manquent pas de proposer les différentes thérapies qui envahissent le marché.

À partir de cela il me semble intéressant de faire l'hypothèse qu'une des jouissances de l'actuel est en relation avec l'impudence du DIRE. Le « ça ne va pas sans dire ». La jouissance d'une impudence, celle de la Femme, en tant que **figure logique**, dans sa relation au DIRE. À condition de souligner qu'il ne s'agit pas de la jouissance du DIRE mais de la jouissance de l'opération qui vise à vouloir poser le DIRE comme **existant** et non pas comme **ek-sistant**. C'est-à-dire qu'il convient dans cette jouissance de tenter de faire exister la Femme, en tant que VÉRITÉ.

> « Cette Femme, la jouissance de cette Femme, elle ne va pas sans dire, c'est-à-dire sans le dire de la vérité ».[11]

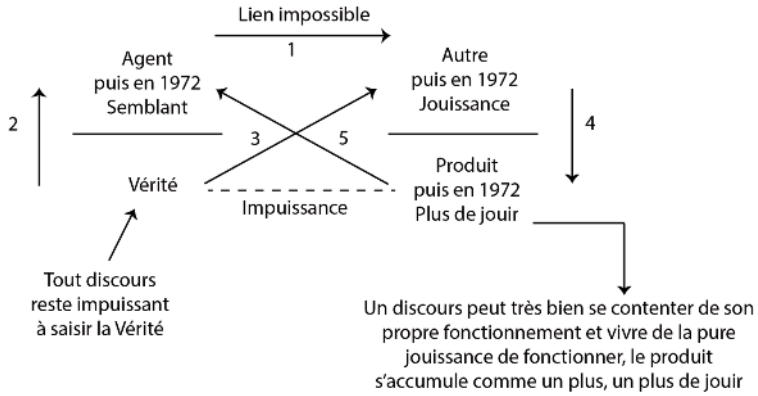
> « Il n'y a qu'une manière […] de pouvoir écrire la Femme sans avoir à barrer le « la » c'est au niveau où la Femme c'est la vérité. »[12]

11 Lacan Jacques, *Les non dupes errent*, leçon du 12 février 1974.

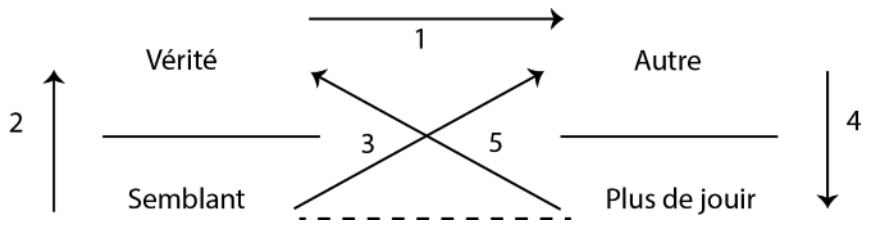
12 Lacan Jacques, *Encore,* leçon du 10 avril 1973.

La question est désormais celle-ci : est-il possible, pour compléter cette hypothèse d'une jouissance de l'impudence qui est celle de la Femme et que les discours de notre modernité tentent de faire exister, de s'appuyer sur la matrice des 4 discours qui définit les places réelles que vont venir occuper les éléments symboliques S_1 S_2 S objet a ?

Rappelons que tout discours est construit sur de l'impossible. C'est la butée de l'impossible qui permet de parler de discours. Le discours est un dispositif pour trouver la Vérité à condition qu'apparaisse l'impossibilité d'atteindre la Vérité. La preuve d'un discours est donc la manifestation de son impossibilité, c'est-à-dire son impuissance.



Nous pourrions alors faire l'hypothèse suivante que dans l'actuel, au niveau des places, une torsion, une permutation est opérée entre les places de la vérité et du semblant supportant ainsi une jouissance du faux-semblant puisque le semblant n'est plus à sa place. La matrice des discours deviendrait :



Ce serait désormais de la place de Vérité que se trouve celui qui parle dans cette volonté de faire exister (et non Ek-sister) la Femme, la Vérité. Dire le TOUT, c'est-à-dire l'impudence du DIRE, lieu de la jouissance de la Femme. La vérité peut être dite, elle n'est plus mi-dite. Dans ce « moi, la vérité je parle » (sans le pas-toute) il y aurait un accès permanent à l'inconscient qui perd son caractère pulsatile, accès permanent à l'inconscient signifiant négation de l'inconscient. Nous en retrouvons les signes dans le développement des neuro-sciences, le cognitivisme, le comportementalisme… chez qui la négation de l'inconscient et de la pratique psychanalytique n'est pas un simple euphémisme.

Pourquoi ? Certainement parce que le développement des techniques de communication et d'information doublé maintenant par ce que l'on nomme l'ère numérique devient l'arme, la cible, l'enjeu de notre période. Nul ne peut contester l'hypermédiatisation galopante, les débordements technologiques des moyens de communication promettant du vrai lien social par la connexion et qui s'accompagnent d'une surveillance accrue des sujets. Du coup c'est la bataille pour LA transparence et la levée des secrets qui est rendue comme possible (Wikileaks), et on redécouvre que le secret ne va pas sans dire ou, Lacan dans le texte, un taire dit l'inter-dire. Comble d'ironie les lanceurs d'alertes opèrent du sein même des agences qui les emploient. Les espions se découvrent une âme et les agences qui savent tout l'ignoraient.

De cette jouissance du faux-semblant nous en connaissons tous de multiples exemples dans notre vie contemporaine. Les propos xénophobes dans lesquels suinte cette idée de dire tout haut ce qu'on pense tout bas, a contrario l'apparition dans les médias de rubriques intox/désintox censées rétablir la vérité, les échanges sur les réseaux sociaux où enfin la parole serait libérée et donc vraie, la recherche de la transparence à tout prix qui suppose a priori que la vérité soit connue…

On dira que cela a toujours existé, certes le sans précédent coexiste avec le toujours pareil, mais certainement pas avec une telle prépondérance. Car à la subtilité du pulsatile de l'inconscient se substituent l'outrance, l'outrage, l'affirmation péremptoire des experts en tant que savoir sur la vérité. Mieux de l'existence d'un sujet au savoir. C'est le positivisme du « Bon sang mais c'est bien sûr » du commissaire Bourrel dans les 5 dernières minutes.

Nous pouvons nous amuser à reprendre les 4 places du discours aménagé tel que je le propose:

Le moteur sous-jacent de celui qui parle c'est le semblant qu'il faut démasquer, c'est le trajet 2.

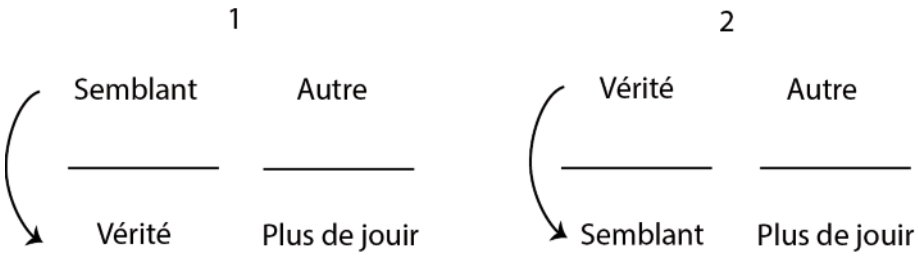
Le Semblant peut aussi s'adresser à l'Autre. Celui qui parle se situe dans le discours comme Vérité. Il y a donc des discours qui seraient du semblant, c'est le trajet 3.

Celui qui parle s'adresse bien à un Autre, c'est le trajet 1.

Ce qui produit des effets de plus de jouir, c'est le trajet 4.

Le plus de jouir peut faire retour sur l'Agent, c'est le trajet 5, la jouissance de la vérité.

Dans la ronde des discours classiques, les éléments symboliques S_1 S_2 S objet a parcourent les 4 places dans le sens contraire des aiguilles d'une montre. Ainsi ce n'est pas la vérité qui s'exprime par un semblant de vérité mais le semblant qui bascule vers la vérité (1). La bascule tourne à l'encontre de toute vraisemblance. Dans notre hypothèse (2) la bascule tourne conformément à toute vraisemblance ou à l'encontre de toute invraisemblance.



Ainsi la Vérité toute nue, la jouissance infinie nous est proposée comme accessible, ou bien disons que nous tenons aleph 0 dans les mains.

Mais lorsque la stripteaseuse est dénudée, que se passe-t-il ?

J'avais oublié de vous dire que dans le restaurant de nos trois soldats se trouvait une machine vidéo dernière génération, une sorte de Juke-Box qui offrait la possibilité de visionner un strip-tease virtuel… pour… 1 euro ! Ce que nos trois bleusailles s'étaient empressées de s'offrir. Évidemment, il ne manquait pas 1 euro!

Donc, lorsque la stripteaseuse est dénudée, il ne lui reste plus qu'à aller... se rhabiller !

The show must go on.

Roland Chemama

L'actuel est-il toujours daté ?

Il y a, c'est bien vrai, un certain « présentisme », un privilège donné au présent, dans le rapport contemporain au temps. C'est sûrement dû à bien des facteurs. D'abord à une difficulté particulière, dans le monde contemporain, à se rattacher à des traditions qui ont perdu leur légitimité. Mais aussi, du fait même de la perte de la légitimité des idéologies qui valaient pour les générations précédentes, Il y a en même temps une difficulté, pour chacun, à imaginer vraiment un futur de façon articulée et cohérente.
En somme nous vivons dans l'instantané. Mais je dirai alors que si nous pouvons repérer, par rapport à cela, des effets de jouissance, ce n'est pas uniquement la jouissance objectale dont je vous ai parlé il y a un instant. Ce qu'il me semble, et j'en ai parlé dans un livre datant de quelques années, c'est que le rapport qui est le nôtre à un temps discontinu, à un présent séparé du passé comme de l'avenir, n'est pas pour rien dans ce que l'on pourrait appeler la dépressivité contemporaine.

Le titre que j'ai donné à ma communication, « l'actuel est-il toujours daté ? », vous fait d'emblée comprendre, je pense, que je fais un pas de côté par rapport au titre général de ce cycle. Je vais m'en expliquer.

Ce qui organise ce cycle, comme on le voit dans l'argument et dans les titres des interventions, ce sont quelques idées fortes, auxquelles j'adhère d'ailleurs comme vous tous. La première de ces idées, c'est qu'il y a des mutations du discours social. Les représentations sociales ne sont plus les mêmes qu'il y a 30 ou 50 ans. La clinique, et notamment la clinique psychanalytique, n'est plus la même.

La seconde de ces idées c'est que ce qui a changé, durant les dernières décennies, c'est principalement notre rapport à la jouissance. Le sujet du début du XXIe siècle ne serait plus le sujet du début du vingtième siècle. Celui-ci, disons pour faire vite le sujet du temps de Freud, le sujet freudien, acceptait plus facilement que le sujet contemporain de renoncer à une partie de la jouissance qu'il aurait pu vouloir acquérir. Mais en fait à quoi renonçait-il ? À des satisfactions, sans doute, interdites par la loi, à des satisfactions qu'il n'aurait pu obtenir que par le crime, mais ça, au fond, il n'est pas sûr que cela ait beaucoup changé. Sans même se lancer dans des statistiques il n'y a aucune raison de penser que le sujet contemporain soit plus criminel

que celui du siècle dernier. En revanche, si nous voulons spécifier la forme du rapport contemporain à la jouissance, nous devons rappeler, comme d'ailleurs l'argument le dit et le répète, que la jouissance n'est pas le plaisir. Si le plaisir n'existe que dans certaines limites, dans une consommation modérée d'alcool par exemple, nous appelons jouissance ce qui vient nous faire sortir des limites ordinaires, ce qui représente à nos propres yeux un excès. Mais un excès que nous recherchons, même si (je pense toujours à l'alcool) il peut comporter des inconvénients par rapport à notre santé. Donc quand nous disons que le sujet contemporain veut jouir à tout prix, selon le titre du livre bien connu de Charles Melman, cela veut dire, paradoxalement, qu'il ne veut pas renoncer à quelque chose qui est déplaisant autant que plaisant, à quelque chose qui peut comporter une certaine souffrance, ne serait-ce que le mal de crâne qui peut suivre un excès d'alcool.

Et puis il y a encore autre chose, autre chose qui concerne la dimension du temps. Le sujet freudien attendait peut-être davantage, pour chercher à se satisfaire, que les conditions soient réunies. Et c'était peut-être cette aptitude à temporiser qui lui permettait de viser le plaisir plutôt que la jouissance. L'enfant, notamment, acceptait, pour le moins, de différer certaines satisfactions, certaines satisfactions qui auraient été excessives à son jeune âge, avec la promesse explicite ou implicite, qu'il en récupérerait une part quand il serait adulte. Mais le sujet contemporain, avons-nous coutume de dire, il voudrait tout. Il voudrait tout tout de suite**.**

Bien sûr, par rapport au thème que vous avez choisi, cette dimension du « tout de suite » est essentielle. Le sujet contemporain, nous l'avons dit bien des fois, se refuse, non seulement à renoncer à sa jouissance, mais même à la différer. Il veut jouir dans l'actuel. Pouvons-nous d'ailleurs aller un peu plus loin ? Pouvons-nous dire qu'il veut jouir non seulement **dans** l'actuel mais de l'actuel ? C'est tout à fait concevable. Que se passe-t-il en effet quand on veut jouir le plus vite possible ? Je reprends ici le thème de l'alcool. Il y a actuellement, dans nombre de grandes villes européennes, une pratique particulière de nombreux jeunes, pour qui l'ivresse n'est plus une satisfaction, ou un dommage, qui accompagnerait, de façon pour ainsi dire collatérale, les plaisirs associés à des soirées conviviales. C'est un état qui doit s'obtenir le plus rapidement possible. Au point qu'on a inventé un nom pour ça. C'est le binge drinking. Et on peut alors se demander si la rapidité, la brutalité, du changement d'état, n'est pas ce qui constitue la jouissance recherchée. Et sans doute pourrait-on étendre ce type d'analyse à bien des formes de jouissance. Pas seulement à la drogue, pas seulement au flash.

Prenez, parce que c'est particulièrement représentatif de ce qu'on pourrait voir comme une parfaite illustration de l'actuel (au sens où cette notion implique celle d'immédiateté), prenez le zapping. Est-ce que le sujet, devant son poste de télévision a seulement plaisir à voir successivement des fragments d'émissions différentes ? Ou est ce que la rapidité du passage d'une scène à l'autre ne fait pas une bonne part de sa jouissance ? Il me semble que non seulement on peut le dire, mais que c'est devenu si banal que chacun peut le confirmer.

Encore une chose par rapport à l'idée que la jouissance, aujourd'hui, doit être immédiate. C'est sans doute ce trait qui fait de la jouissance contemporaine, apparemment, une jouissance de l'objet, une jouissance du gadget, une jouissance de l'objet jetable. Et cela bien sûr pour le plus grand intérêt de

la grande industrie, parce qu'un objet jetable est aussi un objet qui doit fréquemment être remplacé.

Alors vous voyez, sur un grand nombre de points, historicité des discours sociaux, mutation des formes de rapport à la jouissance, privilège donné au zapping ou au flash, jouissance objectale, il me semble que nous serions facilement d'accord. Mais sans doute est-ce précisément cela qui me pose question. Est-ce que nous ne serions pas trop facilement d'accord ?

D'accord comme on peut l'être chaque fois qu'on se retrouve, avec d'autres, à partager une analyse qui paraît d'autant plus convaincante qu'elle constitue, je dirai, l'idée du jour, en somme une idée bien « actuelle ». Si c'était le cas, est-ce que ça ne serait pas notre façon à nous de « jouir de l'actuel » ?

J'ai parfois le sentiment que dans nos colloques, dans nos congrès, ou pourquoi pas dans nos cycles d'étude, nous trouvons une certaine satisfaction à nous retrouver, ensemble, à faire le même tableau de la modernité. J'ajouterai que le plus souvent nous n'en parlons pas de façon neutre. Nous dénonçons un état de choses dont nous soulignons les inconvénients. Mais dans cette peinture d'une situation déplaisante, n'y a-t-il pas une certaine jouissance, puisque la jouissance nous la situons, précisément, hors de ce qui constitue le plaisir ?

Vous voyez alors ce que j'essaie de vous dire. Je pense qu'il est de bonne méthode de ne pas nous exclure trop vite des tendances, ou même des pathologies, que nous décrivons. En fait il n'y a pas de raisons que nos analyses ne soient pas, elles aussi, dans l'air du temps. Et de même que nos concitoyens se précipitent en masse vers ce qui, dans l'immédiat, procure une jouissance, de même qu'ils sont incapables de prendre la moindre distance par rapport à l'actuel, nous risquons aussi d'être un peu obnubilés par le tableau qui s'impose à nous, nous risquons de nous contenter de jouir de ce tableau, ou de la pertinence de notre regard, oubliant par là même qu'il y aurait peut-être à la fois à compléter le tableau que nous établissons, et à rester attentifs à des mutations nouvelles.

Donc deux choses : d'une part nous avons à compléter notre vision, parce que l'actuel est peut-être plus complexe que nous voulons bien le dire. Mais aussi d'autre part, deuxième chose, nous avons aussi à rester attentifs à d'éventuels changements de tableau, parce qu'il serait paradoxal, pour nous qui prétendons rendre compte de la modernité, que nous ne percevions pas que ce que nous décrivons comme actuel, ça va très vite être dépassé. En somme il vaudrait mieux ne pas oublier que l'actuel est toujours daté.

En ce qui concerne le premier de ces deux points, la nécessité de ne pas trop simplifier les choses, je partirai de ce qui, dans le thème que vous avez choisi, me paraît un point essentiel. C'est bien sûr le rapport au temps, et plus précisément le rapport du sujet contemporain à un présent séparé du passé comme de l'avenir. Il y a, c'est bien vrai, un certain « présentisme », un privilège donné au présent, dans le rapport contemporain au temps. C'est sûrement dû à bien des facteurs. D'abord à une difficulté particulière, dans le monde contemporain, à se rattacher à des traditions qui ont perdu leur légitimité. Mais aussi, du fait même de la perte de la légitimité des idéologies qui valaient pour les générations précédentes, Il y a en même temps une difficul-

té, pour chacun, à imaginer vraiment un futur de façon articulée et cohérente.

En somme nous vivons dans l'instantané. Mais je dirai alors que si nous pouvons repérer, par rapport à cela, des effets de jouissance, ce n'est pas uniquement la jouissance objectale dont je vous ai parlé il y a un instant. Ce qu'il me semble, et j'en ai parlé dans un livre datant de quelques années, c'est que le rapport qui est le nôtre à un temps discontinu, à un présent séparé du passé comme de l'avenir, n'est pas pour rien dans ce que l'on pourrait appeler la dépressivité contemporaine.

Entendez-moi bien. Je ne dis pas qu'il y a ici **la** clé pour comprendre la dépression. Je ne reprendrai même pas la question de la pertinence clinique du terme de dépression. Mais je dirai que si le sujet contemporain vit dans un temps où n'existent ni passé ni avenir, il vit par là même dans un temps figé, répétitif, et que c'est bien là une des coordonnées importantes de la dépression.

Ainsi, vous le voyez, je suis bien d'accord avec l'idée qu'il y a une jouissance de l'actuel, disons qu'un certain rapport au présentisme satisfait à quelque chose. Mais cette jouissance ne se confond pas avec la jouissance d'objet qu'on imagine souvent, avec la jouissance du flash, du binge drinking, du zapping. Ces jouissances existent, bien sûr, mais notre rapport au temps nous conduit à des formes de jouissance très différentes, comme cette jouissance morbide de la dépression sur laquelle je ne m'étendrai pas davantage.

Je ne m'y étendrai pas parce que je n'ai pas encore abordé le plus important de ce que j'ai à vous dire. Cela concerne cette crainte que j'ai à notre propos, cette crainte de m'enfermer, avec vous, dans une présentation de la modernité qui serait déjà datée. Je vais m'expliquer, mais je me dois de vous dire d'abord, pour situer ma démarche, qu'elle est pour moi très nouvelle, qu'elle sera donc peut-être bientôt datée, mais qu'elle m'interdit pour l'instant de répéter que le sujet contemporain s'enferme dans la jouissance de l'actuel, que ce soit d'ailleurs la jouissance objectale, ou celle, déjà assez différente, de la dépression.

Et puis je dois vous dire aussi dans quel contexte j'ai déjà abordé le thème dont je vais vous parler à présent. Il existe, à l'Association lacanienne internationale, un cartel qui s'appelle le Cartel franco-brésilien de psychanalyse, et qui organise, à la Maison d'Amérique latine, à Paris, chaque année, un cycle de conférence. Lorsque nous nous sommes réunis, en juin dernier, pour choisir le thème de 2013-2014, ce qui nous est venu c'est « Parlez-moi d'amour… les discours sur l'amour dans la modernité ». Vous voyez que cette façon d'aborder la modernité n'est pas la plus courante, mais nous en étions venus à cette idée chacun de notre côté.

À cette époque, je dois dire, je n'avais pas lu les conférences de Melman et Gauchet sur ce thème, conférences auxquelles je n'avais pas pu par ailleurs assister. Et il me semble que si mes collègues en étaient venus à penser à travailler ce thème ce n'était pas non plus du fait de ces conférences. Simplement chez nous, comme chez Melman et Gauchet, ou d'autres encore, il y a sans doute une perception de phénomènes qui commencent à prendre une certaine place. Comment est-ce que pour ma part je les ai abordés ?

En fait je suis parti d'une question souvent traitée aujourd'hui, celle du rapport du sujet contemporain à la sexualité, au désir sexuel. On ne peut pas ne pas voir, aujourd'hui, qu'il y a diverses formes d'inscription de ce désir qui

coexistent de façon, il faut le dire, apparemment plus tranquille que ce n'était le cas hier. Et les diverses lois ne font au fond que tirer les conséquences de ces mutations, même si elles peuvent aussi y contribuer. Nous sommes en tout cas dans une situation où il peut sembler équivalent de se dire hétérosexuel, homosexuel, ou encore transsexuel.

Tout cela est assez connu, mais ce que nous avons aussi relevé, en préparant le cycle de la Maison d'Amérique latine, c'est que cette pluralité, aujourd'hui, cette coexistence des diverses formes d'investissement sexuel, passe également à l'intérieur de chaque sujet individuel. Ce n'est pas seulement que coexistent hétérosexuels, homosexuels, bi-sexuels… En fait avec l'équivalence apparente des investissements de désir, **chacun** peut avoir l'impression de passer sans difficulté d'une position à une autre. Il y a, pourrait-on dire, une grande instabilité, une grande labilité, des choix d'objets sexuels. C'est d'ailleurs le thème du dernier roman de John Irving, *A moi seul bien des personnages*, roman où le narrateur, dès l'adolescence, éprouve qu'il peut être autant attiré par de jeunes sportifs, que par des femmes mûres. Quoi qu'il en soit c'est à partir de l'instabilité, au moins apparente, du désir sexuel, que la bi-sexualité vient occuper une place centrale.

La bi-sexualité semble ainsi garantir une certaine mobilité du désir et de l'amour Nombreux sont en effet les sujets bisexuels qui disent pouvoir aimer de la même façon, sans faire nulle différence, un homme aussi bien qu'une femme. En somme les objets sexuels seraient pour eux divers, mais il faut relever que quelque chose, pour eux, assurerait une certaine unité. Quoi donc ? Eh bien la réponse s'est glissée dans ce que je viens de vous dire. Ils peuvent **aimer** de la même façon un homme ou une femme. Ce qui ferait l'unité de leur vie ce serait l'amour.

Vous voyez alors le lien de tout cela avec notre sujet. Ces hommes et ces femmes, au-delà des investissements dans l'actuel, dans les actualités successives de leurs rencontres, cherchent à définir quelque chose de plus durable, un autre rapport au temps où ils s'inscriraient dans la permanence d'un privilège donné à l'amour. En somme ce qui les sauverait de la « jouissance de l'actuel », ce serait leur amour… de l'amour. Et une fois cela repéré on s'aperçoit que de nombreux signes attestent aujourd'hui d'une sorte de valeur particulière donnée à l'amour, d'une sorte d'amour de l'amour.

Est-ce pour autant sur une note optimiste que je vais finir ? Quelque chose qui au-delà de la jouissance de l'actuel ferait revenir à un sentiment éternel ? Oui et non dirai-je. Non parce qu'avec vous comme avec les personnes qui étaient venues m'écouter à la Maison d'Amérique latine, je voudrais évoquer une retombée paradoxale de cet amour de l'amour.

Je m'étais servi, pour en parler, d'un roman qui a eu un succès étonnant ces dernières années. C'est une sorte de best-seller qui a été traduit dans un grand nombre de langues étrangères, et qui a été adapté au théâtre, alors que par ailleurs, il faut bien le dire, ce roman est assez nul. Mais souvent ce sont les ouvrages de ce genre qui en disent beaucoup sur les discours qui régissent notre monde. Ce livre, de Grégoire Delacourt, s'appelle : *La liste de mes envies*. Qu'est-ce que ce livre véhicule pour être ainsi apprécié, y compris – je m'en suis étonné – par la personne qui me l'a conseillé, et qui n'est pourtant pas inculte.

De quoi s'agit-il dans ce livre ? Une femme, qui a une vie modeste, achète un jour, exceptionnellement, poussée par des amis, un bulletin de

l'Euro millions. Elle s'en désintéresse totalement jusqu'au jour où elle apprend, tout à fait par hasard, que le gagnant est quelqu'un de sa ville, et qu'à quatre jours de la péremption il n'a pas présenté son bulletin. Évidemment le gagnant c'est elle, et c'est là que débute en fait l'histoire.

C'est qu'elle va bien chercher le chèque, mais qu'elle n'en parle à personne. Même pas à son époux. Elle ne dépose pas le chèque à sa banque. Et elle va plutôt commencer à s'interroger sur ce dont elle a vraiment envie. Elle cherche à faire — c'est le titre du livre — la liste de ses envies. Et en fait peu à peu elle va se demander quels sont ses vrais **besoins**. Au terme de ce questionnement aurait elle été déposer le chèque à la banque ? C'est vraisemblable quoique cela ne soit pas sûr. Toujours est-il qu'avant qu'elle le fasse le chèque disparaît. Il a été volé par son époux, qui a deviné toute l'histoire, et qui n'a eu aucun mal à transformer le Jocelyne qui est le prénom de sa femme en Jocelyn, son propre prénom. Il a volé le chèque et il a disparu.

Dès lors il ne s'agit évidemment pas d'un livre sur la société de consommation, mais d'un livre sur l'amour, parce que, au fond, le vrai besoin que l'auteur attribue à Jocelyne c'est l'amour. Et son mari, malgré quelques défauts, satisfaisait apparemment son besoin d'aimer, même si lui-même, en secret, rêvait apparemment de trouver un jour, grâce à l'argent, une existence plus facile, et la possibilité de nombreuses séductions. Mais entre-temps, par sa simple présence affectueuse, le mari a satisfait, pourrait-on dire, le besoin d'amour de sa femme.

Disons, puisque je parle de besoins, que cette femme qui n'a guère de désirs ou d'ambition sociale, il l'a, à lui tout seul, nourrie affectivement… Et je dirai aussi que par ailleurs, dans ce contexte, l'identité presque complète des prénoms n'est pas anodine. L'idéal de l'amour, dans ce monde-là, c'est que chaque Jocelyne ait son Jocelyn : quelqu'un de presque identique, en qui on trouve tout, et à qui, bien sûr, on puisse faire la confiance la plus absolue.

Nous sommes peut-être en état de comprendre à présent pourquoi ce livre dont je viens de vous parler est tellement apprécié, par un lectorat si nombreux. C'est qu'il joue aussi sur l'autre versant d'une telle croyance en l'amour, d'un tel amour de l'amour. C'est qu'évidemment un tel absolu est tout prêt à se retourner, et que l'être le plus aimé, celui dont on attend tout, on craint peut-être en même temps qu'il vienne à manquer. Ou plutôt on craint qu'il ne trahisse, qu'il vole, qu'il abandonne. Bref l'ange dissimule à peine le démon.

Je dois dire d'ailleurs que la personne qui m'a conseillé ce livre, une femme, a peut-être cette perception des hommes. Les plus angéliques apparemment seraient les plus démoniaques. Mais je n'en dirai pas plus là-dessus. Même si je n'y étais pas poussé par la discrétion, je n'insisterai pas sur cet aspect relatif à cette personne particulière, parce que mon idée c'est qu'une certaine forme contemporaine de l'amour de l'amour s'accompagne assez aisément de la paranoïa, qui prend tant de place dans le monde contemporain. La personne qui m'a conseillé le livre n'est pas paranoïaque

Mais elle est bien prise dans ce discours contemporain.

Qu'est-ce que je trouve particulièrement contemporain dans ce que je viens de décrire ? Je ne vais pas avoir trop de temps pour le développer. À la maison d'Amérique latine j'avais trouvé un biais pour le faire saisir. Je m'étais référé à une tout autre idée de l'amour, celle que l'on trouvait dans les plus belles sambas et bossas-novas des années cinquante et 60. La samba

n'est vraiment la samba, l'amour n'est vraiment l'amour, que s'il intègre quelque chose de triste. En français nous disons – ou nous disions, naguère — il n'y a pas d'amour heureux. Et cette limite mise sur la foi en l'amour évitait sans doute son retournement en haine paranoïaque de l'autre. Ce retour cinquante ans en arrière me servait donc pour tenter de spécifier, par opposition, où était la modernité dont je parlais.

Faut-il alors terminer sur cette version de l'actuel, tout aussi peu encourageante que la volonté de jouir à tout prix de la jouissance objectale ? Faut-il terminer sur cette représentation de l'amour qui se mue si vite en haine ? Je crois que là aussi il ne faut pas simplifier. Il faut peut-être plutôt se demander si, au-delà de cette présentation de l'amour que j'ai mise en relief, il n'y aurait pas aussi, dans l'amour de l'amour aujourd'hui, l'expression d'un désir de dépasser l'inconsistance des jouissances instantanées.

Pour développer cela, je pourrais m'appuyer sur quelque chose que Lacan a dit sur l'amour, quelque chose qui vient très tôt dans son séminaire. C'est en fait dans le séminaire 1. La première fois donc que dans son séminaire Lacan risque un développement sur l'amour comment le présente-t-il ? Eh bien il dit que c'est une des passions de l'être. Je laisserai de côté le fait que pour lui il y a trois passions de l'être, l'amour, la haine, et l'ignorance. Mais en quoi l'amour est-il une passion de l'être ? Eh bien ce n'est pas trop difficile à saisir. Quand nous aimons nous pensons aller au-delà de l'apparence, au-delà du semblant. Nous voulons saisir l'Autre dans sa vérité, nous voulons nous-même nous montrer sous le jour le plus vrai.

Évidemment — Et je crois que j'ai parlé de ça — Cet investissement totalitaire peut avoir les conséquences les plus néfastes. Mais attachons-nous, non pas à ses conséquences, mais à ses causes, et cela en tentant d'être attentif à ce qui se passe dans notre modernité. Comment lire l'exaltation de l'amour aujourd'hui ? Est-ce une façon de méconnaître le tissu complexe des singularités du désir ? Ou bien est-ce que ça ne peut pas se soutenir de l'espoir d'atteindre un réel un peu plus consistant que celui que propose la mobilité trop grande du désir dans le monde contemporain ?

Si c'était le cas cette passion, qui vise l'Être, répondrait à une attente spécifique du sujet humain, et cette attente, quoi que nous puissions en penser, nous ne pouvons pas la confondre avec une jouissance de l'actuel. Elle ne se confond pas avec le flash du toxicomane, ni avec le binge drinking, et sans doute ne faut-il pas trop tarder à nous en occuper, si nous ne voulons pas que nos analyses soient trop datées.

Élisabeth De Franceschi

«Jouis-sens II»

Jouissance et sens, jouissance dans le sens, donc, mais surtout jouissance qui prend une distance par rapport au sens. Ivresse des mots, chez les orateurs, ou aussi dans la colère. Jouissance de l'analysant : « pourquoi est-ce qu'il reviendrait, vu la tâche où vous le mettez, si ça ne lui faisait pas un plaisir fou ? Outre qu'en plus, souvent, il en remet, à savoir qu'il faut qu'il fasse encore d'autres tâches pour satisfaire à votre analyse. Il se jouit de quelque chose, et non pas du tout se "jesouit" », alors qu'au même moment il se plaint « de ne pas être conforme à l'être social, à savoir qu'il y ait quelque chose qui se mette en travers. Et justement, de ce que quelque chose se mette en travers, c'est ça qu'il aperçoit comme symptôme, comme tel symptomatique du réel. [...] Alors où se loge ce "ça se jouit" dans mes registres catégoriques de l'imaginaire, du symbolique et du réel ? » , s'interroge Lacan.

Au cours de ma précédente intervention, j'ai évoqué la distinction entre plaisir et jouissance.

La jouissance va plus loin que le « simple » plaisir ; ce n'est pas une question de quantité, de surplus : une frontière ou une barrière a été franchie, nous sommes passés dans une dimension autre. Si le terme « jouissance » peut traduire une intempérance (un « excédent »), l'accès à la jouissance est un « pas au-delà »[1] du principe du plaisir, un « outrepas », un « excéder » qui peut témoigner d'une transgression, et comporter une souffrance par exemple.

1 Voir le titre choisi par Maurice Blanchot pour un de ses ouvrages : *Le pas au-delà* (Gallimard).

Nous savons qu'un objet est susceptible de passer du statut d'objet de plaisir à celui de condition de la jouissance : c'est ainsi qu'une « passade » peut virer à la « passion ».

La jouissance rend « accro », donc fait commandement : « jouis », puis « jouis encore », dit ce commandement. Impératif qui nous paraît provenir de l'extérieur, peut-être dans la mesure où dans notre rapport à notre jouissance personnelle, singulière, cette dernière nous paraît elle-même, du moins à certains moments, bizarre, étrangère : « est-ce moi qui jouis de cela », ou « de cette façon-là » ?

De fait la singularité pour chacun de sa jouissance propre, irréductible, engendre un étonnement douloureux inaugurant un auto-questionnement : « pourquoi est-ce que j'aime ça (ou : cette personne-là) ? Qu'est-ce que j'y trouve (qu'est-ce que je lui trouve) ? C'est de ça que je jouis ? » De telles interrogations portent sur l'objet de la jouissance : objet singulier, parfois même trivial, à quoi ma jouissance vient s'accrocher au point que c'est

cet objet-là, pas un autre, qui conditionne mon jouir[2]. D'autres interrogations surviennent : « pourquoi est-ce que je jouis comme ça, de cette façon-là ? Est-ce bien moi qui jouis là ? » ; ces questions-là, elles, renvoient à l'être du sujet lui-même, et en tout cas à une jouissance sans objet, donc peut-être, à l'être ou à la nature de la jouissance. Cet autoquestionnement est aussi pour le sujet un questionnement sur son identité : « dis-moi comment tu jouis », ou « de quoi tu jouis », et « je te dirai qui tu es » : le mode de jouissance fonctionnant comme principe d'identification, voire de reconnaissance intersubjective.

2 C'est ce que dit crûment la dernière phrase d'*Un amour de Swann* : « Dire que j'ai gâché des années de ma vie, que j'ai voulu mourir, que j'ai eu mon plus grand amour, pour une femme qui ne me plaisait pas, qui n'était pas mon genre ! » (Marcel Proust, *A la recherche du temps perdu*, Gallimard, « bibliothèque de la Pléiade », 1954, tome I, p. 382).

Il y a une évidence du rapport entre la jouissance et la compulsion de répétition, c'est-à-dire entre la jouissance et la pulsion de mort (mais il est vrai que le plaisir et le besoin font aussi l'objet de conduites de répétition, vrai aussi qu'il est de la nature de la pulsion d'être liée à la répétition).

Pour nous, arrière-petits-enfants de Sigmund Freud, la jouissance reste corrélée à la notion de danger, à cause de l'excès qu'elle comporte. Donc : à « bon » plaisir », « mauvaise » jouissance ?

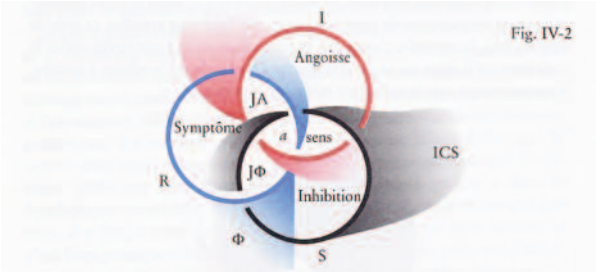
Si chez le parlêtre le désir et le plaisir sont constamment pris dans le réseau langagier, dans le réseau des signifiants, qu'en est-il en ce qui concerne la jouissance ? Cette dernière paraît mettre le corps en jeu plus directement ou autrement que le plaisir, ceci en tant que le corps est « substance jouissante », substance qui « se jouit », dans l'impersonnalité.

Le titre de notre séminaire : « jouissance (s) de l'actuel », fait appel à un pluriel au moins potentiel. Pour sa part, Lacan distingue plusieurs jouissances, mais n'a jamais renoncé à parler de « la jouissance » au singulier.

Le noyau de la jouissance dans son rapport aux différentes jouissances : le nœud borroméen

De l'idée de la jouissance logeant dans un lieu vide (comme l'est le tombeau du Christ au matin de la Résurrection), ne peut-on passer à celle de la jouissance comme lieu, et comme lieu vide ?

Considérons le schéma du nœud borroméen à trois dans *RSI* (leçon du 21 janvier 1975)[3] :



3 Séminaire XXII, *R.S.I.*, leçon IV, 21 janvier 1975, figure IV-2, édition ALI 1999, p. 58.

Le nœud borroméen peut être défini comme une articulation d'espaces vides.

Le nœud borroméen à trois présenté par Lacan au début des années 1970 anticipe sur la situation que nous connaissons actuellement, dans notre société marquée par le déclin et même parfois l'absence de Nom-du-Père[4].

4 Charles Melman, « Psychanalyse et psychiatrie », conférence d'octobre 2012 à Sainte-Anne, transcription par Pierre Marchal (sur le site de l'AFB) :
Melman constate « un désinvestissement relatif des savoirs (…) et un privilège accordé justement à une jouissance qui est suscitée bien moins par l'écriture dans l'inconscient de ce qui serait refoulé que par la série d'expériences sensorielles. Autrement dit, par des expériences de séduction, serait-ce à l'endroit d'objets, opérées par nos jeunes », notamment en ce qui concerne « l'introduction aussi bien à la sexualité qu'à la jouissance en général ». Dès lors « une limitation, une limite de la jouissance n'est plus marquée, inscrite que par la tolérance corporelle – jusqu'à plus soif : tant que le corps peut le supporter, jusqu'à ce que la conscience soit abolie ». Melman relève d'autre part « les manifestations plurielles et nombreuses d'une sexualité qui n'est plus dépendante d'aucun érotisme. Sexualité que l'on

Avec l'introduction du nœud borroméen (à trois ou à quatre), il n'est question ni de porter un quelconque jugement de valeur sur la jouissance, ni d'évoquer les possibles dangers qui seraient liés à cette dernière. De même

peut-on dire que la jouissance est *dés-affectée*.

Le croquis du nœud borroméen à trois mis à plat fait visualiser trois types ou modalités de jouissance, correspondant à trois espaces ou champs, chacun de ces champs étant « amputé »[5], c'est-à-dire que nous pouvons le considérer comme « décomplété » – manière de désigner l'incomplétude de chacune des modalités de jouissance. Ces champs sont situés à l'articulation de deux registres, de deux « consistances » – on pourrait dire aussi qu'ils permettent, qu'ils réalisent l'articulation entre deux registres, à l'exclusion du troisième.

- la jouissance Autre, **JA,** placée au joint du Réel et de l'Imaginaire[6], est « amputée » de la part de Symbolique soustraite par l'objet *a* : elle est hors langage.

L'expression « jouissance Autre » reçoit deux acceptions.

C'est d'abord la jouissance du corps, dite aussi par Lacan « jouissance de la vie »[7] ; la référence de cette jouissance Autre est la jouissance première de tout le corps : jouissance d'avant la parole, d'avant lalangue, jouissance liée à la Chose. Cette modalité de jouissance est peut-être présente dans l'autisme. D'aucuns la nomment jouissance de l'être.

L'expression « jouissance Autre » renvoie aussi à la jouissance dite féminine (jouissance de l'Autre sexe, toujours féminin) – conçue par Lacan comme « supplémentaire à la jouissance phallique »[8] : jouissance hors langage, « folle », « énigmatique » –, ainsi qu'à l'extase (mystique et dans la transe).

La jouissance Autre semble échapper aux lois du signifiant[9] ; c'est ainsi qu'en ce qui concerne la toxicomanie (un peu comme dans la mystique), les témoignages insistent tous sur l'indicible, sur la difficulté ou l'impossibilité du verbe à décrire ce qui est vécu : ceci, tant pour ce qui a trait à l'effet de la drogue que pour ce qui se rapporte à l'effet du manque.

Le caractère d'infinitude de la jouissance Autre est pourtant celui-là même de la chaîne signifiante : c'est ce qui apparaît dans l'équivoque entre jouissance Autre et jouissance de l'Autre (parfois écrite par Lacan J$\cancel{A}$[10]), lieu des signifiants.

Cependant dans le séminaire *D'un Autre à l'autre*, Lacan a défini l'Autre comme « un terrain nettoyé de la jouissance »[11]. Dans le séminaire XXIII, *Le Sinthome*, il conclura qu'il n'y a pas de jouissance de l'Autre[12] : de fait, constate-t-il, il n'y a pas d'Autre de l'Autre ; et « au Symbolique, lieu de l'Autre comme tel, rien n'est opposé ». Existe seulement la jouissance Autre.

J'observe d'autre part que le caractère d'infinitude de la jouissance Autre est en quelque sorte « borné » par la finitude de la jouissance phallique (et de la fonction phallique).

En effet, si Lacan a pu dire que la femme n'est « pas-toute » dans la jouissance phallique, on pourrait dire inversement qu'elle n'est « pas-toute » dans la jouissance Autre. Jouissance Autre et jouissance phallique, malgré leur hétérogénéité, se définissent donc l'une par l'autre : chacune renvoie à l'autre, affronte l'autre ou tourne autour de l'autre – ou encore, complémente l'autre ; aucune des deux ne nous présente une positivité absolue ou une négativité absolue.

pourrait qualifier d'organes et où l'identité sexuelle ne constitue plus cette sorte de point fixe, de limite qui pouvait jusque là se produire ». Melman observe que « ce que Lacan venait inscrire avec le nœud borroméen à trois » semble « presque trop bien répondre aux manifestations nouvelles de la vie psychique. Avec une exception évidemment majeure : c'est que le nœud borroméen est construit sur ce trou central générateur de la chute de l'objet. Ce trou que le signifiant met en place dans le réel » a fonction de « générateur de la sexualisation des objets qui viennent y choir », or, souligne Melman, « dans ces expériences diverses que je viens d'évoquer, l'objet n'est présent, dans le meilleur des cas, qu'à titre transitionnel » ; et Melman évoque alors « cet objet dont on ne jouit de la perte qu'à la condition de savoir qu'on pourra toujours le faire revenir. Autrement dit, privation qui n'est jamais que temporaire et qui semble rythmer aujourd'hui, non seulement les modalités d'un rapport à l'objet, mais aussi les modalités des rapports du couple. »

5 Henri Frignet, article « Nœud », dans le *Dictionnaire de la psychanalyse* sous la direction de Roland Chemama et Bernard Vandermersch, Larousse.

6 Ce que Lacan dit aussi d'une autre manière dans « la Troisième » : « lui, le corps, s'introduit dans l'économie de la jouissance (…) par l'image du corps ».

7 « La Troisième ».

8 » Roland Chemama, *La jouissance, enjeux et paradoxes*, Erès, « Humus », 2007, p. 120.

9 « Un mystique trouve peut-être, dans son extase, une femme trouve sans doute, dans sa jouissance sexuelle, une ouverture sur une satisfaction qui n'implique nul objet (…). Et ce qui ferait qu'on se trouve ici au-delà du phallus, c'est que ce « nul objet » n'est pas vécu comme une perte. Peut-être ce qu'on dit, ordinairement, de la jouissance féminine, le fait qu'elle n'est pas réductible à une jouissance d'organe, qu'elle n'est pas aussi localisable et ponctuelle, ne fait-il que traduire, de façon imparfaite, la dimension d'une jouissance qui est par nature « sans objet ». Et c'est parce qu'elle n'est pas attachée à un objet désignable qu'elle apparaît comme indicible » (Roland Chemama, *La jouissance, enjeux et paradoxes*, p. 112).

10 Voir le séminaire XXIII, *Le sinthome*, leçon III, 16 décembre 1975, éd. ALI 2012, p. 65.

11 Séminaire XVI, *D'un Autre à l'autre*, leçon XIV, 12 mars 1969, édition ALI 2002, p. 215 : « Le prochain, c'est l'imminence intolérable de la jouissance. L'Autre n'en est que le terre-plein nettoyé » (…) C'est justement ça, c'est un terrain nettoyé de la jouissance ». En effet, fait observer Roland Chemama, « dès lors que nous parlons nous n'avons pas d'accès direct à ce qui pour nous constituerait la jouissance de la Chose » (Roland Chemama, *La jouissance, enjeux et paradoxes*, p. 160).

12 Selon Lacan, « le désir vient

Reprenant les analyses de Lacan, Braunstein assimile la jouissance de l'Autre à la jouissance de l'être, dont l'inscription serait « ineffable et au-delà du Symbolique, attribution imaginaire, nous la posons comme jouissance de l'Autre, d'un Autre ravageur qui réapparaît dans le Réel à cause du défaut d'inscription du Nom-du-Père (forclusion) »[13].

Pour Braunstein, les deux « jouissances hors langage » – la jouissance de l'être (ou de la Chose) et la jouissance de l'Autre comme Autre sexe – sont séparées ou délimitées par la coupure de la castration, réalisée par l'introduction du signifiant phallique « et de ce qui le représente dans le champ du prononçable »[14], c'est-à-dire le Nom-du-Père : la jouissance de l'être étant antérieure à la coupure, et la jouissance de l'Autre, ineffable également, se situant au-delà de cette coupure. Les deux jouissances du corps, à la fois en continuité et en opposition, seraient ainsi « séparées par la parolisation phallifiante »[15]. La coupure de la castration « fait que la substance des deux jouissances du corps est la même mais qu'elles ne sont pas la même chose et que l'on ne peut passer de l'une à l'autre sans rompre une discontinuité qui leur est essentielle »[16].

- La jouissance phallique, **J j**(jouissance d'organe, « anomalique à la jouissance du corps »[17], hors corps – donc hors Imaginaire –, mais qui est aussi bien autre chose qu'une jouissance d'organe), est articulée au signifiant, au langage et au semblant, donc à ce mode d'appréhension que nous appelons notre rapport à la réalité. Si Lacan définit le langage comme « l'appareil de la jouissance »[18], Braunstein parle de la « parolisation de la jouissance que le signifiant convoque », et même d'un transfert de la jouissance du corps sur la parole[19].

La jouissance phallique est celle qui fait sentir le mieux le caractère de finitude de la jouissance[20]. Le langage « produit l'opposition et la différenciation des trois jouissances », tout en marquant « l'impossible de la jouissance absolue et le possible relatif qui s'instaure par son intervention»[21].

Cette jouissance se situe au joint du Réel et du Symbolique ; son champ est « amputé » de la part d'Imaginaire soustraite par l'objet *a*[22] : la jouissance phallique « répudie » tout Imaginaire[23]. Peut-être faudrait-il la concevoir comme un substitut, un *ersatz* de la jouissance Autre ? Pouvons-nous dire que la jouissance phallique serait le résultat de la métamorphose de la jouissance Autre (jouissance de la Chose, ou de la vie, ou de l'être, ou du corps, hors langage) ? À partir de la distinction entre j(« petit j», j minuscule, qui renvoie au signifiant imaginaire, au phallus comme signifiant du désir) et F(« grand F», F majuscule, « signifiant de la jouissance qui, habilitant la fonction du Nom-du-Père, condamne les portes de la jouissance de l'être »[24]), Braunstein conçoit cette jouissance comme une zone intermédiaire entre la jouissance de l'être et la jouissance Autre, laquelle excède la signification et la fonction phallique.

- **sens** : son aire est située au joint du Symbolique et de l'Imaginaire ; le champ du sens est « amputé » de la part de Réel soustraite par l'objet *a* : de sorte que si l'on peut dire que le Réel est hors sens, on peut considérer inversement que le sens est hors Réel ; le sens renvoie au langage comme texture, à la chaîne signifiante, à l'institution des objets de la réalité, à l'accord dans la parole. N'y a-t-il pas une jouissance propre au sens (« jouis sens »),

de l'Autre et la jouissance est du côté de la Chose » (« Du "Trieb" de Freud, dans les *Écrits,* p. 853). Voir aussi le séminaire XXIII, *Le Sinthome*, leçon III, édition ALI 2012, p. 65.

13 Nestor Braunstein, *La jouissance, un concept lacanien*, Erès, 2005, p. 100.

14 Nestor Braunstein, *La jouissance, un concept lacanien*, p. 146 et 147.

15 Nestor Braunstein, *La jouissance, un concept lacanien*, p. 143.

16 Nestor Braunstein, *La jouissance, un concept lacanien*, p. 147.

17 « La Troisième ».

18 « La réalité est abordée avec les appareils de la jouissance », or « d'appareil il n'y en a pas d'autre que le langage. C'est comme ça que chez l'être parlant la jouissance est appareillée » (séminaire XX, *Encore*, leçon VI, 13 février 1973, édition ALI 2009, p. 103).

19 Nestor Braunstein, *La jouissance, un concept lacanien*, p. 99 et p. 100.

20 « La fonction phallique, c'est la fonction de la castration, c'est-à-dire la fonction même de la limite. La jouissance phallique, c'est la forme que peut prendre la jouissance dès lors qu'elle prend en compte cette limitation » (Roland Chemama, *La jouissance, enjeux et paradoxes*, p. 76).

21 Nestor Braunstein, *La jouissance, un concept lacanien*, p. 147.

22 Henri Frignet, article « Nœud ».

23 V Nestor Braunstein, *La jouissance, un concept lacanien*, p. 101.

24 Nestor Braunstein, *La jouissance, un concept lacanien*, p. 101.

et pas seulement au langage en tant que système de signifiants ?

Nous percevons que les trois « jouissances » s'articulent l'une à l'autre, s'adossent l'une à l'autre. Chacune pointe vers la consistance qui lui est opposée (Imaginaire pour la jouissance phallique ; Réel pour le sens ; Symbolique pour la jouissance Autre) ; le croquis du nœud borroméen à trois permet également de visualiser les relations de voisinage entre les jouissances.

Mais elles sont aussi toutes les trois « appendues » (le terme est de Patrick Valas[25]) à l'objet *a,* qui fonctionne en quelque sorte comme intermédiaire (peut-être comme médiateur) entre les trois jouissances, et qui constitue pour ainsi dire le centre de la « toile » formée par le nœud borroméen : là se trouve peut-être le « noyau » de la jouissance, son « noyau élaborable » dit Lacan dans « la Troisième » : noyau à la fois originaire et « élaborable » aussi bien qu'élaborant pour la jouissance.

- en effet, au centre du nœud à trois, se découvre une « zone de triple superposition du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire »[26] : la zone de **l'objet *a***, dit aussi **plus-de-jouir** (« plus » signifiant peut-être « surplus », mais pouvant également marquer la cessation, la fin de la jouissance, la renonciation à la jouissance[27]) ou *Mehrlust.* Toute jouissance « suppose » cet objet et vient buter sur ce dernier, qui lui assigne une limite ; l'objet *a* (cause du désir et cause de la répétition) est la condition de toute jouissance[28] (le signifiant, lui, étant à la fois « la cause de la jouissance » et « ce qui fait halte à la jouissance »[29]).

La jouissance perdue est cause de la répétition. Ce qui se répète est quelque chose qui aboutit toujours à un ratage (et il en va de même pour la jouissance du symptôme, à ceci près que le symptôme est « un nœud de signifiants »[30]). Cette jouissance perdue est la jouissance inter-dite au parlêtre (celui qui parle) précisément par la prise opérée par l'entrée dans le langage : « la jouissance, d'être prise, barrée, négativée par le signifiant, devient la *jouissance phallique*, liée à la fonction qui détermine la signification […] La jouissance de l'Autre est interdite », explique Patrick Valas[31].

Il y aurait donc un jeu de substitution possible d'une jouissance à une autre (ce qui impliquerait par exemple l'idée de jouissance *ersatz*), ou même, une métamorphose de la jouissance. Mais on pourrait sans doute dire également qu'une jouissance ne va pas sans l'autre ; « derrière » la jouissance phallique, n'y aurait-il pas une trace ou un « reste » de jouissance de l'être ? Peut-être l'objet *a* est-il cette trace ? Nous savons qu'à un moment donné, Lacan a vu en l'objet *a* un « équivalent »[32] de la jouissance.

Des places sont délimitées par le nœud borroméen. L'objet *a* est central : il sépare les trois jouissances, ou fait pont entre elles (mais un pont qui serait un trou : lui aussi est vide, ou est un vide). Selon Patrick Valas, il définit « l'être de jouissance du sujet »[33]. Lacan déclare : « c'est sur cette place du plus-de-jouir que se branche toute jouissance »[34].

Ainsi peut-on considérer que l'interdit qui fonde la castration (opération que nous lions au Nom-du-Père), cet interdit porte sur une part de jouissance, qui serait non seulement celle de la Chose, mais encore celle de l'organisme (jouissance du corps propre en quelque sorte, dans sa présence animale, distincte de celle du corps « humanisé » : en effet, le corps humanisé se

25 Patrick Valas, « De la jouissance et des discours (B) ».

26 Nestor Braunstein, *La jouissance, un concept lacanien*, p. 100.

27 Séminaire XVI, *D'un Autre à l'autre*, leçon, I, 13 novembre 1968, édition ALI 2002, p. 15 : la fonction du *plus de jouir* « apparaît par le fait du discours parce que ce qu'elle démontre, c'est, dans la renonciation à la jouissance, un effet du discours lui-même (…) Le discours détient les moyens de jouir en tant qu'il implique le sujet. (…) Le *plus de jouir* tient à l'énonciation, donc est produit par le discours ».

28 « L'étrange est ce lien qui fait qu'une jouissance, quelle qu'elle soit, le suppose, cet objet, et qu'ainsi le plus-de-jouir, puisque c'est ainsi que j'ai cru pouvoir désigner sa place, soit au regard d'aucune jouissance, sa condition » (« La Troisième »).

29 Séminaire XX, *Encore*, leçon III, 19 décembre 1972, édition ALI 2009, p. 64 et p. 65.

30 « Télévision », *Autres écrits,* Seuil, p. 516.

31 Patrick Valas, « Du mythe de la pulsion au réel de la jouissance ».

32 Séminaire XVI, *D'un Autre à l'autre,* leçon IX, 29 janvier 1969, édition ALI 2002, p. 135 : « ce *a* dans lequel seul peut être saisi ce qu'il en est de la jouissance par rapport à ce qui se crée de l'apparition d'une perte ». Leçon XVI, 26 mars 1969, édition ALI 2002, p. 244 : « ce qui fait de l'objet *a* ce quelque chose qui peut fonctionner comme équivalent de la jouissance, c'est une structure topologique », puis, page suivante, l'objet *a*, en clinique, est dit par Lacan « en posture de fonctionner comme lieu de capture de la jouissance ». Voir aussi Roland Chemama, *La jouissance, enjeux et paradoxes*, p. 127.

33 Patrick Valas, « De la jouissance et des discours (B) ».

34 « La Troisième ».

présente comme une surface d'inscription du signifiant – c'est même par là qu'il est humanisé ; voir la paralysie hystérique par exemple). Cependant, toujours selon Patrick Valas, l'objet *a* aurait fonction de « récupérateur de jouissance » : « la jouissance fait aussi retour sous la forme de ce qu'il en reste sous la forme de *l'objet petit a* qui témoigne de cette perte, mais où un *plus-de-jouir* est à saisir non pas dans le dire mais dans les *inter-dits*, les intervalles du dit. Soit une jouissance qui n'est pas réductible à la fonction phallique […] La jouissance de l'Autre est interdite, mais la jouissance phallique, soit la jouissance liée au signifiant, est accessible au sujet, avec un *plus-de-jouir* dans l'objet *a* »[35].

35 Patrick Valas, « Du mythe de la pulsion au réel de la jouissance ».

Question : l'interprétation analytique a-t-elle effet de jouissance, ou effet sur la jouissance ? Patrick Valas, parlant des interprétations, écrit : « ce qui est incalculable de leurs effets est ce qui pour le sujet fera j'oui-sens de la jouissance. À cet égard l'interprétation pose plus une question qu'elle n'apporte une réponse en coordonnant un déchiffrage de sens au chiffrage nouveau de la jouissance ». Mais Lacan nous dit pour sa part : « l'interprétation n'est pas faite pour être comprise, elle est faite pour faire des vagues »[36].

36 Entretien avec des étudiants de la Yale University, 24 novembre 1975 (*Scilicet* 6/7, le Champ freudien, 1976, p. 35).

Ce qui permet de faire lien entre le jouir, le corps, le langage et le sens, c'est l'inconscient, par l'intermédiaire de lalangue (en un mot) ; dans « la Troisième », le terme « Réel » désigne parfois l'inconscient ; et « lalangue » dénomme cette langue privée entre le nourrisson et sa mère, langue dont chaque élément est jouissance, langue qui constitue un véritable « bain de jouissance », puisqu'elle est faite de la jouissance corporelle première, à laquelle elle se surajoute – ne pourrait-on dire qu'elle vient la « compléter », ou la « complémenter » ? Ce serait peut-être paradoxal.

« Ce n'est pas parce que l'inconscient est structuré comme un langage que lalangue n'ait pas à jouer contre son jouir, puisqu'elle s'est faite de ce jouir même. Le sujet supposé savoir qu'est l'analyste dans le transfert ne l'est pas supposé à tort s'il sait en quoi consiste l'inconscient d'être un savoir qui s'articule de lalangue, le corps qui là parle n'y étant noué que par le réel dont il se jouit. Mais le corps est à comprendre au naturel comme dénoué de ce réel qui, pour y exister au titre de faire sa jouissance, ne lui reste pas moins opaque. Il est l'abîme moins remarqué de ce que ce soit lalangue qui, cette jouissance, la civilise si j'ose dire, j'entends par là qu'elle la porte à son effet développé, celui par lequel le corps jouit d'objets dont le premier, celui que j'écris du *«a»*, est l'objet même, comme je le disais, dont il n'y a pas d'idée, d'idée comme telle, j'entends, sauf à le briser, cet objet, auquel cas ses morceaux sont identifiables corporellement et, comme éclats du corps, identifiés. Et c'est seulement par la psychanalyse, c'est en cela que cet objet fait le noyau élaborable de la jouissance, mais il ne tient qu'à l'existence du nœud, aux trois consistances de tores, de ronds de ficelle qui le constituent »[37].

37 « La Troisième ».

Lalangue « civilise » la jouissance première, c'est-à-dire qu'elle la transforme en satisfaction : une autre façon d'exprimer cela, serait de dire que « lalangue » tempère la jouissance première, qu'elle l'humanise. Ce passage en annonce un autre : le passage à la jouissance phallique et au sens. Il y aurait donc un jeu de mutations et de déplacements. Cependant nous ne parlerons pas de stades à ce propos.

J'ouis-sens : jouissance des mots proférés et des mots écrits.

La voix du rire signifie aussi qu'une jouissance (que la jouissance) est là, y compris dans son excès, que marque chez Homère le rire « inextinguible » des dieux : ce que nous appelons proprement le « rire homérique »[38] (ou le « fou rire »). Dans le rire, Nietzsche, Baudelaire, Bataille reconnaissent la voix inarticulée où l'homme joue de son être même, de la vie, du destin. Daniel Sibony évoque le rire de joie de l'enfant, « cette jubilation d'exister. Sans cause ni « justification » », ce qu'on peut rapprocher de la joie par laquelle « pour un instant, votre manque à être s'éclipse, et cette joie vous donne de quoi l'affronter s'il revient »[39].

Cette jouissance-là est au plus près de la ré-jouissance. Elle rejette dans les limbes la tristesse, que Lacan considère comme une « faute morale » : « à l'opposé de la tristesse », de l'ennui, de la morosité, de la « mauvaise humeur » – de la dépression et de l'angoisse –, « il y a le gay sçavoir, lequel est, lui, une vertu ». Cette vertu consiste à non pas à « comprendre » et à tenter de « piquer dans le sens », mais à « le raser d'aussi près qu'il se peut sans qu'il fasse glu pour cette vertu, pour cela jouir du déchiffrage, ce qui implique que le gay sçavoir n'en fasse au terme que la chute, le retour au péché ». Et cela « fait bon heur », un « bon heur » que le sujet trouve dans « sa dépendance de la structure », et où il « prend l'idée de la béatitude»[40].

Jouissance et sens, jouissance dans le sens, donc, mais surtout jouissance qui prend une distance par rapport au sens. Ivresse des mots, chez les orateurs, ou aussi dans la colère. Jouissance de l'analysant : « pourquoi est-ce qu'il reviendrait, vu la tâche où vous le mettez, si ça ne lui faisait pas un plaisir fou ? Outre qu'en plus, souvent, il en remet, à savoir qu'il faut qu'il fasse encore d'autres tâches pour satisfaire à votre analyse. Il se jouit de quelque chose, et non pas du tout se «jesouit» », alors qu'au même moment il se plaint « de ne pas être conforme à l'être social, à savoir qu'il y ait quelque chose qui se mette en travers. Et justement, de ce que quelque chose se mette en travers, c'est ça qu'il aperçoit comme symptôme, comme tel symptomatique du réel. […] Alors où se loge ce «ça se jouit» dans mes registres catégoriques de l'imaginaire, du symbolique et du réel ? »[41], s'interroge Lacan.

Dans le séminaire *Le Sinthome,* le nœud borroméen à quatre est mis en rapport avec la jouissance de l'écriture, en particulier dans un passage de la première leçon : Joyce « a écrit en anglais d'une façon telle que […] la langue anglaise n'existe plus. Elle avait déjà […] peu de consistance », mais Joyce y a « ajouté » quelque chose qu'il faudrait, comme le fait Philippe Sollers, écrire « l'élangues », à référer à « l'élation », qui est elle-même au principe de la manie[42]. L'élation (latin *elatio*, « action d'élever ») renvoie à l'exaltation et à l'exultation. On pense à *Finnegans Wake*, ultime ouvrage de Joyce, et à la façon si particulière, ponctuée de rires de plaisir, qu'avait Joyce de lire son texte à haute voix.

Est-ce à dire que la jouissance peut se lire, se déchiffrer ? Oui, elle « se déchiffre », écrit Lacan dans « Télévision »[43]. La déchiffrer, c'est réaliser le passage du corps à l'articulation signifiante, de la jouissance (jusqu'alors « « chiffrée, ignorée, ensevelie dans un corps extérieur à la parole »[44]) au discours. C'est ce travail qu'effectue l'inconscient : « l'inconscient freudien, qui opère par condensation et déplacement, c'est ce processus par lequel la jouissance, chiffrée, est déchiffrée et transportée au lien social, à la parole articu-

38 *Iliade*, I, 599, II, 270, et *Odyssée*, VIII, 326 ; dans ces deux cas, le rire ἄσβεστος, « retour à la raison, dans le plaisir et la joie : rire d'allégresse, de félicité, peut-être de soulagement. *Iliade,* chant I : Zeus et Héra se querellent parce que le roi des dieux a promis à Thétis d'avantager les Troyens. Héphaïstos détend l'atmosphère en remplaçant Ganymède dans son office d'échanson : voyant le dieu boiteux prendre la place du bel adolescent, les dieux éclatent d'un rire inextinguible tandis qu'Héphaïstos leur sert leur nectar : « Alors un rire inextinguible s'élève parmi les dieux fortunés quand ils voient Héphaïstos s'agiter avec effort pour les servir dans les palais célestes » – le dieu fait rire à cause de sa démarche de boiteux. *Odyssée*, chant VIII, 326 : Arès et Aphrodite sont surpris dans leur amour adultère, ce qui provoque la risée des dieux.

Voir inversement *Odyssée*, chant XX, 345-349, où le rire inextinguible des prétendants, qui viennent d'insister auprès de Télémaque, en présence d'Ulysse, afin qu'il conseille à sa mère de choisir le plus noble et le plus généreux d'entre eux, est dû à l'égarement de leur esprit – ils rient avec des mâchoires « étrangères » : « Télémaque parlait. Mais Pallas Athéna, égarant leur raison, les fit tous éclater d'un rire inextinguible. Leurs mâchoires riaient sans qu'ils sussent pourquoi ; les viandes qu'ils mangeaient se mettaient à saigner ; ils voulaient sangloter, les yeux emplis de larmes » (traduction de Victor Bérard, Les Belles Lettres, collection des Universités de France).

Platon (*République*, Livre III, 389 a) blâmait Homère pour avoir osé parler du « rire inextinguible des dieux », et il n'admettait pas non plus que des magistrats ou des hommes responsables cèdent au rire (le rire étant selon lui le signe d'une perte de maîtrise de soi).

Le rire scandaleux en appelle à celui d'une femme : Baubô, liée dans la tradition grecque aux mystères d'Éleusis, arrache à ses pleurs Déméter, désespérée par la perte de sa fille Perséphone, qui a été ravie par le roi des Enfers : se troussant jusqu'au nombril, Baubô montre une « origine du monde » qui fait rire Déméter. Baubô est cette « femme mythique dont le sexe béant rit – et fait rire ou effraie ». Ici, rire et obscénité ont partie liée ; cependant, ce que Baubô découvre en relevant sa robe devant Déméter déprimée, « ce n'est pas seulement son sexe, c'est son ventre en forme de visage rieur, celui de la Femme archaïque peut-être, mais superposé à l'image d'un enfant lui-même hilare qui se montre à l'entrée du vagin » (Daniel Sibony, *Le sens du rire et de l'humour*, Odile Jacob, 2010, p. 67). En Grèce ancienne, cette scène est rejouée rituellement au cours des cérémonies de mystères féminins concernant la mort et la renaissance.

39 Daniel Sibony, *Le sens du rire et de l'humour*, Odile Jacob, 2010, p. 192.

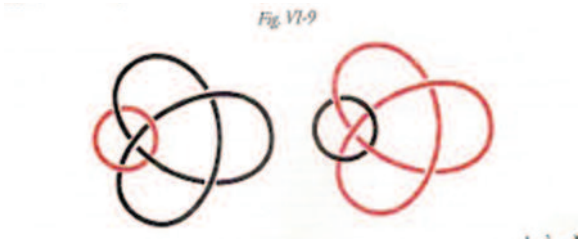
40 « Télévision », dans *Autres écrits*, Seuil, p. 526.

41 « La Troisième ».

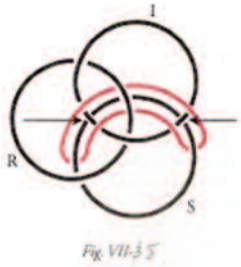
42 *Le Sinthome*, leçon I, 18

lée et dirigée, prête à se charger de sens pour celui qui écoute. Prête au malentendu […] La jouissance se glisse dans ce dire qui la déchiffre »[45]. De sorte que Lacan peut dire que « l'inconscient, c'est […] que l'être, en parlant, jouisse. Et […] ne veuille rien en savoir de plus », qu'il veuille « ne rien savoir du tout »[46], bien que cette jouissance du parler soit « insuffisante ». L'important, c'est que « là où ça parle, ça jouit »[47].

Dans le cas de Joyce, le sinthome vient redoubler le rond du symbolique ; il pourrait présenter une similarité avec le symptôme, mais il se distingue de ce dernier par son statut et sa fonction : il est ce qui fait tenir le nœud à quatre, ce qui « fait » le nœud ou ce qui « fait nœud ». Cependant je note que les jouissances n'apparaissent pas aisément dans le croquis du nœud à quatre. Pourtant, au vu d'un des nœuds décrits par Lacan à propos de Joyce (Imaginaire, « livre », Réel et Symbolique enlacés), on pourrait presque identifier le sinthome (comme rond quatrième) à la jouissance : la jouissance comme facteur d'unification (ou de réunification) et de structuration.



Leçon VI, 10 février 1976, figure VI-9, édition ALI 2012, p. 127 ; grâce à la boucle, qui supplée au « dénouement », « le nœud de trèfle, le *cloverleaf […]* ne s'en ira pas en floche ».



Leçon VII, 17 février 1976, figure VII-5, édition ALI 2012, p. 132 ; le sinthome est ici ce qui « conserve » le nœud à trois « dans une position telle qu'il ait l'air de faire nœud à trois ».

Leçon XI, fig. XI-4, édition ALI 2012 p. 196 ; « j'incarne l'*ego*, ici, l'*ego* comme correcteur » du « rapport manquant, de ce qui ne noue pas borroméennement à ce qui fait nœud de Réel et d'Inconscient, dans le cas de Joyce »]

novembre 1975, édition ALI 2012, p. 16.

43 Ce que Freud articule comme processus primaire dans l'inconscient, « ce n'est pas quelque chose qui se chiffre, mais qui se déchiffre. Je dis : la jouissance elle-même. Auquel cas elle ne fait pas énergie, et ne saurait s'inscrire comme telle » (« Télévision », dans *Autres écrits*, Seuil, p. 522).

44 Nestor Braunstein, *La jouissance, un concept lacanien*, p. 151.

45 Nestor Braunstein, *La jouissance, un concept lacanien*, p. 150 et p. 151.

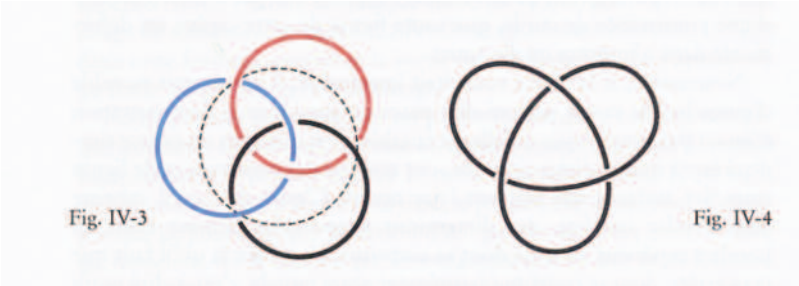
46 Séminaire XX, *Encore*, leçon XI, 8 mai 1973, édition ALI 2009, p. 186.

47 Séminaire XX, *Encore*, leçon XI, 8 mai 1973, édition ALI 2009, p. 196.

L'interchangeabilité des jouissances

Une hypothèse concerne donc le passage possible d'une jouissance à une autre, certaines jouissances pouvant être considérées comme *ersatz* d'une autre.

Autre hypothèse : dans chacune des différentes modalités de jouissance, se retrouveraient à des degrés divers les trois registres ou modalités de la jouissance : jouissance Autre, jouissance phallique et sens. En effet, de même que les trois consistances du nœud borroméen ne sont pas séparables, on doit pouvoir concevoir une « solidarité » ou un nouage (borroméen) des trois « jouissances » entre elles.



« si on part d'un nœud [figure IV-3]fait avec trois figures triviales (à savoir trois ronds), c'est quelque chose qui se désigne ou plutôt se dessine de ceci : c'est qu'à couper de cette façon quelque chose qui est, si on peut dire, le nœud borroméen lui-même, vous obtiendrez en conjoignant ce que vous avez coupé à chaque fois […] la figure propre d'un nœud au sens propre du mot » [figure IV-4]]

Y a-t-il une interchangeabilité des jouissances, ou des addictions ? En octobre dernier, un article du « Monde » intitulé « Toxicomanie et marché contemporain »[48] présentait trois ouvrages récemment parus : *Stéréoscopie,* de Marina de Van (Allia, septembre 2013), *Le Produit,* de Kevin Orr (Seuil, « Fiction et Cie », août 2013), *Le Roman de Boddah,* d'Héloïse Guay de Bellissen (Fayard, août 2013).

48 « Le Monde », 4 octobre 2013.

Dans ces ouvrages, la drogue, l'alcool, la cure, l'écriture apparaissent comme autant de possibilités d'addictions, de dépendances. Je suis donc allée y voir d'un peu plus près.

– *Stéréoscopie,* de Marina de Van, se présente comme un témoignage, écrit à la première personne, sur la lutte de la rédactrice contre sa dépendance à l'alcool et à la cocaïne. Mais le choix des moyens de cette lutte engendre une nouvelle addiction : « mon addiction à la vie médicale, à un dialogue serré grâce auquel ma santé croît en proportion de ma dévotion à des figures tutélaires » – jusqu'à trois figures (médecins et psychologue) se relaient auprès d'elle semble-t-il ; à ce « dialogue » (parfois faussé) s'ajoute la dépendance médicamenteuse. Marian de Van considère donc que dans son propre cas, à une addiction se substitue une autre addiction, certes moins nocive ; mais cela n'empêche pas les rechutes : « je continue de prendre mon neuroleptique, et de voir régulièrement Michaël, à qui je confie ma consommation de cocaïne, en la minimisant. Sous l'effet de cette discrétion dans mes aveux, ou d'une inclination fataliste générée par le contact aux dépendants, Michaël ne bronche pas. Il semble s'en remettre à mon contrôle. Je lui cache que je l'ai perdu. Mon avidité à consommer la poudre s'est réveillée intacte, violen-

te, harcelante, obsessionnelle. Elle me possède avec une puissance que je ne le lui laisse pas entrevoir, de crainte d'une nouvelle hospitalisation. […] Je veux jouir encore. Je crois avoir trouvé cette fontaine de jouissance dans la cocaïne »[49].

49 Maria de Van, *Stéréoscopie*, Allia, page 44.

S'il y a interchangeabilité des jouissances, ou des addictions, avec des revirements possibles, ce qu'on pourrait appeler la « pente addictive » n'est donc pas modifié.

– *Le Produit,* de Kevin Orr, seul de ces trois livres qui soit un premier ouvrage, est un récit à la première personne également, sous-titré « roman », mais rédigé comme un journal de bord, avec des dates (du 11 au 22 juin 2012) et même des indications d'heures. Ce texte relate le combat de son rédacteur contre sa toxicomanie : c'est le journal d'un sevrage, qui décrit en particulier les sensations si pénibles du manque. En lutte contre des « pulsions » incoercibles, le narrateur s'efforce de les dire pour trouver « des moyens de leur échapper… et si ce n'est d'arriver à les éradiquer (ça je n'y arriverai pas) au moins de les réduire et de les calmer ». « Leur intensité m'oblige », constate-t-il, « elles me font sentir mauvais. Parce que je voudrais leur être supérieur et les dominer et que je n'y parviens pas »[50]. Revenant sur son passé, il prend conscience que sa dépendance au produit a succédé à une période d'anorexie qu'il a traversée à l'adolescence, et se souvient aussi du sevrage de la tétine imposé jadis par sa mère. En ce cas aussi, une addiction a pris la place de la précédente, sans bénéfice évident.

50 Kevin Orr, *Le Produit*, Seuil, p. 24.

Reste donc à trouver ce qui pourrait procurer du plaisir au narrateur et atténuer sa souffrance sans le détruire. « Ne pas consommer !!! Ne pas consommer !!! Écrire », décide-t-il. « Se servir de l'écriture pour ne pas consommer ». De simple échappatoire au début du livre, l'écriture va peu à peu se muer en une nouvelle addiction et constituer une « solution » certes compulsive, mais vraisemblablement moins nocive que toutes les autres, dans la mesure où elle substitue, à l'aliénation de l'addiction toxicologique, le sentiment d'exister et d'être l'auteur de sa vie. « J'écrirai », décide le narrateur. « J'essayerai d'accomplir ce monologue interne où s'invente ma vie, MA vie, mon passé, mes pouvoirs, mes aspérités, mes souffrances, mes inexistants »[51]. Le récit chronologique, minuté, du combat contre le besoin tyrannique du produit, devient ainsi le « roman » de la naissance d'un écrivain. Cependant ce texte me paraît raté d'un point de vue littéraire : je le considère davantage comme un texte-béquille que comme ce qu'on pourrait appeler une œuvre. En outre l'écriture y est utilisée, instrumentalisée. Elle a fonction d'adjuvant me semble-t-il. Dès lors, l'écriture est-elle réduite à une fonction cathartique ? Peut-on dire qu'elle opère le sauvetage du rédacteur ? La fin du texte célèbre une victoire peut-être précaire : « LA VIE CONTINUE […] Dix jours sans produit, c'est l'éternité. C'est héroïque dans l'état où tu étais. Évidemment que ça l'est »[52] – à noter que le « produit » n'est jamais identifié.

51 Kevin Orr, *Le Produit*, Seuil, p. 199.

52 Kevin Orr, *Le Produit*, Seuil, p. 201.

Assistons-nous vraiment à la naissance d'un écrivain ? La « réponse » du rédacteur à cette question est ambiguë : « aujourd'hui j'ai eu cette idée que d'une façon indéniable, mon écriture se modifie avec cette expérience […] Mon expérience change, mon écriture change, mon intuition s'est modifiée aujourd'hui »[53].

53 Kevin Orr, *Le Produit*, Seuil, p. 30.

– *Le Roman de Boddah*, écrit par Héloïse Guay de Bellissen, est un récit romancé des derniers mois de la vie du chanteur et guitariste Kurt Cobain ; ce livre met en scène Kurt Cobain, son « double » (ami imaginaire datant de son enfance) nommé Boddah, et Courtney Love, compagne de Kurt Cobain, mère de leur enfant – elle aussi toxicomane, mais qui cherche à se sortir et à sortir Cobain de la dépendance, peut-être parce qu'elle est devenue mère. Se shooter, déclare le Cobain du *Roman de Boddah*, « c'est à la fois être amoureux, dans l'attente d'une seule chose, et se sentir enfin exister quand la dope entre dans vos veines et, ensuite, avoir envie de crever quand elle n'y est plus ». Ici, nous assistons à l'échec de l'élaboration ou de la sublimation de la souffrance par l'art : Kurt Cobain se suicide à l'âge de vingt-sept ans.

Voici donc trois textes centrés sur des thématiques similaires : la consommation d'un « produit » (qui conduit à l'addiction, à l'asservissement et à l'autodestruction), et la concurrence entre la littérature ou l'art et d'autres « plaisirs » plus immédiats et exclusifs – entre art, amour et drogues.

Dans le roman de Kevin Orr et dans le récit autobiographique de Marina de Van, l'élaboration, voire la sublimation, de la souffrance par l'art, constitue une étape décisive et (peut-être) salvatrice. Cependant la fin du roman de Kevin Orr me paraît illusoirement optimiste, tandis que la fin de l'ouvrage de Maria de Van suggère que rien n'a fondamentalement changé : le vœu de jouissance ne demande qu'à se réveiller, même si, comme l'écrit la narratrice, « le corps gauche et opaque de mes pulsions est devenu laiteux, lumineux, comme un fruit pâle et juteux », tandis que « mon esprit, affaibli dans ses défenses, est lui aussi devenu une masse d'eau vive, transparente, dont je n'arrive plus à cerner le contenu, à comprendre la cohérence, parce que ce contenu a disparu ou n'a jamais été ». De fait la narratrice, attablée à la terrasse d'un café de Tel-Aviv, se surprend à s'attacher au « point aveugle du soleil » que ses yeux « cherchent et fixent, avides d'un éblouissement où la rue se dissout, où je me dissous moi-même, où mes impressions psychiques cèdent, où ma parole s'éteint ». Cependant « cette résurgence redoutée » de sa « part malade » prend pour elle un sens nouveau : « celui d'une mise à nu, de la lumière, d'une forme de paix, d'une dépossession ivre […] Dans l'éblouissement du soleil, l'engourdissement d'une parole qui a épuisé le passé, j'éprouve une sensation d'éternité. L'avenir m'appartient[54]. D'autre part on ne peut que constater l'échec de la sublimation dans le parcours de Kurt Cobain, qui se suicide alors qu'il est parvenu au sommet de la gloire : *Le Roman de Boddah* assume la forme d'un récit fictionnel assuré par « l'ami imaginaire » d'une star de vingt-sept ans qui n'a pu mettre en mots sa dépendance et sa souffrance.

54 Maria de Van, *Stéréoscopie*, Allia, p. 142 et 143.

Qu'en est-il pour nous, lecteurs ? « Entre confession au lecteur et mise à distance d'une expérience, *Stéréoscopie* et *Le Produit* témoignent avant tout d'une confiance trouvée ou renouvelée dans les vertus libératoires du langage et de la littérature », note le journaliste du « Monde », observant aussi qu'ils pourraient contribuer à faire perdurer l'addiction du lecteur à « cette drogue douce mais puissante qu'est la littérature ».

Le virage d'une dépendance à une autre dépendance nous interroge sur

le « choix » de la jouissance, et sur notre responsabilité relativement à notre propre jouissance.

Avec les jeunes patients d'aujourd'hui, quel « levier » utiliser pour la cure ? Selon Melman, il est possible de trouver « une dialectisation de l'affaire qui viendrait pour eux, non pas réintroduire subrepticement, réinjecter un nom du père, mais […] qui leur permettrait de prendre la mesure de la façon dont, quoi qu'ils en pensent, leur jouissance reste marquée d'une dépendance à l'endroit du signifiant, du langage. Ne serait-ce qu'à vérifier, à cette occasion, que c'est par ce biais, avec ce qui va se passer avec le « psy », que quelque chose va opérer et qui […] ne va pas être du même type que ce qu'il en était dans les névroses dites classiques »[55].

55 Charles Melman, « Psychanalyse et psychiatrie », conférence octobre 2012 à Sainte Anne, transcription par Pierre Marchal (un texte paru sur le site de l'AFB).

Roland Gori

L'évaluation

Il existe des sociétés de normation, c'est-à-dire où les normes tombent du ciel si j'ose dire, elles sont transcendantales c'est-à-dire qu'elles existent avant toute normalisation. Ce sont les normes liées à la religion, les normes liées à la politique, aux grandes coutumes, les normes liées aux grands récits ; ce qui est formidable avec la démocratie c'est l'idée que finalement la bonne décision pour la cité n'est pas inscrite dans les textes religieux, pas inscrite dans les textes idéologiques, qu'elle n'est pas inscrite dans les récits des ancêtres ni dans la coutume. La bonne décision : on ne la connaît pas mais elle peut surgir d'un débat citoyen. Cela signifie, et c'est extraordinaire, que la démocratie est fondamentalement un éloge de la parole, c'est pourquoi aujourd'hui avec le discrédit jeté sur la parole au profit des savoirs non narratifs, (il n'y a pas que les chiffres), ce discrédit de la parole est une menace sur la démocratie, nous sommes dans ce que j'appelle aujourd'hui une forme dégénérée de démocratie : Une démocratie d'expertise et d'opinion.

Comme il s'agit d'un séminaire sur un thème particulier et pas simplement une conférence, je vais essayer de réagir à chaud sur ce que vous avez dit, Jacques et Jean Louis.

Le problème essentiel aujourd'hui est qu'il y a des formes de savoir et des pratiques qui ne sont pas acceptables, socialement, et le fait qu'elles ne soient pas acceptables socialement ne signifie pas qu'elles n'ont pas de validité épistémologique ou de consistance thérapeutique, cela veut dire simplement, si vous voulez, qu'il n'y a pas adéquation entre le trou des serrures si je puis dire et les clefs.

Pour le dire plus sérieusement avec Michel Foucault, les formes de savoir sont consubstantielles aux champs de pouvoir c'est-à-dire aux pratiques sociales.

Pour le dire encore autrement, ce n'est pas par hasard si entre le 4° et le 6°siècle av. J-C s'installent à Athènes les ferments de la démocratie, ailleurs aussi mais pour l'occident c'est là que ça se joue, ce n'est pas sans importance si ça s'installe au moment où le savoir prend une allure scientifique. Pour dire les choses autrement, lorsque se développe une certaine conception scientifique du monde, lorsque se développe une certaine intelligibilité mathématique du monde, cette capacité de rendre compte de l'uni-

N.B. : La retranscription de cette intervention n'a pas été relue par son auteur.

vers et du vivant, en termes de proportions, de mesure, d'égalité, etc., cette conception-là, cette forme de savoir, l'émergence de cette pensée rationnelle en Grèce est absolument inséparable de quelque chose qui s'appelle isonomia c'est-à-dire l'égalité et qui se met en œuvre dans la cité grecque. Je fais référence à Jean Pierre Vernant, grand helléniste comme vous le savez, la raison en Grèce a d'abord été de nature politique, c'est parce que l'isonomia : l'égalité, la mesure s'actualisait dans les pratiques sociales de la cité, que les humains qui y vivaient ont pu avoir cette conception du monde qui bien sûr s'incarnait aussi bien dans le savoir que dans les pratiques juridiques, dans les pratiques de l'art, dans l'architecture, la médecine, etc..,

Il y a quelque chose qui est ce caractère consubstantiel des formes de savoir et des formes de pouvoir.

Autre exemple que j'ai développé par ailleurs : ce n'est pas, n'importe quand, qu'on va découvrir et que s'est développé en médecine le point de vue physiologique qui va prévaloir sur le point de vue anatomique à une certaine époque, c'est un historien de la médecine, maître de Canguilhem, qui le dit explicitement : c'est au moment où il y a dans l'air quelque chose que cela se ressent au niveau social, ce n'est pas un point de vue statique, c'est un point de vue perspectiviste, ça s'appelle l'esprit baroque et l'esprit baroque, le style baroque ce n'est pas seulement dans l'art c'est un style anthropologique, et aussi une certaine vision du monde et une certaine manière d'ériger la figure anthropologique de l'humain. Donc ceci pour vous dire que la grande question que nous avons à nous poser aujourd'hui c'est : qu'est ce qui fait que certaines formes de savoir sont privilégiées par rapport à d'autres, qu'est ce qui fait que certaines pratiques éducatives ou thérapeutiques sont privilégiées par rapport à d'autres, est ce que c'est inhérent à l'effet scientifique majeur qui justifie le changement de paradigmes ? Ou alors est ce simplement un effet idéologique, il ne faut pas généraliser, mais j'ai tendance pour ma part à penser que dans un certain nombre de domaines dont le nôtre, la psychiatrie, la psychologie, la psychopathologie, c'est davantage du côté de l'idéologie que ça se joue, davantage du côté de ce qui est visiblement acceptable à un moment donné plutôt que du point de vue épistémologique.

Il va de soi que, depuis la découverte des psychotropes, quelque chose de formidable dans les années cinquante, depuis il n'y a eu aucune découverte majeure en psychiatrie, il y a eu des éléments importants du point de vue de la technique, comme l'imagerie fonctionnelle du cerveau, etc., il y a eu des recherches en génétique mais il n'y a pas eu d'événement scientifique majeur qui justifie par exemple le discrédit de la psychanalyse, le discrédit de la psychothérapie institutionnelle ou l'exclusion de la phénoménologie, absolument pas, ce sont pour d'autres raisons, liées à la rationalisation substantielle, à l'éthique, à d'autres valeurs comme le disait Max Weber plutôt qu'au champ de la science. C'est un point très important, j'ai fait à ce sujet un article intitulé : le mauvais genre. Si la psychanalyse, aujourd'hui est repoussée du champ d'influence de la culture, c'est parce qu'elle a mauvais genre : qu'est ce que cela veut dire ? C'est parce qu'elle est du genre narratif dans une société pilotée par le genre non narratif, par le savoir non narratif, c'est-à-dire par les chiffres.

Ce qui a été initié par le philosophe Lyotard dans les années 79, dans un rapport qu'il avait remis au conseil des universités du Canada, qui disait : nous sommes en train de changer d'époque, on passe, en gros d'un discours

de légitimation sociale qui donnait une légitimité à ce que Bourdieu appelait une sociodicé des privilèges qui est en train de changer de mains et qui passe d'un savoir narratif, des récits fondamentaux, mythologies, idéologies etc., à un savoir non narratif.

On ne discute pas et les chiffres sont là pour nous faire taire et non pas pour nous faire parler. Les chiffres sont importants, il faut voir qu'à la fin du 19° et milieu du 20°, les statistiques ont fait progresser la médecine, les médecins mettent en évidence les maladies professionnelles qui sont liées à l'écologie du monde du travail, s'il n'y avait pas eu les statistiques il n'y aurait pas eu de progrès dans le domaine de la santé publique.

De la même manière quand Schwarz introduit en médecine la notion de probabilité et de facteur de risques, quand il fait la corrélation entre la consommation tabagique et le cancer du poumon, à partir de ce moment-là, quelque chose de très important est en train de se produire, on peut travailler sur les masses statistiques, sur les populations et on peut avoir une conduite, une action politique de santé qui va être extrêmement bienfaisante pour le sujet humain et pour la société.

Donc, je crois qu'il ne faut pas tomber dans un discours intégriste contre la science, contre la technique, contre le progrès, face à un discours intégriste scientiste, mais il faut voir qu'aujourd'hui, il y a accouplement du scientisme et du monde financier, il ne s'agit pas d'amour réciproque mais d'une interface qui passe par la question du chiffre, de la formalisation numérique et qui permet à l'un d'avancer ses billes, d'obtenir des postes, des crédits, une influence, ce sont les experts, les experts ne savent pas grand-chose, ils ont un bout de savoir qui tient sur un confetti et avec ça, ils s'en servent pour conseiller les princes, mais ils ne font pas ça de manière désintéressée et les princes, comme ils ne peuvent plus détenir leur autorité de Dieu, comme ils ne peuvent plus détenir leur autorité des grands faits d'armes ou de la souveraineté populaire, alors, finalement, pour donner une légitimation à leur action politique, ils vont chercher la caution de la science.

Donc avant de commencer mon topo, c'est un peu ça que nous avons aujourd'hui à soutenir.

Il y a eu une époque où la psychanalyse était portée par une culture dans un contexte de capitalisme paternel, capitalisme industriel, c'est dans ce contexte que la psychanalyse a été appelée à la rescousse.

La psychanalyse a bénéficié idéologiquement de ce que j'appelle une prime à la civilisation.

Dans l'idée de : quelle est ta part dans le malheur dont tu te plains, c'est une façon de faire porter toute la charge de la misère sociale sur celui qui en quelque sorte en est pourtant la victime. Or aujourd'hui on est dans une logique de victimisation, qui a contrario, non seulement disculpe la société de la part qui est la sienne dans la fabrique des symptômes mais elle disculpe aussi le sujet de sa part dans la fabrique des symptômes qui s'inscrivent dans une histoire singulière.

Donc, vous voyez, on est face à un mouvement d'autant plus difficile à déconstruire, à analyser et à combattre qu'il s'inscrit vraiment dans une logique culturelle, dans une logique de civilisation des mœurs et mes modestes travaux ont essayé de croiser cette sociologie, cette anthropologie des mœurs avec quelque chose qui est du côté de la clinique, du côté du sujet et de ma pratique.

Si je voulais résumer juste cet intitulé : l'évaluation, fabrique de servitudes volontaires.

Et bien oui, l'évaluation a toujours existé, mais on entend, même en psychiatrie : l'évaluation c'est terrible, mais l'évaluation est nécessaire parce qu'il faut bien qu'à un moment on rende des comptes. Mais dès qu'on est dans cette logique, c'est foutu parce que c'est comme si on n'avait jamais évalué avant, comme si l'évaluation surgissait comme quelque chose de miraculeux des années 1990-2000, je fais référence à l'abominable Claude Allègre, ministre de la recherche dans l'enseignement supérieur dans ces années-là. Dès qu'on pense cela, c'est raté, dès qu'on pense que les formes sociales de l'évaluation actuelle, ce que j'appelle la néo-évaluation, soumise aux chiffres, dès qu'on pense que ce sont les seules possibles, c'est foutu.

Nous avons toujours évalué, l'acte d'évaluation est consubstantiel à l'acte de décision. Nous ne prenons pas de décisions sans évaluation mais ce n'est pas une évaluation rationnelle de type mathématique. Nous évaluons en permanence, pas de manière mathématique mais on accompagne les décisions de réflexions : c'est plus ou moins chaud ou froid, c'est bon ou pas bon, plus ou moins etc., mais ce qu'il faut interroger ce sont les nouvelles formes que prend aujourd'hui l'évaluation, cela passe par les chiffres, mais pas seulement, c'est une évaluation formelle, procédurale et quantitative.

Formelle, oui, on a toujours évalué, à l'hôpital, nous avions des réunions de synthèse, des rencontres, des supervisions et des discussions dans les couloirs avec de jeunes internes, ça faisait partie de l'évaluation. Aujourd'hui, il faut que ça soit formalisé et selon une certaine procédure. J'avais intitulé une intervention : la valeur est-elle soluble dans la pensée du droit et des affaires ? Quand Jaurès parle des valeurs de l'homme, cette valeur n'a strictement rien à voir avec cette valeur qui se déduit de dispositifs quantitatifs, procéduraux et formels.

Aujourd'hui l'évaluation est purement formelle, c'est-à-dire qu'il faut formaliser même si c'est absurde, même si ça n'a rien à voir avec la réalité, il faut que ce soit procédural, c'est pour ça que le Droit est très important, il y a aujourd'hui une judiciarisation des relations humaines. Il faut respecter une procédure : vous pouvez tuer un patient, peu importe si la procédure a été respectée.

Je vous donne cet exemple cité par Grimaldi : Le médecin qui reçoit à l'hôpital un malade qui a un début de gangrène à un membre inférieur, lié à son diabète et bien s'il l'oriente vers un chirurgien qui va lui couper le pied, il va appliquer les bases de données des protocoles statistiques, selon le degré, etc., et il va faire rentrer de l'argent dans le pôle médico-chirurgical, donc il est dans le circuit de la T2A (tarification des activités), s'il essaye de le soigner et que cela ne marche pas, c'est une erreur.

Quand a-t-on tué la psychanalyse ? Le jour où les parents d'un patient qui s'est suicidé ont dit : il était en analyse mais selon les bases de données, dans le cas d'une névrose obsessionnelle grave, il aurait fallu des TCC.

Aujourd'hui on ne va pas vous censurer au niveau du contenu de ce que vous faites, du contenu d'un discours, on ne va pas vous interdire d'enseigner la psychanalyse à l'université mais la censure va porter sur les conditions d'énonciation, c'est-à-dire sur les grammaires qui organisent la détermination de la valeur d'un discours.

À partir de ce moment-là, c'est relativement simple, vous avez le droit d'enseigner la psychanalyse à l'université, vous avez le droit de faire de la recherche en psychanalyse mais à condition de publier dans une revue scientifique des États-Unis, or il n'y a pas d'articles psychanalytiques qui soient acceptés.

Vous riez mais ça s'est passé, il y a 4-5 ans, j'étais encore président en exercice de l'université, l'agence d'évaluation de la recherche de l'enseignement supérieur, mise en place par Pecresse mais Fioraso ne fait pas mieux, a déterminé une liste des revues qualifiantes en Psychologie, il y avait 87 ou 97 % de revues anglo-saxonnes, or il faut savoir que jamais la psychanalyse n'a trouvé refuge dans ces revues, c'était réservé à la psychiatrie et à la littérature comparée, à l'histoire des idées. Accepter cette liste c'était signer notre arrêt de mort, ce n'était pas compliqué.

Le point donc sur lequel je voulais insister c'est celui-là : le problème de l'évaluation aujourd'hui n'est pas de rendre ou pas des comptes. Jean François Copé, dans les rencontres de Petrarque organisées par le Monde et France Culture, a dit l'autre fois : on ne peut pas se mettre d'accord avec Roland Gori, il est trop violent, son discours vise à ce que vous n'ayez pas de comptes à rendre. M. Copé, vous vous trompez, je ne suis pas violent, je suis passionné, ce n'est pas la même chose et deuxièmement je n'ai pas peur de rendre des comptes, j'en ai toujours rendu. On peut débattre de la manière dont on rend des comptes, si c'est formel, procédural et chiffré, cela conduit à la servitude volontaire, elle conduit à ce que l'on ait le nez sur le guidon, on ne voit plus la route et on fonce dans le décor.

C'est ça qui se produit et si vous ne regardez pas le compteur, si vous regardez la route, vous êtes sanctionnés.

Dans le domaine, par exemple des catastrophes nucléaires, des accidents chirurgicaux, etc., il est évident que la possibilité de régir des événements inattendus suppose justement qu'on ne réplique pas en termes de codes. Finalement ces dispositifs d'évaluation sont débiles, en psychiatrie, c'est terrible. En matière d'université, c'est pareil, j'étais vice-président, puis président, ça s'est vraiment détérioré au fur et à mesure, on évalue les thèses, on évalue les articles et à un moment on m'a dit : tu ne dois pas intervenir sur le contenu de la thèse, tu dois simplement rendre compte de, on a tout formalisé. On ne doit pas dire que tel article est intéressant, on doit dire dans quelle revue il a été publié.

Un autre exemple, juste avant que je claque la porte, il y a quelques années, je me suis retrouvé, président d'un jury d'un prix prestigieux, je ne peux pas vous dire lequel, peu importe, qui venait récompenser les recherches biomédicales, un prix important, créé par un cancérologue, il y a pas mal d'argent à la clef, donc quelque chose de très prestigieux et on se retrouve comme ça, avec des profs de médecine de différents pays, et donc, je propose, en tant que président du jury qu'on examine les dossiers, je les avais beaucoup travaillé avec des médecins spécialisés et le patron de l'INSERM a dit comme ça : on ne va pas examiné les dossiers, on va déterminé le facteur H, le facteur M. et après on va comptabiliser et on va établir qui a le plus fort coefficient de publications de recherche.

J'avais remarqué des travaux intéressants, un type qui avait travaillé sur le milieu tissulaire concernant telle tumeur dans le cerveau et le taux de vascularisation ou un autre sur l'usage de consommation de poissons ou de

plantes pour faire maigrir et il s'était aperçu que cette consommation produisait des toxiques importants, donc apparemment c'était anodin mais cela correspondait à une région de Chine où la population était atteinte de telle ou telle maladie ; un autre travail dans lequel une fille avait montré que telle greffe d'une partie du foie faisait le même effet que la greffe de la totalité et c'était important car on manque de greffons. Tout cela n'a pas du tout été abordé. C'était juste le nombre de publications et les facteurs quantitatifs qui importaient. Ce qui compte c'est le nombre de fois où vous êtes cité et le nombre d'articles que vous produisez. Il y a une table qui permet de déterminer le taux de productivité des chercheurs. L'abominable Allègre nous a fait passer du statut d'universitaire à celui de enseignant-chercheur, c'est comme ça qu'on a été défini, selon nos fonctions et non pas selon nos affiliations. Avec Mme Pecresse, il y a maintenant deux catégories : les produisants et les non produisants.

Je vais terminer ce liminaire mais vous comprenez que cela est déterminant de la manière dont on conçoit la valeur et le sujet humain pour aller très vite.

Là, la psychanalyse n'a pas sa place mais pas seulement la psychanalyse, mais aussi la sociologie critique, la philosophie, une certaine conception de l'histoire, une certaine médecine, etc.

On assiste à une redistribution des cartes mais on change les atouts, on n'a pas dit : on veut que les chercheurs fassent de la recherche appliquée qui serve directement à l'industrie, à la technique et qui soit codifiable, formalisable, quantifiable. On ne le dit pas comme ça, on ne prescrit pas, on n'est pas dans une société disciplinaire, ce n'est pas la Russie, ce n'est pas l'ère poutinienne, c'est pire !

Ce n'est pas comme ça que ça se passe, on va par une manière de faire, on va faire en sorte que les recherches ou les thérapeutiques soient orientées d'une certaine façon.

Je vous donne deux exemples rapides et après je passe à mon topo, c'est promis.

En médecine, j'ai été invité plusieurs fois par des médecins gynécologues à participer à leurs recherches. Vous n'imaginez pas le drame des gynécologues médicaux, parce que ce sont des médecins qui s'occupent de femmes, de leur vie mais il n'y a pas d'actes techniques majeurs.

Actuellement et même notre gouvernement socialiste compris qui n'est que le format léger du gouvernement sarkozyste, on transfère du côté des sages-femmes, parce que ce n'est pas la peine d'avoir quelqu'un qui a fait bac plus 12. Mais attention, les sages-femmes sont formidables, ce n'est pas ce que je dis, mais tous les actes inhérents à cette activité : frottis, dépistage etc. sont transférés aux sages-femmes, seule la chirurgie obstétricale qui est technique, ça rapporte et donc la gynécologie médicale disparaît. C'est pareil en pédiatrie, il ne s'agit pas d'être attentif aux enfants, il faut faire des publications, même si vous ne voyez jamais de patients, peu importe.

Et il faut des publications qui soient dans des revues prestigieuses et orientées du côté des disciplines comme la génétique par exemple, c'est très porteur la génétique !

La génétique a été stigmatisée dans les années cinquante-60 parce qu'il y avait l'ombre portée de la Shoah et de la référence des nazis qui laissaient mourir en faisant de la génétique appliquée.

C'étaient des raisons complètement idéologiques et il y a eu une amnésie épistémologique qui s'est produite et du coup la génétique, c'est devenu génial et on vous explique que tout ce qui arrive dans le monde aujourd'hui est dû à des vulnérabilités génétiques, d'où l'évaluation des valeurs de risques qui conduit à des maladies selon l'environnement.

En dermatologie, c'est pareil, j'étais coresponsable d'un DU sur Marseille, pendant 3 ans. Les dermatos qui venaient en formation continue faisaient de l'évaluation et c'est cette voie qui permet d'obtenir des postes à l'université.

Pour un praticien hospitalier, non universitaire, il faut aussi faire des communications.

Ces publications sont orientées, elles sont du côté de ce qui est quantitatif, technique etc. Il faut savoir que les revues prestigieuses comme Science-Nature, vous avez 80 % des auteurs dont l'adresse est aux États Unis ou en Angleterre. Ça veut dire qu'il y a une géopolitique dans la distribution des lieux qui impose à un moment donné une forme d'hégémonie culturelle et linguistique. Du coup, l'évaluation aujourd'hui c'est quoi ? C'est la mesure de l'insertion d'un acte ou d'une personne dans un réseau de domination culturelle. Ça va mesurer votre degré de conformité et ça va mesurer votre degré d'insertion dans un réseau qui à un moment donné, culturellement, socialement, contrôle la discipline, se trouve aux manettes. On n'est plus dans l'optique des Mandarins, de l'autorité, disciplinaire, ce n'est pas dit, c'est un réseau, ce n'est pas pareil. Finalement l'évaluation aujourd'hui ce n'est rien d'autre que la logique de l'audimat. C'est-à-dire qu'un journaliste qu'il soit de la presse écrite radiophonique ou télévisuelle il va être évalué non pas en fonction de la qualité de son émission, en quoi son émission participe à la formation critique du citoyen, mais en fonction du nombre d'auditeurs, lecteurs, téléspectateurs, et le nombre de commentaires sur le site ou le nombre d'émissions podcastées. Bourdieu nous disait que pour la télévision on n'a pas le temps de déployer une pensée. Les copains journalistes qui m'ont un peu formé depuis ces dernières années où je sors en public m'ont dit : « écoute, c'est bien ce que tu racontes mais personne ne comprend quoi que ce soit, si tu veux qu'ils comprennent, tu prends un sujet, un verbe, un complément, et tu te débrouilles, tu répètes 4 fois, 5 fois, 6 fois la même idée et surtout tu ne nous donnes pas une deuxième idée, tu as dix minutes tu as une idée ça suffit ». Maintenant j'ai compris, mais réfléchissez un moment. Ça veut bien dire là que nous sommes face à un processus de normalisation, de conformisation, qui laisse peu de possibilités à l'innovation et à la création. Il est clair en plus que cette idéologie n'est pas économiquement rentable. Elle n'est pas productive. C'est-à-dire que c'est pour des motifs économiques ou de soi-disant performance ou pour des motifs de rentabilité qu'on met en place ces dispositifs de soumission sociale, mais ce n'est pas en réalité économique. Je vous donne un exemple rapide. Il existe des logiciels d'optimisation des actes de soin dans certains hôpitaux. Ces logiciels ne visent pas à améliorer la qualité du soin il vise à apprendre aux médecins à surfacturer les actes de soin pour faire rentrer l'argent au pôle médico-chirurgical. Ce n'est pas moral puisqu'il y a un conflit de loyauté du médecin sur l'éthique du soin d'une part et d'autre part les normes gestionnaires qu'il doit incorporer dans la pensée même de son acte. Ce n'est pas économique puisque ça fait payer plus cher la collectivité. Donc en quelque sorte aujourd'hui, et c'est ça qu'il faut bien compren-

dre, l'évaluation telle qu'elle est pratiquée, ce que j'appelle la néo-évaluation c'est une colonisation de nos mœurs et de nos esprits par des normes qui s'avancent comme gestionnaires mais qui sont essentiellement performatives d'une soumission, c'est-à-dire qu'elles ne sont pas forcément rentables. Elles sont d'abord sur du court terme et ce rapport au temps est terrorisant.

Donc ce que disait Bourdieu, à la télévision vous n'avez pas le temps de déplier une pensée, donc il faut que ce soit très simple, répété plusieurs fois, et d'autre part ce que vous devez produire ce sont des effets. Des effets de pathos, d'humeur, d'affect si je puis dire et à partir de ce moment-là ce qui compte c'est la quantité.

Cette logique de l'audimat qui n'est pas qu'à la télévision, mais qui est partout dans la recherche, dans le soin, dans l'éducation, dans la culture, dans le travail social, dans l'information, est le cheval de Troie d'une logique de marché dans des secteurs de l'existence sociale qui jusque-là en étaient relativement préservés.

C'est une civilisation des mœurs qui s'annonce au nom d'une économie mais qui n'est pas forcément économique. Cela est très important parce que la grande imposture de l'évaluation aujourd'hui elle est là. Vous n'améliorez pas forcément l'activité de trois déménageurs qui montent votre piano au troisième étage en les mettant en concurrence. Dans quel état va être le piano à l'arrivée ! Mais ça ne fait rien même s'il y a de la casse, même si les déménageurs se bousillent, peu importe, ils ont dû intégrer une certaine manière de penser le monde, ils ont dû intégrer une certaine manière d'entrer en relation avec eux-mêmes et avec les autres ce que Foucault appelle le « sujet éthique ». C'est là qu'il faut prendre en compte les nouvelles formes d'évaluation.

Je vais vous donner une première citation de Gilbert Simondon qui est un grand philosophe de la technique :

« Ce n'est pas le travail à la chaîne qui produit la standardisation, mais la standardisation intrinsèque, qui permet au travail à la chaîne d'exister ».

La deuxième est de Bourdieu :

« Avec l'exemple extrême des mathématiques, j'introduis l'idée qu'il y a des formes de domination tout à fait douces associées aux accomplissements les plus élevés de l'humanité ».

C'est très important parce que dans le libéralisme, les privilégiés, dit aussi Bourdieu, ont besoin de justifier leurs privilèges. Ils ne peuvent plus dire c'est Dieu ou la Providence qui l'a voulu, ils ne peuvent pas encore dire c'est la nature qui l'a décidé. Alors il faut trouver des sociodicés, des théodicés des privilèges, et c'est de ce côté-là qu'on va aller chercher.

La dernière citation est de Foucault :

« La norme est porteuse d'une prétention de pouvoir, la norme ce n'est même pas un principe d'intelligibilité, c'est un élément à partir duquel un certain exercice du pouvoir se trouve fondé et légitimé ». Concept polémique dit M. Canguilhem, c'était son maître, il ajoute :

« Peut-être pourrait-on dire politique. En tous les cas la norme porte avec soi à la fois un principe de qualification et un principe de correction. La norme n'a pas pour fonction d'exclure, de rejeter, elle est au contraire toujours reliée à une technique positive d'intervention et de transformation à une sorte de projet normatif ».

C'est vrai que les normes ont toujours existé, puisque le vivant crée ses

propres normes. À partir du moment par exemple où vous avez un déficit cognitif, moteur, vasculaire, ça a été bien montré par Canguilhem, il y a restructuration de l'organisme qui va créer de nouvelles normes pour compenser ce qui a été perdu et avoir une autre allure de la vie, la maladie est une autre allure de la vie. Que le vivant crée ses propres normes c'est une évidence.

Il existe des sociétés de normation, c'est-à-dire où les normes tombent du ciel si j'ose dire, elles sont transcendantales c'est-à-dire qu'elles existent avant toute normalisation. Ce sont les normes liées à la religion, les normes liées à la politique, aux grandes coutumes, les normes liées aux grands récits ; ce qui est formidable avec la démocratie c'est l'idée que finalement la bonne décision pour la cité n'est pas inscrite dans les textes religieux, pas inscrite dans les textes idéologiques, qu'elle n'est pas inscrite dans les récits des ancêtres ni dans la coutume. La bonne décision : on ne la connaît pas mais elle peut surgir d'un débat citoyen. Cela signifie, et c'est extraordinaire, que la démocratie est fondamentalement un éloge de la parole, c'est pourquoi aujourd'hui avec le discrédit jeté sur la parole au profit des savoirs non narratifs, (il n'y a pas que les chiffres), ce discrédit de la parole est une menace sur la démocratie, nous sommes dans ce que j'appelle aujourd'hui une forme dégénérée de démocratie : Une démocratie d'expertise et d'opinion.

La démocratie, c'est une invention formidable. Amartya Sen parle de la démocratie des autres, il en veut aux Occidentaux : « Vous ! Occidentaux, vous n'avez pas le droit de confisquer à votre profit la démocratie », dit aussi et très explicitement que la démocratie n'est rien d'autre que le gouvernement par la discussion, c'est-à-dire par le débat. La vérité peut surgir du débat, il y a un point très important qui fait que pour en revenir à la question de la norme, cette capacité démocratique peut nous permettre d'affronter l'angoisse de la liberté, l'angoisse de l'inconnu. Ne croyons pas, et nous le vérifions dans notre pratique clinique, que les gens aiment être libres. Ils ont horreur de ça, ils adorent leur bourreau, ils adorent qu'on leur donne des modes d'emploi, ils adorent qu'on leur trace les routes, ils ne veulent surtout pas être libres. La démocratie consiste donc à affronter l'angoisse de la liberté et considérer que le futur n'est pas un simple reflet du passé. Pourtant, nous sommes dans une démocratie complètement folle qui fait que nous prédisons l'avenir à partir des indices du passé, qu'il s'agisse des chiffres des agences de notations financières, ou qu'il s'agisse de la psychiatrie sectorielle. Nous entrons dans l'avenir à reculons et ainsi, nous ne pouvons produire que des catastrophes et surtout une pensée conformiste. Il ne peut pas y avoir de création, il ne peut pas y avoir d'innovation et je me demande encore par quel miracle, on peut encore innover, par quel miracle on peut encore créer, faire quelque chose. Heureusement que nous n'appliquons pas l'évaluation à la lettre, sans quoi, nous aurions, ce qu'Hannah Arendt nomme une reproduction de l'espèce, où l'humanité aurait perdu son humanité (l'humanité dans l'homme). Heureusement que les chirurgiens, que les économistes, que les entrepreneurs, que les chercheurs feintent avec les normes, qu'ils n'en tiennent pas compte. C'est pour ça que j'ai cité Foucault.

Ce n'est pas pour des raisons scientifiques que l'on a recomposé la formation des psychiatres ou le savoir des psychologues, c'est uniquement pour ce besoin de transformer les professionnels en instruments d'un pouvoir qui traite l'homme en instrument. On attend de ces professionnels qu'ils norma-

lisent, contrôlent, peu importent les effets qu'ils en produiraient, ce qui compte c'est qu'ils puissent amener les individus et les populations à se conduire d'une certaine façon.

Cela va amener le retour de la psychiatrie dans le giron de l'hygiène publique. Il faut savoir que la psychiatrie a d'abord été une sous-spécificité de l'hygiène publique et ce n'est que relativement tardivement qu'elle s'en est émancipée pour fonder sa propre discipline. La psychiatrie de nos jours, a appris à abandonner la guérison comme objectif, Elle ne se préoccupe plus de la compréhension du symptôme et du lien qu'il peut avoir avec l'histoire individuelle ou l'histoire collective. Ce qui compte aujourd'hui c'est la maintenance sociale, le dépistage des facteurs de risques, de voir le comportement déviant se produire alors qu'on n'en veut pas. Ça, c'est la mort de la psychiatrie.

Le but de la normalisation aujourd'hui et qui n'est pas la normation, à savoir imposer des normes. La normalisation donc, se déduit de l'art libéral de gouverner qui apparaît au 19e siècle et qui est à la fois les deux mamelles de l'art libéral de gouverner : La manipulation de l'économie et la manipulation de l'opinion, va se développer tout au long du 20e siècle.

Nos adversaires surfent sur une vague formidable : la liberté, la transparence, la légalité, les réseaux etc., c'est l'inversion des valeurs qui étaient les nôtres. (Sarkozy était très fort pour ça, il prenait les valeurs essentielles et nous les ressortait, vidées de leur contenu !)

On nous avait garanti que le capitalisme, bien que l'on ne puisse parler du Capitalisme, celui-ci existant sous différentes formes, mais on nous avait dit que le capitalisme pouvait produire des dégâts mais n'en était pas moins formidable dans la mesure où il nous évitait la tyrannie, la dictature. Le commerce adoucissant les mœurs, il fallait choisir entre la liberté et la dictature, en passer donc par la liberté du commerce. Nous savons maintenant avec la Chine par exemple, que ce n'est pas une vérité, que l'on peut trouver un capitalisme débridé et sauvage dans une dictature. Il existe des tyrannies fantastiques. Au Brésil, j'ai vu se mettre en place un accouplement entre une dictature et le capitalisme débridé.

Foucault qui n'a pas connu les abominations de notre époque, a très bien analysé le néolibéralisme, il nous démontre que dans le néolibéralisme, il ne s'agit pas d'exclure, ni de rejeter, il s'agit d'une espèce de séquestration sociale généralisée que l'on voit très concrètement avec la réforme Bachelot sur les soins sans consentement. On ne va pas vous isoler, vous stigmatiser, vous rejeter dans un hôpital psychiatrique, mais on va amener l'hôpital psychiatrique à domicile, l'hospitalisation des fous partout et pour tout le monde. Cela suppose aussi qu'il faille de plus en plus baisser le seuil de tolérance sociale des anomalies du comportement. Pour prendre un exemple il va de soi que ce qui compte aujourd'hui, c'est la file d'attente que vous avez dans les CMP, ce qui compte c'est une manière de travailler à flux tendu, en rendant des comptes sur le comportement des individus mais pas sur ce qu'ils ressentent, pas sur ce que veut dire leur symptôme. Les ennemis de la psychanalyse, les tueurs de Freud, ont dit que les psychanalystes infantilisaient leurs patients alors qu'eux, leur donnaient le droit de participer aux soins, de se soigner éventuellement entre eux et par conséquent, ils se sont crus beaucoup plus modernes, plus ouverts, donc plus démocratiques.

Aujourd'hui le sujet se réduit à la somme de ses comportements, ce qui

compte c'est ce qu'il fait, pas ce qu'il est dans la parole qu'il vous adresse, pas ce qu'il est dans son symptôme.

Le sujet est un segment de la population statistique, il est défini par une position sur la courbe de Gauss ou son équivalent, il est un citoyen qui est réduit à devenir consommateur. Il en a les droits. En médecine, à travers la formation loyale et éclairée, le consentement en psychiatrie etc., les patients ont acquis ce droit de consommateurs qu'ils n'avaient pas avant où ils n'étaient pas associés à leur traitement, d'où la difficulté pour les psys.

Une citation de Foucault sur l'expertise psychiatrique : « l'expertise psychiatrique constitue un apport de connaissance égal à zéro ; c'est vrai, ce n'est pas important, l'essentiel de son rôle c'est de légitimer dans la forme de la connaissance scientifique, l'extension du pouvoir de punir à autre chose que l'infraction (il y a une pénalisation du comportement), il s'agit donc dans une expertise, de retracer la série de ce qu'on pourrait appeler les fautes sans infractions ou encore les défauts sans illégalités, montrer autrement dit comment le criminel ressemblait à son crime avant même de l'avoir commis ». Foucault avance ceci en 1975 qui est à mon sens, quelque chose de massif aujourd'hui, dans l'éducation en psychologie et en psychiatrie entre autres, à savoir que « c'est à l'individu dangereux, ni exactement malade ni a proprement parlé criminel, que s'adresse cet ensemble institutionnel de l'expertise psychiatrique ». Poursuivant cette analyse, Foucault nous dit, dans les « anormaux », que le pouvoir du psychiatre ou du psychologue ne relève ni du pouvoir judiciaire ni du pouvoir médical qui n'est homogène ni au droit ni à la médecine mais qu'il s'inscrit dans le registre d'un nouveau pouvoir auquel il appartient de pied en cap, auquel il apporte la caution de l'institution médicale : le pouvoir de normalisation des conduites

Nous ne sommes plus dans les normes religieuses, c'est une mise en place d'institutions qui finalement vont sécréter les normes de conduites et prescrire aux individus comment ils doivent se comporter pour bien se porter. Dans l'expertise, la psychiatrie se révèle être une autre forme de technologie de l'anomalie, il ne s'agit pas là du repérage du pathologique, car l'anomalie n'est pas pathologique, l'anomalie vient de anomalia, à savoir un écart statistique par rapport à ce que l'on voit habituellement. On dit d'un terrain qu'il est anomalique, quand il a des creux ou quand il a des bosses, donc traquer l'anomalie aujourd'hui c'est traquer les creux et les bosses de chacun, c'est-à-dire, traquer la singularité. En quelque sorte nous sommes tous déjà potentiellement inscrits comme clients de cette technologie de l'anomalie qui n'est rien d'autre qu'une forme de contrôle social des individus. Ce n'est pas du fascisme, ne nous trompons pas de combat, mais néanmoins, on veut votre bien, et c'est pour cette raison que l'on vous accompagne, que l'on vous surveille. On arrive aujourd'hui à nous tracer numériquement, même Mme Merkel! ;

Foucault a très bien anticipé tout ceci, il montre bien que quelque chose va se nouer. C'est la rencontre crime folie qui ne sera plus en psychiatrie un cas limite, elle est mise en scène pour pouvoir justifier autre chose qui est que la rencontre crime folie est le cas régulier de la psychiatrie et que tout individu est potentiellement un individu à risque. Dans la société du risque cher à Ulrich Beck, tout individu est potentiellement une catastrophe et le pouvoir ne fait que l'alerter sur les risques de voir émerger une catastrophe à son insu. Comme l'individu est un bon consommateur même s'il est dépouillé de sa

citoyenneté, on lui donne des signaux et il est libre de consentir aux soins et s'il n'y consent pas, la liberté sociale se devra d'interférer et de le mettre sous soins malgré lui. Reprenons cette citation de Foucault : « la rencontre crime folie ne sera plus pour la psychiatrie un cas limite mais le cas régulier, petit crime bien sûr et petite maladie mentale, minuscule délinquance et anomalie quasi imperceptible du comportement, mais c'est cela qui sera finalement le champ organisateur fondamental de la psychiatrie»

À partir de là qu'elle importance donne-t-on au sens du symptôme, qu'est-ce qu'on a à faire de sa jointure, de ses conditions d'émergence avec un récit d'histoire ou une culture collective, l'important étant de trouver les moyens d'inclure de plus en plus de monde dans ces systèmes de surveillance.

Entre 1952 avec la première version du DSM et 1994 la 4e version, nous passons d'une centaine de troubles du comportement à prés de 400. Comment se détermine le trouble du comportement ? Pas à la finesse du psychologue ou du psychiatre qui va pouvoir anticiper, entendre ou comprendre le patient. Non, le trouble du comportement se détermine par un vote.

La fin est très simple, les agences d'évaluation ne sont rien d'autres que les clones des agences de notation financière. On procède de la même manière, par la collecte d'une série d'indices à la fois quantitatifs et qualitatifs, une série de préjugés et d'opinions qui ensuite sont déterminés par des votes.

Aujourd'hui la vérité c'est l'opinion, c'est typiquement libéral. Pour le DSM 5, on votera non ou oui pour dire si l'addiction à internet est un trouble du comportement, oui ou non, si l'addiction au sexe est un trouble du comportement, on décrétera certainement que oui.

L' hyperphagie boulimique est un trouble du comportement, de la même manière on votera sur le trouble qui consiste à l'accumulation d'objets inutiles et si comme moi, vous êtes un peu obsessionnel, mon cabinet est un bazar incroyable, un coach viendra vous aider à trier. Ca fonctionne de la même manière que les agences de notations sur les marchés boursiers qui n'ont pourtant jamais prévu la moindre crise, ni celle de 29, ni celle de 1997, ni celle de 2000, 2007 et 2008. Tout comme l'évaluation pour les laboratoires de recherches ou les hôpitaux, comme l'évaluation pour les méthodes thérapeutiques, cela créera une force performative terrible puisqu'énoncer une évaluation c'est produire cette évaluation.

C'est-à-dire, à partir du moment où vous dites que la Grèce a perdu son triple A, il se produit un effet de prophétie auto réalisatrice et on risque de voir se produire ce que l'on a dénoncé.

Un laboratoire de recherche qui va avoir A +, va recevoir plus de possibilités de crédits pour sa recherche ou autres et va se renforcer. Sur quels critères cela aura été déterminé, on ne le sait pas. On sait par exemple explicitement, dans le champ qui est le nôtre, que, sur la base d'un rapport qui avait été établi par un chercheur allemand, demandé par la Confédération Helvétique, on a fermé des chaires et des laboratoires de psychopathologie, parce que ce rapport disait qu'il n'y avait pas assez de recherches ; cela, on est en train de nous le ressortir sur l'évaluation comparée des thérapies, sur l'histoire des enfants, c'est pareil ! On a rencontré plein de monde et on leur explique que cela a déjà été fait et les labos sont fermés et les psychothérapeutes sont virés !

Aux États Unis, avec l'histoire à partir de 1973, des troubles de la personnalité multiples, il y a eu un cas très célèbre qui est passé à la télé, qui a produit un roman etc., on a vu se fabriquer des associations de multiples : ces multiples, c'était le souvenir enfoui de scènes de violence, de souffrance extrême, de viols et autres pendant la petite enfance.

Il s'est avéré par la suite que c'était très problématique et que ç'avait pu être induit par la manière de conduire la psychothérapie, surtout lorsqu'elle est pratiquée sous hypnose : en conséquence, on a fermé les postes de psychothérapeutes et à la place on a mis des accoucheurs de victimes, qui permettaient de retrouver ces souvenirs traumatiques qui produisaient la fragmentation de la personnalité des multiples. À partir de ce moment-là, les parents qui étaient accusés par les patients de les avoir violés, torturés etc. fait souffrir, fragmenté leur personnalité, ont porté plainte contre le psy et finalement après bien des péripéties, les psys ont porté plainte contre leur patient. Et puis on s'est aperçu que les troubles de la personnalité multiple étaient peut-être l'hystérie de notre temps. Mais le mal était fait, institutionnellement, socialement parlant ; les postes avaient changé de mains.

Pourquoi a-t-on besoin de la normalisation des individus ?

C'est inhérent à la substance même du libéralisme, d'une part, et d'autre part, de l'extension du mode de pensée du libéralisme dans tous les secteurs de l'existence et là ce n'est plus le libéralisme, c'est le néolibéralisme, ce qui est différent ; c'est-à-dire qu'à partir du moment où l'on évalue la justice, la culture, l'éducation, le soin comme on évalue le marché et les entreprises, on ne respecte plus la spécificité anthropologique de ces secteurs : ils doivent donc être calibrés avec les mêmes critères, les mêmes indices que l'économie, le marché etc..

On sait cela depuis les années soixante (Garry Baker, 1964, Le capital humain, l'école de Chicago) avec la dérégulation systématique de l'État et l'émergence d'une autre pensée, c'est que finalement, l'individu ce n'est rien d'autre qu'un stratège rationnel et que si l'on veut le gouverner, il faut savoir dans quel sens va son intérêt, puisque c'est vers cela qu'il va aller, donc on pourra agir sur lui en prévoyant ce vecteur de comportement.

Mais cela qui apparaît, c'était déjà en germe dans la première époque du capitalisme et je vais pour cela m'appuyer sur Max Weber, qui est, comme Foucault, Hannah Arendt ou Bourdieu, un auteur indispensable.

Max Weber a démontré que : « nous ne cessons de constater, y compris pour des sphères de conduite de vie qui évoluent indépendamment les unes des autres, que c'est en Occident, et seulement en Occident, que se sont développés certains modes de rationalisation » Nous sommes dans un univers désenchanté (cf. Le désenchantement du monde) où l'on a mis en place des dispositifs de rationalisation des comportements, liés à la rationalisation de la technique et à celle du droit. « L'émergence du rationalisme économique fut également tributaire de la capacité de la disposition des hommes à adopter des formes spécifiques de conduite de vie pratique et rationnelle».

D'après moi, cela veut dire que, pour que le capitalisme se mette en place et se développe, produise de la plus-value et une lutte tendancielle contre la baisse de la plus-value, il était très important que les individus se comportent d'une certaine façon. On sait qu'au moment de l'industrialisation, des manufactures du travail à la chaîne etc., on a mis en place un système de ratio-

nalisation des actes, une fragmentation, une organisation scientifique du travail. Mais ce qui est très important, c'est que, selon Max Weber, il ne suffit pas que les individus adoptent des stratégies et des normes rationnelles, (qui, en même temps, les aliènent), sur le lieu du travail, pour qu'ils puissent y être efficaces, il est important qu'ils intériorisent ces normes et qu'ils les agissent sur les autres scènes de la vie quotidienne, la scène sociale et la scène intime. Cela, toute l'école de Francfort Adorno le montre : vous vous conduisez dans votre vie privée comme vous vous conduisez sur les lieux du travail ; vous avez été incités à vous conduire d'une certaine manière, à adopter une certaine posture.

(Ce que Foucault appellerait le sujet éthique, Bourdieu, l'habitus, schème de pensée, schème d'action) entre cuir et chair vous allez adopter ces postures, adopter ces stratégies et parce que vous allez organiser vos loisirs sur le mode d'emploi, le programme comme vous travaillez au bureau ou à la chaîne, parce que vous avez intériorisé cette manière d'être ; vous serez alors d'autant plus enclin à adopter ce que l'on vous demande socialement, sur la scène du travail.

C'est ce qui est en jeu au temps qui est le nôtre et cela prend une ampleur considérable puisqu'il y a un gommage de la spécificité des secteurs et que le soin, l'éducation, la formation, la culture, ça n'a pas de spécificité. À partir de cela, vous devez vous conduire, en tant qu'éducateur, comme un chef d'entreprise d'éducation ; en tant que médecin, comme un chef d'entreprise de santé, etc., ces normes, qui sont intériorisées, deviennent la substance même du sujet : cela permet la soumission sociale qui n'opère plus au niveau des grands récits narratifs, religieux, politiques, etc., mais au niveau de procédures normatives qui captent les corps, dirigent les gestes, modèlent les comportements, au nom de l'institution scientifique, du côté de la médecine, des sciences du vivant etc.., au nom du discours de l'économie, de la rentabilité.

Vous voyez, c'est dans ces sciences-là que le pouvoir va chercher la légitimité au nom de laquelle il peut produire des effets de domination sociale. On voit bien, grâce à Foucault, comment nous sommes passés d'une société organisée par la loi à une société organisée par la norme : je prendrai comme exemple le travail de Jean Carbonnier « La passion de la norme sous la cinquième république » où il montre qu'il y a une telle inflation de textes législatifs que les lois perdent leur puissance souveraine de loi : « elles ne sont plus que des circulaires de service ». Il y a là une perte de substance de ce qui faisait la loi.

Je relisais récemment le Contrat Social de Rousseau, on voit bien qu'on est plus du tout dans ce registre-là ; aujourd'hui, la loi on l'a vu pour l'amendement Accoyer — c'est une fabrique de normes qui se trouvent modifiées sans arrêt et sous les rapports de pouvoir, sous les rapports sociaux, avec les différentes réécritures de la loi, on essaie de faire apparaître quelque chose qui n'a plus force de loi, qui n'a ni de raison éthique ni de raison sociale autre que celle de soumettre et d'obliger les gens à s'inscrire dans des procédures, ces nouvelles formes de servitude qui passent par le dispositif de normalisation qui est le nôtre. « J'appelle dispositif tout ce qui a, d'une manière ou d'une autre, la capacité de capturer et d'orienter, de déterminer, d'intercepter, de contrôler et d'assurer les gestes, les conduites, les opinions et les discours des êtres vivants ». Autrement dit, nous sommes, de nos jours, dans des dispo-

sitifs d'évaluation qui ont une fonction stratégique qui suppose certains types d'intervention : il y a une grammaire de l'intervention sociale où un savoir-pouvoir communique pour fabriquer un sujet éthique qui va se conduire d'une certaine manière – ça ne veut pas dire qu'il est rationnel, tout le monde sait bien cette théorie de la rationalité ne tient pas la route — ce n'est pas l'important ; ce qui est important, c'est qu'il puisse entrer dans ce canal-là et qu'on puisse le fabriquer à partir de cela. C'est cette grammaire de l'assentiment, du consentement, qui est en jeu.

Nous sommes aujourd'hui dans une prolétarisation généralisée de l'existence.

Marx dit que l'ouvrier devient prolétaire, non seulement à cause de sa misère matérielle produite par l'industrialisation, l'urbanisation ; il devient prolétaire parce que, nous dit Marx, son savoir-faire et son savoir se trouvent confisqués par les exigences de la machine. Et comme le dit la philosophe Simone Weil « tout se passe comme si on se résignait à nourrir les hommes pour qu'ils nourrissent la machine » tout se passe comme si l'homme n'était plus que le prolongement de l'instrument créé par l'homme.

Simone Weil montre bien comment il y a un transfert du lieu où se prend la décision de l'être, de l'ouvrier qui était l'artisan vers le mode d'emploi de la machine : on ne lui demande pas d'adhérer, mais en conséquence, il perd sa dignité de penser.

J'ajoute, après Marx, que le paysan a été prolétarisé à partir du moment où sa culture de paysan, son savoir de paysan, son savoir-être de paysan se sont trouvés confisqués par les exigences de la production agricole, qui lui a prescrit ce qu'il devait semer, pour quel client, etc. c'était fini : il n'y a plus eu le même type de rapport, il y a eu une perte de substance éthique.

Aujourd'hui, le médecin, l'infirmier, le psy, l'acteur culturel, le travailleur social, le magistrat, le journaliste se trouvent prolétarisés parce que leurs savoirs et leurs savoir-faire se trouvent confisqués par les exigences de ces machines immatérielles mais bien réelles que sont les protocoles d'évaluation, les normes standardisées, les règles de bonne pratique etc., et vous ne pouvez pas vous trop du chemin qui a été balisé pour vous, au risque de ne pas inventer, au risque de ne pas innover.

Dans le domaine de la psychiatrie, on est actuellement en train de fabriquer du risque pour simplement demander aux professionnels de les légitimer dans des interventions qui ne visent pas à guérir les gens, qui ne visent pas à les épanouir, qui visent simplement à les surveiller dans le sens de les accompagner : c'est l'ère du coaching généralisé. Pour cela, il faut trouver le discours de légitimation. C'est la nouvelle manière d'administrer les populations. Rousseau disait : « il y aura toujours une grande différence entre soumettre une multitude et régir une société ». On est davantage dans la soumission de la multitude que dans la régulation de la société : le politique aussi se trouve prolétarisé, il n'est plus qu'un fondé de pouvoir, l'administrateur qui gère les affaires sans avoir le courage d'un acte, d'une parole politique (on l'a encore vu, hélas, récemment).

Bourdieu écrit « aujourd'hui, on veut nous faire croire que c'est le monde économique et social qui se met en équation. C'est en s'armant de la mathématique et de pouvoirs médiatiques que le néolibéralisme est la forme de la sociodicée conservatrice qui s'annonçait depuis trente ans sous le nom de « fin des idéologies » ou plus récemment de « fin de l'histoire ».

Sociodicée (ou théodicée) du néolibéralisme : l'évaluation constitue un des rituels au nom desquels on contraint les professionnels à s'agenouiller et à prier le dieu-marché. On va évaluer les moyens, pas la finalité, la conformité de l'acte, on ne va pas évaluer la qualité de l'acte, on ne va pas évaluer s'il va dans le sens du soin : en définitive, c'est une notation.

Je termine en vous parlant de la psychiatrie actuarielle, qui fait fureur au Canada, notamment, et qui commence à s'imposer en France. On s'est aperçu que les experts se trompent deux fois sur trois quand ils essaient de déterminer le degré de dangerosité d'un individu et le risque de récidive. C'est la gauche canadienne, qui, lorsqu'elle allait devant les cours de protection des citoyens et les cours des libertés, pour faire reconnaître qu'il y avait des faux positifs et des faux négatifs et que ces diagnostics de dangerosité des patients et des délinquants n'étaient pas fiables. On a trouvé un truc qui va éliminer les psychiatres et les psychologues : on n'évalue plus la dangerosité du patient mais on va déterminer le degré de probabilité de voir émerger, récidiver, un comportement que l'on ne veut pas. On établit des échelles actuarielles sur la même base qu'une compagnie d'assurance-vie va déterminer la chance que vous avez de mourir, en fonction de votre patrimoine génétique, des maladies que vous avez eues, des accidents de la vie, de votre âge, etc.. Cela veut dire que l'individu ne va plus être autre chose qu'un produit financier comme un autre, ce sont les mêmes méthodes que celles des agents de notation financière, à savoir quel risque prend la société en le lâchant en liberté dans la nature ou en le surveillant, en le contrôlant, en le maintenant en détention. Donc faire le diagnostic psychiatrique de risque de récidive de dangerosité d'un individu, ce n'est alors rien d'autre que déterminer le risque que vous prenez quand vous placez votre argent.

Par exemple, on va déterminer selon des items précis la probabilité de voir émerger un comportement de délinquant à partir d'un enfant difficile et agité. Les critères sont : familles monoparentales, familles émigrées, chômage, usage de stupéfiants, absentéisme scolaire, désordres sociaux divers et variés etc.

Cela veut dire que le soin n'est plus possible, cela veut dire qu'on ne croit même plus au caractère rédempteur de la sanction : théoriquement, on paye sa dette. Eh bien là, on ne paye pas sa dette : en permanence, on est sous l'ombre portée des comportements qu'on a eus dans le passé. Et en plus, ça marche ! Là aussi, il y a une performativité. Vous ne prenez pas beaucoup de risque, à partir du moment où vous établissez le degré d'apparition d'un comportement en fonction des comportements passés. Mais cela veut dire que vous abandonnez toute idée de soigner, d'éduquer ça veut dire que nous sommes dans une société de la résignation, du fatalisme. Nous sommes alors dans une société qui a abandonné les grandes ambitions, les grands espoirs (celle du Conseil National de la Résistance, de l'esprit de Philadelphie de 1944 etc..) qui faisaient investir sur l'éducation, le logement, la justice. Aujourd'hui, ce ne sont pas des investissements, c'est ce qui accroît la dette, c'est le déficit. Dans la manière même de parler, c'est déjà classé : il n'y a pas une bien grande différence, puisqu'on ne change pas de paradigme.

Il est donc très urgent de réhabiliter la parole, c'est là que ça commence bien sûr, au niveau des pratiques de soin et aussi de la démocratie, car une société où tout est organisé techniquement autour de la norme, c'est une société animale où l'individu n'est plus qu'une pièce détachée de l'espèce en

vue de la production d'un objet collectif où il est assigné à une fonction : il n'est plus qu'un instrument, il n'est plus un sujet, il est assujetti à la technique, à la production collective.

Bien sûr, il ne s'agit pas de maudire les nouvelles technologies, elles ont des aspects positifs, mais il faut bien voir que c'est sur la scène de ces nouvelles technologies que vont se jouer les prochains conflits politiques. Ce n'est pas qu'internet c'est bon ou c'est mauvais, c'est que c'est une des scènes où les affrontements politiques vont se jouer. Ce n'est pas « bon ou mauvais pour la démocratie », c'est que la démocratie, elle doit se battre là-dessus pour se maintenir vivante.

Je termine par une citation de Camus, à la fin de La Chute : « Nous sommes dans une société où nous avons remplacé le dialogue par le communiqué ».

Eric Sessoye

De la Jouissance à la Mélancolie

Le thème abordé se matérialise en prenant appui sur un monologue que j'ai écrit « Le comédien égocentré », celui d'un comédien qui s'adresse en premier lieu à un public puis progressivement perd cette adresse. Un monologue de surcroît qui concerne un comédien en prise à la jouissance, jusqu'au vertige dans cette mise en abîme. Dans la jouissance de la parole, outil de travail qui rend possible la mise en perspective symbolique du texte, ce comédien jouit de sa propre parole jusqu'à s'y perdre. Le motif comporte un certain lyrisme mis en exergue par ce comédien qui se suppose le médium d'un au-delà de la parole, en quelque sorte de l'immanence vers une transcendance, un trou du temps qu'il pense partager avec son public.

Le thème croisé de la Jouissance et de la Mélancolie laisse apparaître un paradoxe, la mise en langage de ces deux « positions ». Le sujet du langage peut s'y perdre dans le langage ou le perdre. La parole et le corps doivent bien être en prise à une certaine jouissance mais dans quelle mesure cette mise en œuvre est possible en laissant place au sujet. Un sujet jouissant dans un possible, le possible de la parole et dans le fantasme d'une parole entendue par l'autre.

Le thème abordé se matérialise en prenant appui sur un monologue que j'ai écrit « Le comédien égocentré », celui d'un comédien qui s'adresse en premier lieu à un public puis progressivement perd cette adresse. Un monologue de surcroît qui concerne un comédien en prise à la jouissance, jusqu'au vertige dans cette mise en abîme. Dans la jouissance de la parole, outil de travail qui rend possible la mise en perspective symbolique du texte, ce comédien jouit de sa propre parole jusqu'à s'y perdre. Le motif comporte un certain lyrisme mis en exergue par ce comédien qui se suppose le médium d'un au-delà de la parole, en quelque sorte de l'immanence vers une transcendance, un trou du temps qu'il pense partager avec son public.

Nous parlons et nous racontons des histoires, cela fait longtemps que l'on raconte la même histoire, et somme toute cela tourne en boucle. Pourtant chacun la raconte de son propre centre, c'est le creux, voire même le trou d'émission de chacun. Chacun en fait sa propre soupe du même sujet, les bruits courent comme la rumeur. Ce qui nous intéresse ici, ce n'est pas

l'histoire mais la façon dont elle existe dans la médiation théâtrale. Elle ne peut exister que dans le langage de l'auteur, puis le langage du metteur en scène et celui du comédien et tout ça à l'attention du spectateur. Si je ne me trompe pas cela en fait des langages qui se rencontrent et il faut bien que chacun s'en débrouille. À ce stade il faut bien qu'un lien soit fort entre ces divers intervenants pour que la chaîne s'ensuive.

L'Autre en ce qu'il peut détenir ce qui manque au sujet, un leurre certainement qui jaillit de sa jouissance, il s'agit d'une place vide, pas de l'Autre mais du lieu de l'Autre. Puis progressivement de cet état qu'il fantasmait partager, le vide prend place, la parole se délite et le corps prend à son compte la jouissance qui ne peut plus se nommer, l'Autre disparaît. Ce comédien du monologue n'est plus soutenu par son désir, ce Comédien qui peut être perd sa place de sujet pris dans la jouissance du corps. Le corps qui se soutient du regard de l'Autre, le regard en ce qu'il comporte d'objet petit a. Un corps qui se fige, le temps de ce corps jouissant, neutralisant toute dynamique d'avenir et d'advenir. Que peut être un corps sans le regard de l'Autre qui en défini les contours et qui permet en définissant ces contours d'y laisser la place au langage, lalangue notamment en ce qu'elle peut être un monologue. Ce texte « Le comédien égocentré » monologue qui se perd pour un retour sur lui-même, une jouissance en boucle sans l'Autre. Une jouissance qui s'éprend de son corps, le pas d'Autre lieu de cette jouissance. Ce qui laisse supposer que ce pas d'Autre lieu peut se faire place mortelle d'un corps qui jouit de lui-même. La jouissance de ce comédien qui en passe par le public. Un regard qui supporte le corps du comédien et la façon dont il en échappe par la parole, le concept de Jouissance chez Lacan en passe par l'objet a qui la condense. La parole qui peut faire défaut chez le mélancolique où le regard de l'autre ne s'ancre plus comme un signe qui alimente la chaîne de signifiants dans un « quelque chose » mais dans un « quelqu'un » qui fait signe mortifère et destructeur. Une Jouissance pétrifiante à laquelle il faut mettre fin, une jouissance qui « décrochée » du parlêtre n'a plus de lieu, le lieu de l'Autre. Le Moi en face comme le décrit Maldiney. Une jouissance déliée de la parole qui pilonne le corps jusqu'à sa destruction, comme issue salvatrice.

Le monologue de ce comédien se fait métaphore d'un axe entre la jouissance qui peut s'entendre par la parole dans la répétition du signifiant Un et celle qui pétrifie le corps dans la perte de la chaîne de signifiants. D'une dynamique jouissante à bâton rompu à un état mélancolique. Il s'agit là d'une illustration, un thème qui n'est pas exempt d'un certain lyrisme. Mais le texte le plus juste cliniquement n'est-il pas qu'une description d'un état étranger ? Qu'il s'agisse de l'ultime jouissance qui fait passage à l'acte ou le patient diagnostiqué mélancolique qui semble plus proche de la mort que de la vie. Une approche « lyrique » de la mélancolie pour essayer de comprendre l'incompréhensible de la mélancolie. Si ce n'est un constat de symptôme comme le DSM le recense et le peu d'alternative thérapeutique dont l'ECT pour faire « redémarrer » ce qui est à l'arrêt. Psychose mélancolique ou dépression mélancolique, la question se posera ici comme un présent ankylosant qui ne laisse plus la place au sujet, un espace-temps ou le corps jouit d'un état quasi létal dans l'horreur d'être la cause d'un désastre extérieur à lui, hors existence supposant qu'il doit libérer le proche de cette malédiction dont il est la cause. Dans la nécessité de libérer l'autre en détruisant un corps en arrêt sur

image, le suicide altruiste. Le suicide de l'objet pour reprendre la formule de Lacan.

Lyrisme

Le lyrisme se définit différemment en fonction des périodes et des approches. Ce qui peut se retenir est l'appartenance, quelque chose ou quelqu'un ? Le lyrisme comme un quelque chose qui roule et emporte dans « un sentiment » commun faisant disparaître le sujet d'une énonciation ou d'un écrit et le sujet lyrique. D'un côté le « personne » en tant que sujet qui fait jaillir le lyrisme en s'évanouissant de lui-même, ou le sujet collé au lyrisme qui suppose une débauche d'affects. Le comédien peut certainement être entre ce « quelqu'un » et ce « quelque chose » ; si ce « quelqu'un » est sujet à identification, le « quelque chose » est ce qui lui échappe. Julien Benda[1] parlait d'un sentiment collectif et anonyme où la personnalité d'un auteur disparaît, ce qui était à l'origine de toutes civilisations : les chants, poèmes, légendes, etc.…

Certains courants notamment littéraires étaient issus de… Certes quelqu'un à l'origine mais ce qui fait effet est un quelque chose qui traverse le temps, en oubliant l'homme.

M. Broda[2] décrit la place de sujet et le lyrisme dans le souhait de déconstruire « une doxa » selon laquelle le lyrisme serait une expression du « moi » dans tous ses états, ce qui s'est ancré comme définition[3]. Puis elle reprend la définition de Roman Jakobson qui fait de la poésie lyrique une « poésie de la première personne du présent ». La notion de « présence » questionne la place de l'auteur, le sujet qui se plante dans un « présent » de l'énoncé par le « je ». Et pour en revenir à mon illustration du monologue le « je suis un comédien », une place à tenir.

*Je suis un comédien, ce n'est pas rien mais attention**,** j'en mesure les conséquences. Depuis quand le suis-je ? Je suis comédien depuis toujours, depuis longtemps **;** à vrai dire**,** il est difficile de situer cet état dans un temps précis. Être comédien, c'est être dans un espace-temps, le temps de ce qui se joue. Je suis un comédien dans un espace-temps, qui n'est certainement pas le mien. Il est cependant difficile de savoir si **c'**est un état, un métier ou une sublime perdition. Oui, je suis peut-être en perdition dans l'espace-temps des autres. Cette idée ne me plaît guère, serais-je un objet qui se révèle dans l'œil des autres, ceux qui me regardent. Les autres qui me regardent et qui oublient comme moi que je suis comédien, c'est vertigineux de glisser dans un autre espace-temps, là où je ne suis plus ce que je suis mais celui qui naît du regard qui regarde. Oh la la ! Si c'est le cas, je ne suis qu'une illusion… Une illusion, c'est vertigineux… Mais une sublime illusion qui me projette dans la lumière des regards qui font de moi un roi, un gueux ou un enfant. Non, je sais que je ne suis pas une illusion puisque je suis là, maintenant, et que je vous explique que je suis là, hors jeu du comédien bien que je sois un comédien. Serais-je dans l'illusion de cet autre comédien qui se glisse inexorablement dans ma peau et qui se joue de moi. Non, oubliez ce que je viens de dire car cela sous-tendrait que je suis deux, c'est vertigineux, et j'ai déjà tant à faire avec moi-même. En considérant que je ne suis pas deux, ce qui me rassure, je suis un… un co… un comédien ! Oublions le Un, je dirais dorénavant que je suis comédien. Comédien comme une comète qui traverse l'espace-temps,*

1 *La France byzantine, ou, Le triomphe de la littérature pure : Mallarmé, Gide, Proust, Valéry, Alain Giraudoux, Suarès, les Surréalistes : essai d'une psychologie originelle du littérateur*, Gallimard, 1945.

2 M. Broda, *L'amour du nom*, José Corti, Paris, 1997.

3 *Ibid* p15

une comète qui traverse tous les sens de ceux qui me regardent au-delà de la pupille de leurs yeux. Je vais peut-être un peu loin dans mes propos, je ne peux pas savoir quelle partie de leur cerveau j'investis, quelles parties de leurs corps entrent en lien avec le mien. La question qui me tracasse et que vous avez évoquée concerne le statut du comédien, est-ce un état permanent ou cette comète qui surgit le temps de la représentation.

« Je suis un comédien, ce n'est pas rien », la nomination de ce personnage est impérieuse et fragile, il clame une jouissance qui néanmoins le confronte au rien, le « je suis rien » dans la mélancolie comme le décrit Marie Claude Lambotte.[4] La mélancolie comme le pendant de la jouissance, le mélancolique comme le perdant de la jouissance. En supposant que ce personnage de ce monologue entérine l'Autre dans ce jeu ultime et mortifère. Pas tout à fait dans la perte de l'objet mais en le perdant de vue. Un objet disparu qui a été là, non pas l'objet voilé mais celui qui laisse un certain type de remords, « un dénouement qui est de l'ordre du suicide de l'objet », comme le décrit Lacan dans son séminaire Le transfert (p.459).

4 M.C Lambotte, « *L'objet du mélancolique* », article paru dans Essaim.

Cette partie du monologue, en supposant qu'il soit joué par un comédien, associe plusieurs instances qui définissent une réalité commune, un espace-temps du jeu. En référence au lieu de l'Autre, nous pouvons concevoir que l'espace-temps de la représentation voire d'une lecture, n'est autre qu'un lieu, le temps en est soustrait si ce n'est qu'en une notion de durée descriptive et quantifiable. L'auteur du texte, un public et le comédien qui met en verticalité un personnage par le corps et la parole, une incarnation en quelque sorte. Néanmoins il est bien entendu que chacun a son propre vécu dans cette réalité commune qui se matérialise par l'objet (le texte) et l'espace-temps lié à ce texte. Le comédien, dans ce passage du monologue, joue un comédien, ce qui laisse imaginer qu'il y ait un investissement particulier dans cette mise en abîme. Bien que ce soit le texte, ce porte-parole, qui le rend visible par le public, lui se sent exister par cet Autre public. Sans pouvoir déterminer l'objet qu'il représente, il accepte de se faire miroir de l'objet de chacun, la voix et le regard sont en jeu. Pour s'ancrer quelque part il se nomme Comédien, sorte d'enveloppe sans objet. La demande de ce comédien est d'autant plus accrue qu'il est dans l'inconnu de la demande du public. Il semble que seul sa jouissance peut le libérer de cet inconnu, dans son statut de comédien qui néanmoins le protège de cette jouissance, porte-parole des mots écrits par l'Autre, le mot qui tue la chose. Cependant cet extrait du monologue, il est bien question d'une certaine jouissance, en se nommant presque Jouissance avec lyrisme « une comète traversant l'espace-temps ». En se disant Comédien et pas Un comédien, serait il dans une Jouissance Autre qu'il ne sait définir, ou peut être se faisant objet errant de la jouissance de l'Autre ? Être Un comédien peut supposer d'être quelqu'un, être Comédien ce peut être Personne.

Comment voulez-vous que je m'identifie à cette définition qui commence par le mot « personne ». Je ne suis pas une personne parmi d'autres, je suis comédien. Les questions se faufilent à nouveau, est-ce qu'un comédien peut être personne ? C'est impossible, par définition un comédien est un comédien et en scène un personnage, ça sonne mieux personnage, bien qu'il n'y ait que deux lettres de différence avec le mot personne.

Cette place d'objet est repérable pour l'analyste, en tant que présence de la jouissance, dans les représentations de l'analysant, comme Lacan le décrit en 1975 « Ça ne peut se faire qu'à réduire la fonction de la représentation, à la mettre là où elle est, soit dans le corps »[5].

5 J.Lacan, Intervention au 7ème congrès de l'Ecole Freudienne de Paris à Rome, « *La troisième* », Lettres de l'Ecole Freudienne , Paris, n°16, 1975, p184.

« Le langage humain est sans extérieur, c'est un huis clos » disait Roland Barthes. Dans quelle mesure et par quelle vérité peut-on supposer que le langage engage l'autre ? À quel moment et quel effet a-t-il ? Néanmoins à quel instant dans le langage d'une personne peut-on affirmer qu'il y a jouissance ? Sans omettre l'idée que la jouissance éventuellement entendue n'est pas notre jouissance. Il faut bien être vigilant d'une certaine jouissance dans l'interprétation, de quelle jouissance parlons-nous ?

La parole est peut-être le lieu le plus éloigné de la jouissance, tout en se faisant objet de son approche, lalangue bien propre à chacun qui permet de l'exposer voire de jubiler en y mettant du sens, et le parlêtre, là où ça jouit sans en reconnaître une once. Il n'y a pas de métalangage nous dit Lacan, Evelyne Grossman s'est questionnée sur cette phrase à entendre comme l'assertion d'une négation et du reste comme elle le dit : « qu'est ce qu'il en sait ? Puisqu'il n'y a pas de métalangage. ».

Le langage est ce piège et le siège de tous les maux. De la jouissance à la mélancolie toutes les postures sont des positionnements que le langage explore jusqu'à se tarir dans certains cas. La jouissance jaillit-elle par le langage ou hors langage, en acceptant que la jouissance soit une affaire qui concerne le corps parlant ? A priori la jouissance est à entendre, là justement où fleurit le lyrisme, dans le « je » de l'auteur qui use de la grammaire. Dans une façon de s'échapper d'un corps trivial qui plombe la valse des signifiants. Dans la perspective que le langage est un piège, qui piège-t-il ? Peut-être le sujet qui obtient une place possible dans le monde du possible que le langage promet ! Ce qui nous entraîne sur le terrain de l'impossible sur lequel il trébuche sans cesse. Un entraînement du langage qui peut se faire le travail de toute une vie, jusqu'au dernier souffle qui souvent est pris à témoin par l'autre proche. Les derniers mots du sujet qui s'éteint s'inscrivent parfois comme de l'encre indélébile dans le langage de l'Autre proche : « avant de partir il a dit… ». Le mot de la fin serait-il porteur d'une vérité pour celui qui reste, le mot d'avant la perte ? Un mot qui pourrait enfin éclairer sur des années de langage partagé, et cette éventualité réduit à bien peu tant d'années de partage de langage avec le proche. La vie est-elle, dans son approche la plus primaire, Jouissance ? Ce moment si sacralisé du dernier souffle pourrait-il éclairer sur cette Jouissance ? Destruction, libération, enfin ce qui se nomme « le repos éternel », sans omettre ce que peut signifier cette expression, peut être une expression signifiante de la mélancolie. Sans omettre l'état dénué de toutes tensions en un équilibre entre pulsions de vie et pulsion de mort, le nirvana comme forme de jouissance ! Un endroit où le langage ne semble plus nécessaire, pleine Jouissance ou plus de Jouissance. En attendant la jouissance est à contraindre ou à libérer et parfois se fait outil à manipulation, là où l'on ne sait plus qui manipule l'autre entre le sujet et le corps jouissant, est-ce si nécessaire d'être lyrique ? Néanmoins cette chose-là, Jouissance, serait-elle à entendre dans le langage de l'Autre au trépas ? Par exemple le dernier mot du dernier souffle qui peut être appartient déjà à l'autre face de la vie, c'est-à-dire la mort. La Jouissance échappe, long travaille en analyse, non pas de la repérer dans la répétition de ses représentations mais

de la reconnaître, pour faire avec.

Écrire pour s'approcher sans risque d'une certaine Jouissance

L'écrit comme acte créatif est un pansement, il ne fait que colmater la brèche béante, un bouchon symbolique de ce qui dans le réel n'a pu être… être vécu. Les pages qui se couvrent de mise en perspective de ce qui n'est pas accessible, offrant le sublime habillage de l'acte artistique. Mais si cette tenue de scène, étoiles scintillantes de cette danse de mots, si cette tenue se tient pour celui qui écrit puis ceux qui le lisent et le jouent, c'est qu'il en a approché quelque chose de cette vérité.

Pour ce faire j'utilise une illustration littéraire, un support écrit qui a presque échappé au langage, en finalité puisque l'écrit est l'une des formes de retranscription du monde du langage, ou peut être une mise à plat du langage. Le langage nous tient au point qu'il est incontournable dans l'exploration d'un hors langage, ce qui est souvent nommé de « primaire » en clinique. Un avant le langage qui questionne sur la jouissance du nourrisson, cet enfant qui crie à corps perdu. Pour en revenir à l'écrit qui biaise le langage, Littérature, la rature de la lettre ou par la lettre. Le dernier souffle du sujet parlant, qui ne cesse de l'écrire dans l'alcôve de lui-même. Mais cet écrit est de motif théâtral, sachant que l'écrit théâtral est un support pour la mise en langage par le jeu. Jouer il le faut et rire en est l'un des modes. Se jouer de la vie, l'une des issues pour tenir la dangereuse Jouissance à distance, si l'on s'en approche trop, nous rions « jaune».

Le « Comédien égocentré » est un monologue que j'ai écrit, une projection de mon écrit qui de prime abord m'a autorisé en toute jouissance d'usurper une place qui n'est pas la mienne, celle de comédien. Un déroulement qui s'initie par le personnage que j'ai en quelque sorte investi et d'autre part les différents personnages auxquels il est confronté de par son métier. L'écrit permet une grande liberté, il y a des lieux où il est possible de transgresser, un glissement vers un lieu où l'inacceptable dans le langage s'écrit, lieu distancié ? Protégé en quelque sorte, cet espace ou je peux écrire « Je suis un comédien » sans pouvoir le dire puisque je ne le suis pas. Le langage est du domaine du direct, la chose dite peut avoir de lourdes conséquences, la phrase d'une personne en vu prise sur le vif par la caméra d'un téléphone portable par exemple, l'inacceptable du dit établi par ceux qui sont susceptibles de le penser. Il s'agit du présent du dit, l'écrit est atemporel et peut se permettre d'être lyrique. Le comédien est à cette place instable entre le Je et le Moi, dans la peur d'une perte narcissique et dans la nécessité d'exister là où on lui demande d'être, ce qui ressemble à la demande de l'Autre. Cependant il est souvent pensé que le comédien met en jeu des affects dans l'esprit de la mimétique, d'une certaine manière comme le décrit M. Broda concernant le poète : « l'on a longtemps projeté sur le narratif « pur » la conception banale du lyrisme comme expression d'affects, de pensée propre au poète ».[6] Cette auteure met en exergue cette relation entre le sujet de l'énoncé et celui de l'énonciation, et la différence d'approche entre la *mimésis* vantée par Aristote et l'approche différente de Platon qui oppose la mimesis et la *diégésis* ce qui l'amène à définir le cas « d'une pure narration » puis cite une phrase « Le poète parle lui-même » (République III, 393a) et non pas « le poète parle de lui-même » qui serait une mauvaise traduction pointée par M. Broda. La concep-

6 M. Broda, Ibid, p19.

tion de la pure narration signifie que le poète est celui qui dit, en l'identifiant au récitant, le sujet de l'énonciation, le prête voix. M. Broda précise la différence d'approche de Platon dans l'*Ion*, le poète plus proche du récitant : « parce qu'il est lui-même qu'un maillon, un anneau magnétisé dans la chaîne de l'*Herménéia*, du dieu qui l'habite, qui parle quand il parle, lui, l'*enthéos.* » Par cette approche le « quelque chose », entre possession et dépossession qui va au-delà du récitant.

Je ne suis pas un personnage issu de l'écrit d'un auteur, je suis Moi. Puis-je être Moi et un personnage simultanément ? C'est là où naît le mensonge, que l'on se construit pour être les deux en même temps. Les deux s'imprègnent, se côtoient, s'aiment et se détestent.

C'est une relation qui se met en dialogue inconscient permettant d'aller loin en soi et de s'en méfier et s'en distancier. Un ami-ennemi s'immisce en Moi et je ne peux pas le contourner, je lui fais face et je scrute la teneur de l'ambivalence. Ce personnage que j'avale avec gloutonnerie et réflexion, je dois bien le vomir parfois pour voir ce que mes entrailles en ont fait. Il est un intrus issu d'un texte, le plus souvent je ne connais pas ses origines. Je peux m'instruire de l'auteur, lire des essais sur sa mécanique, sa biographie, et parfois y voir plus clair sur le personnage dont je vais avoir la responsabilité sur un temps défini. Parfois rien ne transparaît sur ce personnage et son lien à l'auteur, rien… dans l'aventure de lui donner une histoire. Le spectateur me voit incarner et jouer un personnage, il me suppose un passé, un avenir, une place dans l'histoire des humains. Ce personnage pourrait-il n'exister que dans cet espace limité de la représentation, naissant à trente-cinq ans trois mois et trois heures et mourant à trente-cinq ans trois mois et cinq heures ? Ceci se répétant durant le nombre des représentations, je ne le pense pas. Ce personnage a une histoire, issue de l'imaginaire de l'auteur, du metteur en scène, du spectateur et du comédien. Il se faufile et se diffracte dans ces multiples relations, et il est bien nécessaire de lui donner l'envergure d'une vie entière. C'est bien là où pour ma part, celle du comédien, il est difficile de ne pas se confondre et de se donner à ce personnage dont nous ne connaissons que ce qui l'anime dans la pièce. Je me surprends à penser son enfance comme celle que j'ai vécue, je me surprends à penser que je l'ai connue quand j'étais enfant. Un camarade éloigné, un frère de sang qui réapparaît dans ma vie, un amour à travers lequel je me suis identifié. Ce qui est certain, pour ma part, je ne suis aucunement dans la fusion comme celle de la passion, la seule passion qui m'anime concerne mon étonnement et la découverte de ce personnage. Je suis épris de ce que je deviens dans cette relation, épris de Moi et de cette nouvelle forme qu'il s'octroie. À ce stade, la réalité est aussi déformée, le mensonge dépasse la réalité, il est nécessaire de se mentir et de se croire lui, le personnage à part entière, le temps d'un souffle.

Dans ce passage le comédien se questionne sur sa place, entre le sujet de l'énonciation et celui de l'énoncé. Il semble qu'il serait dans l'incarnation du personnage, possédé plus que dans la maîtrise de ce personnage. Dépossédé de sa place de sujet, un sujet s'évanouissant au travers de l'incarnation du personnage. Un corps investi qui jouit dans cette intermittence, peut être à ce moment où le sujet de l'énonciation disparaît sans pour autant être

le sujet de l'énoncé (*il faut bien se mentir*), à entendre que la parole permet le mensonge qui dissimule la Jouissance. C'est bien cette angoisse qui s'énonce chez ce comédien qui fait en quelque sorte de ce monologue, le testament de sa place de sujet. Là où il pensait être, il n'était pas. Un Je fragile qui se laisse absorber par la Jouissance vers sa propre dépossession. Une Jouissance si angoissante et si solitaire qu'il use de lyrisme pour faire des mots le lieu de rencontre de ce pas d'Autre lieu que son public.

Je suis peut-être en ce cas dans ce qui se nomme la jouissance, possible mais je n'en suis pas sûre. J'appellerai ce moment un effet de présence. Ce qui est très différent de la jouissance en ce que cet instant se propage, rayonne et se fait entendre par d'autres, le spectateur. Pour reprendre la métaphore que j'ai utilisée, je peux à cet instant me trouver dans l'incandescence de l'explosion, ce vide générateur, et le spectateur effleuré par le souffle, cette bouffée d'un quelque chose d'indéfinissable. Oui le doute plane, je suis peut-être en place de jouissance, dans cet antre du vide et simultanément me retrouver face à moi, un moi qui serait projeté en le spectateur. Mon Moi expulsé de cet instant et pris dans cette instance que représente le spectateur. C'est confus en effet, mais il faut bien essayer de représenter ce qui ne peut l'être, je vous l'accorde.

Le roman de l'instant, comme je le nomme et dans le sens où je l'aborde, est bien quelque chose de confusionnel et difficile à expliquer. Ce qui me paraît assez clair concerne cette notion atemporelle que je nomme instant. Pour les plus pointilleux, un instant comporte une notion de temps, mais dans ce que je tente d'expliquer l'instant se présente comme un trou dans le temps. Pas dans le sens d'une scansion mais d'une rupture du temps, le temps de la représentation en ce qui me concerne. Un instant qui fait trou dans le fil de la représentation, dans le décours de cette représentation et du temps qui lui est imparti. Ce qui est troublant car je dois le dire, c'est pour ce trou dans le temps que j'accepte le temps qui court, le temps que je comble, le temps tout court.

Le monologue est un motif exploitable sur son versant lyrique. Comme le poète déclamant sa poésie, qui parle ? À qui ? Le maillon d'une chaîne signifiante ou l'inconnu s'immisce. Le comédien de ce monologue s'accroche aux mots, fait de son texte un ancrage symbolique, de sa voix une portée lyrique pour ne pas se perdre dans la jouissance. Le langage qui fait effet boomerang, le lyrisme se faisant objet sublimé qu'il peut contempler. Jouir il le faut, de soi même aussi, mais se faire objet de jouissance c'est dangereux et peut annihiler le sujet. Ce comédien qui fait de son monologue une plainte, celle qui lui permet encore de s'apercevoir pour échapper à un risque, la *néfas*, comme pleine jouissance. La plainte qui lui laisse quelques espoirs d'un lieu subjectif.

M. Broda cite *Les Bacchantes* et « le délire des Corybantes qui ne se livrent pas à leurs danses quand ils ont leurs esprits », en lien avec les auteurs de chants lyriques possédés et embarqués dans l'harmonie et le rythme.

Le monologue de ce comédien n'est pas une poésie, c'est une demande désespérée de ne pas perdre l'objet, son public. Un certain lyrisme s'exprime pour expliquer qu'il est embarqué et possédé en sa place de narrateur, qu'un dieu l'habite, un dieu qui parle quand il parle. Une façon de se faire non pas poète mais poésie. L'objet public auquel il porte parole, de la même façon

qu'il porte la parole de l'auteur dans un transport de possession. Cependant cet état laisse entrevoir la dépossession de sa place de sujet, l'évanouissement du sujet comme l'écrit M. Broda. Dans cet évanouissement l'« objet public » disparaît également.

Je suis là, ici et maintenant et vous pouvez me voir, je me donne à voir dans cette pente qui me rapproche et m'éloigne de vous. Pire encore, une glissade qui m'éloigne de Moi, dans le risque d'oublier ce Moi et le voir aussi, face à ce que fut ma place de sujet, d'être humain pensant et agissant. Un état hypnotique, vide de vous, du reste et de Moi. Entendez ma plainte, entendez ma souffrance mais n'oubliez pas que j'ai tant joui, en vain…

Donc le comédien en question s'adresse en alternance à un public, celui d'un jour, ainsi qu'à lui-même, et en perdant le fil les deux se confondent. Il ne cesse pas d'expliquer qu'il n'y a pas d'autre lieu pour lui que cette nomination « égocentré ». Dans cette fixation sur cet adjectif fantaisiste « égocentré » ce comédien ne remet pas en cause cette certitude, celle d'être un comédien. Cependant il est nécessaire de centrer un lieu possible qu'il décrit dans ce monologue comme une place vivable entre le langage et le corps, ce qui semble s'actionner comme une boussole qui se réactualise en fonction de « l'espace-temps » dans lequel il se trouve. Et cette nomination « égocentré » n'est pas sans lien avec le sujet se perdant dans l'image de lui-même, la perte de sa réalité en se confondant avec celle fantasmée (cf. à Second life, et les réseaux sociaux). La réalité qui se transgresse d'elle-même vers le virtuel, et ce virtuel qui fait collage à la réalité du sujet. En précisant que la réalité du sujet ne peut que faire signe mis en perspective par le signifiant. Une réalité qui se décline par le langage, là où le désir s'accroche et là où ça fait effet. Qu'il s'agisse du comédien qui explore la réalité de son personnage à l'individu qui se crée une autre réalité dans Second Life, le virtuel peut supplanter le fantasme, le signe qui supplante le signifiant. Une Jouissance permise par ce pas franchi dans une autre réalité. Et il peut être dangereux de s'y perdre dans cet imaginaire au point que ce Moi se dit sans cesse comme un ancrage dans un océan. Parfois une image fixée sur un réseau social. De l'image à la jouissance de l'autre il y a tout un monde mais si l'on perd sa place de sujet dans cette image, MOI JE JOUISSANCE, le jeu tombe, le Moi perd son ancrage et la Jouissance frappe tous azimuts. C'est à cette place que se trouve ce comédien qui tient tant à être « égocentré », pour tenir une place vacillante et dangereuse. Tout n'est pas modifiable et peut se répéter, ce que Freud définit avec la pulsion de mort et dans Au delà du principe de plaisir. Un événement voire tout simplement un mot qui entraîne sur le terrain de la répétition « un jour sans fin ». Un corps qui se meut ou se fige dans un principe mortifère de la jouissance. Un non modifiable qui s'ancre dans un signe et non plus ce signe labile qui alimente la chaîne de signifiants. Le signe dans ce cas se colle à la jouissance et fait trou dans le corps à défaut de proposer un signifiant pour un autre signifiant. Le signe d'un trou dans le corps comme lieu mortifère et immobilisant le lieu de l'Autre, ce lieu qui permet d'avancer comme dans une aventure, souvent la même mais dite différemment. Toujours comme dynamique la même jouissance mais avec un certain lyrisme, mise en scène différemment.

Et moi qui ne suis que vecteur de ces auteurs et metteurs en scène de cette mauvaise farce qu'est la réalité, je me retrouve fripé et un peu plus abîmé devant mon café. Croyez-vous que nous ne sommes que traversés par ces paroles qui taraudent sans le savoir de vérité la réalité de notre monde. Je ne le pense pas, des mots s'accrochent à nos esprits, des phrases traversent notre chair et la trouent de clarté sur l'horreur de nous-mêmes, humains dans la réalité des humains. Il se peut que certaines lacérations de nos tissus par ces semblants de vérité restent béantes et de force sanguinolentes. D'invisibles écoulements s'échappent de nos corps sur scène possédés, vers un certain affaiblissement.

C'est un peu ce que je ressens en plongeant hagard dans l'obscurité de mon café, tout en sachant que dans ce noir miroir, il n'y a que du café !

Le Comédien est dans cette dynamique, cependant tous ses personnages sont vécus tout de même à un moment donné. Les répliques d'un séisme, le langage qui ébranle son corps, les répliques de personnages qu'il a incarné au fil de sa carrière. Son mode de jouissance serait-il l'ancrage de ce qu'il doit définir comme lui-même au milieu de tous ces autres. Ce que j'ai nommé d'égocentré, donc un ancrage dans l'imaginaire, attache bien fragile. Sa place de sujet ne le serait-elle pas plus fragile ? Lui qui parle d'un langage écrit par un autre. Lui qui investit les mots de l'autre avec le texte qu'il met en érection. Le comédien qui se frotte à la jouissance de l'auteur, en entend-il quelque chose ? Il joue et porte le texte, et il doit certainement oublier l'auteur, lui et l'auteur ça fait doublon, en ce cas il reste le public, le lieu où sa jouissance se déverse. Et bien au-delà de ses affects, affects accessoires, cette jouissance peut faire signe d'un dieu qui l'habite, la jouissance en tant que présence par le public, qui n'est autre que le corps jouissant. Serait ce un possible que ce corps jouissant puisse être, au travers du lyrisme qui permet de nommer dieu, le lieu d'une jouissance commune dans l'espace-temps d'une certaine « représentation » ? En tant que l'objet a condense quelque chose de la jouissance.

Ne rien perdre

Face à la réalité que l'autre pose en fatalité, un positionnement doit s'ajuster. *L'amor fati*, locution latine introduite par Marc Aurèle et qui tend à accepter voire aimer son destin, « l'amour du devenir et du chaos que constitue parfois la réalité » comme cela est précisé dans la définition. *L'amor fati* en ce que cela comporte d'un au-delà de la réalité comme le précise M. Broda en référence à Nietzsche « dans son pur paraître l'éphémère, le périssable ». Ce qui survient avec sa part de chaos et ce qu'il en advient, peut être le quotidien du comédien dans le paradoxe de jouer la même pièce chaque soir et d'être face à cette fragilité de l'éphémère et du pur paraître. Faire avec cet aléatoire dans ce construit d'une pièce à jouer et d'une réalité du moment qui peut tout déconstruire. Mais qui par cet aléatoire développer une puissance et une force, dans l'esprit du surhomme de Nietzsche avec cette phrase rabâchée : « Tout ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort. ». La Jouissance n'est pas loin, n'est jamais très loin et l'un des pare-feu peut se percevoir dans le lyrisme. Au-delà du principe de sublimation, l'un des axiomes qui nous étire vers un au-delà est certainement ce qui peut nous brûler.

L'hôtel du sacrifice, vous allez rire, mais j'y suis régulièrement en chevauchant la scène pour la représentation. Cette magnifique scène, « la scène », moment magnifié de partage et de pardon. Je me sacrifie, moi simple mortel, moi qui deviens sur cette scène ce personnage qui incarne une instance entre bien et mal. Une figure qui sera érotisée sans érotisme et détestée sans haine, ce lieu où l'affect est présent, volubile et présentifié en cet autre que je suis « dans » cette scène.

Ce qui laisse à penser la jouissance du martyre qui se laisse brûler ou se brûle lui-même en place publique, laissant place à la sublimation à l'autre témoin. Comme impératif d'y percevoir un objet à cet acte, une cause qui fait signe de vérité à cet acte qui se finit sans parole. Malgré tout il s'agit de la place sans objet qui constitue les idoles. La scène du comédien est un peu celle du martyre, qui se saigne devant son public. Le martyre d'un soir qui se frotte à cette place sans objet, celle de la jouissance. Le langage du comédien peut laisser supposer qu'il est en place de l'objet, il peut le supposer ainsi que le public, finalement cet objet tant qu'il n'est pas nommé est du domaine public. Levier du désir et mise à distance de la Jouissance. Le langage permet aussi de sublimer l'objet qui s'ébauche en la personne du comédien à l'œuvre. Peut-être de se laisser contaminer par son émotion, ses ressentis, sans se confondre à lui pour autant, tout en sachant que les affects offrent un motif à ce qui est au-delà des sens et de la raison. Le comédien donne à voir au public cette alternance entre le langage et le corps, dans le risque que le corps prenne le dessus sur le langage en prenant sa part de jouissance, celle qui n'est plus nommable et qui fait trou, dans le langage et dans l'image. Un hors temps du sujet ou l'objet disparaît du langage en investissant le corps, ce qui éclipse le sujet et nous mène au signe. Dans quelque chose qui s'apparente à la jouissance Autre, celle attribuée à la femme dans cette part dont elle ne sait que dire et où elle n'est pas. À savoir si c'est un lieu sans objet ou la jouissance de l'objet sans sujet ?

Notre comédien du monologue exprime avec lyrisme ce qui lui échappe, et tend à définir l'indéfinissable, sa jouissance. Il comprend qu'elle se répète au fil de ses représentations et qu'elle inaugure « une relation » et une interaction avec son public. Cependant dans ses élucubrations, il voit se déconstruire ce « quelqu'un » qui serait public. Le public n'est qu'un signe qui alimente le signifiant, un signe qui en tant que tel ne peut être. Dans ce passage, la jouissance se détache de ce « quelqu'un » public, elle devient un extime qui est là et qui s'accroche à un extérieur, une explosion qui fait vide et contamine par sa déflagration comme le décrit ce comédien. La jouissance comme nuée comme l'a nommée Lacan.

C'est effrayant et délicieux, une chaleur qui m'étreint et s'échappe de tout mon être, enfin libre de parler sans penser. Je ne pressentais même pas que cela était nécessaire, voire devenu vital de me confier, à moi et à vous, en vous laissant la direction de l'adresse. Ce torrent glacial mais limpide se répand sans adresse, à qui voudra l'entendre. De l'eau fraîche qui bute tout de même sur le roc de ma conscience, un peu tout de même. Le cours est salvateur mais je n'y étais pas préparé, à ce cours d'eau limpide et parfois sombre. Il se trouve que vous êtes là à m'écouter et à me lire dans mes dires.

Élisabeth Blanc

Comment faire rire un mélancolique ?

Le rire est une décharge jubilatoire, un éclat et pas une jouissance au sens lacanien.
Le mélancolique ne rit pas du tout. Pour le mélancolique, la question du sens est essentielle, la vie n'a aucun sens, rien n'a de sens, à quoi bon vivre et sa jouissance est sans limite, aucun bord puisque la mort est déjà là. Ce qui caractérise le mélancolique c'est la pétrification.
L'effraction du non-sens n'est pas possible. Cependant, il possède une sorte de rictus. Un rire figé, rigidifié, pétrifié comme sa vie.
Prenez par exemple Pierre Desproges et son humour cinglant de mélancomique.
Rire et faire rire sont deux choses différentes, le clown est triste. Il côtoie la mort et joue avec elle, il jouit du non-sens : la jouisnonsens. C'est le sens qui devient incongru. Le mélancolique se rit du sens, un rire jaune, caustique, ravageur, pas le fou rire de celui qui réalise après coup qu'il l'a échappé belle.

Il me semble que ce comédien, tel qu'il apparaît dans le monologue écrit par Éric, est d'abord sur le versant dépressif après une phase maniaque.

Il est dans une sorte d'arrêt sur image : de l'image du moi hypertrophiée, mise en scène avec mise en scène de la jouissance de ce moi dans une dégustation des mots et de soi. Les mots viennent enrober et magnifier l'image du moi et il se nourrit de l'ensemble.

Et puis la rupture avec la scène, la solitude et la haine de ce que la solitude lui renvoie.

Importance énorme de l'image, lui, le comédien est une toile vierge sur laquelle l'on colle toutes les images : « les regards sont des lances lumineuses dans l'obscurité de la salle qui convergent dans sa direction » mais lui-même n'est qu'un néant absorbé par cette image, un objet manipulé par le regard de l'Autre, le public. Il en éprouve à la fois un sentiment de honte et de jubilation.

Sur scène, c'est l'apothéose, l'extase, c'est une véritable jouissance de ce moi dont le sujet est éjecté. Il est l'objet qui vient combler le vide de l'Autre, mais seul chez lui, le matin devant sa tasse de café qui ne lui renvoie qu'un miroir noir, c'est la débandade et la débandade des mots : défilement des idées sans pouvoir en arrêter aucune, sans investissement, une fixation sur le vide. On remarque que le texte, les mots qui soutenaient l'image,

sans cette image, déferlent de manière anarchique. C'est l'image qui fait point de capiton dans le magma textuel.

De la dépression à la mélancolie : l'ombre de l'objet est retombée sur le moi, selon la formule consacrée, et cette ombre devient un trou dans le psychisme, un tourbillon qui creuse et produit une aspiration, un appel, une pompe aspirante.

La dépression est liée au deuil, surinvestissement de l'objet avant de pouvoir s'en détacher, comme dit Lacan il faut frapper le mort une 2° fois en le surinvestissant pour pouvoir s'en détacher en le refaisant mourir pour rester en vie, il s'agit de sauver le sujet.

Le comédien dépressif est resté accroché à l'image, la belle image fabriquée par le regard de l'Autre, du public, il essaie de faire le deuil de cette image.

Le dépressif sait ce qu'il perd, il perd l'objet de son amour et ne s'en console pas. Il reste un sujet avec un lien resté très fort à l'objet, mais il se distingue de l'objet.

La mélancolie est un deuil sans objet. Mais le mélancolique sait qui il perd, il perd son être. Ce n'est pas l'objet qu'il perd mais tout son être envahi par l'objet. Il se perd à lui-même.

Le mélancolique est déjà mort, le vide est en lui et l'œuvre de mort est en marche. Il a traversé le miroir.

Comment faire rire un mélancolique ?

Le dépressif ne rit pas, tout absorbé qu'il est par la tristesse qui l'envahit. Mais on peut encore espérer le distraire. La jouissance du dépressif reste bordée, s'il y a une limite, la transgression reste envisageable ainsi que le retour à une norme.

Le rire est l'effraction du non-sens qui bouleverse et retourne le sujet névrosé, occupé à donner un sens à sa vie, il vient révéler sa part d'inconscient qui en sait un bout sur le non-sens.

La jouissance, me semble-t-il s'accroît plus la mort semble proche, celui qui frôle la mort éprouve une sorte d'orgasme énorme selon le témoignage de ceux qui pratiquent des activités extrêmes comme le saut à l'élastique. La jouissance déborde et finit par n'avoir plus de bord.

Le mélancolique qui vit avec la mort, jouit sans limites. Une jouissance dure, bien au-delà du principe de plaisir, la jouissance est empreinte de souffrance.

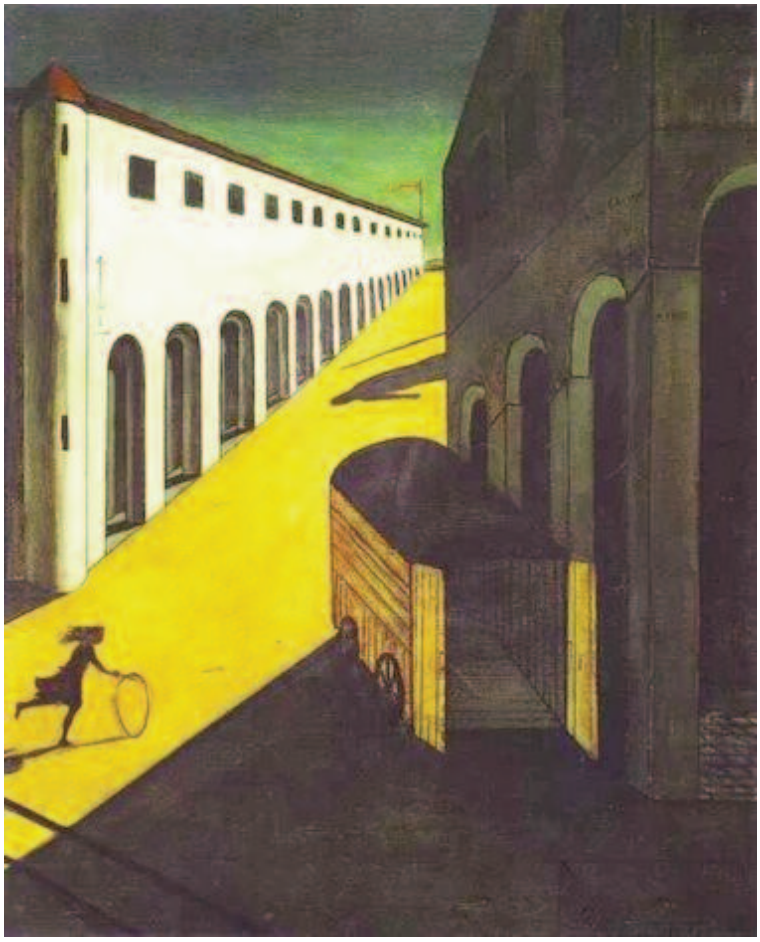
Le rire est une décharge jubilatoire, un éclat et pas une jouissance au sens lacanien.

Le mélancolique ne rit pas du tout. Pour le mélancolique, la question du sens est essentielle, la vie n'a aucun sens, rien n'a de sens, à quoi bon vivre et sa jouissance est sans limite, aucun bord puisque la mort est déjà là. Ce qui caractérise le mélancolique c'est la pétrification.

L'effraction du non-sens n'est pas possible. Cependant, il possède une sorte de rictus. Un rire figé, rigidifié, pétrifié comme sa vie.

Prenez par exemple Pierre Desproges et son humour cinglant de mélancomique.

Rire et faire rire sont deux choses différentes, le clown est triste. Il côtoie la mort et joue avec elle, il jouit du non-sens : la jouisnonsens. C'est le



sens qui devient incongru. Le mélancolique se rit du sens, un rire jaune, caustique, ravageur, pas le fou rire de celui qui réalise après coup qu'il l'a échappé belle.

On pourrait comparer Alfred Jarry et Beckett : Jarry joue avec l'absurde, il en fait des tonnes, il en rit et fait rire.

Beckett n'est pas dans l'absurde drôle qui suppose le sens, il est dans l'absurde métaphysique, dans la logique implacable du non-sens, dans la quête du désespéré qui attend en sachant qu'aucun sauveur ne viendra. Il déclenche un rire amer.

Pour le mélancolique, ce n'est pas imaginer la mort qui est impossible mais c'est imaginer la vie. Aucune projection, aucun imaginaire. Seule la mort peut venir l'apaiser.

Bertrand s'est donné la mort comme un soulagement à sa vie, il est parti, réconcilié avec lui-même sans aucun regret. Il ne pouvait plus faire semblant.

François possède une sorte de mélancolie romantique, un spleen qui l'aspire vers le ciel et les étoiles pour atteindre l'absolu, l'infini, car sur terre, tout est relatif, aucune valeur ne vaut la peine, seul le rien ou le tout sans nuances vaut la peine, il est d'ailleurs et il s'agit pour lui d'atteindre les étoiles et ensuite de s'éteindre avec elles.

Il doit y avoir un lien entre le mélancolique et l'étoile perdue. Le mélancolique vient d'ailleurs.

Du Bellay, poète mélancolique, disait que le fait d'être né sous une mauvaise étoile était responsable d'une tristesse qui ne le quittait jamais, cf. sa complainte du désespéré :

Ainsi la joie et l'aise
Me vient de deuil saisir
Et n'est qui tant me plaise
Comme le déplaisir
De la mort en effet
L'espoir vivre me fait
Dieu tonnant, de la foudre
Viens ma mort avancer
Afin que soie en poudre
Premier qui de passer
Au plaisir que j'aurai
Quand ma mort je saurai »

Encore un autre poète mélancolique, Gérard de Nerval qui s'accroche

aussi à une étoile perdue :

« Je suis le ténébreux, le veuf, l'inconsolé
Le prince d'Aquitaine à la tour abolie
Ma seule étoile est morte et mon luth constellé
Porte le soleil noir de la Mélancolie »

Alors à propos de la Terre et des étoiles, je voudrais évoquer ce film formidable de Lars van Trier : Melancholia :

Un film sur la fin du monde : l'être humain est né d'une étoile, de la poussière d'étoile et c'est d'une étoile qu'il verra sa fin.

Saturne est la planète tutélaire des mélancoliques, rappelons les poèmes saturniens de Verlaine en écho au spleen baudelairien. On peut d'ailleurs se poser la question du lien entre la mélancolie et la création poétique ? Je voudrais évoquer l'énorme travail de Jean Clair sur la mélancolie en peinture.

Pourquoi Saturne ? Il est parfois associé à Chronos ou Cronos, les deux sont souvent confondus. Chronos, le dieu du Temps, le temps qui s'enfuit. Comme le disait Brassens : « il porte un joli nom Saturne mais c'est un dieu fort inquiétant ». Ou alors Cronos, le titan, fils du ciel et de la terre qui dévorait ses enfants et fut détrôné par son fils, Jupiter, triomphe de la vie sur la mort.

Revenu sur terre il inaugura l'âge d'or, ce qui laisse tout espérer !

Cependant dans ce film, cette planète de la mélancolie s'approche dangereusement de la terre pour l'atteindre et la faire exploser.

Un film en deux parties qui oppose deux sœurs : la stellaire Justine et la terrienne Claire.

Tout commence par une fête comme dans Festen, il s'agit là d'un mariage mais on sent déjà que tout va basculer. Justine, la jeune femme flotte, elle est ailleurs, on pressent qu'en elle quelque chose va se fracasser et qu'elle va plonger tout doucement dans les eaux vertes et glacées comme la blanche Ophélie, pour elle aussi le mariage et le bonheur sont impossibles :

« Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles,
la blanche Ophélie flotte comme un grand lys,
flotte très lentement, couchée en ses longs voiles…
On entend dans les bois lointains des hallalis.
Voici plus de mille ans que la triste Ophélie,
passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir,
voici plus de mille ans que sa douce folie
*murmure sa romance à la brise du soir »…(*Rimbaud)

Justine ne s'angoisse pas, elle attend, elle est déjà partie, elle a déjà traversé le miroir, elle sait que la fin du monde est là. L'étoile va venir heurter le monde, comme l'ombre de l'objet est tombée sur le moi, et tout va disparaître. Elle est calme, impassible, apaisée par la certitude de la fin.

Sa sœur Claire au contraire, elle est dans le monde, elle est sur terre et c'est pourquoi, elle s'angoisse et s'agite pour tenter de sauver quelque chose, de sauver son enfant, elle croit, elle espère.

Le mélancolique ne croit plus en rien. Le rire est salutaire, il ouvre une soupape, mais pour le mélancolique, la porte est définitivement fermée. Cependant on peut encore espérer dans une analyse non pas apporter du sens à la vie du mélancolique mais lui redonner le goût de vivre en lui montrant que le non-sens peut être tout à fait supportable. Retrouver du plaisir hors sens. Le plaisir étant le meilleur rempart à la jouissance morbide.

Pour conclure je citerai Clément Rosset qui cite lui-même Martinus von Biberach : « je viens je ne sais d'où/je suis-je ne sais qui/je vais-je ne sais où/je m'étonne d'être aussi joyeux. » Il ajoute : « Les raisons d'être joyeux ou déprimé ont ceci d'étonnant et d'apparemment paradoxal qu'elles sont rigoureusement les mêmes. En sorte que la tristesse n'est que le côté pile de la joie. » Ce chemin qui mène de l'abattement à l'allégresse, de la mélancolie à la création… Oui la mélancolie est un état fécond, elle donne son relief à l'existence et permet les meilleures réalisations de l'art. J'aimerais rester sur cette note optimiste.

Georges Froccia

La solution dite

Lacan jouit donc de dissoudre et de recommencer. Que fait-il disparaître, que supprime-t-il ? Dans quelle mesure cette dissolution est-elle une destruction, contient-elle de la destruction ? Ce que nous savons c'est que l'inconscient coupe hors sens et permet à Lacan d'effectuer une coupure qui révèle la jouissance. La jouissance révélée par l'interprétation. C'est pour tout cela qu'il s'agit de prôner haut et fort et sans complaisance la décision de dissoudre. C'est la jouissance dans l'acte chirurgical. Lacan peut couper, c'est qu'il est vivant. Jacadi.

Vous connaissez sans doute le jeu qui s'appelle *Jacadi. Jacadi* ce n'est pas la même chose que *jacadi a dit.* Si je vous dis « *Jacadi a dit grattez-vous le nez* » et que vous le faites, vous avez perdu. Même si la phonétique permet de l'écrire en un mot ou en trois mots, *Jacadi* est l'unique forme phonétique acceptée. C'est la clé de passe pour gagner, le seul accès à la victoire. La clé de la vérité c'est *Jacadi*, la seule vérité dans le jeu *Jacadi*. Dans un autre jeu, celui du *sujet barré*, *Jacadi* c'est l'inconscient.

Alors que je bataille toujours du côté de la destruction, qui me fait question depuis plusieurs années, *Jacadi* ordonne un rêve, *jacadi* un rêve. Voici le rêve qui a répondu à ma bataille.

Dans la campagne varoise de mon enfance, la maison familiale résonnait de la lumière et de la chaleur de l'été. Sur l'autre versant de la colline d'en face, rien ne pouvait se voir mais nous savions qu'un feu dévastateur arrivait. Des poignées d'hommes impuissants fuyaient. Tous ces pompiers dévalaient la colline comme des fourmis. À côté de cette débandade et dans cette campagne toujours rayonnante et épargnée, ma mère disait sereinement que cette fois nous n'allions pas y couper.

Fin de ce rêve dans ce paysage superbe baigné de quiétude. *Jacadi : Cette fois, nous n'allons pas y couper.* Nous, c'est ma mère et moi, deux représentations de moi. L'étymologie de cette expression m'apprend que je n'allai pas pouvoir séparer par le coup, par un coup, un coup de poing par exemple. Je rajoute qu'il n'y aurait pas de cou à couper, le cou entre la tête et le corps cette fois. Aucun coup et cou, cela signifie la même chose, c'est

qu'aucune déviation ou solution ne sont possibles. Impossible d'éviter l'anéantissement. Et en même temps, paradoxe… Tout était si beau, tellement vivant. *Jacadi*.

Alors je me suis souvenu d'une nouvelle de Marguerite Duras, qui s'appelle *Le boa,*[1] L'écrivaine, alors petit fille, se souvient qu'elle se rendait tous les dimanches au jardin botanique, elle allait voir le boa gober son poulet. Je lis :

> « Quand on arrivait trop tard, on trouvait le boa déjà somnolant dans un lit de plume de poulet. Il n'y avait plus rien à voir, mais on savait ce qui s'était passé il y avait un instant, et chacun se tenait devant le boa, lourd de pensées. Cette paix après ce meurtre. Ce crime impeccable, consommé dans la neige tiède de ses plumes, sans trace de sang versé, sans remords. Cet ordre après la catastrophe, la paix dans la chambre du crime. »[2]

1 Marguerite Duras, *Des journées entières dans les arbres*, Gallimard, 1954.

2 *Ibidem*, page 100.

C'est ici que j'entends quelque chose de la jouissance, cette jouissance qui se situe dans le fantasme d'anéantissement, de destruction de l'autre et de soi. Jouissance que je repère dans mon rêve où ma mère morte dans la réalité me représente dans l'annonce de ma propre mort. Je me dis que je vais mourir à partir de la parole vivante de celle qui est déjà morte, c'est-à-dire de ma partie de moi qui l'est déjà, morte. Elle est morte dans la réalité et elle est vivante dans mon rêve. Je suis donc mort et je suis aussi vivant comme Marguerite duras est bien vivante à regarder la digestion du serpent et morte déjà dans ce spectacle qui s'offre.

Du coup, écrivez du coup comme vous l'entendez, une question élargie s'impose : pour *fairAvec* sa propre mort faut-il obligatoirement *fairAvec* ce qui est du registre du fantasme de détruire et si cela ne suffit pas y a-t-il obligation d'une action destructrice ? Détruire un peu, beaucoup, définitivement autour, ou détruire en soi ? Les déclinaisons possibles de la destruction sont sans limites, vraisemblablement infinies. Sont-elles inévitables ?

Explorons cette idée de couper *dans tu n'y coupes pas*. Si *tu n'y coupes pas* un jour, ça veut dire que les autres fois tu peux y couper, tu coupes, tu trouves l'ouverture, tu trouves la solution. Bien évidemment, c'est l'inconscient qui trouve. Il dit et avec son dire, il répond.

C'est de cette réponse que Lacan nous informe Lorsqu'il écrit la lettre de dissolution de son école, *l'Ecole Freudienne,* le 5 janvier 1980*,* puis durant la séance du 15 janvier 1980 et le 10 juin 1980, lorsqu'il annonce le titre de ce dernier séminaire, *Dissolution.* Il affirme hautement et clairement qu'en cette décision de dissoudre, il ne peut s'agir que d'inconscient et en aucun cas de sens. Ce sens qui est à bannir du champ de la psychanalyse puisqu'il dirige toujours vers le registre de la hiérarchie et que la hiérarchie inévitablement oriente vers le religieux, c'est-à-dire la fermeture, le dogme, et vers leur aboutissement vérifiable au cours des temps, nous allons le voir, la destruction. C'est de cette direction que la psychanalyse doit se déporter. L'inconscient en cette occasion dit la solution, c'est la, *dis-la dissolution.* C'est le coup possible, le cou qu'il est possible de porter ou de couper parce qu'il est dit en même temps qu'un jour il ne sera pas possible de couper le cou ou de porter le coup. C'est la réponse de l'inconscient en train de travailler avec la jouissance. C'est de l'inséparable couple inconscient-jouissance dont il est question dans leur réponse numéro un, majoritaire, universelle, indéfiniment répé-

tée qui est celle au moins de dissoudre ou de défaire et au plus, dans de multiples cas de détruire, de faire disparaître, de supprimer. Inconscient-jouissance-destruction délimitent bien l'espace dans lequel je vais un peu plus cheminer.

Un espace de destruction

L'humain détruit ce qu'il rencontre pour organiser ou réorganiser à sa manière. Freud ne se gêne pas pour définir l'histoire de l'humanité comme une succession d'assassinats, successions de petits meurtres répétitifs de l'autre. L'autre humain, l'autre faune, l'autre flore.

Je suis allé chercher du côté de la sociologue, Dominique Méda, dans son dernier ouvrage, *la mystique de la croissance*[3] pour étayer ma démonstration.

3 Dominique Méda, *La mystique de la croissance*, Flammarion, 2013.

Elle signale que face aux *« mauvaises nouvelles sur l'état de notre planète qui s'accumulent et les prévisions de plus en plus sombres et inquiétantes »*[4], s'impose le travail de « *dénouer les liens historiques et idéologiques qui se sont organisés entre croissance, progrès et démocratie pour étudier la genèse de notre croyance dans la croissance ».*[5]

4 *Ibidem*, page 7.

5 *Ibidem*, page 12.

Elle développe une étude dynamique pour comprendre comment chaque discipline a créé « *sa propre histoire avec ses propres mots sans que personne n'ait la capacité de vérifier la pertinence des hypothèses, des variables ou du modèle. »*[6] Croissance en tant que jouissance généralisée et exponentialisée à partir du XVIII °siècle où a lieu une phénoménale focalisation sur la production. « *Pourquoi une telle débauche d'énergie dans l'activité de mise en forme du monde ? »*[7] Pourquoi une telle démesure dans l'exploitation de la nature ?

6 *Ibidem*, page 40.

7 *Ibidem*, page 45.

Pour répondre, Dominique Méda se tourne tout d'abord vers le contenu du verset 26 de Genèse 1 Je lis :

> « Puis Dieu dit : Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre, et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre […]Dieu créa l'homme et la femme […]Et leur dit : Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre, et l'assujettissez ; et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tout animal qui se meut sur la terre. »

Elle pointe ainsi le christianisme comme à l'origine du passage de l'idée de l'homme inscrit dans la nature à un homme la dominant jusque dans l'hybris, jouissance sans limite considérée comme un crime chez les Grecs anciens. Destruction de la nature pour refaire le monde à son image. Succession de manières différentes de détruire.

Pour répondre, elle cite également Marx qui considère l'activité à produire comme la plus estimable, celle qui consiste à transformer, rendre utilisable.

Nous avons une réponse : Dissoudre et défaire contiennent de la destruction partielle et peuvent aboutir à la destruction effective totale. Cette destruction s'avère universelle et intemporelle. Elle s'impose au fil du temps en s'inscrivant jusque dans les discours dits scientifiques des économistes, des

sociologues et des politiques qui la légitiment.

Ce qui intéresse le psychanalyste, c'est que Dominique Méda cherche un autre discours pour produire une autre science. L'objectif est d'organiser une prospérité sans croissance c'est-à-dire sans destruction. Recherche d'un discours nouveau qui interroge les discours existants dans leur rapport à leur propre vérité. Qu'est ce qui est posé comme vérité dans le désir de vérité que contiennent ces discours ? On pense à Lacan qui recherche un signifiant nouveau et qui dissout de manière à ce qu'*« […] une critique assidue* (de la pratique psychanalytique)*, y dénonce les déviations et les compromissions qui amortissent son progrès en dégradant son emploi. Objectif que je maintiens. C'est pourquoi je dissous. »*[8]

8 Jacques Lacan, *Dissolution*, 5 janvier 1980, site internet Gaogoa.

Dissoudre dit-il…

Continuons dans la direction de l'inconscient et de la jouissance qui font corps dans le corps. Il faut un corps pour jouir, un corps pour que se produise une tension, la tension-jouissance à tout prix. Pourquoi à tout prix ? Parce que, comme cela est joui dans le rêve, l'idée envahissante et omniprésente de la mort ne peut se vivre que par la mise en scène imaginaire ou effective d'une destruction sous une de ses multiples formes. Lacan l'exprime on ne peut plus clairement :

> « Il est dommage qu'il faille se donner tant de peine pour des choses qui ont tant d'évidence. La dimension dont l'être parlant se distingue de l'animal, c'est assurément qu'il y a en lui cette béance par où il se perdrait, par où il lui serait permis d'opérer sur le ou les corps, que ce soit le sien ou celui de ses semblables, ou celui des animaux qui l'entourent, pour en faire surgir, à leur ou à son bénéfice, ce qui s'appelle à proprement parler la jouissance »[9].

9 Jacques Lacan, *Je parle aux murs*, éditions du Seuil, 2011, pages 29-30.

La béance est le lieu où vient s'inscrire la jouissance obligatoire du corps. Et Lacan rajoute que cette jouissance est assujettie à l'instinct de mort, *« […] Ce que lalangue peut faire de mieux, c'est de se démontrer au service de l'instinct de mort »*[10]. Cet instinct de mort qui comme tout instinct exige et se trouve à l'origine de la nécessité de produire du fantasme ou des actes qui auraient à voir avec la destruction. La clinique témoigne de multiples formes de destruction et de malaises qui ont à voir avec le rapport difficile entretenu avec l'instinct de mort.

10 Jacques Lacan, *Dissolution*, Le Séminaire de Caracas 12 15 juillet 1980, site internet Gaogoa.

Lacan avec *Dissolution* détruit-il ? Cette dissolution est-elle une destruction ? S'il en est ainsi, que détruit-il et comme le suggère Françoise Dolto se détruit-il?

C'est le point qui inquiète Françoise Dolto et auquel Lacan répond. Il va répondre à Françoise Dolto deux fois, en premier par une lettre percutante où l'homme qui s*'embrouille*[11] est coincé dans le *malentendu*. Nous allons laisser de côté cette lettre pour aborder sa seconde réponse contenues dans son exposé du 15 avril 1980 et qui m'intéresse aujourd'hui. On lit ceci :

11 Jacques Lacan, Séminaire XXVII, *Dissolution*, lettre de dissolution, site internet Gaogoa.

> « Elle, (Françoise Dolto), m'aime tellement qu'elle ne peut supporter que l'École soit dissoute, et pourquoi, je vous le donne en mille… Parce que l'École c'est moi ! C'est son axiome, alors forcément, dissoudre l'École serait m'annuler, moi, et c'est ce qu'elle ne veut pas. Il y a une paille, c'est que c'est moi qui dissous l'École. Ça ne s'arrête pas, et d'ailleurs, rien ne l'arrête, elle s'imagine que je m'autodétruis, c'est pourquoi, conformément à son principe

philanthropique, elle vient à mon secours. Vous voyez comme cela se tient, c'est logique, cela se voit. Si c'était vrai, ça ferait de moi un type du genre de Socrate. Socrate l'a désirée, sa mort et obtenue de la main de ceux sur qui il avait répandu ses bienfaits. Ça ne lui a pas mal réussi puisque par sa mort, il est devenu exemplaire. Heureusement, je n'ai jamais dit l'École Freudienne c'est moi, j'aurais aussi bien pu dire que Madame Dolto c'est moi. Il y en a paraît-il qui le croient. Eh bien c'est une erreur, je ne m'identifie pas du tout à Françoise Dolto, et pas davantage à l'École Freudienne. Ce qui me justifie de m'atteler dare dare à construire la Cause, la Cause Freudienne. Ce qui en existe déjà suffit déjà à me dés identifier de l'École. »

Lacan jouit donc de dissoudre et de recommencer. Que fait-il disparaître, que supprime-t-il ? Dans quelle mesure cette dissolution est-elle une destruction, contient-elle de la destruction ? Ce que nous savons c'est que l'inconscient coupe hors sens et permet à Lacan d'effectuer une coupure qui révèle la jouissance. La jouissance révélée par l'interprétation. C'est pour tout cela qu'il s'agit de prôner haut et fort et sans complaisance la décision de dissoudre. C'est la jouissance dans l'acte chirurgical. Lacan peut couper, c'est qu'il est vivant. *Jacadi*.

Et la mort alors !

Détruire semble s'insinuer dans toute transformation, toute construction. Détruire c'est la manière de couper et couper c'est vivre, c'est jouir. C'est inévitable. En même temps couper c'est se rapprocher de l'impossibilité de couper, c'est faire surgir la possibilité de ne plus pouvoir couper. Lacan affirme que *« se situer dans la dimension de la jouissance pour le corps, c'est la dimension de la descente vers la mort »*[12]. Passer sa vie à couper selon la trouvaille de l'inconscient de chacun, celle de Lacan étant de *fairAvec* la recherche psychanalytique, c'est pratiquer *la descente vers la mort*.

12 Jacques Lacan, *Je parle aux murs*, page 29.

J'écris toujours *fairAvec* en un seul mot et avec le A majuscule du *grand Autre* car c'est dans ce rapport au *grand Autre* que va se décider la voie du *fairAvec.* Le *Grand Autre* et la mort voici les deux partenaires avec lesquels le sujet barré doit *fairAvec.* Lacan l'explicite clairement :

« IL y a du refoulé Toujours. C'est irréductible. Élaborer l'inconscient comme il se fait dans l'analyse, n'est rien qu'y produire ce trou. Freud lui-même, je le rappelle, en fait état. Cela me paraît confluer pertinemment à la mort. À la mort que j'en identifie de ce que, comme le soleil dit l'autre, elle ne se peut regarder en face. Aussi pas plus que quiconque, je ne la regarde. Je fais ce que j'ai à faire, qui est de faire face au fait, frayé par Freud, de l'inconscient. Là-dedans, je suis seul. »[13]

13 Jacques Lacan, *Lettre pour la Cause Freudienne*, 23 octobre 1980. Site internet Gaogoa.

Nous entendons que Lacan jouit comme la majorité des humains, sautant de petites destructions en petites dissolutions pour faire avec ce trou. Ce qui en fin de compte et selon la théorie psychanalytique signifie reconnaissance et acceptation de la castration. Se déplacer avec sa Jouissance dans un lieu bordé par la castration. Castration reconnue et acceptée à partir de laquelle peut se déployer la raison d'être que Lacan écrit la *réson d'être*[14].

14 Jacques Lacan, *Je parle aux murs,* page 108.

Approchons-nous d'une autre des voies que prend cette *réson d'être*. Tuomas Markunpoika est un designer finlandais qui carbonise les objets. En particulier un beau meuble en bois, un beau cabinet d'ébénisterie ouvragé et richement décoré nous dit-on dans un magazine de décoration. Tuomas maille

le meuble d'anneaux métalliques, c'est une seconde peau, celle qui va rester après que le feu ait consumé le meuble. Après le travail du feu reste uniquement le maillage de fer qui présente la découpe exacte de feu le cabinet. C'est ainsi que Tuomas exprime la fragilité de l'humain. Il souhaite faire du design une expérience métaphysique qui symbolise la mémoire déclinante et l'agonie des êtres, ici sa grand-mère atteinte d'Alzheimer. Il exprime l'effacement progressif de l'humain. Je cite encore le magazine de décoration.

Combien de créateurs exposent la destruction tout en exhibant l'œuvre qui n'est autre qu'une représentation de l'objet détruit, une autre représentation de l'objet, une autre vie du même objet. L'objet est mort et vivant en même temps, passé et présent. Ce spectacle enchante les spectateurs puisque les galeristes considèrent Tuomas comme le néo-prodige du jour, il est repéré par les plus grands musées et commissaires d'expositions. C'est un enchanteur dit – on encore. Il enchante car vraisemblablement il permet de retrouver le paradoxe du rêve, des rêves de chacun qui est d'être mort tout en restant vivant. *Jacadi*.

Une des façons de rester vivant c'est d'avoir de l'ambition. C'est ce que l'on apprend très tôt, dans la famille, à l'école, à la télévision. C'est quoi être ambitieux ? J'aime la proposition qu'en donne Jean Luc Godard dans son film *A bout de souffle.* La question est posée : « *Quelle est votre plus grande ambition dans votre vie ? »* Le personnage interrogé répond : « *Devenir immortel puis mourir. »*

Devenir immortel, une des manières de couper, à la manière de Socrate ou de Duras ou de Markunpoika et mourir ensuite puisqu'il est impossible d'y couper. La permission est terminée, je fais encore référence à *A bout de souffle* où il est dit *que nous sommes des morts en permission.* Certains n'en finissent pas de marchander l'allongement de cette permission. D'autres souhaitent la raccourcir. D'autres en font fi. À chacun de *fairAvec* son obligation de jouir.

Jacadi… Jacadi qu'en pensez-vous ?

Régis Dubuisson

Tout... Rien : une même injonction de jouissance

Au cœur de cette histoire, le mythe d'Icare pourrait trouver sa place. Mais dans cette course folle, cette ascension mégalomaniaque à rejoindre une image élevée à l'absolu, Fabrice fera la douloureuse épreuve que s'y conformer et s'en approcher est impossible. Tout comme l'ascension héroïque d'Icare, cette course folle, se soldera par la chute et la radicale dissolution du sujet dans une jouissance mortifère. Seul un surhomme, un super héros des temps modernes, un Iron-Man donc, était en mesure d'approcher la mort de si près et de parvenir à en réchapper. Mais à quel prix ? Si nous pouvons repérer cette insistance chez de nombreux sujets de tenter d'inscrire quelque chose de leur être dans le symbolique en terme d'idéal, de performance, pour d'autres, il s'agit d'un véritable enlisement dans la dimension imaginaire. Dimension à travers laquelle ils cherchent à se dépasser eux-mêmes et où, bien souvent, seule la mort peut venir mettre un terme à cette quête acharnée.

Il apparaît aujourd'hui évident que la production massive d'objets disparates de satisfaction, inscrit l'Homme du XXIe siècle dans l'horizon d'un univers où le manque se présente comme saturable. Si l'on suit Charles Melman, « Ce n'est, de ce fait, plus une économie psychique centrée sur l'objet perdu et ses représentants qui est avalisée ; au contraire, c'est une économie psychique organisée par la présentation d'un objet désormais accessible et par l'accomplissement jusqu'à son terme de la jouissance »[1].

[1] Charles MELMAN, *L'Homme sans gravité, jouir à tout prix*, Paris, Éditions Denoël, 2002, p.224.

Dans le même mouvement, nous assistons à l'émergence de nouveaux idéaux au cœur desquels la performance semble régner en position de norme collective. Érigée en valeur d'excellence sociale au cœur d'une pensée utilitariste, la performance exhorte à chacun d'entre nous d'être efficace et compétitif pour pouvoir se réaliser, s'accomplir pleinement.

Dans une culture et une politique du slogan, nous sommes au quotidien paradoxalement invités à nous révéler à nous-mêmes, à nous inventer même parfois, tout en étant bien conforme aux exigences de ces nouveaux idéaux. « Sois toi-même en étant fidèle et conforme aux idéaux du moment. » Quels sont les effets de ce type de discours ? Quel sujet peut-on en attendre ? Réifié, chosifié, réduit à un bien de consommation et d'échanges au même titre que les autres objets de satisfaction, c'est en tant qu'idéalisé, fétichisé comme image privilégiée que le sujet, ou devrais-je dire le

Moi, se trouve en mesure de participer du statut a quoi notre époque promeut l'objet[2].

Aujourd'hui, « construire son identité devient une exigence impérieuse à satisfaire soumise aux aléas des valeurs et idéaux du moment. La question d'être soi, de devenir soi, se pose aujourd'hui de façon instrumentale. L'identité domine l'interdiction ; la menace d'insuffisance domine la problématique du conflit, qui se trouve reléguée au second plan.[3] »

Être réactif, motivé, performant, dynamique, en mesure d'évoluer, d'entreprendre et de mener à bien des projets, sont autant de valeurs imposées par les normes sociales en vigueur où les maillons faibles n'ont que très peu de place.

Dans ce nouveau paysage, plongé au cœur d'une « société du spectacle[4] », l'Homme du XXIe siècle se retrouverait ainsi écartelé entre deux absolus : se « réaliser » dans la toute-puissance d'un « Tout » ou s'effondrer dans l'impuissance d'un « Rien ».

C'est autour de la tension entre ces deux extrêmes, que mon propos tournera ce soir.

Pour débuter, je relaterai quelques éléments de l'histoire de celui que je prénommerai ici Fabrice, histoire ayant été le point de départ de ma réflexion et qui d'une certaine manière, illustre à elle seule, la non-dialectisation de ces extrêmes.

C'est dans les suites de sa tentative de suicide et dans le cadre de ma pratique hospitalière, que j'ai été amené à rencontrer Fabrice. Fabrice est âgé d'une trentaine d'années, célibataire sans enfant, cadre dans une grande administration.

Parallèlement à son activité professionnelle de manager, Fabrice se dit « hyper investi » dans le sport, et ce, depuis son plus jeune âge. Fabrice est triathlète amateur, il se soumet à un entraînement régulier et intensif, le conduisant à participer à une multitude de compétitions dont le célèbre Ironman. L'Ironman, dont la traduction littérale est *l'homme de fer*, est l'un des plus longs formats de triathlon consistant à enchaîner 3,8 km de natation, 180 km de cyclisme puis 42 km de course à pied. Avis aux amateurs.

Par ailleurs, Ironman, renverra peut-être certain, à ce super héros de bande dessinée américaine créé en 1963 par Stan Lee. Le corps de ce personnage de fiction est celui d'un homme « ordinaire » sans pouvoir surnaturel, rendu surpuissant par une cuirasse, une armure de haute technologie, conférant une force supérieure à celle d'un simple humain, permettant de voler à Mach 8, équipée d'une multitude d'armes et de capteurs, de système de soins, etc.

De la pure fiction pourrions nous dire. Mais à une époque du « tout est possible » le savoir scientifique et technologique a permis une fois de plus, à ce que la réalité rejoigne la fiction, puisque le Figaro dans un de ses articles

[2] Anne JURANVILLE, *La mélancolie et ses destins, Mélancolie et dépression*, Paris, In Press, 2005, 179p.

[3] *Ibid*., p.42.

[4] Guy DEBORD, *La Société du spectacle,* Paris, Gallimard, 1992.

du 16 octobre 2013 nous apprenait que les troupes américaines pourront très prochainement compter dans leurs bataillons des « Iron Men ».

Cet écrin technologique leur permettra d'être protégés de balles de gros calibres, de pouvoir porter des équipements beaucoup plus lourds, de géo-localiser l'ennemi et d'offrir un contrôle permanent de leurs signes vitaux. Tel est l'objectif des scientifiques qui travaillent actuellement sur un prototype de ce modèle mais qui ne pourra, cependant pas voler à Mach 8… pour le moment !

Mais revenons à Fabrice. Lorsque je le rencontre pour la première fois, malgré un physique des plus athlétique, le moins que l'on puisse dire c'est qu'il se retrouve aujourd'hui, bel et bien dépossédé de toute cuirasse. Il demeure assis devant moi, l'air accablé, recroquevillé, épaules tombantes, sans bouger, le regard fixe, il paraît absorbé dans la contemplation impuissante et résignée d'un monde en ruine. Fabrice s'exprime très lentement, à voix basse, par des bribes de phrases. Au milieu de ses nombreux silences et quelques soupirs, il revient constamment, avec difficultés certes, à un thème central : cette envie irrépressible de mourir qui se serait brutalement imposée à lui et qui ne le quitterait plus.

Un certain temps sera nécessaire à Fabrice pour pouvoir mettre en mots ce qui a fait événement dans une vie apparemment sans histoires, sans difficultés jusque-là, jusqu'à cet événement qui semble précisément avoir radicalement bouleversé sa vie. Tout semble s'être écroulé lors d'une réunion organisée à la hâte par sa direction qui souhaitait l'entendre sur ses mauvais chiffres du dernier semestre. Pourtant, Fabrice précisera n'avoir cessé de s'employer ces dernières années, à être toujours aussi efficace dans son travail, déclarant même se « doper » occasionnellement par des prises de cocaïne, comme la plupart de ses collègues, afin, je le cite : « de pouvoir toujours rester dans la course ».

C'est au cours de cette rencontre avec son comité de direction, que Fabrice déclarera s'être senti violemment humilié. « Ils m'ont mis plus bas que terre », « ils m'ont traité comme une merde », lancera-t-il. À sa grande surprise, il serait resté passif, sans voix, dans l'impossibilité de répondre à ces critiques pointant sévèrement ses failles, ses faiblesses, son incompétence professionnelle dans la gestion de gros dossiers.

Il s'attachera à préciser et repréciser son engagement et son souci constant, durant toutes ces années, à correspondre à l'image du « manager modèle ». Des défis, des challenges professionnels Fabrice en avait relevé plus d'un. C'est d'ailleurs ses valeurs sportives de dépassement de soi et son efficacité qui lui avaient valu, quelques années en arrière, l'obtention d'une promotion professionnelle. Lui « le sportif travailleur » qui a toujours su prendre des risques, s'imposer une cadence de travail régulière et exemplaire, avait même conduit sa direction à en faire, pour un temps, un modèle d'identification et de réussite.

Outre le fait, de s'être fait « leurrer » et « instrumentaliser », selon ses

propres termes, par toutes ces félicitations, primes et promotions qui n'ont eu de cesse, ces années durant, de le pousser continuellement à se surpasser, il y a plus difficile semble-t-il pour Fabrice. Il témoignera à plusieurs reprises du fait, que le plus insupportable, c'est qu'il doit aujourd'hui accepter de s'être lui-même trompé. Trompé, leurré dans cette croyance, illusion que ses nombreux challenges, efforts et sacrifices auraient pu venir lui garantir et lui assurer la possession d'une image sans faille.

Durant les deux – trois mois ayant précédé son passage à l'acte, Fabrice avait bien senti qu'il n'arrivait plus à suivre la cadence au plan professionnel. Absorbé par d'intensifs entraînements en vue de nouvelles compétitions sportives, il n'arrivait plus à être dans la course, à la hauteur des exigences qu'imposaient son rang et sa fonction. Fabrice a visiblement donc « mal géré » comme il le dira, mal géré ses ressources et ses investissements. Oubliant ou ignorant qu'il n'est facile pour personne de servir deux maîtres à la fois.

C'est donc précisément au cours de ce fameux staff de direction que s'imposera brutalement à Fabrice, la conviction qu'il devait à présent mourir. L'idée du suicide ne s'était, selon lui, jamais présentée auparavant. Bien au contraire me dira-t-il, « j'étais quelqu'un de combatif », « j'ai toujours voulu me battre, y arriver », « je n'ai jamais reculé devant la difficulté », « pour moi, tout était possible ».

Il expliquera que durant cette réunion particulièrement agitée, après avoir été submergé par un état de grande tension, mêlant colère et tristesse, il aurait alors subitement sombré dans ce qu'il nommera « un trou noir ». Je le cite : « Mon corps est devenu dur comme de la pierre » – pas étonnant pour un Iron Men pourrions nous dire – « mes muscles se sont contractés », « j'ai vraiment cru que j'allais exploser », « mais d'un coup je n'ai plus rien ressenti », « j'étais comme anesthésié », « je n'entendais plus rien », « j'ai été aspiré dans un trou noir », « je ne peux rien en dire d'autre ».

Le récit de ce « hors-temps » résistera ici à toute tentative de mise en forme langagière, de mise en représentation, constituant vraisemblablement l'indice d'un certain rapport à la jouissance. Par rupture des amarres symboliques, Fabrice semble ici avoir touché en l'espace d'un instant un lieu sans paroles, un point d'insupportable, un point de Réel.

Échec du principe de plaisir, pure expérience de jouissance dans son rapport proxémique à la Chose où le corps semble s'être radicalement éprouvé, expérimenté dans ce qui a été de l'ordre de « l'augmentation de tension, du forçage, de la dépense, voire de l'exploit[5]. »

Fabrice pense qu'aux prises avec cette jouissance déchaînée, il était d'une certaine manière, déjà mort. C'est dans ce retour de *l'Au-delà du principe de plaisir*[6], que Fabrice eu, selon lui, la conviction qu'il fallait en finir avec la vie. Conviction inébranlable qui ne le quittera plus. Il regagnera alors comme chaque soir son appartement, duquel il se défenestrera au petit matin.

[5] Jacques LACAN, *Psychanalyse et Médecine*, Lettres de l'École Freudienne, n°1, 1967, p.46.

[6] Sigmund FREUD, Au-delà du principe de plaisir in *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1981, 307p.

C'est polyfracturé, avec un pronostic vital engagé que Fabrice sera pris en charge par les urgences de son secteur et sera dirigé en unité de réanimation où il séjournera de longues semaines. C'est une attention et une vigilance de tous les instants qui auront mobilisé les différentes équipes des multiples services dans lesquels Fabrice aura transité. Ce dernier ayant à de multiples reprises et à la moindre occasion tenté de réitérer son geste. À la mort, il en réchappe de justesse mais quelque chose persiste, insiste. Fabrice ne semble pouvoir renoncer, un seul instant, à sortir de ce monde, à disparaître dans cet *Au-delà du principe de plaisir*, pris dans ce mécanisme compulsif orienté vers une jouissance du réel.

Tout en limitant, pour des raisons évidentes, les données biographiques concernant Fabrice nous retiendrons toutefois ceci : Enfant non désiré, d'une mère alcoolique et violente et d'un père l'ayant quitté trop tôt, emporté par une maladie alors qu'il était âgé de quelques mois seulement. Il se réfugiera dans le sport dès son plus jeune âge pour tenter de « survivre » et de se « construire » dira-il, et ainsi échapper à la violence maternelle. Ce qu'il ne pourra cependant éviter de « la folie maternelle », ce sont les multiples insultes et nombreuses dévalorisations en tout genre qui s'abattront régulièrement sur lui. « Tu n'es qu'un moins que rien », « une ordure comme ton père », « Tu ne sais rien faire de tes dix doigts », « tu finiras mal ».

Que s'est-il alors rejoué pour Fabrice lors de cette douloureuse réunion ?

Qu'est-ce que cette polyphonie de voix, a-t-elle convoqué chez lui ?

Est-ce le retour de la malédiction maternelle dans sa dimension prophétique qui le précipite dans ce passage à l'acte ? Passage à l'acte qui serait alors à entendre comme cette rupture brutale du cadre du fantasme qui expulse Fabrice hors de la scène.

Après avoir fait, d'une certaine manière objection à l'ordre du manque, pour tenter de se réaliser dans un « tout », en élevant une image au rang d'absolu ; Fabrice vient aujourd'hui témoigner de n'être plus rien. Il n'est plus ce qu'il était ! (ou ce qu'il pensait être !).

«Alors qu'il y a encore quelques mois, j'avais tout pour être heureux, où j'étais encore quelqu'un, aujourd'hui je ne suis plus rien » lancera-t-il. Un tel discours, ne nous incite-t-il pas à situer le raptus suicidaire de Fabrice dans une trajectoire mélancolique ? Je ne saurai apporter ici de réponse définitive. Après avoir passé seulement quelques semaines dans le service, Fabrice sera transféré dans un autre établissement hospitalier, et c'est ce qui viendra ponctuer nos quelques rencontres.

Toutefois, si l'on essaie de dégager quelques pistes de réflexion, il semble que ce soit dans cette tension entre fétiche et déchet que ce soit joué la demande de reconnaissance de Fabrice.

Dans le processus de spécularisation (qui définit le Moi selon une duplicité imaginaire et symbolique), Fabrice ne s'est-il pas figé radicalement sur l'élément leurrant de la perfection de l'image, et ce, au détriment du vide

qui la sous-tend en tant qu'image ? Privilégiant un Moi-objet au détriment d'un Je-sujet[7]. « Parce que je le vaux bien » nous dit le slogan publicitaire et nous aurions tort de ne pas le croire. N'y aurait-il pas ici rabattement du Moi-Idéal sur l'Idéal du Moi ?

[7] Anne JURANVILLE, *La mélancolie et ses destins, Mélancolie et dépression*, Editions In Press, 2005, 179p.

Comme nous le savons, c'est sous la dépendance de l'Autre que se situe ce moment fondamental du « stade du miroir[8] », véritable carrefour structural selon Lacan. La captation de l'image par l'infans se double, pourrions nous dire, d'une demande adressée à l'Autre afin que ce dernier puisse authentifier sa découverte en la nommant, afin qu'elle prenne consistance. C'est à partir de cet avènement, soumis à la loi du signifiant symbolique qui vient désigner le sujet et l'inscrire dans le champ du langage que le sujet est nommé et parlé. Dès lors, le positionnement dans la structuration imaginaire est dépendant de ce guide symbolique aux côtés duquel Lacan positionne l'Idéal du moi. Comme nous l'indique Roland Chemama dans l'un de ses articles[9], une lecture lacanienne de Freud permet également de retrouver l'inscription de cette instance davantage du côté des signifiants que des images. En effet, Freud dans son texte de 1914, *Pour introduire le narcissisme*, nous dit que ce qui a incité le sujet à former l'Idéal du moi c'est « justement l'influence critique des parents telle qu'elle se transmet par leur voix[10] ». C'est donc du lieu du regard de l'Autre que le sujet se reconnaît dans l'autre du miroir, et c'est par la voix de l'Autre que son nom est associé à cette image. La dimension symbolique évitant d'une certaine manière à ce que l'infans soit confiné au seul registre imaginaire. Alors, que s'est-il produit pour Fabrice à ce carrefour structural ?

[8] Jacques LACAN, « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique, in *Écrits*, Paris, Le Seuil, coll. « Le Champ freudien », 1966, p.94.

[9] Roland CHEMAMA, *Nouveaux idéaux, nouvelles servitudes*, « La Revue Lacanienne » n°2, octobre 2008, Les nouvelles servitudes, p.31-36.

[10] Sigmund FREUD, « Pour introduire le narcissisme » (1914) in *La vie sexuelle*, P.U.F, Coll. Bibliothèque de psychanalyse, Paris, 1969, p

Au cœur de cette histoire, le mythe d'Icare pourrait trouver sa place. Il pourrait alors fournir une métaphore illustrant assez fidèlement la trajectoire de Fabrice. C'est en suivant et en détournant, pour les besoins de l'exposé, le développement qu'en propose Jean-Pierre Chartier dans l'un de ses articles[11], je dirai que : Privé de « re-pères », confronté à la terreur et à violence des mots dès son plus jeune âge, Fabrice se devait d'inventer des stratégies de survie psychique, « j'ai dû me faire tout seul, m'inventer » dira-t-il. Ainsi, au travers de son engagement sans faille dans le domaine du sport, et l'importation de ses valeurs dans le champ universitaire puis professionnel, il s'appropriera de la cire et quelques plumes qui lui permettront d'échapper, pour un temps, à un milieu mortifère.

[11] Jean-Pierre CHARTIER, « Freud et les gens de banlieue » in *L'adolescence aujourd'hui*, 69-78, Érès, 2005.

Mais dans cette course folle, cette ascension mégalomaniaque à rejoindre une image élevée à l'absolu, il fera la douloureuse épreuve que s'y conformer et s'en approcher est impossible. Tout comme l'ascension héroïque d'Icare, cette course folle, se soldera par la chute et la radicale dissolution du sujet dans une jouissance mortifère. Seul un surhomme, un super héros des temps modernes, un Iron-Man donc, était en mesure d'approcher la mort de si près et de parvenir à en réchapper. Mais à quel prix ?

Si nous pouvons repérer cette insistance chez de nombreux sujets de tenter d'inscrire quelque chose de leur être dans le symbolique en terme d'idéal, de performance, pour d'autres, il s'agit d'un véritable enlisement dans la dimension imaginaire. Dimension à travers laquelle ils cherchent à se

dépasser eux-mêmes et où, bien souvent, seule la mort peut venir mettre un terme à cette quête acharnée.

L'histoire de Fabrice se trouve être à un carrefour où convergent de multiples histoires dans lesquelles d'autres sujets se retrouvent à bout de souffle, et qui ont même pour certains, cessé de questionner l'Autre, qui se disjoignent radicalement de l'Autre et qui s'engagent sans demi-mesure dans des conduites aux modalités d'expressions suicidaires multiples (intoxication poly-médicamenteuse, asphyxie aux gaz, arme à feu, pendaison, etc.) conduites pouvant les transporter sans escale vers la mort.

Il est évident que ces « agirs » configurent un « comportement » (s'inscrivant pour chacun dans des destins bien différents) et non une structure clinique. En effet, si ce type d'agir (ne recelant aucun sens précis) réalise une mise en suspens du sujet en le plaçant dans un dispositif qui l'annule, cela ne veut pas dire pour autant que tous les sujets s'effacent pour les mêmes raisons et dans les mêmes conditions.

Toutefois, cet appétit pour la mort qui anime beaucoup de patients, ne demande parfois aucun signe de l'Autre, ne s'adresse à personne, certains d'entre eux refusent catégoriquement d'entrer dans une quelconque dialectique avec l'Autre, ils ne souhaitent qu'une chose : sortir au plus vite de la scène du monde. C'est précisément là, où la Chose suicidaire questionne, interroge, mais aussi bouleverse les équipes hospitalières en charge de ces patients. Chacun semble ici renvoyé, à un moment ou un autre, à sa finitude mais aussi et surtout à sa propre folie pouvant s'exprimer dans le suicide. Il est d'ailleurs intéressant de repérer les implications transférentielles au sein des équipes, qui alternent bien souvent, là aussi, entre un « tout est possible » et un « rien n'est possible ».

Il y a quelque temps, une jeune interne, s'interrogeait au cours d'une réunion de synthèse au sujet d'un patient, qui avait perdu sa femme, quelques mois auparavant d'un cancer foudroyant, et qui venait tout juste de perdre son jeune fils dans un tragique accident de scooter. Admis pour tentative de suicide deux jours après le décès de son fils, il venait à nouveau de réitérer son geste, en pleine nuit dans le service, en se pendant avec l'un de ses draps aux barreaux de la fenêtre. C'est son voisin de chambre qui donnera l'alerte, la chute de la chaise et de la table de nuit l'ayant brutalement réveillé. Lors de cette synthèse donc, ce médecin s'interrogeait : « comment peut-on aider ce patient à se reconstruire, à réinvestir la vie alors qu'il ne souhaite qu'une chose c'est d'en finir précisément avec cette vie qui lui est devenue insupportable ? ». Comme nous le rappelle Jacques Lacan, « seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir.[12] »

[12] Jacques LACAN, Le séminaire, livre X, *l'angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p.209.

Ce que la clinique nous enseigne, parfois impitoyablement, c'est qu'il y a des cas où le désir semble vraiment éteint, où la vie ne semble vraiment plus pouvoir se vivre. Alors, même si le clinicien se doit d'essayer de rétablir de l'Autre au sein de la relation clinique, afin de permettre au sujet de tenter de « renoncer », de « revenir » de ce lieu de jouissance mortifère dans lequel il s'est abîmé, la question est de savoir si le sujet est toujours en mesure de

nous investir en place d'Autre dans le champ du transfert. Mais ça c'est encore une autre histoire…

Enfin, au point de jonction et d'articulation entre une clinique psychanalytique et « une clinique du social », nous pourrions peut-être, avec toute la prudence qui nous garderait à distance respectueuse de tout globalisme simplificateur, (qui ferait disparaître le sujet derrière un « phénomène »), nous demander si la trajectoire de Fabrice, bien que singulière dans sa radicalité, ne vient pas, d'une certaine manière, témoigner de ces nouvelles formes de servitudes qui découlent de notre culture de l'image, marquée toujours plus d'*idéalité*[13]?

[13] Janine CHASSEGUET-SMIRGUEL, *La maladie d'idéalité*, Essai psychanalytique sur l'idéal du moi, L'Harmattan, Col. Emergences, 2000, 221p.

Le sujet soumis aux exigences et « à la tyrannie de cet Autre insaisissable pouvant être incarné par les normes collectives érigées en idéaux – peut se retrouver « incertain », « sans gravité » balançant continuellement entre l'exaltation – croire correspondre aux images grandioses qui lui sont proposées dans le social (mannequin, star de la chanson, du sport, etc.) et la dépression – liée au sentiment d'être insuffisant – non performant – par rapport à ces modèles.[14] »

[14] Anne JURANVILLE, *op. cit.*, p.137.

C'est ainsi que le sujet se retrouverait davantage soumis aujourd'hui aux fluctuations d'une météo « maniaco-dépressive », pouvant se vivre « maniaquement » dans l'extrême de la toute-puissance de la conformité à un idéal ou dans l'extrême de l'impuissance, comme objet de nature consommable mais également jetable.

Michèle Zuntini

Jouissance sacrale autour du Printemps Le sacre du Printemps – Igor STRAVINSKY

Le sacre est une œuvre qui fait appel à l'assemblage de plusieurs domaines artistiques : c'est sous la houlette de Serge Diaghilev, critique d'art, impresario, producteur russe que la musique de Stravinsky, la peinture de Nicolas Roerich qui dessina les décors, la chorégraphie de Vaslav Nijinsky qui créa le ballet, que cette œuvre put voir le jour.
J'ai donné un nom à cette jouissance, mais tout nom n'est pas capable à lui seul d'instituer l'existence. Encore faut-il que ce nom se répète et s'inscrive dans une structure. Nommer c'est un acte qui non seulement fait exister un élément, mais donne consistance et engendre une structure.
Cette recherche pluridisciplinaire autour d'un objet, la production d'une œuvre artistique, me semble relever de cette jouissance. Circulation des idées, des concepts, des compétences, des savoir-faire. Cette jouissance qu'il conviendrait d'appeler plutôt jubilation, de l'ordre de cette transfiguration qui s'appuyant sur la technique peut s'en libérer et accéder à un état d'allégresse, de joie extrême. Je pense que cette jouissance sacrale est au carrefour des trois jouissances construites par Lacan, je la situerais plus proche de l'imaginaire, du symbolique avec une entame par le réel, mais pas trop car elle est limitée.

I L'adoration de la terre

a) Les augures printaniers - Danse des adolescentes.

Le sacre du printemps occupe dans la musique du XXe siècle, une position particulière et solitaire. Cette œuvre semble à un carrefour, marque étrangement un moment de suspension, semble s'inscrire à rebours de l'évolution amorcée (dodécaphonisme, musique sérielle) faisant sur certains plans le bilan du passé et sur d'autres jetant des lumières visionnaires.

Sacrifice donc de la musique romantique, de ces orgies propices au pathos, à l'exaltation des passions (Wagner, Mahler, Strauss) au profit d'innovations rythmiques, polytonales, sonores.

La forme du sacre est discontinue et cloisonnée en une suite de tableaux de la Russie païenne. Toutes les notions architecturales traditionnelles sont remises en question : les concordances, rappels ou reprises thématiques, réexpositions y sont rares, les développements récapitulatifs pratiquement absents.

Pour élaborer cette œuvre, Stravinsky est parti d'un rêve : « la vision d'un grand rite païen, de vieux sages assis en cercle observent une jeune fille qu'ils sacrifient pour rendre propices les dieux du printemps, celle-ci doit danser jusqu'à la mort… ».

Pour l'articulation avec la psychanalyse, c'est intéressant car on sait que le rêve est une production psychique de caractère énigmatique, dans laquelle le psychanalyste reconnaît l'effet d'un travail d'élaboration et de chiffrage du désir inconscient ; de ce fait, le rêve est une voix privilégiée d'accès à l'inconscient. C'est un rébus qu'il faut traiter comme un texte sacré, c'est-à-dire déchiffrer selon des lois. Le rêve est l'accomplissement (déguisé) d'un désir réprimé-refoulé.

Stravinsky part de ce rêve pour révolutionner la musique, faire le sacrifice de sa réputation, faire le sacrifice du style présent.

Créé en 1913 à l'opéra de Paris, ce fut un beau scandale, il y eut des émeutes, un remue-ménage fou.

Dans quel chaos, dans quelle (s) jouissance (s) étions-nous ? Pourquoi pousser si loin la remise en question de l'écriture, pourquoi déconstruire à ce point le langage musical acquis ?

Il y a un avant et un après *Le sacre du Printemps*.

J'ai pensé qu'il serait inspirant d'associer une danseuse à ce travail, et de vous faire entendre quelques extraits de l'œuvre qui peut se déployer par des correspondances subtiles, sur les différentes jouissances telles qu'elles sont expliquées dans le nœud borroméen.

Dans ce chaos sonore, on pourrait facilement associer la jouissance Autre aux effets musicaux obtenus, frénésie, tourbillonnements, rythmes saccadés, timbres grinçants, augmentation de la tension, mélange d'ivresse et d'étrangeté.

Pas complètement si l'on se réfère à un dispositif langagier extrêmement rigoureux et à une codification précise de toute l'écriture, qui relève dans ce cas de la jouissance phallique.

Le rêve supposé de Stravinsky et toute la fantasmatique qui tourne autour, cette mise en scène des bandes d'adolescents qui s'affrontent, raptent la jeune vierge pour ensuite la glorifier, le tout sous le regard solennel de vieux sages, fait penser à la jouis-sens, celle entre imaginaire et symbolique.

Extrait : Augures printaniers - Danse des adolescentes

Il s'agit ici de la danse des adolescentes, danse sauvage, féminine, de jeunes vierges, qui annoncent l'élection de la future élue qui sera donnée en sacrifice.

Ici, c'est le règne de la rythmique discontinue, asymétrique.

Il y a deux catégories de temps selon Pierre Boulez : le temps lisse et le temps strié. Le temps lisse est exempt de tout étalonnage préalable, il ne connaît guère de référence extérieure à sa manifestation immédiate, et s'établit en dehors d'une mesure exprimée d'un temps régulier, d'une pulsation périodique, qu'elle soit explicite ou implicite.

Il se mesure en valeurs absolues. C'est le temps de certaines œuvres anciennes non mesurées ou de celles où la barre de mesure n'est qu'un simple repère. C'est le temps de la musique électro-acoustique, musique techno.

C'est le temps fondamental de Debussy, celui aussi de Wagner, c'est celui de la musique sérielle dans la plupart des cas. Continuité, infini, pas de limites : jouissance hors-langage ?

Voici un exemple de temps lisse dans *Le Sacre du Printemps,* au tout début de l'œuvre, c'est une phrase musicale monodique, issue d'un chant populaire russe, joué au basson.

Extrait : Introduction

Dans le cas de la première écoute, il s'agit du temps strié qui implique une périodicité qui marque son écoulement de ses pulsations, de ses stries régulières.

C'est le plus familier, celui de la musique classique. Ce temps instaure avec un autre système chronologique, lui-même variable, celui de la métrique, une dialectique d'une force inouïe.

Dans cette partie, Stravinsky part d'un accord qu'il nomme « Toltchock » expression russe dont la traduction imparfaite serait : « accord impulsion, accord moteur ».

Il s'agit d'un bloc sonore. Il relève du timbre, il est dissonant, atonal.

Il y a beaucoup de recherches sur les timbres, des cuivres notamment, Stravinsky joue beaucoup sur l'intensité et l'accentuation.

Il déplace les accents, mettant en valeur les contre-temps. Technique disruptive, effet de surprise, choc. Silence. Coupure double dans le grave et point d'orgue. Démarrage foudroyant dans le suraigu : contrastes violents avec des épisodes de minimum absolus.

Stravinsky efface l'information accumulée jusque-là et s'assure un espace-temps vierge, un « degré zéro ».

Par cette nouvelle coupure, cette « masse négative » elle-même créatrice d'une forte différence, il avance par blocs sonores, par climat de timbres novateurs, par rythmes très originaux, inédits.

Puisqu'il s'agit d'adolescentes, mais qu'il y aura au cours de l'œuvre également des adolescents, je voulais évoquer la musique techno, le temps lisse et la différence de jouissance entre ces deux musiques.

Voici la question que pose Jean-Michel Vivès dans son livre *La voix sur le divan* qui me paraît bien illustrer ce propos : « Pourquoi les adolescents préfèrent-ils écouter de la musique techno plutôt que leurs parents ? ». Et là, on aura peut-être l'idée d'une jouissance Autre, celle qu'il ne faudrait pas.

Ne pas pouvoir s'empêcher d'écouter à longueur de journée de la musique techno, très fort, dans un casque. C'est comme une drogue, ça calme. La mélomanie, équivalent de la toxicomanie ?

La musique techno est sans doute le phénomène musical le plus révolutionnaire de la fin du XXe siècle. Elle effectue une rupture avec toutes les références musicales précédentes, à l'exception de la musique dite contemporaine (Stockausen, Xenakis, Scelsi, Reich, avec laquelle elle partage une structure volontiers répétitive). J'ajouterai que ces auteurs sont directement issus de cette rupture qu'a pu occasionner Stravinsky, grâce à ses audaces, ses remises en question, sa vision révolutionnaire de l'écriture musicale, du travail sur le son.

Dans cette musique techno, outre l'aspect structurel répétitif, il y a un travail spécifique sur le timbre. Pour Jean-Michel Vivès, le timbre est la négativation du symbolique par le réel, il est ce qui échappe au pouvoir de symbolisation et reste intraduisible. Le timbre est le paramètre vocal le plus difficile à appréhender. On ne peut pas le mesurer. Il est en prise direct avec le réel du corps. On reconnaît le style, la personnalité d'un musicien (chanteur, instrumentiste), par son timbre. Le timbre est pour la voix du sujet l'équivalent des empreintes digitales : unique ; on parle d'ailleurs d'empreinte vocale. Le timbre est à percevoir ici au-delà du simple paramètre vocal, dans sa

dimension de pure continuité. On en revient au temps lisse, à l'infini, à cette jouissance au-delà, non limitée.

La musique techno privilégie exclusivement cette dimension du timbre, certains développements de la techno tel le gabber, version extrême du hardcore, utilise les timbres les plus dérangeants, à la limite de la douleur, comme les bruits industriels parasites. Ce n'est plus une mélodie composée d'unités discrètes mais un continuum sonore. Il n'y a pas de mot, pas de discontinuité mélodique, mais des timbres liés par une pulsation pouvant aller au-delà de 230 battements par minute. Ce continuum sonore, mortel ? est brisé par des moments de deux types :

1. arrêt brutal de la diffusion musicale, confrontant le raveur à un silence assourdissant, une hébétude, une sidération extrême. Mais une limite aussi, qui nous fait éprouver après coup ce que pourrait être la manifestation de la jouissance Autre.

2. l'introduction dans le continuum sonore de sons électroniques extrêmement perçants.

Dans ce cas, jouissance de l'actuel et musiques actuelles de ce type se rejoindraient. Pour la musique, une violence extrême, l'abolition de la parole, des timbres destructurants, mitraillettes sonores qui rendent sourd, muet, aveugle ; anéantissement vectorisé par une sorte de transe, au-delà de la danse et de son écriture symbolique. Continuum et répétitions, voilà deux fondamentaux du travail à l'œuvre dans la pulsion de mort. Musique représentative de cette puissance mortifère, de cette course à l'anéantissement, de cette injonction à rejoindre le « nirvana ».

L'hypothèse est donc que le sujet est soumis à la voix archaïque qu'il entendrait dans le déchirement des timbres perçus, mais ne réussit pas encore à parcourir la seconde partie du circuit qui lui permettrait de donner de la voix, de se placer comme émetteur et non plus seulement comme récepteur. La jouissance est toujours du côté de l'excès, du côté du corps excédé au plan de la perception et des sensations. La jouissance est hors-lieu, hors-temps, B

L'ordre symbolique est ainsi mis à mal par l'afflux de jouissance.

Musique techno plus prise de toxique, on sort du sillon tracé par le principe de plaisir, pour lui faire atteindre son au-delà.

Jouissance transgressive et incestueuse.

b) Danse de la terre

Stravinsky a voulu évoquer :

- La force du printemps russe, sa fulgurance, sa poussée ascensionnelle débordante, ce bouleversement et donc cette pulsion de vie très forte, inéluctable, inévitable.

- La terre mère qui dans sa toute-puissance donne la vie, cet archaïsme, ce primitivisme, cette force originelle cette masse énorme tellurique à l'œuvre.

Mais voilà, elle peut aussi dans sa toute-puissance donner la vie, donner la mort, reprendre la vie ou la donner et c'est tout l'enjeu du sacrifice.

La naissance ou l'abondance s'appuient sur la mort, le sacrifice.

Voici ce qu'écrit Jacques Lacan à propos de la mère dans *L'envers de la psychanalyse* qui me paraît bien illustrer ceci : « le rôle de la mère, c'est le désir de la mère. C'est capital. Le désir de la mère n'est pas quelque chose

qu'on peut supporter comme ça, que cela vous soit indifférent. Ça entraîne toujours des dégâts. Un grand crocodile dans la bouche duquel vous êtes – c'est ça, la mère. On ne sait pas ce qui peut lui prendre tout d'un coup, de refermer son clapet. C'est ça le désir de la mère.

Alors, j'ai essayé d'expliquer qu'il y avait quelque chose qui était rassurant, je vous dis des choses simples, j'improvise je dois dire. Il y a un rouleau, en pierre bien sûr, qui est là en puissance, au niveau du clapet et ça retient, ça coince. C'est ce qu'on appelle le phallus, c'est le rouleau qui vous met à l'abri, si, tout d'un coup, ça se referme. »

Ce rêve de Stravinsky peut faire penser à cette terre-mère dévoreuse, dévorante, qui souhaite réintégrer son produit, exigeant la mort pour être généreuse. Toute puissance, qui entraîne droit de vie/droit de mort.

Ce qui est frappant dans cette œuvre et son argument, c'est l'ambivalence.

D'une part, l'image de la terre-mère toute puissante, exigeant par le biais de dieux cruels la mort d'une toute jeune fille, pour être généreuse et pourvoyeuse de vie ; et d'autre part l'idée du sacrifice qui peut être structurante, dans le sens de la perte, du manque et donc du désir, et là, nous sommes sur le versant du symbolique.

Perdre pour gagner en quelque sorte…

J'y reviendrai, car ici il s'agit d'un sacrifice humain, le plus précieux d'entre tous.

Extrait : Danse de la terre

Après cet extrait accompagné de la danse, intimement liée à la musique, je voulais parler du très riche livre de Daniel Sibony *Le corps et sa danse* et donc des jouissances qui y sont liées.

Bien que certains rites puissent la rendre solennelle, la danse reste un rire du corps, une promesse d'éclats du corps, de démultiplication : le corps mouvementé se morcelle, s'écartèle, se multiplie et se rassemble. C'est la structure même de l'éclat de rire.

Nietzche parle de la danse comme métaphore de la pensée, celle de la légèreté, loin de l'esprit de pesanteur. Il y a donc une tension entre une jouissance débridée qui évoquerait plutôt la transe et l'instance qui la bride et qui serait du côté d'une écriture.

Ce désir de la danse, du danseur, faire vibrer l'écart entre humain et divin, profane et sacré, de part et d'autre d'une certaine mort.

L'artiste est un envoyé, il est chargé par les siens de leurs élans méconnus, insoupçonnés, pour porter tout ça de l'autre côté, du côté du grand Autre.

L'artiste aurait pour charge de fléchir ou d'infléchir les forces chtoniennes, archaïques, inconscientes, de les atteindre. La danse questionne le dialogue entre ordre et chaos. Elle incarne la loi, la limite, mais peut aussi s'en libérer, aller plus loin que loin, repousser la ligne d'horizon. Voici ce que dit un grand chorégraphe japonais, Saburo Techigawara : « C'est quand le danseur est très très fatigué, épuisé que je trouve le déséquilibre et le geste qui va me convenir, geste qui correspond à une espèce de vertige, à un lâcher prise, et qui va être inédit, singulier, éminemment créatif. ». Une étincelle de non-retour, une fulgurance de créativité, on s'approche de la jouissance sacrale.

La danse concerne de près la Loi, donc la jouissance, le corps, l'amour, la mort, le fantasme, le langage, le silence, l'Autre, l'espace, le temps, l'in-

cantation, la magie, les liens, l'absence de liens, la scène, l'obscène, le rituel.

Toute chorégraphie comporte cette mise en folie du corps, le corps est le lieu d'une folie qui jouit de s'expulser, le lieu d'une jouissance qui jouit de s'absorber. Le corps se consume. Quelle danse est assez folle pour produire cette consumation ? Répondre à l'imprévu, l'appeler, le déclencher, le laisser venir, l'état originaire non encore vu, sans précédents.

Improviser c'est appelé l'origine, pour en passer par elle, y prendre la vitesse initiale, reprendre le départ consenti. Fantasme de genèse avec le risque et le rêve de retrouver d'abord le chaos originel. La danse est ici cette exaltation du corps chargé d'âme, elle cherche dans la mort la naissance qui lui manque. Elle tient à la souffrance donc à la vie. Serait-ce une psychanalyse gestuelle ?

Voici ce qu'écrit une grande chorégraphe Trisha Brown : « Je déplace le corps comme je déplacerais un crayon. ». C'est bien une écriture qui se lit, la danse est un langage dont le corps est le médiateur.

Mallarmé dit aussi « que la danse, écriture corporelle, suggère le poème » ; Paul Valéry également « Danser, c'est interpréter le chaos en lumière ».

La danse est une forme silencieuse de la pulsion invoquante, celle qui a cours dans tout poème : « ça répond puisque j'appelle, l'appel est authentique puisque ça répond, d'un geste poétique ».

II Le Sacrifice

a) Glorification de l'élue

La Glorification de l'élue, nommée « danse sauvage » dans les esquisses est un des sommets de l'œuvre par sa puissance et son originalité rythmique.

L'articulation formelle se manifeste dans les masses, les timbres, et les registres dans un équilibre d'une folle audace. Par l'absence de basse, par les élans vers le suraigu, par les projections sonores discontinues, ce tableau semble défier les lois de la pesanteur, ressemble à une pyramide qui danserait sur sa pointe.

Extrait : Glorification de l'élue

Alors une danse sauvage à la limite de la transe ? Mais est-ce vraiment une transe ?

Voici ce que dit Daniel Sibony à ce propos, le mot transe vient de transire, qui signifie aller au-delà et qui curieusement a produit deux significations distinctes, transi (gelé) et transiter (passer par). Mais transe a souvent signifié « inquiétude mortelle » où un danger est affronté puis traversé – en vue d'une renaissance.

L'état second qu'implique la transe c'est que l'effet de corps est passé entièrement du côté du corps-mémoire, qualifié d'inconscient, de sacré ou de divin.

Elle est dite archaïque, régressive, primitive avec retour à la mère, on oublie souvent que dans ce retour, l'enjeu s'appelle naissance, remise au monde. Est-ce que la transe n'est pas à la musique techno, ou au chant des sirènes, ce que la danse est à la musique classique, contemporaine, orphique ?

Pas pour signifier qu'il y aurait une bonne danse, une bonne musique, une mauvaise danse, une mauvaise musique, mais juste pour mesurer le degré de jouissance, pour apprécier le dosage, pour continuer à chercher, sans forcément trouver où se situe cette fameuse jouissance sacrale ?

J'ai lu *Boutès* de Pascal Quignard, son propos illustre bien la différence entre le chant des sirènes et la musique orphique :

« Orphée, avec sa lyre essaie de repousser le chant des sirènes. Les rameurs n'entendent plus ce chant sidérant. Le morceau d'Orphée est si bruyant que les oreilles résonnent du seul bruit du plectre. Il se détourne.

Quand soudain Boutès abandonne sa rame. Il quitte son banc. Il monte sur le pont, saute dans la mer.

Boutès nage vigoureusement tant son cœur brûle d'entendre les voix aiguës des oiselles aux têtes et aux seins de femmes. Il y a dans la musique un appel qui dresse, une sommation temporelle, un dynamisme qui ébranle, qui fait se déplacer, qui fait se lever et se diriger vers la force sonore. Même Orphée le musicien ne voulut rien entendre de ce chant continu qui est dans le temps lisse, l'infini, la non-limite, l'au-delà.

Ulysse le premier souhaite l'entendre. Il prend la précaution de se faire attacher les pieds et les mains au mât de son navire. Seul Boutès sauta.

La musique de la cythare fabriquée de mains d'hommes fait obstacle à la puissance sidérante du chant animal. Chant animal, voix non séparée, indistincte, désarticulée, continue.

Il y a deux musiques l'une de perdition sans retour, l'autre orphique, articulée, collective, qui est celle entre autres qui assure la rapidité des rameurs, qui les soutient, les dynamise. Exclusivement humaine, ordonnée, ordonnante, elle ordonne le retour. »

Il y a renoncement. On peut partir loin mais revenir. Orphée triomphe du chant des sirènes. Le temps strié du temps lisse, la jouissance sacrale de la jouissance Autre.

« Pourquoi la musique est-elle capable d'aller au fond de la douleur ? Car elle y gît.

Qui a le courage de se rendre au bout du monde de la tristesse ? La musique. Sans la musique, certains d'entre nous mourraient.

Qu'est-ce que la musique ? La danse.

Qu'est-ce que la danse ? Le désir de se lever de façon irrépressible.

J'approche du secret.

Qu'est-ce que la musique originaire ? Le désir de se jeter à l'eau.

L'appel plus ancien que celui qu'adresse la voix. »

L'avant de l'avant. L'origine.

Vladimir Yankelevitch a écrit : « La musique nous enveloppe et c'est ainsi qu'elle nous pénètre car elle est vaste et infinie comme la mer. »

Extrait : Introduction Sacrifice

La jouissance Autre serait cette figure mythique de l'inceste considéré comme la réalisation la plus accomplie du désir, la suprême jouissance, une figure de fiction, mirifique, inatteignable, envoûtante, trompeuse, qui entretient le désir.

Le psychanalyste sait que l'Autre n'existe pas, et que ce rapport est impossible à réaliser par le sujet, et à formaliser par la théorie.

L'être humain rencontre plein de limites qui brisent la courbe idéale vers la pleine réalisation du désir, c'est-à-dire vers la jouissance. Lieu de l'impossible inceste, lieu du savoir impossible.

Dans l'inconscient, la jouissance n'a pas de représentation signifiante précise, mais elle a une place, celle du trou. D'un trou au sein du système signifiant, toujours recouvert par le voile des fantasmes et des symptômes. Pas de signifiant qui représente la jouissance. Cette jouissance quant à elle consiste en un maintien ou en une vive augmentation de la tension.

Tension intolérable, mélange d'ivresse et d'étrangeté, dans des circonstances limites, dans des situations de rupture, au moment où l'on est à même de franchir un cap, d'affronter une crise exceptionnelle, parfois douloureuse. C'est de l'ordre du défi.

Lacan avance « l'inconscient travaille, et en travaillant c'est-à-dire en assurant la répétition, l'inconscient jouit. » C'est donc subjectiver l'inconscient dans un premier temps, mais aussitôt Lacan retire toute référence à la subjectivité, et avance au contraire que si l'inconscient jouit, il n'y a pas pour autant de sujet jouissant. En bref, avec le mot jouissance, Lacan introduit le sujet, et ce, pour mieux le retirer.

Dans le Sacre, pour la glorifier cependant, c'est un voyage sans retour, elle est l'élue, sanctifiée par une danse sauvage, où la musique scande des accents à contre-temps, où on entend des rafales de timbales, de cymbales, ponctuées par les stridences des cuivres, mais c'est une danse macabre car la jeune fille dansera jusqu'à la mort. Une transe mortelle. Un au-delà.

Mais sa perte occasionnera la renaissance flamboyante, fertile et abondante du printemps. Il y aura une perte, la plus sacrée car elle est humaine, pour un gain. Donc la jouissance sacrale est du côté symbolique. La nommer, tout en ne répondant pas à une définition précise, tourner autour de cette énigme, essayer d'approcher, de chercher ce qui ferait que cette jouissance est différente. Se dire qu'après tout elle est au carrefour des trois jouissances citées par Lacan, et selon un dosage subtil, différent chaque fois, avec plus ou moins de l'une ou de l'autre.

Je pencherais pour le terme jubilation qui comme me l'a appris Roland Meyer signifie chanter avec allégresse, et ressemble à ce que dit Pascal Quignard « est exclusivement humaine, ordonnée, ordonnante, elle ordonne le retour ».

On part loin, les musiciens le savent dans leur pratique, leurs improvisations, mais pas de sidération, pas de voyage sans retour, la pulsion de vie borde l'élan, le sublime et produit l'œuvre d'art.

b) La Danse Sacrale

Pour cette dernière partie, je m'en remettrai au titre de ce travail.

Jouissance sacrale, une des jouissance (s) de l'actuel ? Pourquoi pas.

C'est une formule qui m'est venue comme une fulgurance, une évidence.

Le sacre est une œuvre qui fait appel à l'assemblage de plusieurs domaines artistiques : c'est sous la houlette de Serge Diaghilev, critique d'art, impresario, producteur russe que la musique de Stravinsky, la peinture de

Nicolas Roerich qui dessina les décors, la chorégraphie de Vaslav Nijinsky qui créa le ballet, que cette œuvre put voir le jour.

D'ailleurs, Stravinsky a dit : « Je suis le vaisseau à travers lequel est passé le sacre ».

J'ai donné un nom à cette jouissance, mais tout nom n'est pas capable à lui seul d'instituer l'existence. Encore faut-il que ce nom se répète et s'inscrive dans une structure.

Nommer c'est un acte qui non seulement fait exister un élément, mais donne consistance et engendre une structure.

Je nomme, la chose existe et la consistance se déploie.

Cette recherche pluridisciplinaire autour d'un objet, la production d'une œuvre artistique, me semble relever de cette jouissance. Circulation des idées, des concepts, des compétences, des savoir-faire.

Cette jouissance qu'il conviendrait d'appeler plutôt jubilation, de l'ordre de cette transfiguration qui s'appuyant sur la technique peut s'en libérer et accéder à un état d'allégresse, de joie extrême.

Je pense que cette jouissance sacrale est au carrefour des trois jouissances construites par Lacan, je la situerais plus proche de l'imaginaire, du symbolique avec une entame par le réel, mais pas trop car elle est limitée.

Pour reprendre Lacan et ce qu'en dit Georges Froccia dans une présentation pour le séminaire « Le temps et la psychanalyse », j'ai trouvé un petit paragraphe bien riche qui illustre une dimension pour laquelle il y parfois bien du dédain à« Il s'agit de la mise au premier rang de la consistance imaginaire qu'il [Lacan] situe à la base de tous les raisonnements logiques. Il [Lacan] dit qu'à l'origine de toute théorie, de tout raisonnement il y a un imaginaire au travail. Pour lui [Lacan], la topologie est imaginaire : « elle n'a pris son développement qu'avec l'imagination », « ce que l'imaginaire fait, il imagine le Réel » ».

Donc si le réel est inaccessible, l'imaginaire, lui, a la possibilité de le recouvrir de différentes manières, et c'est ici que la place du psychanalyste peut se définir comme permettant l'ouverture de la dynamique de cet imaginaire.

Je pense que cette jouissance, procède également de la sublimation, donc je dirai deux mots : c'est le destin royal de la pulsion. Mouvement d'ascension ou d'élévation, « sub » ne désigne pas comme en latin un rapport d'infériorité, de voisinage ou de soumission : on le rattache à super comme en grec pour expliquer l'idée de déplacement vers le haut.

C'est un processus qui détourne les forces pulsionnelles de leurs buts sexuels et les dirige vers des buts nouveaux. Remplacer un objet sexuel par un objet non-sexuel, échanger son but sexuel initial contre un autre but non sexuel, sans perdre en intensité.

Satisfaction apparentée à la satisfaction sexuelle, sur le plan psychique, c'est équivalent.

C'est sans doute au sein de l'art qu'on rencontre le plus haut degré de réussite de ce destin. L'artiste sait donner aux fantasmes, une forme si acceptable et leur prêter une valeur si universelle qu'il parvient ainsi à soulager les autres hommes du fardeau de leur propre fantasme.

Philippe Grimbert s'interroge dans son livre *Psychanalyse de la chanson*, sur la surdité élective de Freud, qui lui faisait déclarer de façon insistante, à qui voulait l'entendre, que la musique ne jouissait pas de ses faveurs,

qu'il était même « ganz unmusikalish » tout à fait non musicien, cette surdité aurait-elle fait obstacle à la recherche psychanalytique dans ce domaine ?

Peut-être, comme Freud, le psy est-il agacé de toute cette séduction, de toutes ces émotions, de ces élans narcissiques qui ne lâchent pas de signifiant et qui jouissent de nous submerger, de se submerger.

On connaît cette incapacité de Freud à jouir de la musique, l'inquiétude d'une intelligence désemparée devant l'émotion esthétique, cette peur de ne pas maîtriser ce qui étreint, ce qui émeut.

On dirait que la musique déploie dans le temps ce que la danse déploie dans l'espace.

Extrait : Danse sacrale, extrait 1

Je tourne autour de cette notion de jouissance sacrale sans arriver à la définir parfaitement. Je la nomme et je continue d'avancer. Je cherche mais je ne trouve pas encore tous les éléments la fondant.

Je dois dire que l'articulation de travail entre les deux domaines, musique et psychanalyse, me passionne, le temps logique de cette recherche fait que je chemine lentement, à mon rythme.

S'il y a un sacrifice, une perte du musical dans le domaine psychanalytique, peut-être est-ce le moment de travailler pour élaborer un champ de possibles, des suppléments favorables aux deux domaines, des assemblages féconds, des tressages fertiles, des enchaînements.

La psychanalyse plus musicale ? La musique plus psychanalytique ? C'est un vaste domaine qu'il convient d'explorer.

Extrait : Danse Sacrale, Extrait 2

Bibliographie

Igor Stravinsky : André Boucourechliev ed. Fayard
Le corps et sa danse : Daniel Sibony ed. Points 2005
Cinq leçons sur la théorie de Jacques Lacan : Juan David Nasio ed. Petite bibliothèque Payot 1998
Boutès : Pascal Quignard ed. Galilée 2008
L'envers de la psychnanalyse Séminaire XVII : Jacques Lacan ed. Seuil 1991
La voix sur le divan : Jean – Michel Vivès ed. Aubier 2012

Roland Meyer

La jouissance à l'œil et l'objet-à-volonté

La laideur est depuis l'origine des temps vécue comme une profanation qui renvoie au diabolique. La beauté, elle, est sacrée, donc tournée vers le divin. Or, l'objectivation du corps par la chirurgie esthétique c'est l'avènement du lisse au lieu même du beau. Le lisse est devenu la norme où la standardisation efface les aspérités de l'histoire du corps ou du visage. Le lisse se confond avec le propre comme seule dignité : le devoir sacré de beauté fait de la disgrâce une saleté, une souillure.
Alors, bien sûr, l'individu y oublie l'essentiel, à savoir que ce qui rend beau ou belle c'est plus l'amour que le contour impeccable du visage. La grâce est toujours un signe de reconnaissance : vous reconnaissez que l'Autre vous a aimé, vous a reconnu belle (ou beau), et que ça, est évidemment marqué dans ce qu'on est. La grâce l'est de ce qui a été vécu et qui s'est inscrit dans le corps.

L'animateur à Nabilla, valeur actuelle de la télé-réalité :
« Quelle est votre principale qualité ? »
Nabilla :
« Mon cul ! »

Du discours capitaliste

Comment aborder la question de l'objectivité et de l'objet en psychanalyse dans un contexte où le sujet comme l'objet *a* sont rejetés du discours dominant : le discours capitaliste ? En d'autres termes, comment penser l'objectivité dans un monde où le sujet est devenu un simulacre, un semblant d'être et où le processus de connaissance lui-même obéit de plus en plus au principe selon lequel *savoir* c'est *voir, faire voir, se faire voir* ?

Tout se passe comme si au lieu de s'interroger sur les sources du désir, le discours capitaliste cherchait à devancer le désir en fabriquant au plus vite des objets en grandes quantités, et en voulant étourdir avec de la *com'*et des images qui se feraient passer pour de vrais objets du désir… Comme s'il ne restait au désir qu'à s'endetter pour consommer l'objet.

Dans le discours capitaliste contemporain, il n'y a que le sujet et les objets qu'on lui fourgue : des *objets-à-volonté*. Parce qu'entre le sujet et

l'objet *ça tourne en rond* au sens où Lacan disait : *« on a une voiture comme une fausse femme ».* Le discours capitaliste *« défait la valeur d'échange au profit de la valeur d'usage »* [1]. Du coup, le lien social entre les *parlêtres* est lui-même défait au profit de ce rapport aux objets, qui d'une certaine manière, réalise les fantasmes. D'où la formule que Lacan propose dans *La Troisième*, lorsqu'il dit *« tous prolétaires »*, à entendre au sens de *chacun avec tous ses objets*, n'ayant rien pour faire lien social.

1 Colette Soler in *La Psychanalyse, pas la pensée unique*, collection Scansions.

Pourquoi a-t-il dit *« tous prolétaires »* et non pas *tous capitalistes* ? C'est une formule qui homogénéise tous les sujets et qui défait l'idée qu'il y aurait les capitalistes d'un côté et les prolétaires de l'autre. Cette formule, Colette Soler la condense ainsi : Marx a pensé la plus-value comme l'objet cause du désir du capitaliste, et il a rêvé d'un homme nouveau, qui aurait une autre cause. Mais, en stimulant la conscience de classe, en révélant aux exploités que la plus-value leur est soustraite, il élève cette plus-value, pour les exploités, au statut d'objet perdu. Et non seulement perdu : mais aussi comme objet à récupérer.

> « Avec Marx, la plus-value devient l'objet, la cause du désir de toute une économie, pas seulement du capitaliste, mais de tous, prolétaire inclus » [2].

2 *Ibid.*

C'est dire que le capitaliste lui-même tombe sous le coup de son discours et qu'en dépit de toute accumulation de biens, il n'est pas moins un dépossédé : un dépossédé du lien.

Le sujet : produit de l'objet *a*

L'assignation lancée à l'individu contemporain est de se produire lui-même et de réussir sa vie. Alors que, jusqu'à peu, le politique disciplinait l'individu et le portait à habiter sa condition, elle lui *ordonne* aujourd'hui de devenir lui-même sans autre référence que sa propre volonté. On n'espère plus collectivement dans le futur : il faut réussir personnellement dans le présent. L'individu est mis en face de ses propres réalisations ; il est mis face à ses objets *a*.

L'objet *a* est l'embase que le sujet trouve pour autant que l'Autre fait défaut — *tourne de l'œil* -, dans sa désignation du sujet désirant. Sans être un signifiant, ce quelque chose qu'est l'objet *a*, soutient le rapport du sujet à ce qu'il n'est pas, en tant qu'il n'est pas le phallus ; il supplée ce rapport au signifiant où le sujet s'efface, s'évanouit, et prend la place de ce dont le sujet est privé symboliquement dans la castration. Cet objet *a*, Lacan l'a d'abord repéré comme objet imaginaire équivalent à ce qu'il appelle i (a), et ce n'est qu'après 1960 qu'il le situera définitivement comme partie du réel.

Qu'est-ce que cet objet *a* concrètement ? Disons pour commencer que la seule définition de l'objet *a*, c'est le fantasme lui-même, c'est-à-dire cette construction qui a un produit qui n'y apparaît pas comme tel ; ou, pour être un peu plus précis, qu'il est ce qui fait la limite du signifiant au réel dans le fantasme.

Donner substance aux objets définis par Freud (le sein, l'excrément) et par Lacan (le regard, la voix) n'est pas d'un grand apport quant à la clinique

psychanalytique. *Cliniquer* suppose de saisir l'objet *a* dans la demande ou dans le désir *à* ou *de* l'Autre, en sorte qu'il nous est possible de définir comme le dit Serge André :

> « le sein comme demande à l'Autre, l'excrément comme demande de l'Autre, le regard comme désir à l'Autre et la voix comme désir de l'Autre » [3].

3 Serge André, in *Lacan : points de repère*, La Muette.

Du miroir à l'écran

L'injonction à la visibilité semble concomitante de l'avènement d'une société de l'image, dont l'*objet-écran* est le symbole majeur. Cette société qui

> « met le monde sur écrans, prend l'écran pour le monde et se prend elle-même pour ce qu'elle a mis sur l'écran » [4],

4 Nicole Aubert, in *Les tyrannies de la visibilité*, Erès.

est aussi une société de l'exhibition, où *tout savoir* est devenu *tout voir* dans un monde où la réalité est réduite à l'imaginaire, où le sujet est égal à l'objet. Dans une telle société, le sujet semble n'être en contact qu'avec des apparences et n'être lui-même qu'un simulacre, un semblant d'être, englouti dans un rêve où l'impossible et l'irréversible tendent à ne plus exister, pas davantage que la relation vivante avec l'autre.

Au cogito cartésien « je pense, donc je suis » semble s'être substitué un nouveau cogito : « je vois, je suis vu, donc je suis » ou pour rester dans la rhétorique lacanienne, du « je pense, donc je jouis », au « je vois, je suis vu, donc je jouis ».

C'est le déplacement d'un code de l'existence fondé sur l'idée de reconnaissance comme valeur essentielle – l'objet – vers un autre code articulé autour des registres de la présence et de la visibilité en tant que valeurs fondamentales – le sujet. Mais ce déplacement est aussi celui du registre du discours vers celui de l'image, du registre du symbolique vers celui de l'imaginaire et du registre du sujet vers celui du moi. L'individu se trouve dorénavant aliéné dans sa relation à l'autre, ne pouvant plus exister désormais sans être vu de façon constante et insistante par l'autre.

La relation à l'espace et au temps est elle-même objet d'une transformation radicale : dans un contexte où le sujet perd sa relation avec l'avenir tout comme avec la tradition et la généalogie, le temps présent tendrait à s'élargir et à s'étendre démesurément et, sans cette référence au projet du temps futur, à se fragmenter, se réduire à une accumulation d'instants – de présents sans imaginaire donc -, dépourvus de tout soutien signifiant pour le sujet. Dès lors, la relation au corps serait devenue centrale, le *corps-objet* demeurant l'unique fondement sûr quant à la construction du sujet, et le seul bien sur lequel il puisse effectivement s'appuyer.

Le design chirurgical

La chirurgie esthétique nous offre un accès direct au fantasme et à la manière dont le sujet s'y fait l'objet *a* de l'Autre, même si les femmes (mais

pas seulement elles) — qui s'offrent à toutes ces ablations comme si pour obtenir d'être femme (l'obtenir de qui ?) elles devaient sacrifier des bouts de leur corps -, ignorent complètement qu'il s'agit d'un fantasme.

Le fantasme tel que Freud l'a découvert est ce qui a amené Lacan à poser l'objet *a* comme cause du désir, comme un au-delà de la castration. Le fantasme indique précisément que la jouissance est a-subjectivée au sens où le sujet y disparaît ou il se fait objet *a* – pour se faire le partenaire de l'Autre.

Le fantasme conduit à ce constat que la sexualité freudienne est marquée par un impossible : *Il n'y a pas de rapport sexuel.* C'est-à-dire qu'il n'y a pas de rapport à l'autre sexe en tant que tel, mais seulement rapport soit à l'objet *a* cause du désir, qui est asexué, hors sexe, soit au signifiant du phallus qui lui, est unisexué.

Qu'en est-il aujourd'hui du sexe pris dans le culte du corps entendu comme objectivité humaine ?

C'est de la levée du tabou du narcissisme qu'il est question aujourd'hui. Narcisse c'est une image, un reflet renvoyé, toujours inatteignable. Narcisse est incapable de reconnaître son propre reflet, il ne possède pas le concept de la différence entre lui-même et l'autre. Et le destin de Narcisse, c'est de n'avoir pas réussi à lâcher cet *objet-image*. Il meurt de ne s'être reconnu. Or, aujourd'hui, Narcisse est passé de l'image au corps ; au corps fantasmé, au corps supposé, voire à une supposition du corps en ce sens que le corps est devenu un accessoire, un objet qui augure l'obsolescence du sujet.

Et ce culte du corps normé n'est pas sans rappeler le culte passé de la race pure, où, de l'identité, toujours singulière, on n'y entendait que l'identique : être à l'identique, « tous pareils », « tous les mêmes » ; c'est là, la norme, c'est là, ce que j'appelle la *normosité.*

Cette normosité où le corps est perçu comme condiment ou comme parure du moi, devient matière à pétrir comme s'il était manipulable, façonnable, plastique. Un corps *porte-parole*, un corps interprète, avec des risques de devenir obsolète ; un corps méprisé s'il défaille, s'il perd connaissance, s'il tourne de l'œil. Et ce corps-organe, c'est la mode qui l'exprime le plus. La mode, cet horizon sacré du conformisme, est au premier plan. Le mot lui-même veut dire *façon*, façon de faire, façon de faire voir, façon de se faire voir. Et puis surtout, la mode, elle dit toute la passion de l'image de soi ; elle dit l'obsession de plaire, pas vraiment aux autres, mais à *« un autre beaucoup plus féroce qu'on est pour soi-même »* [5] ; c'est l'*autre* qu'on peut être pour soi-même lorsqu'on se voit, non pas comme on est, mais telle que l'Autre nous voit… C'est la confrontation à la cruauté du regard de l'Autre.

5 Daniel Sibony, in *Psychopathologie de l'actuel*, Points/Seuil.

C'est ici que prend place la chirurgie du corps-organe qui évolue sous le diktat de la normosité, oubliant que le corps est aussi une idée de corps qui ne va pas sans représentation, sans image, sans discours.

Narcisse et la pulsion scopique

« Lorsque je me perds dans mon regard
Je pourrais croire qu'il est meurtrier ». (Rilke) [6]

6 Rainer Maria Rilke, in *Narcisse*, La Pleïade.

Le narcissisme est une image reflétée par le miroir, une image érotisée et prise dans une histoire, une filiation posant des problèmes de reconnaissance. L'amour porté à soi-même passe par un objet-image qui est changeant, énigmatique et intranquille. Et chaque humain a à se débrouiller avec cette image, malgré l'incomplétude et l'insuffisance. La pathologie narcissique est un excès d'investissement qui maintient la libido dans le moi : le regard ne lâche pas ce corps-image qui s'englue dans l'auto-érotisme.

Il y a de l'inatteignable à soi-même malgré toute fixation spéculaire du regard ; et ce piège infranchissable est évacué, dégommé – forclos — par les chirurgiens esthétiques qui topent à la toute-puissance de Narcisse.

Avec la chirurgie esthétique, le fantasme est de conjurer le désagrément, d'exorciser l'insatisfaction qu'on a pour soi. Ce qu'on cherche c'est à éviter l'action des forces en nous qui nous refusent leur agrément. Au point que la disgrâce physique devient une faute morale à expier dans l'isolement, et que toute laideur devient une honte silencieuse révélant une souffrance psychique. Un détail devient défaut majeur qui concentre la libido narcissique voulant le soustraire.

À ce fantasme du forçage du désagrément, s'en ajoutent deux autres : la sacralisation du lisse et ce que j'appelle le narsouillisme.

La sacralisation du lisse

La laideur est depuis l'origine des temps vécue comme une profanation qui renvoie au diabolique. La beauté, elle, est sacrée, donc tournée vers le divin. Or, l'objectivation du corps par la chirurgie esthétique c'est l'avènement du lisse au lieu même du beau. Le lisse est devenu la norme où la standardisation efface les aspérités de l'histoire du corps ou du visage. Le lisse se confond avec le propre comme seule dignité : le devoir sacré de beauté fait de la disgrâce une saleté, une souillure.

Alors, bien sûr, l'individu y oublie l'essentiel, à savoir que ce qui rend beau ou belle c'est plus l'amour que le contour impeccable du visage. La grâce est toujours un signe de reconnaissance : vous reconnaissez que l'Autre vous a aimé, vous a reconnu belle (ou beau), et que ça, est évidemment marqué dans ce qu'on est. La grâce l'est de ce qui a été vécu et qui s'est inscrit dans le corps. Mais beaucoup cherchent la bonne coupe, le bon contour, qui les rendent conformes à un modèle, un modèle reconnu ou décrété beau qui ne fait que leur *transmettre* par mimétisme l'appel d'amour de cette image, et leur donne presque à leur insu *une beauté semblante* – une beauté lisse — qui finit toujours par les entraîner dans autre chose que l'amour. Ils courent après le visage perdu et ça rate en permanence son but. On voudrait effacer l'origine.

Un cou fripé, un sein qui tombe, et ce sont autant de défaites pour celui ou celle qui ne se sent pas *à la hauteur*. La déchéance physique est une chute qui condamne le disgracieux à l'infériorité. Le corps est parlé comme objet formel sans affect appelant un désirable éternel. Ça veut dire une chose assez délirante : à savoir que l'esthétique est passée de branche de la philosophie

liée à une transcendance, à celle qui concerne la forme, la chair, la peau : l'objet *a* de Lacan. Le *beau* a un rapport au sacré ; il est ce qui transcende l'homme. Mais avec la chirurgie esthétique, on est passé de la sacralisation du beau, à la sacralisation du lisse. C'est le fantasme de la maîtrise du corps.

Il y a dans tout cela une vraie *violence*, une violence énigmatique : celle de corps réduits à eux-mêmes ; ils veulent si bien maîtriser le rapport à l'Autre qu'il n'y a plus de place pour cet Autre. Sauf qu'un corps ne peut pas aller sans cet Autre-corps qui s'appelle objet *a* et qui essaie de se mettre en acte et à l'épreuve dans ce qu'on appelle encore l'amour.

D'ailleurs, les corps qui se laissent aller à la déprime sont habités de cette même violence. La déprime, symptôme majeur de nos sociétés *avancées*, est une violence faite à l'Autre, mais retournée contre soi quand l'Autre n'est plus sous la main. Et la violence dont on nous rebat les oreilles comme d'un virus venu des *banlieues* – une violence qu'on ne trouve pas, bien sûr, dans les *bons lieux* -, cette violence relève à mon sens du même geste : une *réduction* crispée à un corps sans Autre.

Le narsouillisme

La solitude de Narcisse n'est pas la solitude métaphysique, celle qu'impose le non-rapport sexuel. C'est la solitude que programme le délitement, le morcellement croissant du lien social, du vivre ensemble *avec* autrui. La solitude de Narcisse est celle prise dans un vivre ensemble *sans* autrui. C'est une solitude qui laisse chacun seul avec ses jouissances. C'est ce que j'appelle un narcissisme avili, un narcissisme souillé : un *narsouillisme*.

Ce narsouillisme est lui aussi déterminé par des normes. Parce que faute de grandes causes collectives, politiques, sociales, chacun en est réduit à n'avoir de cause possible que lui-même. *N'avoir de cause que soi-même !* C'est une belle définition que donne Colette Soler du Narcissisme. Et il faut rajouter à ce narsouillisme le fait que faute de semblants consistants, chacun ne peut se faire valoir qu'en prenant appui sur ses modalités de jouissance, c'est-à-dire sur son symptôme. Vous voyez la souillure : se servir de sa jouissance. La solitude de Narcisse, c'est n'avoir de cause que soi-même et se servir de sa jouissance, en sorte qu'il n'est de possible pour le sujet qu'un choix forcé, assez précis : *ou l'escabeau ou la chute.*

L'escabeau, c'est le terme que Lacan a créé pour désigner la façon dont chacun, chaque sujet, se fait valoir, se promeut, se hausse d'un cran sur l'échelle de la notoriété, sur l'échelle de l'importance, sur l'échelle du *« j'm'y crois »*... La chute, c'est le krach, la dégringolade, la crise : la fatigue du sujet, son abattement, son forçage. Son stress comme dirait Narsouille.

C'est la même logique narcissique qui parcourt cette trame et qui fonctionne à mon sens, comme le *coïtus interruptus* : excitation, jouissance et frustration. Il y a un côté « allumeuse » dans ce fonctionnement induit par nos trois fantasmes : forçage de l'agrément, sacralisation du lisse et Narsouillisme : *je t'excite, je te fais flairer l'objet, et puis non, ce n'est pas celui-là ! Mais n'ai pas peur, le coït peut reprendre, les objets sont à volonté !*

Intensité x temps = constante

Tout se passe comme si refaire la face, c'était refaire surface ! À peine… Il y a un énorme écart entre la réalité et l'objet *a*. Petit exemple et non des moindres : en Corée du Sud, plus de 20 % des jeunes filles se font refaire, se font raboter la mâchoire *à l'occidentale*. Un chirurgien contre ce genre de boucherie (il y en a quand même qui sont contre ; les autres disent qu'on ne va quand même pas laisser ces pauvres filles vivre avec une image horrible de leur corps) disait qu'au mieux elles risquent une perte de sensibilité, au pire une paralysie.

On comprend alors que cette valse incessante et frustrante des objets, tous élevés en objets plus-de-jouir, ne peut aboutir qu'à l'angoisse. Comment ? Par l'injonction surmoïque et en particulier celle qui définit le discours capitaliste : « Jouis ! ».

> « Jouir aux ordres, c'est tout de même quelque chose dont chacun sent que, s'il y a une source, une origine, de l'angoisse, elle doit tout de même bien se trouver quelque part par là » [7]

7 Lacan, Séminaire sur *l'Angoisse*.

Vous voyez les clichés : se refaire à neuf, être son propre géniteur, effacer les traces du temps ; se programmer, se déprogrammer. C'est un alphabet de fantasmes pour gamberger avec. Pourtant, notre rapport aux objets *a* est infiniment plus subtil que ça ! Bien sûr, il y a des possibilités techniques, elles font corps avec le lien social, les gens tournent autour, tâtent, jaugent, questionnent – on pourrait effacer ces traits tirés ? Tirer un trait sur ces déprimes ? Redresser non pas la barre mais l'expression ? Il y a du possible et les gens s'y projettent…

Mais quand toutes les faces *claquées* seront *liftées*, comment ferons-nous pour nous distinguer ? Comment ferons-nous pour émerger du face-à-face avec « l'autre » qui vous fait face dans le miroir et bien au-delà ? Que seront les « brisures » de la glace ? Vous imaginez l'enfer si toutes les femmes ressemblaient à Nabilla ? Comment *ferions-nous* pour reconnaître la nôtre… de mère ?

L'être humain se bat contre l'image qu'il a de lui, contre la perception actuelle de son corps, de son visage, de son histoire surtout : il voudrait plaire à cinquante ans de la même façon, dans le même style, qu'à trente. C'est sa question. Peut-être qu'apprendre à mourir ou plutôt à avancer dans sa vie, c'est apprendre à plaire autrement, par d'autres choses qu'avant, d'autres émergences. Peut-être que *vivre* est question d'intensité et non de temps.

Dans le champ de la chirurgie esthétique, l'objet est appréhendé comme un objet qui aurait — par on ne sait quelle vertu de communication magique -, la fonction de régulariser les relations avec tous les autres objets, et donc de résoudre toutes les questions existentielles. Or l'objet est toujours placé sur fond d'angoisse. Il est avant tout

> « un poste avancé contre une peur instituée qui lui donne son rôle, sa fonction à un moment » [8].

8 Lacan, Séminaire *La Relation d'Objet.*

Dans le discours capitaliste, l'objet *a* n'a pas de fonction de complé-

mentation par rapport à quelque chose qui se présente comme un trou, voire comme un abîme dans la réalité. Et ce discours dominant pose la frustration comme défroque de la revendication. Le monde contemporain du visuel oublie que le départ de l'organisation objectale, c'est le manque de l'objet en ce sens que l'objet est cet *« au-delà qui n'est rien »* [9]. Et paradoxalement, dans ce monde sur écrans, *rien* dans le discours capitaliste ne sert d'écran sur lequel peut se peindre *quelque chose* qui dit que l'objet est au-delà :

9 *Ibid.*

> « Cette projection dans la fonction du voile de la position de l'objet, c'est de cela qu'il s'agit » [10]

10 *Ibid.*

c'est-à-dire un objet qui est le moment de l'histoire où l'image s'arrête : *un objet autre qu'un corps-cul* que d'aucuns considèrent comme une *réussite* aussi signifiante qu'une montre Rolex au poignet d'un publiciste quinquagénaire…

Michèle Achard

Une pure jouissance
L'ivre de Dieu, Al hallâj

« Lorsque le mystique sort de cette ivresse, épouvanté d'une audace qui a pour elle l'excuse de l'état théophanique, il se réfugie dans un désir d'abolition de soi-même qui réparerait le blasphème : « Tuez-moi, ô mes compagnons ! Car pour moi, c'est mourir que de vivre et vivre que de mourir » Il se produit alors pour le mystique une situation extrêmement périlleuse. Il lui faut l'assistance d'un shaikh de grande expérience pour le sortir de l'abîme où sa conscience menace de s'effondrer et pour le conduire au degré supérieur, le degré qui est authentiquement le centre divin de son être ».

On l'appelait « al Hallâj », Le Cardeur, celui qui voyait dans les âmes et dénouait les consciences, celui qui avait démêlé le plus intime secret du Dieu de l'islam : son Unicité. J'en ai entendu parler en Inde, dans les années soixante-dix, sous le nom de Mansour Mastana, « Mansour l'enivré », l'ivre de Dieu.

Né en 244 de l'Hégire (858 après JC) dans la province perse du Fars, Husayn ibn Mansûr fréquenta, dès l'âge de seize ans des maîtres soufis (branche ésotérique de l'islam) et porta la robe de laine blanche (suf) des disciples de cette voie spirituelle.

Husayn se maria, eut trois fils et une fille, Fatima.

Quittant sa famille, il devint l'élève de Junayd célèbre maître soufi qu'il accepta pour directeur spirituel.

Puis, à la suite d'un pèlerinage à La Mecque, suivi d'une retraite spirituelle d'un an, il quitta l'habit des soufis et commença une vie de prédication dans les provinces de la Perse, puis en Inde, (où même les hindouistes parlent encore de lui comme l'un des plus grands mystiques de tous les temps), au Turkestan et en Chine.

Son influence immense fit des jaloux et on l'accusa d'être inspiré par Satan.

Après un nouveau pèlerinage à La Mecque, où il séjourna deux ans, il revint à Bagdad, capitale de la dynastie des Abbassides, où il se livra à une intense activité de prédication.

Prêchant pour les pauvres comme pour les plus puissants, il se fit des ennemis dans tous les groupes et dans tous les partis.

Surveillé par la police à la suite d'une fatwa lancée contre lui, il s'enfuit en Ahwâz.

Arrêté en l'an 913, après un premier procès à Bagdad, on le mit au pilori à l'une des portes de Bagdad avec cette inscription : « celui-ci est un missionnaire des Karmates » (les Karmates étaient partisans d'un état laïc et d'une mise en commun des biens de production) ; descendu du pilori, il fut jeté en prison : il passa huit années dans les geôles de la capitale.

Mais comme l'agitation qu'il avait créée ne se calmait pas, après un second procès, qui dura sept mois, il fut condamné à mort.

Pour celui dont le guide était devenu le Christ, -Issa, le Jésus de l'islam sunnite- commença la Passion. Son supplice (on lui coupa les mains et les pieds) et sa mort sur le gibet, furent complétés par l'incinération de son corps et la dispersion de ses cendres dans le fleuve Tigre, de sorte, pensaient les mollahs, que son corps ne puisse participer à la Résurrection.

Ce véritable martyre, causé au départ pour des motifs politiques, prouve la grandeur de l'effet qu'il avait produit et le danger que ses prédications avaient fait subir à l'orthodoxie d'une religion qui commençait tout juste à trouver une identité. Mais le supplice revêt également un sens religieux qui jette une lumière sur toute son expérience mystique.

Mais que signifie le mot « mystique » ?

Mystique a commencé par être un adjectif dont le substantif corrélatif était « théologie », précise Rudolph Otto, dans son livre « Mystique d'Orient, mystique d'Occident » (page 146) ; « la théologie mystique se distinguait de la théologie ordinaire en ce qu'elle enseignait les mysteria, les mystères, et montrait des profondeurs impossibles à connaître autrement. L'usage suivait en cela une trace plus ancienne encore… là même où l'on ne trouve aucune idée de Dieu, ou encore, là où l'idée de Dieu est indifférente pour l'expérience ultime » ; on parle alors d'une mystique de l'âme (p. 147).

Louis Massignon, l'un des plus grands islamologues et universitaire français du vingtième siècle, a étudié, dans son œuvre « La passion de Hallâj, martyr mystique de l'Islam », au cours de quatre volumes superbement écrits, où il fait la biographie de la vie d'Hallaj ; il a traduit les poèmes du Diwan en français, les textes en prose et analysé les particularités de sa pensée et de sa méthode.

La seule œuvre de Hallaj qui a survécu à la destruction des mollahs est le « Kitab al Tawasin », qui comprend, entre autres, deux chapitres consacrés

à un dialogue entre Iblis-Satan et Dieu, qui lui demande de se prosterner devant Adam. Iblis refuse de le faire : il érige sa fidélité à l'Unique en un dogme absolu, privilégiant la loi en fétiche, ce qui attire la colère divine et le relègue dans une solitude millénaire.

Rafah Nached, la psychanalyste d'origine syrienne emprisonnée par les services de répression syriens et libérée, en 2011, sous la pression, entre autres défenseurs, des communautés psychanalytiques, a bien montré l'identification d'Hallaj à la rébellion d'Iblis, dans l'article de son livre paru chez Erès, sur « Le Tâsîn de la préexistence et de l'ambiguïté (p. 53 à 59). « Son amour pour Dieu est unique et exclusif. Il ne supporte aucun intermédiaire : c'est une relation sans troisième ».

Fethi Benslama, dans son livre, « La Psychanalyse à l'épreuve de l'Islam », nous explique, p. 292, que l'une des désignations principales de Dieu en Islam est l'Identique.

« Dieu est en effet appelé 'huwa huwa', ce qui veut dire littéralement

Lui Lui ou Lui est Lui. Souvent, dans l'art calligraphique arabe, nous trouvons l'identique représenté par le huwa en miroir.

Huwa est tout à la fois la troisième personne du pronom personnel qui désigne l'absent et la copule qui tient lieu de verbe être en langue arabe.

Dans son étude 'Être et avoir dans leurs fonctions linguistiques'Emile Benvéniste signale ce fait et cite la phrase suivante en langue arabe : 'Dieu, Lui (=est) le vivant'.

Nous disposons de très nombreux exemples où les deux termes huwa huwa sont entrelacés en miroir et figurent en bonne place dans la mosquée, parfois même ornant le mur central, juste au-dessus de la tête de l'Imam, face aux fidèles en prière. La souveraineté absolue est ainsi représentée par cette écriture de l'entrelacement en miroir, c'est l'amour de Soi à Soi, propre à Dieu, auquel non seulement l'homme n'a pas droit, mais qu'il doit, de plus, vénérer comme la figure inaccessible du Tout Autre.

Mais à bien considérer ce fait, dès que le redoublement du huwa devient entrelacement, le miroir est annulé, puisqu'en principe, le miroir sépare de la confusion. »

Le psychanalyste Sami Ali a traduit le Diwan d'Hallaj, (Albin Michel 1998 collection poche bilingue) qu'avait auparavant publié Massignon.

Le poème suivant illustre la relation en miroir, mais fait aussi sentir le

merveilleux parfum qui émane de cette langue où l'extase déploie ses volutes et ses vertiges

« J'ai un Bien-Aimé que je visite dans les solitudes.
« Présent et absent aux regards
« Tu ne me vois pas l'écouter avec l'ouïe
« Pour comprendre les mots qu'Il dit
« Mots sans forme ni prononciation
« Et qui ne ressemblent pas à la mélodie des voix.
« C'est comme si, en m'adressant à Lui
« Par la pensée, je m'adressais à moi-même
« Présent et absent, proche et lointain.
« Les figures des qualifications ne peuvent Le contenir
« Il est plus près que la conscience pour l'imagination
« Et plus caché que les pensées évidentes.

Et cet autre poème, qui laisse entendre l'éclipse du moi par Lui, ce jeu entre moi et Lui, entre je et Celui, « entre la première personne, ana, (qui est dite en grammaire arabe mukhâtib, le locuteur) et la troisième personne, huwâ (désignée encore en grammaire arabe par gâ'hib, l'absent). Lorsque anâ déclare être huwâ, se met en scène la huwiyya, équivalent exact de l'illéité, de l'ipséité. (Abdelwahab Meddeb, Contre-Prêches, Seuil 2006) » :

« Je suis devenu Celui que j'aime et Celui que j'aime est moi
« Nous sommes deux esprits dans un seul corps
« Si tu me vois, tu Le vois
« Et si tu Le vois, tu nous vois.

Dans la tradition soufie, on nomme cette opération shat'h, mot que Louis Massignon traduit par « locution théopathique » et qu'Henri Corbin transpose en « paradoxe inspiré ». Cette forme sémantique, qu'on appelle trope, oxymoron ou shifter (R.Jakobson) est une combinaison de deux mots pas nécessairement en exacte opposition, qui donne un effet paradoxal poussant l'allocutaire à s'interroger non plus sur le sens, mais sur un au-delà de celui-ci.

« Le mot shat'h est un substantif qui dérive de la racine verbale trilitère sh.t'. h., dont le sens renvoie à la crue d'un fleuve, lorsque les flots débordent et envahissent le pays qui s'étend près des berges. Aussi, fidèles à ce sens, il nous faudra rendre shat'h par « débord ». (Abdelwahab Meddeb, ibidem)

Qu'est-ce qui fait « déborder » le mystique en extase ?

Un ami d'Hallaj a dit que les poèmes lui sortaient de la bouche, dans toute leur perfection, quand il était en extase.

Nous allons maintenant nous rapprocher d'Henri Corbin, le philosophe qui a été le premier à traduire en français « Qu'est-ce que la métaphysique » de Heidegger, (en 1937) et qui a créé le département d'iranologie à l'Institut français de Téhéran.

Il y a fondé la Bibliothèque iranienne où ont été publiés, entre 1939 et 1945, les classiques de cette tradition oubliée. En 1954, il est nommé directeur d'étude à l'école pratique des Hautes Études, où il succède à Louis Massignon à la chaire de « l'islamisme et religions d'Arabie ». Il revendique son appartenance au courant philosophique de la phénoménologie, dont il a déployé la méthode de façon très originale. En 1974, il a fondé un Centre international de recherche spirituelle comparée, à l'université Saint Jean de Jérusalem où se rencontrent des spécialistes des trois religions abrahamiques.

C'est le philosophe Christian Jambet qui a reçu son héritage et qui continue son œuvre, tout en montrant comment la révolution iranienne a ignoré la gnose ésotérique, privilégiant le « kalam » dans sa présentation dogmatique du schisme, qui en fait une branche sectaire et fondamentaliste.

Henri Corbin a traduit et commenté le livre sur les paradoxes soufis de Ruzbehan Bâqli (Shar-e shatiyat) : il écrit que la « shathiyat » -qui est le substantif du mot « shat'h »- fait partie des audaces que les fidèles d'amour, ainsi appelle-t-il les mystiques ivres, ne reculent pas à pratiquer, scandalisant les rigides orthodoxes.

Dans le tome 3 de sa somme « En Islam iranien » (p.229) il précise :

«… le soufisme iranien a dû lutter pour faire admettre que le terme 'ishq (éros) puisse qualifier le rapport du fidèle avec son Dieu…

Pour concevoir et éprouver cet éros divin, il faut s'ouvrir à une épiphanie personnelle et indivise ; le fruit en est cette mystique d'amour nuptial à l'égard de laquelle le sentiment communautaire et égalitaire du monothéisme de la Loi ne pouvait concevoir qu'alarme et jalousie. Hallaj, Sohrawardi, 'Attar, Rûmi, Ibn Arabi, tant d'autres, avec tous leurs disciples, ont été les héros de cette religion d'amour, laquelle pratique le Coran comme une version du Cantique des Cantiques… Le groupe spirituel auquel correspond en propre ce haut degré de compréhension ésotérique est celui des « amants mystiques », plus exactement ceux que nous avons caractérisés comme les « fidèles d'amour », en raison de ceux qui, en Occident, autour de Dante, se sont donné le nom de « fedeli d'amore ».

Dans son livre « Jouir entre ciel et terre », Raymond Aron (l'Harmatan, 2003) montre comment, au XIIe siècle, en Provence, l'amour courtois et la foi cathare ont été un passage pour la société occidentale, qui a permis un décentrement, de la transcendance vers l'immanence et comment ce phénomène a amené la révolution philosophique initiée par René Descartes, apportant aux fidèles la primauté du doute et de son corollaire, la raison.

Mais pour les fidèles d'amour comme Hallaj, qui vivait au Xe siècle, le meilleur moyen d'arriver à Dieu, c'est plus que la foi, c'est l'amour absolu qui amène l'effacement de soi dans l'Unique. Cet élan vers l'Unique n'efface pourtant pas l'existence du corps, mais l'intègre dans un instant où le dedans et le dehors sont fusionnés :

« Je ne cesse de flotter dans les mers de l'amour
« Les flots me soulèvent et m'abaissent

« Tantôt les flots me soulèvent
« Tantôt je chois et sombre
« Enfin Il m'amena en amour
« Là où il n'y a pas de rivage
« J'appelai Celui dont je ne dévoile pas le nom
« Et que jamais je ne trahis en amour
« Que mon âme ne t'en veuille pas, Seigneur,
« Car tel ne fut pas notre pacte !

Et c'est alors que se dévoile un « état » mystique (bien connu de la gnose), présage de l'Unique, qui se reflète et se condense en orbes tournoyantes, de l'effacement du visible à l'éblouissement, presque à l'évanouissement :

« Les lumières de la lumière de la Lumière
« Ont des lumières dans la création
« Et le Mystère a des mystères dans la conscience
« De qui savent le garder
« Et l'Être dans les êtres est un être créateur
« Où mon cœur se repose, fait don et élit
« Avec l'œil de la raison contemple ce que je décris
« Car la raison a plus d'une ouïe consciente et d'un regard.

Quant à la source, elle reste ailleurs, ce « soleil hors d'atteinte » vers lequel tourne le savoir mystique, qui détermine une poésie où s'intègre le silence insondable du Mystère et qui, au lieu de le nommer, fait signe vers un horizon indépassable :

« J'ai donc dit : O mes biens-aimés, c'est le soleil !
« Sa lumière est proche mais Il est hors d'atteinte.

La condition de l'Essence divine est de rester à jamais inaccessible.

Nous sommes conduits au septième ciel, en cette terre d'Urqualya dont parle si bien Henri Corbin, mais une question se pose, qui fait choir du sublime notre conscience sécuritaire d'individu européen du XXIe siècle :

Pourquoi, mais pourquoi a-t-il appelé le supplice, pourquoi avoir voulu le martyre ?

Car il l'a appelé de tous ses vœux, il l'a provoqué !….. Au moins, l'a-t-il prédit, et tous ses amis ont pu en témoigner. Même sa poésie en témoigne :

« Nullement injuste
« Celui qui me convie à boire !
« Il me donna à boire comme Il boit
« Tel l'hôte traitant l'hôte
« Puis quand la coupe circula
« Il fit apporter la peau du supplice et le glaive
« Ainsi advient-il
« De qui s'enivre avec le Dragon, l'été

Ce qu'il boit dans cette coupe, c'est ce vin mystique, l'état d'ivresse que provoque la proximité de la divine présence, ce vin chanté par le grand poète persan Hâfiz et notre contemporain Salah Stétié (Fata Morgana 1998).

Sami Ali, dans son introduction aux « Poèmes Mystiques » d'Hallaj, page 18, explique que ce « Dragon » est l'un des motifs astrologiques de la poésie persane, ce lieu de rencontre entre le soleil et la lune intérieurs, le moment de l'éclipse, de la mort et de la transfiguration de soi. « Mais il est sans doute aussi le Dragon de l'Apocalypse, c'est-à-dire Satan. Celui-ci, Iblis ou Shayttan en arabe, dérive du verbe shatana, qui signifie éloigner ou s'éloigner, si bien que, dans ce poème, sous les espèces du Dragon, Dieu est l'agent de l'éloignement : négatif de Dieu, Dieu en négatif. »

Lorsqu'Hallaj se trouve dans cet état d'ivresse mystique, qui n'a rien d'infamant mais, redisons-le, est le signe le plus haut du pressentiment du Réel, fuse de lui, déborde de lui la « jaculation » qui l'a rendu célèbre à tous les mystiques « Anal'Haqq », « je suis Dieu ».

Nous allons reprendre le livre de Corbin (En islam iranien t.3 page 283), où le soufi Semnani (1961-1336) souligne :

« Lorsque le mystique sort de cette ivresse, épouvanté d'une audace qui a pour elle l'excuse de l'état théophanique, il se réfugie dans un désir d'abolition de soi-même qui réparerait le blasphème : « Tuez-moi, ô mes compagnons ! Car pour moi, c'est mourir que de vivre et vivre que de mourir » Il se produit alors pour le mystique une situation extrêmement périlleuse. Il lui faut l'assistance d'un shaikh de grande expérience pour le sortir de l'abîme où sa conscience menace de s'effondrer et pour le conduire au degré supérieur, le degré qui est authentiquement le centre divin de son être ».

Et Corbin de commenter, (p. 284) : « Ce qui se passe dans le cas du « Je suis Dieu » de Hallâj, c'est en somme une rupture prématurée du processus de croissance et de maturation, une initiation manquée »

Ce drame est causé par le dévoilement d'une réalité « à un moi qui n'est pas encore totalement purifié de l'ivresse, c'est-à-dire de l'inconscience qui obscurcit et fausse les perceptions au niveau » d'un centre spirituel supérieur.

Nous allons maintenant tenter un rapprochement, en ce qui concerne cette « inconscience », avec le travail qu'opère la psychanalyse sur les contenus inconscients. Plus précisément, nous allons poser la question suivante :

Est-ce que « l'ivresse » dont parle Corbin ci-dessus peut être assimilée, dans le vocabulaire lacanien, à ce qu'on appelle « la jouissance » ?

Pour essayer de répondre à cette question, nous évoquerons des moments de l'enseignement de Jacques Lacan, écrits ou dits lors des séminaires.

En conclusion de son écrit « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je » Lacan écrit une phrase assez peu facile à comprendre :

« Dans le recours que nous préservons du sujet au sujet, la psychanalyse peut accompagner le patient jusqu'à la limite extatique du « Tu es Cela », où se révèle à lui le chiffre de sa destinée mortelle, mais il n'est pas en notre

seul pouvoir de praticien de l'amener à ce moment où commence le véritable voyage ».

Ce « tu es cela » est une « mahavakia », une grande parole des Upanishads hindous, une grande exhortation, bien connue des connaisseurs du Védanta, qui appelle le chercheur spirituel à réaliser le « Un-sans-second », qui est existence, conscience et béatitude (sat-chit-anada), l'espace de la non-dualité absolue.

Ceci n'est pas une interprétation hasardeuse, car il est vrai que Lacan cite plusieurs fois des passages de la tradition hindoue (à la fin de « fonction et champ de la parole », ou encore le grand auteur du Shivaisme du Cachemire, Abhinavagupta) et que sa connaissance de la culture chinoise et japonaise n'est plus à découvrir.

Ce que dit Lacan dans la phrase ci-dessus, c'est que la psychanalyse peut amener le sujet jusqu'à un certain point, « extatique », dit-il, mais qu'à partir de cette limite « commence le véritable voyage ». Et qu'est-ce que c'est que cette limite ? « le chiffre de sa destinée mortelle » et le « véritable voyage », voyage vers la vérité, c'est le « Un-sans-second » du védanta, au seuil duquel Hallâj se trouve dans le « débord » et où il semblerait qu'il ait pris cette pure jouissance pour la fusion de son individualité en Dieu.

Lacan a beaucoup théorisé, au cours des années suivantes et, s'il dit que ses Écrits sont ce qu'il y a de mieux avec ceux des mystiques (1973, Séminaire « Encore » : « ces jaculations mystiques, ce n'est ni du bavardage, ni du verbiage, c'est en somme, ce qu'on peut lire de mieux – tout à fait en bas de page, note – y ajouter les Écrits de Jacques Lacan, parce que c'est du même ordre »), il serait intéressant d'examiner, dans certains de ses séminaires, ce qui a trait au savoir et à la jouissance dans l'enseignement de Lacan.

Dans son séminaire « D'un autre à l'Autre » (1969), Lacan déclare que la spécificité du Dieu des Hébreux est qu'il parle et que la « dimension de la Révélation comme telle, à savoir la parole comme porteuse de vérité n'a jamais été mise dans un tel relief en dehors de cette tradition ». Là encore, comme pour Freud, on voit une mise à l'écart du Prophète Mohamad et de la religion du Coran.

La dimension de la Révélation, c'est donc que la parole est porteuse de vérité.

Mais, « par rapport à ce champ de vérité, le savoir est ailleurs… ça veut dire la distinction de la vérité et du savoir ».

Or, ce que la psychanalyse a révélé, « c'est ce qui se produit dans le savoir, c'est l'objet petit a — cause du désir -, c'est-à-dire cause de la division du sujet, à savoir qu'a côté de cet être dont il croit s'assurer, il est, essentiellement et d'origine, manque. »

Pour Lacan, le Dieu des philosophes a le « même siège » que le Dieu des Hébreux, le principe de raison suffisante, que situe le grand Autre, lieu du code, trésor des signifiants, ce qui sait, et sujet supposé savoir dans la cure analytique.

Or, ce siège commun dont parle Lacan, émet parfois des paroles fondatrices, des phrases structurées grammaticalement comme un langage venant de l'Autre, sous une forme inversée.

Cela paraît mystérieux, ce genre de parole : parce que c'est l'Autre qui est engagé par cette parole ; qui plus est, le sujet qui profère cette parole profère un ordre de meurtre contre lui-même, à travers cette parole qui l'anéantit. C'est le cas, peut-être, pour ce « Anal'Haqq », « Je suis la Vérité », proféré par Hallaj, qui lui prescrit de s'anéantir pour réaliser le meurtre de ce qui lui barre le passage vers ce Dieu qui serait le grand Autre.

Quant à la vérité, qui est la chose freudienne, « elle a pour propriété d'être asexuée ». Le savoir, lui, qui se révèle par l'agir, par l'acte, est de la nature du rapport sexuel « une relation définissable comme telle entre le signe du mâle et celui de la femelle ».

« Ce que nous révèle la psychanalyse, c'est que la dimension de l'acte, de l'acte sexuel en tout cas, mais du même coup, de tous les actes, sa dimension propre, c'est l'échec. C'est pour cela qu'au cœur du rapport sexuel, dans la psychanalyse, il y a ce qui s'appelle la castration ». (Séminaire d'Un autre à l'Autre)

La castration, c'est ce qui fait que le sujet ne sera plus soumis à boucher l'abîme du grand Autre et c'est le phallus qui va stabiliser la structure en faisant frontière au niveau de ce trou, qui va découper le champ du symbolique en un lieu phallique et un lieu Autre, entre jouissance phallique et jouissance Autre.

Il a été avancé que les mystiques ignoraient la castration et ainsi, se trouvaient pris dans cet abîme de la jouissance Autre, que Lacan appelle aussi jouissance féminine.

Si Dieu a été mis du côté de l'Autre, c'est en quelque sorte lui conférer une place dans l'être ; cela ne veut pas dire pour autant qu'il existe, qu'il peut parler, qu'on peut l'aimer.

À propos de l'expérience des mystiques, il est intéressant de poser la question : est-ce qu'il y a un savoir, dans le Réel ?

Dans le Séminaire « Les Non dupes errent », Lacan déclare, le 18 février « il y a du savoir dans le Réel qui fonctionne sans que nous puissions savoir comment l'articulation se fait dans ce que nous sommes habitués à voir se réaliser », plus loin, il ajoute qu'entre la supposition d'être et la pensée ordonnatrice, il y a une articulation qui se fait par « un savoir immanent au Réel, qu'il n'y aucune façon de résoudre sinon à déjà l'y mettre sous la forme du ' nous', sous la forme de quelque chose que le Réel saurait ce qu'il a à faire ».

Rappelons que le « nous » était pour les Grecs, et Anaxagore en particulier, la cause première de la création, son intelligence agente, dirait Corbin.

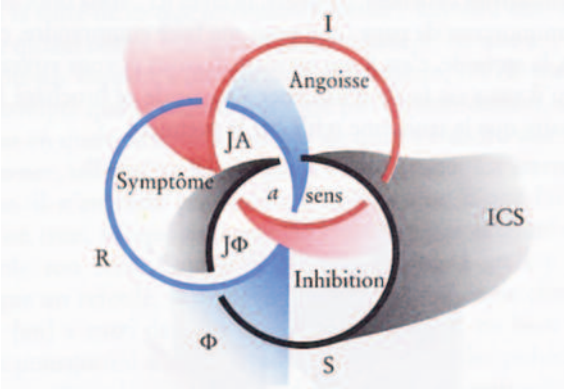
Mais les suppositions d'être et de pensée ordonnatrice font que ce savoir dans le réel apparaît comme une projection imaginaire. Et Lacan rejette toute conception qui pose la pensée comme principe autonome et indépendant.

En plus du discours de la science, qui installe un savoir bien particulier dans le Réel, avec l'écriture mathématique, il y a la lettre, qui « touche au bord du Réel », l'écriture, qui présentifie le Réel.

Le savoir inconscient est réel, plutôt que « dans le Réel », en tant qu'il n'a pas de sujet qui le sache.

Dans son Séminaire RSI, Lacan déclare que ce qui apparaît dans le champ du Réel, ce n'est pas la pure projection du savoir divin, mais le symptôme « effet du Symbolique en tant qu'il apparaît dans le Réel (11 mars 1975) ».

On peut mieux comprendre ceci en observant le dessin des trois ronds RSI où quatre zones viennent border les cercles en trois cornes : l'angoisse pour l'Imaginaire, l'inhibition pour le Symbolique et le symptôme pour le Réel, avec le coincement, à la croisée des trois ronds de la jouissance phallique, de l'objet petit a au centre et de la jouissance Autre.



Et ce qui fait la majeure partie de l'ombre grise, c'est l'inconscient, qui passe sous le symbolique pour venir faire corne dans le Réel avec le symptôme : le symptôme, « effet du Symbolique en tant qu'il apparaît dans le Réel », dit Lacan.

Quand plus rien ne vient fixer la consistance de ce nœud à trois, Lacan trouve une solution, la ligne, l'ouverture du rond en une ligne infinie, trouvaille qui l'amène à faire référence au concept heidegérien d'ex-sistence, qu'il définit comme « ne tenir son soutien que d'un dehors qui n'est pas ».

Pierre Ricard commente : « À l'être plein ou à l'existence comme actualité ou comme fait d'être, il y a à substituer l'être hors de soi de l'extase, une émergence sans assise d'être qui ne consiste que dans l'écart qui la constitue ».

On voit bien, aussi, sur le dessin ci-dessus, que les jouissances (phallique pour le symbolique et Autre pour l'Imaginaire), n'ont pas de lieu d'ex-sistence et rencontrent la notion d'impossible, qui qualifie le Réel.

Donc, il n'ex-siste pas de jouissance Réelle, pas de jouissance absolue, pas de jouissance pure.

Assertion qui pourrait rejoindre la remarque d'Henri Corbin sur le fait qu'Hallâj aurait manqué l'étape ultime de son évolution en succombant à une jouissance qui s'est trouvé être meurtrière pour lui et l'a désavoué auprès des docteurs de la tradition, qui disent que seule la « sobriété » convient au mystique, de sorte qu'il ne dévoile pas le suprême secret de la gnose soufie, l'Unicité, qui fait que l'amant disparaît dans l'Aimé.

À l'appui de cette remarque, je citerai le Hadith Bukhari, cher à un Ami qui nous a quittés :

«… Mon serviteur ne cesse de s'approcher de Moi par des œuvres surérogatoires, jusqu'à ce que Je l'aime, et lorsque Je l'aime, c'est Moi qui suis son ouïe par laquelle il entend, sa vue par laquelle il perçoit, sa langue par laquelle il saisit et son pied avec lequel il marche… ».

Comme l'analyse Abdennour Bidar, dans son livre « L'islam face à la mort de Dieu », (p. 158), et s'appuyant sur l'œuvre du poète-philosophe

pakistanais Mohamed Iqbal (1873-1938) : « la transcendance que l'homme vise ne le contraint pas à sortir de lui-même. Il ne trouve pas le Soi créateur en se séparant de son ego, mais en portant à son point d'intensité maximale l'expérience de l'égoïté ». Ce qui ouvre encore une autre perspective sur l'expérience des « spirituels » et son importance peut-être considérable pour l'évolution des sujets humains.

Je voudrais, en fin de ce petit essai, faire un aparté sur les raisons qui m'ont donné le désir d'étudier la face mystique de l'islam : elles sont, bien sûr et avant tout, liées à mon histoire personnelle, mais aussi à ma pratique d'éducatrice spécialisée en foyer d'accueil d'urgence pendant plus de trente ans, où un grand nombre d'enfants et d'adolescents, issus des deux et troisièmes générations d'émigrants du Maghreb trouvent un hébergement pour des périodes plus ou moins longues, et, actuellement, les jeunes migrants venus des pays du Moyen Orient ou d'Asie, pratiquants de leur religion sans pour autant être des extrémistes. Il est évident qu'une bonne compréhension des cultures d'islam n'est en rien superflue dans l'accueil de ces jeunes et qu'une certaine possibilité d'ouverture à la psychanalyse ne peut qu'ajouter une approche importante à la connaissance des phénomènes connexes à une pratique religieuse, voire à l'observation des jouissances de l'actuel.

Pour conclure, cette tentative de mettre en regard l'expérience d'Hallâj et certains développements de l'enseignement de Lacan ne semble pas dénuée de résonances, même si le rapprochement est un peu hardi.

Nous n'avions, bien sûr, pas eu pour ambition de faire la psychanalyse de ce grand mystique du dixième siècle, mais il nous a paru passionnant de tourner autour du concept de jouissance, pour le mettre en écho avec cette évocation de l'ivresse des mystiques, si présente dans la poésie arabo-musulmane, du cœur vibrant de l'Andalousie jusqu'aux confins de la Perse et de l'Inde, et qui embrase, encore aujourd'hui, tout autant les fous de Dieu que les fous de Poésie.

Bibliographie :

Louis Massignon
La Passion de Hallaj (4 vol.)/Gallimard 1975 et 2010
Le Diwan d'Hallaj poêmes/Seuil 1981

Henri Corbin
En islam iranien (1, 2, 3, 4)/TEL Gallimard 1971
Le jasmin des fidèles d'amour/Ed. Verdier 1991

Rudolph Otto
Mystique d'orient, mystique d'Occident/Payot 1951

Raymon Aron
Jouir entre ciel et terre/l'Harmattan 2003

Sami-Ali
Diwan d'Hallaj/Albin Michel Collection bilingue 1998

Kitab al Tawasin : Hallaj, le livre des Tawasin, jardin du savoir
Editions du Rocher/1994

Fetih Benslamma
La psychanalyse à l'épreuve de l'islam/Flammarion 2004

Abdelwhab Meddeb
Contre-Prêches/Seuil 2006

Abdennour Bidar
L'islam face à la mort de Dieu : Mohamed Iqbal/FB Editeur 2010
Comment sortir de la religion/Ed. de la Découverte 2012

Rafah Nached
Psychanalyse en Syrie/Eres2012
Dire l'indicible/Revue « Psychnalyse » n°21

Salah Stétié
Le vin mystique/Fata Morgana 1998

Jacques Lacan
Ecrits Seuil 1970
Séminaire « D'un autre à l'Autre » (1969)
Séminaire « Encore » (1973)
Séminaire « R S I » (1975)

Daniel Cassini

Into the mystic

Le mystique fait l'expérience d'une jouissance hors langage, d'une jouissance du corps. Ensuite, cette expérience éprouvée, refermée, (et pouvant s'ouvrir à nouveau), le mystique revient à une jouissance hors corps, avec la nécessité de dire ou d'écrire ce qui a été vécu, éprouvé d'ineffable, et cela dans le registre de la sublimation : voir les récits ou les poèmes, ou les confessions des grands mystiques... Il convient de rappeler ici que la jouissance supplémentaire d'une femme ou d'un ou d'une mystique (assomption de l'absence de dieu) reste bordée par la jouissance phallique, cette limite s'avérant absente dans la psychose. Question : Les mystiques seraient-ils des psychotiques sans psychose ?

We were born before the wind
Also younger than the sun
As we sailed into te mystic
Let your soul and spirit fly into the mystic
Then magnificently we will float into the mystic
I want to rock your gypsy soul

Van Morrison

Définition de la mystique du vocabulaire de Lalande

« Croyance à la possibilité d'une vision intime et directe de l'esprit humain au principe fondamental de l'être, union consistant à la fois un mode d'existence et un mode de connaissance étrangers et supérieurs à l'existence et à la connaissance normales. »

On trouve dans le dernier écrit de Freud en 1938 cet apophtegme, cette approche du mysticisme : « Mysticisme, auto perception obscure du règne, au-delà du moi, du ça. »

À la fin de la 31e conférence de la Nouvelle Série de conférences d'introduction à la psychanalyse, Freud écrit que « les efforts thérapeutiques de la psychanalyse portent sur le même point que les pratiques mystiques pour renforcer le moi, le rendre indépendant du surmoi, élargir son camp de perception, accroître son organisation et s'approprier de nouveaux fragments du ça. »

Freud affirmait par ailleurs que « la mystique lui était aussi fermée que la musique ».

D'autres psychanalystes ont, eux, manifesté leur intérêt pour la mystique : Bion, pour le soufisme, Erich Fromm pour le Zen, Jung enfin… On peut également parler d'une mystique du Ça chez Groddeck qui est l'homologue de l'inconscient freudien.

Parmi les caractéristiques du mysticisme on peut relever qu'il s'agit là d'une pensée paradoxale et apophatique, dans laquelle se manifeste le couple jouissance et mort.

Pensée paradoxale avec des formules ou des oxymores qui semblent insensés : mourir de ne pas mourir, ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, espoir dans le désespoir, désespoir dans l'espoir, une clarté obscure, etc. Il est à noter l'orientation créatrice du paradoxe dans la pensée mystique. Cette très belle formule de Michel Deguy qui, dans un autre contexte que celui de la mystique, parle de « l'arc électrique de l'oxymore »…

Pensée apophatique, pensée du négatif, Dieu n'est pas ceci, n'est pas cela, le Neti, neti, neti indien, la pensée de Denys l'Aéropagyte : la « via negativa »…

Importance de l'union dans le mysticisme, on pourrait parler d'une union sexuelle et hiérogamique avec l'autre d'une intensité telle qu'il y aurait une érotomanie mystique (il m'aime — je l'aime !). Mettre Dieu en Éros.

Au cœur de la mystique on trouve une triade formée par la mort, la mère et l'inconscient, avec un retrait pulsionnel libidinal sur le moi. Dès lors qu'il y a des parlêtres (mystiques ou pas) l'hypothèse de l'inconscient se pose.

En ce qui concerne la mort, ces quelques vers d'un mystique athée Georges Bataille :

Je suis la joie devant la mort
La joie devant la mort me porte
La joie devant la mort me précipite,
La joie devant la mort m'anéantit
J'atteins le fond des mondes
Je suis rongé par la mort
Je suis rongé par la fièvre
Je suis absorbé dans l'espace sombre
Je suis anéanti dans la joie devant la mort

En ce qui concerne la mère, et sans développer, des relations défectueuses avec la mère ont été établies chez certaines mystiques : Madame Guyon, A. Bourignon.

Cette phrase d' Hadewich d'Anvers : « La jouissance m'engloutit et je tombai dans l'abîme sans nom. »

Cette phrase et le mot « abîme » peuvent être mis en relation avec un poème de Roger Gilbert-Lecomte, l'un des fondateurs du Grand Jeu. Toute la vie de Gilbert-Lecomte a été marquée par son assujettissement à un fantasme fondamental, celui d'une naissance pré — natale, ante — natale, d'un retour dans le sein maternel. Gilbert-Lecomte aurait pu faire sien ce vers de René-

Louis Des Forêts : « Guide-moi, ô mère, sous ta sombre voûte utérine. »

Voilà le poème de Gilbert-Lecomte :

« Je serai le point nul parmi l'illimité
Je ne comprendrai plus ce mot, réalité,
Être n'existe pas
Voici mon rêve ultime
Nier tout et ne plus concevoir que l'abîme. »

Chez Hadewich comme chez Gilbert-Lecomte, il convient de noter l'usage du même terme : « l'abîme »….

Recherche du rétablissement d'un narcissisme illimité ? Appel infantile à la mère pour les mystiques ?

Au père, source commune de toute religiosité pour les croyants ?

On peut évoquer dans le mysticisme une jouissance de l'Autre au — delà du phallus, rapportée à Dieu et participant d'une position féminine.

Ainsi le ravissement accordé par l'Époux céleste à l'épouse humaine.

Féminisation de l'âme, à ce titre toutes les extases sont féminines, vécues par un homme ou une femme et peuvent être dites nomination du réel, au même titre que l'angoisse ; le tout dans une économie de dépense, de soustraction et pas d'accumulation qui porte le sujet vers Dieu dans un amour infini.

Le mysticisme se vit à travers une expérience qui est une épreuve — parfois spontanée, subite, parfois graduelle, parfois difficile, douloureuse, soumise à une ascèse ou pas, à des techniques bien précises…

Le mystique fait l'expérience d'une jouissance hors langage, d'une jouissance du corps. Ensuite, cette expérience éprouvée, refermée, (et pouvant s'ouvrir à nouveau), le mystique revient à une jouissance hors corps, avec la nécessité de dire ou d'écrire ce qui a été vécu, éprouvé d'ineffable, et cela dans le registre de la sublimation : voir les récits ou les poèmes, ou les confessions des grands mystiques… Il convient de rappeler ici que la jouissance supplémentaire d'une femme ou d'un ou d'une mystique (assomption de l'absence de dieu) reste bordée par la jouissance phallique, cette limite s'avérant absente dans la psychose. Question : Les mystiques seraient-ils des psychotiques sans psychose ?

On peut évoquer enfin le mysticisme athée de Georges Bataille à travers des textes majeurs tels que « L'expérience intérieure » ou « La somme athéologique ». Cela amène à se demander également si tous les mystiques, quand bien même invoquent-ils Dieu, le Bien aimé, l'Époux, le Très Haut, le Divin, etc. ne sont pas eux aussi fondamentalement athées, en jouissant d'une absence, celle du signifiant du manque dans l'autre S (Ⱥ), de l'Autre comme béance…

À ce titre les mystiques seraient les véritables athées.

Rappel ici de la polémique ayant opposé en son temps Lacan et les membres de « La Libre-pensée », ardents matérialistes et athées, refusant toute transcendance. Lacan leur avait démontré que contrairement à ce qu'ils pensaient ils étaient croyants…

D'un côté, les mystiques, croyants, (car inscrits dans le cadre d'une

religion, même si celle-ci les tient à l'œil) seraient athées et les libres penseurs des croyants… Une fourberie de plus de l'inconscient…

Dans la mesure où l'exposé de Michèle Achard a porté sur Al Hallaj il est intéressant de voir comment la langue arabe peut favoriser et le langage et l'expérience mystique.

On peut se rapporter pour cela à l'article de Freud de 1910 « Des sens opposés dans les mots primitifs » et s'appuyant sur les travaux du linguiste Abel (1889).

Certains mots peuvent désigner la chose et son contraire. Ainsi la langue égyptienne comporte un certain nombre de mots ayant deux sens dont l'un est exactement le contraire de l'autre. On peut avoir des mots formés par renversement phonétique, comme dans certains jeux langagiers infantiles, comme dans le travail du rêve également.

Ces mots de sens opposés sont pour Abel ce qui caractérise une langue à l'état naissant, langue primitive qui va ensuite s'éloigner de l'indifférenciation des origines.

Cette thèse d'Abel a été critiquée par Benveniste qui la qualifie de « pure chimère », pour lui une langue qui s'accommoderait de la contradiction ne serait pas une langue du tout. Ceci dit la question des mots aux sens opposés reste en suspens.

Or, précisément, la langue arabe possède plusieurs centaines de mots de sens opposés, appelés *addâd*, à savoir des mots qui ont deux significations contraires ou bien des mots à plusieurs significations dont deux au moins s'opposent radicalement (seul le contexte détermine la signification).

On rencontre ces mots dans la littérature classique islamiste ou dans le Quoran source de la révélation. Par exemple le verbe zanna signifie : présumer ou affirmer avec certitude !

On trouve des *addâd* (du singulier *didd* : contraire, dissemblable) dans les

adjectifs : makhn : long et court
substantifs : abd : mouvement et repos
verbes : sarâ : union et désunion
adverbes : warâ' : devant et derrière

L'existence de ces *addâd*, mots aux sens opposés, dont il a été donné quelques exemples seulement, n'est pas le signe d'une carence, d'un primitivisme, mais au contraire d'une richesse sémantique en ce que ces mots de sens opposés coexistent avec d'autres mots qui désignent sans équivoque les sens opposés.

Avec les *addâd* on se trouve à un niveau qui est celui du paradoxe dont on a vu précédemment qu'il était l'une des caractéristiques de la pensée mystique.

Les *addâd* appartiennent au langage poétique, qui s'autorise à passer outre les contradictions, mais aussi à l'expérience mystique en ce que les addâd font partie d'un discours qui s'efforce de communiquer l'incommunicable, de dire l'indicible tel qu'il imprègne le langage soufi. : « Il est le Premier et le Dernier, l'Apparent et le Caché » révèle le Quoran.

Ibn 'Arabî (XIIe/XIIIe siècle) : « En réalité il n'y a ni union, ni séparation, comme il n'y a ni éloignement, ni approchement. Il y a union sans unification, approchement sans proximité et éloignement sans aucune idée de

loin et de près. »

Le soufisme en cela est une expérience du langage et des limites du langage qui crée une identité entre le sujet et l'objet, entre loin et près ce dont précisément les *addâd* à travers leurs oppositions posent l'identité et la possibilité.

On peut se rapporter à la pensée du bouddhisme Zen et à son expérience dont il a été question l'année dernière (voir : Les illuminècheunes) à travers les koan et le cul-de-sac logique dans lequel ils placent celui qui l'a reçu d'un maître et dont il attend l'illumination. Cette illumination n'est pas du registre du sens, d'un sens caché à découvrir car on serait là dans le registre de l'imaginaire, mais dans l'éprouvé fulgurant d'un réel (« un ou des bouts de réel », Lacan l'a bien précisé) dont l'accès est discontinu.

Pour terminer cette approche rapide du mysticisme, cette phrase de Martin Heidegger : « Tant qu'il y aura du dire l'hypothèse de Dieu sera posée. » À quoi l'on peut ajouter : « Et il y aura des hommes et des femmes qui s'acharneront à vérifier cette hypothèse : les mystiques. »

« S'établir dans un libre rien », Maître Eckart.

« Une liberté libre ? », Rimbaud

Dans un livre appelé « Cheminements », Jacques Masui, écrit ceci, témoignage rare :

« L'illumination fut brève mais ses conséquences immenses, car ce n'est pas seulement la présence de l'énergie qui me fut révélée mais la valeur de l'intuition comme méthode de connaissance. Jusque-là j'avais vécu dans l'abstrait, brusquement je pénétrai dans le concret, j'avais traversé la barrière des mots, je touchai la substance vivante et non plus sa représentation. Je restai longtemps hébété, sans mouvement et absolument étranger à tout sauf à l'immense jouissance que cette découverte m'avait procuré. »

À ces positions mystiques tellement singulières et riches d'intérêt, on peut opposer cette proposition de non-foi du philosophe Clément Rosset, magnifique de simplicité redoutable et empreinte d'une béatitude et d'une joie de vivre digne de l'enseignement de Nietzsche :

« Le jouisseur d'existence, l'homme heureux, se reconnaît précisément à ce qu'il ne demande jamais autre chose que ce qui existe pour lui ici, et maintenant »….

Vie mystique ou mystique de vie : tu peux choisir…

Une autre solution enfin, celle du poète surréaliste belge Louis Scuténaire qui dans « Mes inscriptions » écrit ceci :

« Je résous maintes questions en ne me les posant pas. »

Marie-Odile Fiévet Cattuti

La jouissance du danseur

La jouissance de la danse c'est de faire du lien avec soi et avec son corps pour retrouver à travers le travail du corps, un être non divisé, le leurre que le rapport sexuel existe, la fétichisation de la danseuse, corps phallicisé, entretient l'idée de non-séparation, faire croire qu'on n'est pas un être divisé par la greffe du langage dans le corps. Ce qui fait dire à beaucoup de danseuses que j'ai rencontré comme me la confirmé FSB, et comme je l'ai aussi dit souvent moi-même « si je n'avais pas dansé je serais devenue folle » car le mystère du corps parlant est atteint dans la danse dans une liaison des parties entre elles qui viennent combler la disjonction entre l'Un et l'Autre.

Introduction

Bien sûr j'ai donné mon titre il y a quelque temps et comme vous avez dû l'entendre souvent, lorsqu'il s'agit de se mettre au travail, le surmoi féroce et obscène resurgit « t'aurais pas dû, tu aurais dû… » Et l'autre surmoi, oui j'en ai plusieurs, comme vous je suppose, donc mon 2e surmoi, le maso, celui qui me dit « travaille, encore, jouis jouis, » auquel répond le 3e surmoi, trois comme le nœud dit boroméen, celui-là c'est le sadique, il dit « non » comme dans la blague entre le maso et sadique, le maso dit « fais-moi mal » et le sadique répond « non ».

Donc tout ça se bousculait dans ma tête, et j'accumulais des lectures des notes, « peut mieux faire » avaient dit les profs et j'en ai un à côté de moi, un maître de conf en plus, alors la ni ni que je suis, vous savez chez les psychanalystes, il y a trois catégories : les psychiatres, les psychologues et ceux qui ne sont ni l'un ni l'autre, on ne sait d'où ils viennent les nini, en ce qui me concerne c'est de l'art, déjà ça fait pas sérieux, et en plus danseuse, on le sait rien dans la tête, tout dans les jambes, ce sont des femmes légères…

Je suis néanmoins ici ce soir pour tenter de déplier quelques idées, que je n'espère pas trop saugrenues au sujet de la jouissance du danseur. Et si j'ai commencé par cette évocation du surmoi, c'est qu'il me semble que la jouissance du danseur peut avoir un lien avec le surmoi qui dit « tais-toi » c'est

ce que j'ai compris dans ma propre analyse et que j'ai pu entendre aussi chez des analysants danseurs. Il y a souvent une scène sidérante qui les amène à se dire « dorénavant plus un mot » plus un mot sur mon désir, plus un mot sur ma demande. J'ai eu l'air de rigoler tout à l'heure en commençant, je l'ai dit sur le ton du détachement et de l'humour mais j'étais au cœur même de mon sujet. Si ses lèvres sont scellées, le danseur parlera avec son corps, son corps portera son désir et sa vérité de jouissance et la dévoilera cachée sous le voile du discours chorégraphique. Car la chorégraphie est un discours qui habille le corps, tout en le dévoilant.

La danse et les discours

Le corps dansant est un corps habillé par le discours chorégraphique, le réel du vivant qui habite et anime le corps, sa jouissance donc, est paré par le discours chorégraphique d'une aura vibratoire qui voile le regard du spectateur, en position de voyeur. Le discours chorégraphique permet d'élever le corps à la dignité du signifiant.

Quand le danseur est à l'écoute de son chant intérieur, quand il tente de se laisser mouvoir par cet inconnu en lui, cette pulsation qui frémit, il touche à l'indicible du réel. En subvertissant le geste sensé et utile, la danse permet de passer du profane — ce qui est pris dans le signifiant — au sacré, — ce qui ne peut se dire — et qui fait signe, cet au-delà du visible, du tangible et du quantifiable qui règle de plus en plus nos vies et nos sociétés. L'inutile était la passion de Jean Oury, c'est aussi la passion des artistes et des psychanalystes. Il n'y aucun mépris pour l'utile et le confortable dans cette passion, mais cette recherche insatiable pour tenter de faire entendre quelque chose de cet impossible à dire, cause de tout ce qui se dit, cherche à se dire, manque à se dire et s'épuise à se dire comme le dit Colette Soler et j'ajouterais tout ce qui se chante, se danse ou se peint. Le sacré dans une œuvre d'art est l'indice de l'au-delà du dit, un dire imprédicable qui indique sans énoncer. Le pas de danse est un pas privé de sens, c'est un hors sens qui a besoin du sens des discours pour pouvoir fleurir.

Le corps du danseur habité par son chant intérieur, donne à voir, au-delà du voile du discours chorégraphique, au-delà de son corps et de son geste, le mystère du corps parlant, mystère qui reste entier même quand il se déploie devant nos yeux.

Qu'est ce qui est voilé ? Lacan nous le dit dans la lettre volée c'est ce qui manque à sa place : Ce manque de signifiant pour dire l'énigme du féminin. Et il ajoute dans l'éthique que si le vrai n'est pas bien joli à regarder et le beau en est sinon la splendeur, tout au moins la couverture et il ajoute La fonction du beau est bien de nous éblouir pour nous indiquer la place du rapport de l'homme à sa propre mort. Derrière la beauté du voile, l'horreur, ce que Lacan nomme en un seul mot l'Achose comme le plus intime de soi serait la mort au cœur même de la vie, le voile dans ce cas ne cache pas seulement l'énigme du féminin mais le réel de la mort.

Et même, les danseuses qui se déshabillent, les stripteaseuses, jouent avec cette possibilité, pour les meilleures, de déshabiller le corps et de le voiler en même temps par le geste et la danse.

On peut aussi danser sans voile, montrer tout ce qu'on sait faire, se défouler, c'est-à-dire danser sans mystère, à ce moment-là la danse devient à proprement parler vulgaire, obscène et je reprends les mots d'Alain Didier-Weill la laideur semble apparaître de la disparition de tout mystère car le corps est d'autant plus étranger que plus intime. La vulgarité de la danse c'est l'obscénité du sexe non voilé. Et Jean Luc Nancy ajoute en poète le corps est la visibilité de l'invisible, l'éclat plastique de l'espacement. Pour qu'il y ait espacement, il faut bien un dedans et un dehors, un ici et un ailleurs, une présence et une absence, c'est ce qui fait la densité de la danse.

N'est-ce pas en jouant avec la dimension de cet ailleurs, que le corps peut danser, et transmettre cet au-delà de la pesanteur et du visible, par lequel l'existence de ce qu'il peut y avoir d'immatériel et d'invisible nous est octroyée ?

Comment le discours chorégraphique crée-t-il ce voile ? le discours chorégraphique crée une double enveloppe du corps, peut-être y en a-t-il sept pour la danse des sept voiles, ce serait à creuser, pour l'instant j'en ai repéré deux : l'imaginaire de la danse soutient le réel du corps par le vêtement souple qu'est la souplesse, ensuite le corset qui est la tenue du corps et ces deux enveloppes voilent le cache-sexe, mais plutôt ce sexe qui n'est pas là, l'horreur de la castration maternelle, le voile fait donc office dans ce cas d'objet fétiche. La danse deviendrait ainsi une sublimation de la curiosité sexuelle afin de se détacher des parties génitales pour diriger cette curiosité vers la forme du corps dans son ensemble et de présentifier dans une matière signifiante l'absence de signifiant dans l'Autre et j'ajoute que si la femme, et plus particulièrement la danseuse, a peu d'affinité avec le fétichisme elle en a par contre avec la fétichisation de son corps, et c'est bien pour être le phallus pour l'homme. Et c'est ce à quoi ressemblent certaines danseuses et certaines chorégraphies quand la danseuse est sublimée par un tutu, rendue irréelle sur les pointes et portée aux nues par le danseur. Cet ornement fétichisant a une valeur agalmatique qui rend la danseuse précieuse et inaccessible. Voilà pourquoi peut-être la notoriété des danseuses a été longtemps sulfureuse.

Je me suis aussi arrêtée sur une métaphore employée par Lacan, celle de la toile d'araignée. Cette toile, travail de texte qui sort du ventre de l'araignée et qui retient les corps ensemble, dit-il.

Pris dans la toile d'araignée, il y a la façon dont les corps s'y déplacent qui relève de l'organisation des discours, qui auraient pour effet de faire tenir ensemble les corps des parlêtres. Le terme retenir est riche de résonance, cette retenue est d'abord l'inhibition ce qui fait qu'on ne fait pas n'importe quoi, n'importe où avec son corps et la retenue c'est aussi ce qui empêche les corps de s'agglomérer, le corps à corps c'est soit le combat soit la copulation, la toile d'araignée, c'est-à-dire le discours, maintient entre eux une certaine distance.

Et la façon la plus raffinée de se mouvoir les uns par rapport aux autres c'est encore la danse. La danse comme discours qui permet aux humains de pouvoir s'approcher et s'éloigner, quand les discours disparaissent les corps copulent ou se battent, (les guerriers conquérants sont aussi souvent des violeurs impénitents) la danse pourrait donc être pacifiante, C'est en partie pour cela que FSB a voulu faire danser ensemble quelques palestiniens et

israéliens et Daniel Barenboïm dirige un orchestre de musiciens arabes et juifs, comme Jordi Saval d'ailleurs.

C'est peut-être pour cette raison que Lacan a dit que la danse fleurit quand les discours tiennent en place, sinon les corps s'agglutinent.

La pulsion

Pour en revenir à mon propos, la jouissance du danseur, je me suis posé la question de la pulsion dans l'acte de danser. S'il est évident que le musicien élève les notes musicales à la dignité de la voix, c'est un plus de voix, tout comme le peintre jette sur la toile un plus de regard. Lacan nous enseigne par un nouveau néologisme dans radiophonie, les raisons de ce plus de voix et de regard qui sont les deux effaçons du sujet qui s'évapore pour laisser briller le désir, le désir à l'Autre dans le champ scopique et le désir de l'Autre dans le champ invocant, voilà le désir et son réel de jouissance.

Et la danse ? À quelle pulsion l'arrimer ?

Le scopique semble évident, on regarde la danse, le danseur se regarde d'abord dans les miroirs toute la journée et ensuite dans le regard du spectateur. Mais le danseur est aussi à l'écoute de son chant intérieur et le mouvement est une vibration que le corps du danseur donne aussi à entendre, même s'il danse dans le silence. J'aurais donc tendance à penser que le danseur articule les deux pulsions, même si je n'ai pas encore compris comment se fait ce lien.

Par contre le danseur danse entre le ciel et la terre, le mouvement joue avec les deux pulsions freudiennes éros et thanatos, éros donne l'élan, l'érection de vie, ce qui fait advenir et thanatos nous fait retour à la terre, et on voit bien que l'une ne va pas sans l'autre, ce que le danseur vit quotidiennement dans son travail, que ce soit la verticalité, les équilibres, les chutes et les sauts bien sûr.

Si la peinture est un regard en excès et la musique de la voix en excès, qu'est ce qui serait excès dans la danse ? Serait-ce plus de matérialité ? De visibilité ? Peut-être mais surtout, je pense plus de corps, dans la danse il y a comme un excès de corps dans la jouissance du danseur.

Mais quel corps ?

Je possède mon corps, je le traite comme je veux mais lui à son tour me possède, nous sommes une paire de possédés, un couple de danseurs démoniaques, ces mots du philosophe Jean Luc Nancy pourraient être ceux d'un danseur.

D'ailleurs la difficulté qu'ont les danseurs à parler du corps c'est peut-être qu'ils l'adorent comme le dit Lacan l'adoration est le seul rapport que le parlêtre a avec son corps et il semblerait que les danseurs poussent cela un peu plus loin que les non-danseurs.

Le silence ou l'immobilité qui appellent la danse n'est pas le silence du corps que beaucoup souhaitent. Quand mon corps parle c'est malgré moi, il ne dit pas ce que je veux dire, moi je préférerais qu'il m'obéisse, c'est-à-dire qu'il se taise en général quand le corps parle, pour le commun des mortels,

c'est qu'il a mal et Freud déjà l'avait bien remarqué en disant qu'il suffit d'un mal de dent pour que les investissements dans le monde changent. Le danseur est dans l'ambiguïté dans son rapport au corps, il est obligé en partie de l'écouter et simultanément il cherche à le maîtriser par un travail acharné et assidu pour qu'il lui obéisse le plus possible. Et cela va jusqu'à parfois créer une carapace musculaire qui contient quoi ? Quand la prouesse technique fait taire le chant intérieur il ne reste que des marionnettes sans vie, qu'on voit sortir du théâtre ou du studio, en traînant les pieds en portant des sacs plus grands qu'eux.

Le vide est aussi à l'intérieur du corps, voici les paroles d'un danseur brésilien : *ce que je transporte c'est une grande carcasse vide qui temps en temps prend un sens quand quelqu'un la regarde* c'est la définition qu'en donne Lacan dans le sinthome, il parle d'un sac troué d'où se détachent les objets pulsionnels.

La danse et le féminin

Je me suis dit en préparant cette intervention que j'aurais mieux fait de donner comme titre « la jouissance de la danseuse », je connais mieux le sujet en effet. En occident, la danse de ballet reste encore une activité pour les filles, vous avez peu de garçons dans les cours de danse et les pères ne sont pas prêts à laisser leur fils dans un cours de danse alors que pour les filles, c'est une fierté. Par contre les danses populaires sont plus partagées, quand elles existent encore, entre hommes et femmes.

En dehors de l'occident, c'est tout autre chose, les hommes dansent que ce soient en Afrique ou en Asie, presque parfois plus que les femmes.

Mais ne pourrait-on pas poser l'hypothèse que, pratiquée par des hommes ou des femmes, ou plutôt des mâles ou des femelles, la danse fricote avec la jouissance autre, dite féminine ou jouissance supplémentaire.

Même si la danse des femmes, dans certains cas, serait une mascarade, qui joue au trompe-l'œil pour dissimuler le réel du manque, la danse des hommes une parade pour leurrer les effets de la castration, la danse, comme toute forme d'art, est une organisation hystérique autour du vide nous dit Lacan dans l'éthique. Que des hommes ou des femmes dansent, c'est, pour l'un comme pour l'autre, le corps tout entier qui se trouve investi, fétichisé et se constitue comme objet du désir de l'Autre pour ne pas être identifiée à un manque. Ce serait une sorte de sublimation, non qui élève l'objet à la dignité de la chose mais, comme le dit Jean-Michel Vivès, élève le manque à la dignité de la chose.

La danse créerait l'illusion d'inclure la jouissance exclue propre à la femme dans la matière même de la chorégraphie. Il s'agit d'atteindre la jouissance du grand Autre, l'être suprême dans un rapport exact qu'on pourrait dire adéquat au rapport sexuel et remplacer l'inhibition du toucher par la vue. Il s'agit de présentifier l'absence dans une matière signifiante, cette absence est celle du signifiant du manque dans l'Autre. On touche là au mystère de l'incarnation, cette vérité ce serait celle qui ferait exister le rapport sexuel.

En définitive, que ce soit la langue qui manque au lieu de l'Autre ou le rapport sexuel de l'immaculée conception qui n'existe pas, on peut dire qu'ils sont mis en adéquation dans la substance de l'acte créateur, c'est-à-dire dans la jouissance du corps.

Jouissance de la danse

En travaillant le chapitre sur Le baroque dans le séminaire Encore, je m'autorise quelques comparaisons entre la danse et le baroque car l'art baroque, comme la danse, est un étalage de corps. L'un comme l'autre fétichise le corps en voilant le défaut de la castration, pour donner l'illusion qu'une autre jouissance, autre que la jouissance phallique, est possible.

Cet excès de corps dans la danse comme dans la peinture baroque, parle de jouissance, étale la jouissance, dégouline parfois de jouissance, de toutes les jouissances sauf une : la copulation, et ce n'est pas pour rien nous dit Lacan dans ce même chapitre.

Regardez ce qu'on appelle le pas de 2 en danse académique ou le duo (boléro de Ravel de Béjart), on se rapproche, je te soulève, je te porte, c'est toute une technique les portées, je te saute dessus, dans les danses dites de salon aussi, les slows de ma jeunesse étaient bien là pour draguer, tout comme les tango ou autres passodoble, tout ça pour nous faire croire que la jouissance attendue est possible, ce que chacun espère, sauf après quelques années sur le divan, que le rapport sexuel existe. Cette béance entre la jouissance espérée et la jouissance obtenue est la dit-mension du corps (Lacan dans Encore) et il ajoute, seulement voilà — jamais cette fin n'a été satisfaite qu'au prix d'une castration.

La jouissance de la danse c'est de faire du lien avec soi et avec son corps pour retrouver à travers le travail du corps, un être non divisé, le leurre que le rapport sexuel existe, la fétichisation de la danseuse, corps phallicisé, entretient l'idée de non-séparation, faire croire qu'on n'est pas un être divisé par la greffe du langage dans le corps. Ce qui fait dire à beaucoup de danseuses que j'ai rencontré comme me la confirmé FSB, et comme je l'ai aussi dit souvent moi-même « si je n'avais pas dansé je serais devenue folle » car le mystère du corps parlant est atteint dans la danse dans une liaison des parties entre elles qui viennent combler la disjonction entre l'Un et l'Autre.

Le surmoi sidérant qui conduit à ne pas vouloir payer le prix de la castration pour se dé- sidérer, et donc désirer, a permis à certains danseurs et danseuses de contourner la castration symbolique en entretenant l'illusion d'une unité de l'être, corps et âme, mais le prix à payer est là aussi, le prix de la chair, d'une autre manière, hystériser le corps, pour répondre au surmoi dévastateur « pas un mot ».

Si la sidération fait perdre au sujet le support de la parole, il perd aussi le support de son image et de son corps propre, d'où la trouvaille de la danse, donner au sujet sidéré une image dans le miroir et dans le regard du spectateur, une incarnation en partie illusoire et en partie réelle dans le corps à corps quotidien avec soi dans l'entraînement, qui apporte au sujet sidéré un semblant de liberté, comme le dit Alain Didier-Weill le terme de liberté c'est bien

celui qui est dispensé au sujet, à l'instant même où il assume librement le commandement « danse »… il n'est plus celui qui a été appelé par l'Autre à s'arracher à la place où il était, mais c'est bien celui qui s'est arraché de cette place qu'il a quitté en bondissant

La danse porte le corps à l'excès au-delà du signifiant, jouissance extrême hors signification = joui-sens ou sens du joui.

Paul Poggi

Je rigole !

« Je rigole ! »... « Même pas peur ! »... ou « même pas mal ! » disent les enfants pour ne pas perdre la face. « Même pas peur ! » de l'autorité ou de la règle et de la mort elle-même ! L'acte agressif, violent, ou l'insulte et l'injure sont-ils ceux de la « jubilation » et qui provoquent suffisamment « d'ocytocine » si tant est qu'elle soit l'hormone de la jouissance libérée dans le jeu ? Puisqu'il semble se revendiquer du « jeu » ? De celui qui nous « prend », qui ne se délie que par l'ennui que l'entrain avait lié disait Paul Valéry . « Je rigole ! » serait alors le prolongement dans un actuel tel qu'il nous est montré de la jouissance.

Au préalable

Il me faut tout d'abord revenir sur ce titre qui, comme à mon habitude, est la parodie que j'associe à un événement. Ce « je rigole » c'est celui qu'à plusieurs reprises j'ai pu observer chez certains adolescents dans l'établissement médico-social dans lequel je travaillais. Ces derniers me lançaient ce « je rigole », ainsi qu'à d'autres professionnels, généralement lorsqu'il venait d'insulter copieusement l'un de leurs camarades ou après sans ce préalable lexical de l'insulte ils venaient de molester l'un des leurs.

Jeu rigole

Une « insulte » ou une « injure », c'est souvent du « cru » : c'est-à-dire un amalgame de la crudité et de la croyance du signifié, sans autre préalable ; ou bien c'est un coup qui est porté de manière amusée laissant percevoir une certaine « jubilation » et je dis bien jubilation procurée par cet acte. Quant à l'explication, une fois l'acte pointé par l'adulte, par le professionnel, il n'est justifié que par ce « *je rigole !* ».

Louis Ferdinand Céline dans *Voyage au bout de la nuit* nous invite d'ailleurs à nous méfier des mots :

> « Avec les mots on ne se méfie jamais suffisamment, ils ont l'air de rien les mots, pas l'air de dangers bien sûr, plutôt de petits vents, de petits sons de bou-

> che, ni chauds, ni froids, et facilement repris dès qu'ils arrivent par l'oreille par l'énorme ennui gris mou du cerveau. On ne se méfie pas d'eux des mots et le malheur arrive. »

Ce « Je rigole ! » serait peut-être un de ces mots dont il faudrait nous méfier.

Il semblerait y avoir dans ce « *je rigole !* » quelque chose d'un « *c'est pas grave !* » qui irait jusqu'à un « *même pas peur !* » où le « *je* », s'entendrait presque comme le « *jeu* » qui s'écoulerait le long d'une ravine que l'on creuse artificiellement pour diriger l'eau… bref ce que l'on nomme en agriculture une « *rigole* ». Donc un « *je rigole !* » qui fonctionnerait comme un fluidifiant qui ferait passer la « pilule » de l'acte, ou plus justement qui l'irriguerait.

L'insulte et l'injure

Si nous faisons un détour par l'*injure* ou l'*insulte*, qui est l'origine, le préalable, à cette justification : « *je rigole !* » qui est adressé au tiers. Elles sont tout d'abord à distinguer comme le propose Alain Didier-Weill (*Les trois temps de la loi, Seuil*, 1995, p. 88) :

> « l'injure diffère radicalement de l'insulte car elle dit quelque chose de faux tandis que l'insulte nomme un réel que le sujet n'est pas en mesure de contester ».

L'insulte renvoie le sujet à un jugement portant sur ce qu'il est réellement, depuis toujours. C'est une affirmation :

> « «Tu n'es que ce que tu es» l'insulte par la nomination de l'être renvoie au premier surmoi ([pas un mot] « Tu es un grain de blé », tandis qu'en signifiant : «Tu n'es pas ce que tu es» l'injure renvoie au deuxième surmoi (la censure). » (Ibid.)

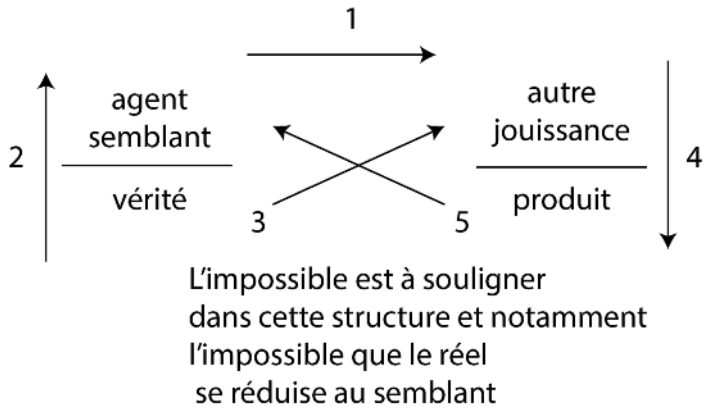
Mais dans les deux cas, le « juste » que pose l'injurieux, ou l'insulteur, jouisseur reste ce « *je rigole !* ». Il est le « *justificatoire* », un néologisme qui pourrait signifier l'agent du discours (le semblant) qui pose ce qui est juste. Pour le dire autrement, n'est-il pas ce qui fait émerger le signifiant et son rapport à l'agent, c'est-à-dire à la jouissance ? Alors que l'injure ou l'insulte pourrait s'inscrire dans un rapport du Savoir à la Vérité :

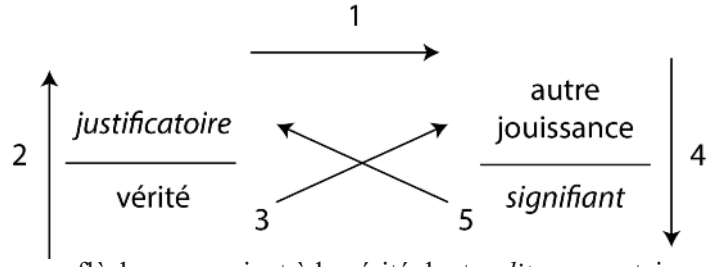
Comme le montre l'exemple de l'insulte qui enferme le sujet dans un seul signifiant (n'importe lequel) : « *Tu es… (ce que tu es)* » et parce qu'il n'appelle plus d'autres signifiants, aurait pour effet de « tu-er » le sujet. « *Je rigole !* » pourrait venir ouvrir ce qui avait été fermé :

> « L'insulte, c'est pas l'agressivité, l'insulte c'est tout autre chose, l'insulte c'est grandiose, c'est la base des rapports humains, n'est-ce pas… comme le disait Homère… Vous verrez que chacun prend son statut des insultes qu'il reçoit. » Lacan, Excursus, 1973.[1]

1 … et puis que l'insulte, si elle s'avère par l'¦ρόώ être du dialogue le premier mot comme le dernier (conféromère), le jugement de même, jusqu'au « dernier », reste fantasme, et pour le dire, ne touche au réel qu'à perdre toute signification.

De tout cela il saura se faire une conduite. Il y en a plus d'une, même des tas, à convenir aux trois dit-mensions de l'impossible : telles qu'elles se déploient dans le sexe, dans le sens, et dans la signification. LACAN, *L'étourdit*, 1972.





Aucune flèche ne parvient à la vérité dont « *dit* » un certain rapport du sujet à la jouissance mais ne saurait en « *dire* » TOUT et se réduire à la jouissance du signifiant. Donc il se « *mi-dit* » d'où ce que dit LACAN de ne pas le chercher à 14 heures.

Le lien social est alors pour Lacan non pas une de ces formes mais la structure des 4 discours.

« *Je rigole !* » viendrait alors affirmer la jouissance : « *Je jouis !* »

Je jouis !

Nous reviendrons sur l'*actuel* qui ferait jouir mais pour l'instant une petite histoire.

Je discute avec une psychiatre dans une cour de récréation d'un établissement spécialisé pour adolescent. Lorsque soudain je vois un jeune garçon arriver derrière la collègue et lui frôler les cheveux de sa main. Il l'a « caressé »… ou peut-être lui toucha les cheveux, serait plus juste… Donc toucher en passant, sans s'arrêter. Sans vraiment de violence particulière il semble essayer de prendre contact de retenir quelque chose, d'attraper quelque chose au vol.

Le regard de la psychiatre et sa réaction sont les éléments qui me surprennent le plus ! Elle me jette en effet un regard surpris et interrogateur j'ai l'impression qu'elle me dit « Qu'attends-tu que je fasse ? ». Pourtant rien ne me semble si grave dans ce geste.

Il est peut-être décalé, il semble inapproprié sur le plan social et des convenances… Mais c'est davantage sur l'obligation de réaction qu'elle semble se mettre en devoir d'avoir auprès de moi.

Elle se met donc en colère, me semble-t-il, car cette colère ne me semble pas obligée, mais nécessaire à mon égard… ?

Elle : « *Non mais ça va pas !* »

Lui : « *Ils sont doux vos cheveux madame !* »

Elle : « *Mais ça va pas répète-t-elle !* »

Lui : « *Oh mais je rigole !... C'est vrai ils sont doux !* » Ça y est le mot est lâché !

Elle : « *Si tu crois que c'est comme ça que tu vas retourner au collège !* »

Il lui sourit et s'en va.

Voilà qui est bien décalé me dis-je une fois de plus… Mais en effet, qu'est-ce que « ça », le collège, vient faire là ? Le problème c'est que ce jeune garçon est connu dans l'établissement pour son tempérament violent et agressif. Il demande à retourner au collège depuis quelque temps et il sait très bien que si l'avis est donné par un psychologue, c'est le psychiatre qui propose et qui décide. J'en viens à me demander si quelque chose ne m'est pas adressé mais de quel ordre ? Irvin Goffman évoque quelque chose de cet ordre dans son « face work », cette ritualisation des rapports sociaux qui pousse à « ne pas » perdre la « face ». Ce visage, cette figure que l'on veut conserver face au regard de l'autre. C'est probablement cela qui est adressé.

Quoi qu'il en soit, ce jeune garçon répond de son geste par ce « *je rigole* » comme je le proposais précédemment il est l'argument « *justificatoire* ». Face à la réduction de l'acte peut-être porté par une recherche de jouissance, ici de jubilation, il vient faire émerger le signifiant comme je l'ai déjà posé dans son rapport à la jouissance.

La « *rigole* » lui permet de circuler et de conserver un « semblant » d'actualité. Pourrait-on y faire un parallèle avec l'impudent qui jouit et veut poursuivre sa jouissance ?

« *Je rigole !* »… « Même pas peur ! »… ou « même pas mal ! » disent les enfants pour ne pas perdre la face. « Même pas peur ! » de l'autorité ou de la règle et de la mort elle-même ! L'acte agressif, violent, ou l'insulte et l'injure sont-ils ceux de la « *jubilation* » et qui provoquent suffisamment « d'*ocytocine* » si tant est qu'elle soit l'hormone de la jouissance libérée dans le jeu ? Puisqu'il semble se revendiquer du « jeu » ? De celui qui nous « prend », qui ne se délie que par l'ennui que l'entrain avait lié disait Paul Valéry[2]. « *Je rigole !* » serait alors le prolongement dans un actuel tel qu'il nous est montré de la jouissance.

2 « Le jeu c'est : l'ennui peut délier ce que l'entrain avait lié. » VALERY Paul (1871-1945), *Tel quel T.2* (1943), idées, p.19.

Nous pourrions alors nous interroger sur un « *je rigole !* » qui peut finalement s'entendre comme un « *je jouis !* »… même si c'est « encore un peu ! »

Je jouis encore !

Face à cette élucubration je préciserais maintenant que je pose cette (ou ces) jouissance (s) dans l'actuel du côté de la phénoménologie husserlienne. Cette phénoménologie dans laquelle l'actuel est reliée à l'acte.

L'*acte* ainsi posé dans la phénoménologie husserlienne n'est en effet pas à rattacher à l'idée d'action ou d'activité mais davantage à l'idée d'*actuel* ; c'est en l'occurrence de cette idée dont se revendique en premier lieu Edmund Husserl :

> « Quand il n'est rien ajouté et qu'on parle purement et simplement d'acte, il faut entendre exclusivement les actes proprement dits, les actes si

l'on peut dire actuels, opérés[3] ».

3 HUSSERL Edmund (1913), *Idées directrices pour une phénoménologie*, Éditions Gallimard, 1985 : Paris, p.285-286.

C'est donc sous la forme d'une présentification, que l'acte est posé par Husserl ; ce que Hegel avait abordé sous l'angle d'un *maintenant tel qu'il nous est montré*.

Ce qui apporte ainsi à mon propos, — si nous prenons le parti de la phénoménologie husserlienne, — que l'actuel est davantage lié à l'acte, que l'acte ne l'est pas à l'action. Bien que tout au long de l'écriture husserlienne ce rapport de l'acte à l'actuel où l'action restera évolutive.

Si « *Je rigole !* », pourrait être une « actualité » de la jouissance dans un rapport du désir au langage ! Alors vient à être introduit l'autre.

Pour reprendre le titre d'un autre exposé, ce n'est pas « *jouissance et impudence* » ici mais plutôt « *jouissance de l'impudent !* »… et je rajouterais *pour l'autre*.

Si finalement ce « *je rigole !* » est en fait un « *je jouis !* » de l'impudent qui a l'aide de cet argument justificatoire cherche à maintenir cette jouissance « laisse-moi encore jouir ! » le tiers est pris à partie de ce « *Je jouis encore !* » qui deviendrait « *je jouis en corps !* »… et rajoutons «... *dans le langage* ».

??? où est l'appel de note

En effet, est-ce qu'il en va du tiers d'autoriser à jouir… ou pas ? Ou bien:

> «Jouir a cette propriété fondamentale que c'est en somme le corps de l'un qui jouit d'une part du corps de l'Autre. Mais cette part jouit aussi cela agrée à l'Autre plus ou moins, mais c'est un fait qu'il ne peut pas y rester indifférent » (LACAN, Encore, 19/XII/1972, p. 33).

4 Jacques Lacan, Séminaire, XX, *Encore*, séance des 13/03/1973 et 20/03/1973.

Enfin, si « *je rigole !* » me fait arriver à « *je jouis en corps !* » à un moment que je place durant l'adolescence. Mais n'est-ce vraiment qu'à ce moment-là ? Cela devrait être l'objet d'une autre réflexion.

Cette supposition : « *je jouis en corps !* », va impliquer l'utilisation d'une dernière relation pour évoquer la jouissance. J'aborderai ainsi une dernière notion qui m'est « chair » : le chiasme. Chiasme qui articulera : langage, corps, castration et… chair.

La castration finalement qui nous renvoie en premier lieu à la jouissance phallique est inscrite dans le langage et de ce fait va signaler plus qu'elle n'interdit… pour reprendre le philosophe Didier Moulinier (*La loi de la castration*, juin 2012).

La jouissance par l'exercice de la parole passe également par le corps. C'est pour cela que, pour l'instant je ne positionne ce « *je rigole !* » qu'à l'adolescence avant de chercher à l'étendre. Il me semble en effet plus simple et compréhensible que l'adolescent pense obtenir sa jouissance de l'Autre dans un rapport du désir au langage qui le traverse et pour cela montrer cette jouissance par ce que Lacan appelait « jouissance de l'idiot »[4], c'est-à-dire l'acte masturbatoire :

> « Diogène le cynique affichait, au point de le faire en public à la manière d'un acte démonstratoire, et non pas exhibitionniste, que la solution du problème du désir était, si je puis dire, à la portée de main de chacun, et il le démontrait brillamment en se masturbant »[5].

5 Jacques Lacan, Séminaire VI, *Le désir et son interprétation*, séance du 10 juin 1959

De cette jonction entre la parole et le corps chez l'adolescent pour

signifier sa jouissance nous avons posé l'appel au corps de l'autre. Le corps est alors le visible pour Maurice MERLEAU-PONTY :

> « dire que le corps est voyant, curieusement ce n'est pas dire autre chose que : il est visible » (MERLEAU-PONTY, mars 1961, p. 321).

Il annonce donc le corps à la vue d'autrui en cela il est visible quant à Lacan nous l'avons déjà abordé : *un corps cela se jouit* :

> « Cela ne se jouit que de le corporiser de façon signifiante. Ce qui implique quelque chose d'autre que le partes extra partes[6] de la substance étendue » (LACAN, Encore, 19/XII/1972, p. 33).

6 C'est à dire l'extériorité des parties, les parties extérieures les unes par rapport aux autres, à l'infini. Si vous prenez un petit bout de matière, si petit qu'il soit, vous pouvez le diviser encore, partes extra partes.

Merleau-Ponty pose une certaine complémentarité entre le corps et la chair.

> « La chair est phénomène de miroir et le miroir est extension de mon rapport à mon corps » (MERLEAU-PONTY, mars 1961, p. 303).

La chair c'est l'invisible et c'est une question ; mais elle est d'abord un phénomène ! Si c'est à partir du corps visible que l'on recouvre la chair.

> « C'est par la chair du monde qu'on peut en fin de compte comprendre le corps propre – La chaire du monde, c'est de l'Être-vu, i.e. [c'est-à-dire] c'est un Être qui est éminemment percipi [perçu], et c'est par elle qu'on peut comprendre le percipere [percevoir] : ce perçu qu'on appelle mon corps s'appliquant au reste du perçu i.e. [c'est-à-dire] se traitant lui-même comme un perçu par soi et donc comme un percevant, tout cela n'est possible en fin de compte et ne veut dire quelque chose que parce qu'il y a l'Être, non pas l'Être en soi, identique à soi, dans la nuit, mais l'Être qui contient aussi sa négation, son percipi ». (MERLEAU-PONTY, 1961, p.299).

> « L'Être c'est le « lieu » où les « modes de conscience » s'inscrivent comme des structurations de l'Être (une manière de se penser dans une société est impliquée dans sa structure sociale), et où les structurations de l'être sont des modes de conscience ». (MERLEAU-PONTY, 1961, p. 302).

Or il semble aussi que la vision n'arrive pas à tomber dans la parole. C'est-à-dire dans la réversibilité pour laquelle la parole chercherait à décrire quelque chose de l'invisible du malaise. C'est ainsi dans un *actuel* que quelque chose semble chercher à s'*inscrire* plutôt que dans un *virtuel* que l'on chercherait à *décrire*.

La pensée ne se fait pas parole opérante sous l'effet du regard. En revanche, la description n'est pas absente mais semble *incarnée* de manière paradoxale parce que face à l'actuel, « *Je rigole !* ». Il semble que cette réversibilité s'opère. La vision tombe dans la parole, et la parole s'inscrit dans le visible qu'elle cherche à décrire. Il y a alors ce mouvement entre le visible et l'invisible entre l'*ici-et-maintenant*, au sens où il est visible, et *l'Être de l'Étant* qui lui ne l'est pas.

Voilà alors la dernière variation que je suppose concernant la jouissance adolescente et que j'ai tenté d'articuler.

Il a déjà été évoqué les premières variations sur le thème de « *jouis sens* » et « *j'ouïs sens* ». Dans le cas des adolescents je vous ai proposé d'y intégrer le corps. Bien que de nouveau cette variation soit une jubilation une tentative excessive d'esthétiser la jouissance. Car si je pose la jubilation du

côté du plaisir comme une jouissance, la *Jouissance*, elle, n'est pas la jubilation.

- *J'ouïs sans comprendre.*
- *Jouis sens comprendre.*
- *J'ouïs sens corps prendre.*
- *Jouis sens corps prendre.*

Mon dernier exemple c'est celui de Max ! En errance scolaire depuis un an, il se découvre une passion pour les « maths » aux dires de l'équipe éducative. Lorsque je lui demande, lorsque je lui pose la question, il m'explique en effet ce qui l'attire actuellement dans les maths : « *j'aime bien les fractions !* »… en effet « *l'effraction* » qu'il est en train de commettre dans l'intimité des autres et qui se répercutera plus tard dans son accueil. Elle contribue, pour l'instant, à une jouissance totale ; la sienne d'une part, de la dire au professionnel et ce dernier d'autre part de l'entendre.

Une jouissance totale… mais éphémère puisqu'elle n'est pour l'instant pas incarnée et descriptive… Mais là, c'est moi qui rigole !

Bibliographie

CELINE L. F., *Voyage au bout de la nuit*, Gallimard, 1972, Paris.
DIDIER-WEILL A., *Les trois temps de la loi*, Seuil, 1995, Paris.
HUSSERL E. (1913), *Idées directrices pour une phénoménologie*, Gallimard, 1985 : Paris.
LACAN J. (1959), *Le Séminaire Livre VI – Le désir et son interprétation*, Seuil, 2013 : Paris.
LACAN (1972), L'étourdit, *In autre écrits*, Seuil, 2001 : Paris.
LACAN J (1973), *Le Séminaire Livre XX – Encore*, Seuil, 1999 : Paris.
LACAN (1973), Excursus *In Lacan in Italia*, La Salamandra, 1978 : Milan.
MERLEAU-PONTY Maurice, *Le visible et l'invisible*, Gallimard, 1979 : Paris.
VALERY P. (1943), *Tel quel T.2*, Gallimard, 1971 : Paris.

Zaineb Hamidi

Le principe de (télé) réalité

La télé-réalité est-elle ce qui maintient à distance la réalité (encore une fois, de quelle réalité parle-t-on ?) ou ce qui permet de s'en rapprocher au plus près, ou d'ek-sister de cette sphère ? Nous sommes confrontés là à la fonction du beau, de l'esthète, du vrai, du réel, de la réalité... de tout ce qui régie l'individu et le sujet mais de manière tellement obscène que pour beaucoup nous préférons en être fascinés ou ne rien en savoir plutôt que de s'en instruire... La télé-réalité prône tout ce que la rationalisation dénonce. Sommes-nous dans l'image ? L'imagé ? L'Imaginaire ? Nous sommes face à une tentative de recoloration de la réalité sociale pour que le sujet puisse plus souvent s'abandonner dans un au-delà du plaisir, et ainsi pousse-t-elle à un au-delà du principe de réalité.

Mon intervention s'effectuera sur trois temps : la présentation de ce propos ; une visualisation d'extraits cliniques ; enfin une pseudo-monstration clinique dé-montrée, pendant laquelle une réalité sera dévoilée. Et dans la rencontre d'autres réalités encore, les vôtres, il s'agira par ces trois présentations, de parvenir peut-être à trouver commune représentation…

Ce petit texte que je propose ici à la première personne, sera fortement influencé par mes pérégrinations de thésarde mais surtout ancré dans une réalité que « nous » serons amenés non à définir mais à « réfléchir »…. Il ne s'agira donc pas ici de proposer des arguments ou quelconque réponse mais de « jeter » au-devant de la scène un questionnement qui, si ce projet réalise son dessein, fera parler (de soi). Se projeter donc de manière à recevoir écho de la façon d'avoir été au monde, pour avoir une preuve d'y avoir été. Marquer l'A (a) utre de sa présence, et espérer y demeurer même en son absence...

Pour le dire grossièrement, le principe de réalité permet au sujet de « pacifier » le désir en en différant la satisfaction, notamment par des jouissances partielles. Le principe de réalité va donc, c'est ce que l'on dit par abus de langage, « s'opposer » au principe de plaisir, en mettant le sujet face à sa non toute-puissance et face à l'impossibilité d'une jouissance totale et absolue. Le principe de réalité va décevoir le sujet qui sera poussé à chercher

ailleurs ou autrement une satisfaction en acte ou fantasmatique. Le sujet qui recherchera le plaisir de la satisfaction se confrontera à un amenuisement de ce plaisir : soit par une réduction des tensions, donc un soulagement de moins en moins intense ; soit parce que l'objet investi (ou réinvesti) comme objet cause du désir ne parviendra à leurrer que temporairement et partiellement le sujet.

Se soumettre au principe de réalité c'est accepter la responsabilité de son être sujet. Principes de réalité et de plaisir se continuent l'un l'autre, l'un ne pouvant exister d'ailleurs que dans le prolongement de l'autre, et non dans son opposition.

Mais de quelle réalité parle-t-on ? Par le fait du Réel, le monde tel qu'il est n'est pas accessible par notre seul système représentationnel et langagier. Le sujet doit interpréter, non sans d'abord l'avoir vécu en entrant en relation parfois sous la forme de mauvaise rencontre, son environnement. La réalité serait donc une interprétation et serait le Réel Symboliquement teinté d'Imaginaire dans ses points qui resteront obscurs au sujet.

Si le principe de plaisir attend la réduction de toute tension pulsionnelle, le principe de réalité exigera que cette satisfaction, dans le soulagement qu'elle procure, ne se fasse que dans une soumission à la Loi du langage, aux interdits fondamentaux et aux règles dites « du vivre ensemble » découlant.

Si nous parlons en termes généraux, il faudra entendre ce que le délire et le symptôme permettent de compromis et en cela, en quoi ils n'échapperont pas nécessairement à ce qui suit. Tout est une question d'interprétation, donc, de points de vue et de fuite qui permettent une certaine perspective… Mais une seulement à la fois…

La réalité c'est donc ce que chacun interprète de l'environnement tel qu'il l'a vécu et tel qu'il se l'est représenté, projeté ensuite dans une sphère de réalité commune, sphère qui sera aussi un environnement à vivre et symboliser, dans une tentative de réajustement et d'adaptation permanente. Afin de construire une réalité commune, qui dictera donc la norme et la déviance, le sain et le pathologique, il faut donc que chacun adhère à cette réalité dite sociale, donc qu'elle soit accessible à tous, chacun bien sûr dans son illusion, dans sa propre réalité psychique.

Nous voyons déjà toute la complexité d'être humain : l'attrait de la jouissance rencontrera un interdit qui poussera à jouir autrement et de manière socialement valorisée… La désexualisation à tout prix ou la possibilité d'une jouissance sans entrave si tant est qu'elle soit celle du sociale ? Par exemple, une sexualité, même dans ses modalités auto-érotiques et génitales, peux se soumettre au principe de réalité (sociale), sous l'autorisation d'un A (a) utre et de quelques autres qui en parle même si c'est pour l'interdire poussant au déplacement mais non nécessairement sublimé. Jouissons-nous si nous le faisons tous ensemble ? Si ma jouissance fait jouir l'autre ou que je jouis de la jouissance de l'autre ? Si je jouis de l'interdiction d'un autre qui ne s'autorise pas à jouir des/sous les mêmes modalités que moi ? Est-ce que j'échappe au principe de réalité ? Est-ce que je place ce principe au loin ? Mais ainsi ne suis-je pas dans l'obligation de m'y confronter, au moins de le

voir et de l'admettre pour pouvoir m'y dérober ?

Phrase équivoque : quelle genre de sexualité ne risque pas le sujet ?

Ce n'est pas le désir qui est soumis au principe de réalité mais la manière d'y répondre. Si du côté de Freud ce serait la frustration, l'intolérance à la frustration, qui déroberait le sujet au principe de réalité, Lacan situe la possibilité de cette dérobade à une renonciation (au renoncement). Dans tous les cas, le sujet refuse de n'être pas tout puissant, de ne pas pouvoir jouir à tout prix sans gravité, il renonce donc à renoncer à une infinitude de jouissance au détriment d'une infinitude de modalités d'être.

Le sujet du désir laisse à désirer…

L'Homme ne recherche-t-il pas, par la connaissance ou parfois par son ignorance, la garantie de sa vérité ? Ne tente-il pas au moins de préserver la réalité de sa vérité, ou la vérité de sa réalité, en tentant parfois un télescopage brutal à la réalité sociale ? Avec comme but parfois de colorer celle-ci par la sienne propre, voire de l'y confondre ?

Dans un au-delà du principe de plaisir, dans un au-delà du principe de réalité, la télé-réalité ne s'emploie-t-elle pas à ce dessein ?

Télé : préfixe désignant ce qui est « au loin », « à distance ».

La télé-réalité est-elle ce qui maintient à distance la réalité (encore une fois, de quelle réalité parle-t-on ?) ou ce qui permet de s'en rapprocher au plus près, ou d'ek-sister de cette sphère ?

Nous sommes confrontés là à la fonction du beau, de l'esthète, du vrai, du réel, de la réalité… de tout ce qui régie l'individu et le sujet mais de manière tellement obscène que pour beaucoup nous préférons en être fascinés ou ne rien en savoir plutôt que de s'en instruire… La télé-réalité prône tout ce que la rationalisation dénonce. Sommes-nous dans l'image ? L'imagé ? L'Imaginaire ? Nous sommes face à une tentative de recoloration de la réalité sociale pour que le sujet puisse plus souvent s'abandonner dans un au-delà du plaisir, et ainsi pousse-t-elle à un au-delà du principe de réalité.

Sans plus attendre et sans même répondre, regardons quelques extraits cliniques (extraits de télé-réalité disponibles sur tous les meilleurs moteurs de recherche… et les moins bons aussi).

Nous allons passer maintenant à la présentation clinique. Je ne peux pas diriger l'entretien pour ne pas perturber la relation transférentielle qui s'est établie… Mais s'il y a des questions, la personne qui va vous être présentée pourra également y répondre parce qu'elle m'a dit bien connaître la question de la jouissance, et les principes de plaisir et de réalité… et elle voudra vous faire part de son expérience et de ce qu'elle pense des jouissances de l'actuel. Je vous laisse donc avec ZaiNebilla.

Monstration pseudo-clinique

Clinicien : Bonjour, vous vous appelez ZaiNebilla, vous êtes une adepte de la télé-réalité… Nous allons d'abord faire connaissance… que faites-vous dans la vie ?

ZaiNebilla : Bonjour, bein vous l'avez dit, mon boulot c'est d'être une star de la télé-réalité…

C : Et ça consiste en quoi ?

Z : bein, de passer à la télé… de me montrer quoi ! De nous montrer à vous c'est quoi la vie vraie… moi par exemple je suis en relation avec d'autres gens, on est filmé, et ensuite on critique et on commente les situations que l'on a vécu… Mais tout ce qu'on vit, même manger une pomme, on le fait divinement bien…

C : Vous êtes des chroniqueurs de votre vie au quotidien…

Z : ah non ! On n'est pas tous des gros niqueurs ! Y en a qui sont chauds, oui, mais y a aussi des frigides quoi… c'est pas qu'une histoire de sexe ! Bon, c'est sûr que c'est mieux d'être sexy pour être matée !… Mais on pousse le vice c'est vrai… c'est une sorte d'exagération de notre réalité… Mais on sert d'idéal quoi, donc il faut vraiment qu'on se serve de notre potentiel naturel pour que les gens aient de l'espoir, qu'ils se divertissent ou juste qu'ils rêvent… Voire des gens prendre du plaisir, ça donne du plaisir… alors je montre comment je prends mon pied en étant moi…

C : C'est un peu de l'exhibitionnisme…

Z : Là quand même ! (Lacan m'aime ?)

C : Moi aussi c'est ce que je me dis…

Z : pourquoi tout de suite c'est moi l'exhibitionniste ? Pourquoi ce ne serait pas les autres qui seraient voyeuristes ? Moi ça me plaît mais parce que ça donne du plaisir aux gens… en fait je vous explique parce que vous avez l'air un peu limité… je rigole ! Nous les stars de la télé-réalité on est de belles personnes physiquement, mais on a aussi une vraie personnalité, on montre que l'on peut réussir juste parce que l'on est soi-même ! C'est pas tout le monde qui peut se dire « je suis tellement bien que je vais faire de moi mon métier ! », vous comprenez ?

C : être vous c'est votre métier ?

Z : Bein c'est ce que je fais le mieux faut dire… Oui je suis payée pour être moi en fait… Mais ceux qui réussissent c'est ceux qui font le show…

C : Et pensez-vous que vous auriez pu vous épanouir autrement ? En faisant autre chose que de vendre votre image?

Z : tous les métiers c'est un peu la même chose… dans la vie de tous les jours c'est la même chose, on s'épanouit dans le regard d'un Autre qui nous renvoie une image de nous-mêmes, et ce faisant nous fait exister… non

je rigole !…. en fait :

Si j'existe je suis vue ;

Si je suis vue, je vois ;

Si je vois, j'existe ;

Si j'existe, je vois

Si je vois, je suis vue ;

Si je suis vue, j'existe ;

Et ça peu importe comment ! Mais bon, pour moi c'est plus facile parce que je fais un travail sur moi-même…

C : Vous avez fait un travail sur vous-même ?

Z : Oui, et je continue ! C'est ça aussi le principe de télé-réalité ! C'est une autre réalité dans la réalité, donc on voit tout différemment, que ce soit les stars ou les fans, même ceux qui ne nous aiment pas d'ailleurs, ils sont obligés de se décaler s'ils ne veulent plus nous voir… Mais bon, c'est dur aussi de faire un travail sur soi… dès fois le retour dans la vraie vie fait mal, quand on est plus sur le devant de la scène quoi… l'autre scène c'est dure surtout quand elle nous tombe dessus…

C : l'effraction du Réel…

Z : Ah oui, les fractions c'est dur ! Enfin, les fractions du réel ça va dépendre un peu de ses capacités… mais bon au quotidien on dépasse ça sans problème sans toujours s'en rendre compte… je crois que le plus dur ce sont les opérations sur les fractions… un tiers, on connaît, mais un tiers de 2, c'est plus dur tout de suite…

C : on en était presque au complexe d'Œdipe là…

Z : Je ne sais pas qui c'est Dipe… mais s'il est complexé y a des solutions… la chirurgie ou les psys…

C : en parlant d'effraction, l'effroi…

Z : oui bein les fractions ou le lait froid c'est pareil ! ça dépend de sa tolérance… personne ne réagit pareil mais bon maintenant y a le soja, sinon le lait froid on le digère mieux quand il est chaud…

C : Bon OK… Il y a quelque chose que vous aimeriez nous dire ?

Z : bein, il faut que les gens se rendent compte que ce que je fais moi c'est quand même courageux… parce que je permets quand même aux gens de voir ce que nous serions sans interdit, vous voyez ? Nous on vient sans tabou, on surjoue peut-être mais ce que l'on surjoue c'est notre réalité… et ça permet à d'autres de mieux vivre la leur…

C : À défaut de vivre votre réalité, vous la surjouez ? C'est une sorte d'acte manqué…

Z : Ah non ! Avec moi l'acte il est toujours réussi ! Et ma réalité, c'est mon plaisir, donc pour que mon plaisir soit plus grand, il faut que ma réalité soit intense ! Et je la vis à fond ! Jamais de frustration, c'est ma devise… I can get now satisfaction…

C : Alors, les membres de l'auditoire pourront vous poser des questions mais pour finir… ça fait quoi d'être vous ?

Z : comme pour tout le monde… C'est jouissif…

Fabien Duprat

Réflexions de psychanacteur

Alors que tout un chacun porte un masque, s'est construit un personnage social et se tient en deçà de ses frontières, l'acteur masque ce masque d'un autre masque et se démasque. Il se joue lui-même en jouant à — faire comme si — il était un autre. Il se met en jeu de sa monstrueuse altérité. Le contenu latent de son être devient manifeste. L'acteur se dévoile, se révèle, tombe le masque, ouvre sa boîte de Pandore au risque de s'y abîmer. Il importe donc, que soit bien posé le cadre du vrai-semblant. «To be» or «not to be». «Être» et-ou «ne pas Être». Présent-absent.
L'acteur ouvre un espace de jeu où il peut s'aventurer à l'inconnu, porter de l'étrangeté, expérimenter l'imprévisible.

Courant octobre 2013, j'ai signé, à mon insu, de mon plein gré, un engagement pour le Festival Avignon Off édition 2014, du 05 au 27 juillet tous les jours à 16 heures au Théâtre du Chien qui Fume, durée du spectacle 1 h 30, dans une adaptation de Jeanne Bézier du roman de Bram Stocker « Dracula »… Bande-annonce :

« Ah, Dracula, quel bel homme il était ! Dracula peut être partout et tout le monde, assureur, banquier, maire, président, premier ministre… Non là je m'égare… !»

Dans cette adaptation, l'imagination féconde de l'auteure a accouché du personnage du Diable, père en morte lettre de sang du Comte Vlad Tepech, plus connu sous le nom de Vlad l'Empaleur : le Père, le Fils, le Contrat : Requiescat in pace et lux perpetuat luceat eis, Amen !

Et le Diable… c'est moi ! Ya, meine liebe Damen und Herren, ich bin ein Erlenkönig, ein Hölenkind. Un enfant infernal, un Arlecchino senza padroni, senza arte ne parte, le diable Alichino de Dante Alighieri. Vêtu des oripeaux de la connaissance, je suis un passeur, un nomade, un extracommunautaire sans papier, un caméléon. Qui suis-je ? Tic, tac, tic, tac… (écoute active – écoute passive) Arlequin, animé d'un constant et impérieux désir de produire du sens ; Lacan parlera de j'ouïs-sens. Homme sans frontières, «globe trotteur», aventurier, qui joue avec le temps et l'espace, verbe fou, verbe incarné… Aïe ! Non ! Le verbe c'est Dieu : les religions nous ont interdit son accès, elles nous ont volé les cinq lettres… Qui a dit merde ? Les cinq voyelles I A O U É, nous avons failli finir muets comme des carpes : qu'aurions-nous «ouïe» :

Si l'on ne voit pas pleurer les poissons,
Qui sont dans l'eau profonde,
C'est que jamais quand ils sont polissons,
Leur maman ne les gronde
Quand ils s'oublient à faire pipi au lit,
Ou bien sur leurs chaussettes,
Ou à cracher comme des pas polis,
Elle reste muette.
La maman des poissons, elle a l'œil tout rond,
On ne la voit jamais froncer les sourcils,
Ses petits l'aiment bien, elle est bien gentille,
Et moi je l'aime bien avec du citron.
La maman, des poissons, elle est bien gentille.

Qu'aurions-nous fait que des seules consonnes ? Mais on ne nous la fait pas, nous nous sommes introduits dans la faille de l'inter-dit ! Certains en ont fait un métier. L'art du pas de côté n'est pas l'exclusivité de la danse… Et là…

« Nous y voilà. Observez ce magnifique Seigneur, le Comte Dragon. Il avait une femme : Élisabeth. Belle comme le jour, intelligente, aimante et aimée en retour. Il aurait donné sa vie pour elle, elle était sa passion, sa raison de vivre ; mais, un jour de mai, les amants aimantés durent se séparer pour la gloire du trône hongrois, du Pape, de Dieu et de la Croix. Il fallait faire la guerre. Et le comte Dragon mit, pour une seule fois, sa femme derrière sa foi. Il partit.

Un combat sans merci livré à des sauvages, des bêtes mécréantes, des Turcs truculents. Il aurait dû mourir, il en sortit vivant. Couvert de sang et d'os qui n'étaient pas à lui. Mais dans tout ce carnage c'est Dieu qui le guidait. Le retour fut cruel, car pour tout remerciement, lorsqu'il revint chez lui, sa femme l'attendait, étendue, pâle et froide… Sans regard et sans vie.

Une fausse nouvelle avait précédé son retour, annonçant sa mort en terre ennemie.

Se croyant veuve, sa femme, folle de chagrin, s'était précipitée du haut des hautes tours du château dans un fleuve profond. En contemplant sa femme qui n'était plus sa femme, mais un corps rempli d'eau, le Dragon furieux sortit de ses entrailles le feu de sa colère, il jura, il tonna, sa haine était brûlante. Les larmes ne coulaient pas.

Pourquoi suis-je parti ? Et pour qui ? Dieu mauvais, Dieu ignoble, je me battais pour toi, et toi que faisais-tu ? Tu faisais quoi, dis, pendant qu'elle se noyait ? Dieu maudit, je te maudis et je te maudirai tant que ma bouche pourra parler, tant qu'un souffle de vie me laissera crier.

Personnellement je l'ai pris comme une invitation. Je me suis dit… Tu vois, ce gars-là a besoin de toi, tu ne peux pas le laisser dans cet état. Va le voir, propose-lui tes services…

Et c'est ainsi que cet homme sanguin, plein de feu et de flamme, devint en un instant esclave du sang des autres en me donnant son âme en échange du temps…

Soar meu ! Te arunca cu capul în abis și uitare a tuturor. Spuneți adio

terenurilor !

...Ce jour-là moururent et le dragon et le petit garçon, pour que naisse, ce jour-là, pour que naisse... »

Les jouissances de l'acteur

Et là, le metteur en scène m'a dit : « Tu es partout et tout le monde, tu es maître du temps et de l'espace, tu es la jouissance absolue, rien ne te manque, je t'envie, profites-en, amuse-toi ! », et là, je suis resté interdit, sidéré, paniqué, sans voyelles ! Oh, le con ! Ça ne m'a pas amusé du tout, mais alors, qu'est-ce que j'ai joui ! Première jouissance.

Puis je me suis dit : Fabio, détumescence, zen, recentre-toi, écoute le silence en toi, respire, et là, ratage, commence le défilé interminable des jouissances tout le temps de l'avant spectacle, le temps des répétitions, de ce qui doit pré-céder à l'acte de création, ovvero, le point de butée de la date de la première, de l'entre-eux-deux, rencontre entre acteur et spect-acteur, mandala, éphémère dessin sur le sable dans un entre-deux vagues océanes. Mare magnum delle pulsioni !

J'étais tellement bien dans mon fauteuil-confort Ikea, à regarder mon émission de téléréalité… Non, je rigole !

Le metteur en scène me dit : « allez mon p'tit Fabio, montre-moi ce que tu as dans le ventre ! » Tripes à l'envers ! L'envers du trip, aurait peut-être dit Lacan. C'est la mort ! Mise à mort de mes mots, ça fait mal, ça fait bouchon : l'occlusion ! Et la mort dans l'âme, je me traîne sur le plateau éclairé par la seule patience (nom féminin : lumière de service au teint blafard).

Le metteur en scène en rajoute une couche : « j'ai toute confiance en toi, je suis sûr que tu vas nous sortir un truc du feu de Dieu ! Fais-en trop, on aura toujours le temps de gommer après, ose, joue avec tes limites, tu verras, c'est jouissif ! Que du bonheur ! ».

Et là, sous le regard des autres comédiens la bave à la commissure des lèvres, du producteur et de sa femme et du régisseur général, je vous assure, on se dit : pourquoi je fais ce métier ? Heureusement que je fais le psy à mes heures perdues !

Bling ! Fulgurance, tout se bouscule : perdu, objet perdu, jamais retrouvé, sujet divisé, corps du théâtre comme corps divisé : acteur/spectateur, horreur de l'acteur confronté à son image, besoin du regard de l'autre, trou du regard, pulsion scopique, posture, imposture, paradoxe, dualité, masque, mensonge, disparition, apparition, continu, discontinu, accueil, perfection, imperfection, absence, présence, oubli, mort, vie, daimôn, Éros, Thanatos, en-quête, en-jeu, méprise, dé-prise, jubilation… « Fabio ! J'attends, t'accouches ? » Ça c'est la voix de son maîtreur en scène… Moi, coupé net…

Puis on ne sait d'où, la machine s'en fout, bonheureusement se met en branle, la bête miaule et miaulera maintes fois pour mugir enfin, atteindre la jubilation, la joie-ssance.

Flashback !

Alors, je m'arme de courage, j'évacue ma peur, mon envie de plaire, d'être aimé, désiré, de combler la demande l'autre, je me rappelle que quoi que l'on fasse ça rate, idéal du moi versus moi idéal, je pense à Étienne

Decroux, à trois de ses élèves : Jean-Louis Barreau (théâtre), Marcel Marceau (mime), Yves Lebreton (théâtre corporel et vocal), avec qui j'ai travaillé dans son école en Toscane « le Théâtre de l'Arbre » : et de ce point presque-trou du nombril, je me minéralise : je m'enracine dans le sol, je me végétalise : sur l'axe de ma colonne d'air je m'élève vers le ciel et de la résultante de ces deux forces opposées, je m'animalise : je projette, je mets en mouvement extérieur, en acte, un mouvement intérieur non visible : du dedans au dehors dans un va et vient : je lâche prise, je me dénude, j'expérimente, je répète – en l'occurrence, j'aime mieux la langue italienne : provare : provo, je m'épreuve : de l'éprouvé en affects je tente un sens. Ça se répète, mais ça ne se répète jamais du pareil au même ; d'une, parce que l'acteur n'est pas un répétiteur : la mêmeté c'est mortel, mais un créateur, vivant créateur d'imprévisible, tailleur dans le vif du sujet pourrait-on dire, une couche après l'autre, exigeant, intransigeant, il s'observe, se surveille, s'écoute, se regarde de côté, sans savoir où il va ni comprendre d'où il vient, et de deux, parce que c'est un chercheur, qui va à l'aventure, à la recherche de quelque chose qui le sait et qu'il sait ne pas savoir ce qu'il sait ; il accepte que ce quelque chose le dépasse :

« Ça m'est venu comme ça ». Même s'il s'est préparé à appréhender ce qu'il ne croyait pas en lui, lorsque ça émerge, ça le surprend.

« Pourquoi tu t'es arrêté ? » dit le metteur en scène, « ça sonnait juste », répond l'acteur ; s'entendre autre-ment, ça fait coupure ; c'est pourtant son job être lui-même et presque-tous les autres.

Après un temps d'arrêt, de ce temps théâtral, hors temps, le temps qu'il faudra, qui se joue de la linéarité du temps chronologique…

Antoine Vitez à ce sujet disait « l'acteur est celui qui peut jouir de la fuite du temps »

… Après un temps d'arrêt, le travail actoriel reprend faisant trésor de ce surgissement.

Après deux services de quatre heures chacun et quelques autres surgissements dus à la chute des résistances engendrée par la fatigue : fin de séance.

Le lendemain, nouvelle épreuve : faire mes preuves avec et dans le costume de scène. Malgré la pudeur qui me caractérise, je dois, à mon corps défendant, donner mon corps au Diable, faire coïncider mon intime subjectivité et une totale objectivité aux mots de l'auteure, aux idées du metteur en scène, aux élucubrations de la costumière.

Résultat des courses, un spencer queue-de-pie noir galonné à la hussarde sur un académique en Licra rehaussé de formes très rebondies… J'ai l'impression d'être Serge Lifar dans la mort du cygne. Monstr-action. La honte ! En octobre j'avais signé ! Mort du signe, mise en mouvement de l'inconscient. Puis même si le danseur qui est en moi me dit « ce n'est pas de ton corps dont il s'agit, c'est de celui de l'Autre, le grand… Mostrarmi cosi conciato, ma chi me lo fa fa ! ».

…D'abord je trouve cela obscène… puis grotesque : « Han cantado Bingo !!! ».

De l'obscène à la scène, je fais un pas de côté.

Et là je pense à la Commedia dell'Arte, art de tendre des pièges, au Butho, art de chercher sa résonnance intime et sa connexion au monde, à

Jacques Lecoq et son corps poétique. Rien de raisonnable en fait.

Posture, non pas imposture, mais en-posture : un corps en posture. Un corps en mouvement, en création de lui-même et construction d'un autre corps. Une imposture codifiée…

Renfield
Je vous attendais Mademoiselle.
Vous êtes innocente, il faut partir.
Partez !
Il est irrésistible, Mademoiselle. Sauvez-vous !
Ubi caritas et amor, Deus ibi est !
Saecula et infinita, saeculorum…
Une petite mouche ?
Ou plutôt une araignée ?
Mais vous ne m'entendez pas Mademoiselle, je vous conjure de partir.
Il est là.
Non, non, Monseigneur.
Oui, très bien.
Entrez si vous le voulez, je vous attendais.
Il fallait partir Mademoiselle.
Entrez dans ma chambre, je vous y invite, Maître.
Non, pas du tout, je la retenais pour vous.
Maître non, laissez-moi, je vous suis resté fidèle, non !!

Liberté et jouissance à être de l'acteur

Alors que tout un chacun porte un masque, s'est construit un personnage social et se tient en deçà de ses frontières, l'acteur masque ce masque d'un autre masque et se démasque. Il se joue lui-même en jouant à — faire comme si — il était un autre. Il se met en jeu de sa monstrueuse altérité. Le contenu latent de son être devient manifeste. L'acteur se dévoile, se révèle, tombe le masque, ouvre sa boîte de Pandore au risque de s'y abîmer. Il importe donc, que soit bien posé le cadre du vrai-semblant. «To be» or «not to be». «Être» et-ou «ne pas Être». Présent-absent.

L'acteur ouvre un espace de jeu où il peut s'aventurer à l'inconnu, porter de l'étrangeté, expérimenter l'imprévisible.

Quelques citations

« Nous autres profanes, nous avons toujours vivement désiré savoir d'où cette personnalité à part, le créateur littéraire (poète, romancier ou dramaturge), tire ses thèmes… et comment il réussit grâce à eux à nous émouvoir si fortement, à provoquer en nous des émotions dont quelquefois nous ne nous serions pas cru capables » Sigmund Freud : *« Der Dichter und das Phantasieren » Essais de Psychanalyse appliquée*.

« Ce qui intéresse Freud, c'est le thème, le contenu, l'idée, le matériel inconscient mobilisé, la forme n'a d'importance que secondaire. L'œuvre est représentation de fantasme. Le fantasme est lui-même représentation de désir,

c'est-à-dire représentation de représentations refoulées. La forme sert à anesthésier les censures préconscientes. L'artiste sait embellir ses rêves éveillés «de façon à dissimuler leur origine suspecte»… Au théâtre tout vient à la place de quelque chose d'autre, le théâtre est un art dominé, hanté par l'Autre et toutes ses figures. » Benoît Goetz : *« Dites-moi si je suis belle ».*

« Le théâtre personnifie le Discours de l'Autre, soit sous la forme du personnage, soit parce que l'acteur énonce le Discours d'un autre, l'auteur » François Régnault *Conférences d'esthétique lacanienne*.

« J'ai plus d'une corde à mon arc. Je retire mon moi superficiel, alors adviennent des moi profonds qui ne sont pas les miens. Des fantômes imaginaires se substituent à moi quand je joue ». Yvette Guilbert.

«… l'idée de l'abandon par l'acteur de sa propre personnalité et son remplacement par une personnalité imaginaire ne m'a jamais complètement satisfait… Je suppose plutôt qu'il doit s'y ajouter un mécanisme contraire. La personnalité de l'artiste n'est pas éliminée, mais certains éléments, par exemple des prédispositions qui ne sont pas parvenues à se développer ou des motions de désirs réprimés, sont utilisés pour composer le personnage choisi et parviennent ainsi à s'exprimer et à lui donner un caractère d'authenticité. » Réponse de Sigmund Freud à Yvette Guilbert.

« Le geste de l'assassin s'épuise dans l'acte lui-même, tandis que celui de l'acteur, qui ne s'accomplit pas, qui n'est pas l'objet d'un sentiment de jouissance immédiate et personnelle, peut se continuer dans le corps des spectateurs ». Antonin Artaud.

« L'art est fait pour nous mettre en relation avec une réalité que l'on ne voit pas et qui est au-delà de la réalité apparente. Si l'art n'est pas libre, l'art est mort ». Claude Régy.

(Le Clown)

Pourquoi je fais ce métier ?

Jouer, n'est-ce pas, pour l'acteur «enthousiaste», en-joué, dé-jouer la jouissance ? Se dé-jouir de la jouissance ? En bascule continue entre jouissance et joie-sens, source d'un désir soutenable.

Ne pas y être tout en faisant comme si qu'on y est tout en y étant, au tr-où rond-point de nouage. La tête dans les nouages !

De quoi, de qui, à son insu, de son plein gré, se joue-t-il en jouant ?

Conscient de ne pas être propriétaire, mais locataire en son logis, susceptible d'être délogé en toute saison, lieu d'accueil, il tend à l'adresse du propriétaire.

La création lui permet la cohabitation avec le langage.

Il se laisse habiter par les signifiants, pas être envahi par eux…

Il sait ne pas être maître des mots, qui échappent, mais d'une parole-mensonge qui dit vrai-semblant, entre les mots dit, inter-dit (jouissance). Son Maître-mot : jouer avec les signifiants les agit plutôt que les subir, se dénouer d'une position de maîtrise, d'une posture de maître.

En posture de désiré il se poste en désirant ; l'acteur «chamane» selon Artaud nous fait intégrer une nouvelle perception mythique du monde, il crée du mythe, du mythos-logos : discours de parole, parole de parole.

Là où la jouissance psychotique est pure culture de la pulsion de mort, il s'arrête en chemin, jouit jusqu'à un certain point, celui où il peut encore désirer et signe sur elle une victoire. En octobre, j'ai signé…

Car le grand jeu de l'acteur, c'est de jouer avec le trou - rond-point - de mémoire. Lacan disait : le trou de mémoire est une mise en abîme du sujet.

Pour la mémoire, point de paix, la pulsion de mort est toujours aux aguets.

L'acte créateur de l'acteur inscrit une mémoire-vérité, mémoire-dévoilement, alètheia, a-lèthè, guerre à l'oubli. Oui, gare à l'oubli !

Moment de conclure :

En quête d'un impossible à dire, d'une approche au plus près du réel indicible, je flirte avec le grand Autre, Lieu de la parole.

À l'opposé de la tristesse, nous dit Lacan, il y a le gay sçavoir.

Pour un flirt avec l'Autre, j'me ferais n'importe quel autre, pour un flirt, avec l'Autre…

L'inconscient c'est le bonheur. Que du bonheur !!!

Élisabeth Blanc

La jouissance de l'acteur

La jouissance du jouis-sens serait de vouloir accaparer le sens comme un objet, de saisir tout le sens sans équivoque, sans jeu de mots, sans le jeu de la lettre. Or on ne saisit jamais la totalité du sens. L'homme, être parlant, parl'être, pâtit du signifiant, il en subit l'équivocité et veut la recouvrir par un sens unique qui se révèle être une impasse. Il peut y avoir une certaine jubilation dans le mot d'esprit mais il y a aussi jouissance à subir l'effet du signifiant, à rester pétrifié dans l'entre-deux comme l'âne de Buridan qui en meurt. Le sujet est pris dans l'espace entre deux signifiants mais il s'abolit s'il se maintient dans cet espace sans faire bouger les signifiants, sans accepter de s'y perdre. S'y perdre c'est perdre l'objet déjà perdu et ce n'est pas l'abolition du sujet.

La dernière fois avec Eric Sessoye, nous avons évoqué la jouissance mélancolique ou du moins très dépressive d'un comédien ego-centré comme le définissait Eric.

Aujourd'hui Fabien Duprat a évoqué les jouissances d'un comédien, je dirais d'un homme dans son boulot de comédien. Fabien/Fabio, à la fois psychanalyste et comédien, musicien et metteur en scène.

Je vais essayer pour ma part de me frayer un chemin dans la forêt touffue des jouissances de la manière volontairement la plus simple possible pour in fine évoquer ce que pourrait être la ou les jouissances de l'analyste ou d'un analyste. Peut elle être mise en corellation avec le désir du psychanalyste qui est souvent considéré comme un lieu topologique?

Jouer/Jouir. La jouissance de l'imposture. (Je ne pense pas par contre qu'on puisse parler de l'imposture de la jouissance)

Nous avons vu tout au long du séminaire qu'il y avait plusieurs types de jouissances. Il y a de la jouissance partout et tout est jouissance tant la jouissance est liée au corps et à la vie. La jouissance traverse le corps, émane du corps.

Plaisir et jouissance :

Après l'opposition classique : principe de plaisir, principe de réalité, Freud nous a montré qu'il y avait un au-delà du principe de plaisir, que le plaisir n'était pas forcément ce qui nous guidait, le plaisir pouvait se transfor-

mer en douleur et que la douleur pouvait être recherchée comme telle, sous l'effet de la pulsion de mort, la douleur c'est aussi une manifestation de la vie.

Cette douleur, Lacan la nomme jouissance. Le désir, moteur de vie cherche le plaisir mais rencontre aussi la douleur et la mort.

Éros ne va pas sans Thanatos. Pulsion de vie et pulsion de mort ne sont qu'un seul et même mouvement. (Se mettre sous la couette, y rester ou en sortir !)

- Le plaisir : manger un morceau de chocolat

- La jouissance au-delà de ce plaisir c'est manger, de manière compulsive, toute la tablette jusqu'à se rendre malade.

Cette jouissance est répétitive, addictive, comme dans la consommation de drogues ou l'alcoolisme.

C'est bien sûr dans notre vie sexuelle que la démonstration est la plus évidente. Le sexe c'est la vie et c'est la mort.

On distingue habituellement jouissance phallique et jouissance Autre mais la distinction n'est pas si évidente.

- La jouissance phallique, jouissance de l'organe donc limitée, liée au plaisir sexuel, permet, semble-t-il, la rencontre de l'autre, jusqu'à l'acmé dans l'orgasme où on lâche tout et où on atteint une plénitude, cette plénitude ressentie est-elle une fusion avec l'autre ou une fusion avec soi-même, est-ce une abolition de soi ? Mais, comme dit aussi Freud : post coïtum animal triste, à ce moment-là, plaisir et jouissance sont confondus, on appelle cela la petite mort.

— Pour la jouissance Autre c'est très complexe :

La jouissance dite féminine ou jouissance Autre qui serait plus vaste car elle émane de tout le corps. Une jouissance supplémentaire. Est elle limitée ?

La jouissance Autre ou jouissance mystique qui s'offre à l'Autre, le corps n'est plus que déchet tombé pour la jouissance de Dieu, le corps est mortifié, flagellé dans une jubilation extatique comme l'atteste le sourire de sainte Thérèse dans la statue du Bénin ! Mais est-ce que Dieu jouit ? Dans la jouissance de Dieu, « de » est il objectif ou subjectif ? Est-ce Dieu qui jouit de Thérèse ou Thérèse qui jouit de Dieu ?

De même dans la jouissance perverse quand le pervers instrumentalise le petit autre pour l'abolir en tant que sujet, il fait surgir l'objet et provoque son angoisse. Qui jouit ?

La limite entre plaisir et jouissance est assez floue.

La différence serait elle entre une jouissance illimitée et une jouissance qui rencontrerait une limite ; s'il y a limite, y a-t-il encore jouissance ?

Désir et Jouissance

La jouissance s'oppose au Désir. La loi marque la limite, l'interdit. Selon les préceptes pauliniens c'est la loi qui crée le désir, l'objet interdit devient désirable, mais il est interdit parce que déjà perdu, les objets ne sont que des leurres et prétendre posséder l'objet réel est une forme de jouissance.

Il y a loi et loi : la loi des hommes, la loi juridique, la loi de Créon et

puis la loi du Désir, la loi d'Antigone sur laquelle on ne peut pas transiger. Cette loi d'Antigone que Lacan situe dans l'espace de l'entre-deux morts. Lacan parle de Désir pur, il reviendra là-dessus.

Pour Guyomard, il s'agit là encore de jouissance, il la nomme *La jouissance du tragique.* Mais Lacan préférait situer la jouissance sur le terrain du comique.

Lacan a fait de la jouissance un concept (Nestor Braunstein : *la jouissance, un concept lacanien*), il montre que la jouissance est aussi ou d'abord un effet de notre relation au langage.

Lacan va s'appuyer sur Freud et son au-delà du principe de plaisir pour étendre le champ de la jouissance, en faire véritablement le champ lacanien.

Il reprend l'interdit de jouissance lié au meurtre du père de la horde, en l'élargissant, la jouissance totale est d'abord impossible avant d'être interdite : l'interdit de jouissance est avant tout l'effet de la loi de langage, elle est inter-dite.

Précisons les définitions :

L'objet c'est donc l'objet perdu, cause du Désir et moteur du langage, le sujet c'est le sujet de l'inconscient, toujours divisé parce que pris entre deux signifiants, le sujet c'est ce que représente un signifiant pour un autre signifiant. La jouissance c'est l'abolition du sujet devant le surgissement de l'objet et la pétrification du langage.

Alors ce qu'il nomme jouissance féminine serait une tentative de transgression de cette loi avec l'effet majeur qu'on ne peut rien en dire. Le féminin touchant la folie. Folie et pas psychose !

(Lire à ce sujet : *Les di (t) mensions de la jouissance* de Patrick Valas)

La jouissance du jouis-sens serait de vouloir accaparer le sens comme un objet, de saisir tout le sens sans équivoque, sans jeu de mots, sans le jeu de la lettre. Or on ne saisit jamais la totalité du sens. L'homme, être parlant, parl'être, pâtit du signifiant, il en subit l'équivocité et veut la recouvrir par un sens unique qui se révèle être une impasse. Il peut y avoir une certaine jubilation dans le mot d'esprit mais il y a aussi jouissance à subir l'effet du signifiant, à rester pétrifié dans l'entre-deux comme l'âne de Buridan qui en meurt. Le sujet est pris dans l'espace entre deux signifiants mais il s'abolit s'il se maintient dans cet espace sans faire bouger les signifiants, sans accepter de s'y perdre. S'y perdre c'est perdre l'objet déjà perdu et ce n'est pas l'abolition du sujet.

Lacan s'appuie aussi sur le droit pour élaborer son concept de jouissance.

Au sens juridique la jouissance est liée à la possession ou propriété d'un objet, on en distingue trois niveaux : l'usus, l'usage, c'est-à-dire l'utilisation de l'objet, le fructus, les fruits liés à cet usage, ce que l'on obtient de l'objet et l'abusus qui est la possibilité de vendre ou de donner cet objet, de s'en défaire. Le plus de jouir serait cet excès, cette plus-value dans le commerce de l'objet.

La question posée est de savoir s'il y a une jouissance actuelle spéci-

fique liée à notre mode de vie. L'actuel serait daté comme le dit Chemama mais il y a de l'acte dans l'actuel. Aujourd'hui on dit que nous sommes les acteurs de notre vie, que nous sommes des consommacteurs. Quelle jouissance cela suppose-t-il ? Une toute-puissance alors qu'on n'a jamais été aussi conditionnés. Une jouissance liée à notre mode de consommation de l'objet où tout est exigé dans l'immédiat et sans limites, où l'on accumule des objets de manière pulsionnelle et addictive ? Où l'autre devient lui-même objet de consommation. Une société sans sujets. Mais cette accumulation d'objets en pure perte, qui finit en déchets, est-elle offerte en sacrifice, en holocauste, en potlatch et en jouissance à un grand Autre, Dieu tout-puissant, exigeant toujours plus*, le divin marché* comme le nomme Dany Robert Dufour. Ou bien tout est il recyclable sans qu'il n'y ait jamais de perte comme le préconise l'économie circulaire ! La jouissance est partout.

Jouissance et imposture

Pourquoi associer jouissance et imposture ? Y a-t-il aujourd'hui une imposture différente, quelle en serait la teneur ? Alice Massat parle du *succès de l'imposture* à notre époque, lié à l'importance de l'image et de l'image virtuelle, même si l'imposture a toujours existé.

Une imposture **c**onsiste en l'action délibérée de se faire passer pour ce qu'on n'est pas, ou de faire passer une chose pour ce qu'elle n'est pas. La nature d'une chose ou d'une personne se révèle en définitive différente de ce qu'elle laissait paraître ou croire.

L'imposture c'est prendre la place ou l'identité d'un autre pour tromper et profiter des privilèges de cette place. Usage de titres pour se faire passer en général pour quelqu'un d'important ou plagiat où l'on utilise le travail d'un autre pour se l'approprier et en tirer des avantages ou une reconnaissance indue.

Je voudrais aussi opposer les termes de posture et d'imposture à partir du radical : poste : un terme polysémique s'il en est puisqu'il n'a pas moins de 24 synonymes notamment : affectation, emploi, fonction, lieu, place, position, habitacle, situation, etc.. Peut-on occuper différents postes ?

Imposture et malentendu

En psychanalyse on connaît l'importance structurelle du malentendu, liée à la disette des mots, c'est-à-dire la misère des mots qui ne disent presque rien sur les choses mais en disent plus sur nous-mêmes qu'on ne l'entend habituellement. J'aime bien ce mot de disette qui nous renvoie à la famine mais aussi pourquoi pas à la diseuse de bonne aventure qu'est la langue. *(L'imposture des mots* de Yasmina Khadra.)

Nous sommes pétris de langage, des parl'êtres mais peut-on être propriétaire d'un mot, d'un texte ? Qu'est ce que le plagiat littéraire ? Du Bellay écrivait déjà en 1550 : « je me vante d'avoir inventé ce que j'ai mot à mot traduit des autres ». Écrire c'est faire sien le langage, ce langage qui nous vient de l'Autre. (Michel Schneider : *Voleurs de mots*.)

Y a-t-il imposture à s'approprier les mots des autres ? Tous les mots, le langage nous vient de l'Autre.

Évidemment de nos jours on pratique beaucoup le copier-coller qui est détestable mais c'est différent du fait d'utiliser les mots qui sont de toute façon déjà là, les mots les plus usés peuvent toujours être renouvelés, c'est aussi le miracle de la langue. Les mots qu'on a reçus, il faut se les approprier, c'est une nécessité mais il y a imposture à vouloir s'approprier un savoir, le savoir est fuyant, volatil et doit le rester : il y a imposture à vouloir imposer un sens, à faire du savoir une vérité absolue, un dogme. On pourrait évoquer l'imposture des idéologues et des doctrinaires dogmatiques, des experts en tout omniprésents dans l'univers médiatique, certains de détenir la vérité et la totalité du sens, et même s'ils se trompent souvent, ils ont l'arrogance et le mépris de nous renvoyer à notre propre ignorance sans se remettre en question dans la suffisance de leur personne.

Il n'y a pas pire imposture que la posture du sachant, et la posture renvoie à l'image : on prend la pose pour être vu. (À la télé ou dans les médias !) La jouissance de la posture.

Imposture de l'image. On sait combien l'image peut être trompeuse. Là aussi, il faut distinguer entre la tromperie, la manipulation de l'image et le malaise ressenti devant sa propre image : on a parfois du mal à se reconnaître dans l'image que le miroir nous renvoie. On croit donner une certaine image et c'est un retour inattendu auquel on assiste. L'autre nous voit différemment et c'est déconcertant.

L'imposture indique donc aussi un certain malaise, le sentiment d'imposture voire d'illégitimité est fréquent chez certaines personnes, elles ne se sentent pas à l'aise à cette place assignée par l'autre ou ressentent un malaise dû à un défaut de reconnaissance.

Le mot imposture provient du latin *imponere* : « abuser quelqu'un ». C'est-à-dire qu'il faut distinguer le sentiment d'imposture, le sentiment de ne pas être à son poste et l'imposteur qui abuse délibérément son entourage.

Dans un monde de l'apparence, l'imposteur est roi. Pour R.Gori (*La fabrique des imposteurs)* c'est l'impérialisme mondial de la norme et des systèmes d'évaluation qui suscitent l'imposture et la fait proliférer. La norme c'est le poste assigné à chacun.

Son utilisation en tant que mode de manipulation peut être anodine et limitée, mais obéit aussi dans certains cas à des desseins d'escroquerie ou de propagande.

L'imposture de l'analyste. (*L'imposture perverse* de Serge André)

Dans l'analyse, l'analyste est mis par le transfert à une place de sujet supposé savoir, c'est un levier formidable pour faire advenir la parole de l'analysant dans un climat de confiance et de relâchement, il s'agit pour l'analyste « de faire comme si sans se prendre pour » selon la formule de ma jeune collègue, Anne Lise Molinari et à terme, l'analyste devra déchoir de cette place du savoir qui sera réappropriée par l'analysant qui devra alors se

débrouiller avec son savoir inconscient.

Je sais bien mais quand même : cette formule d'Octave Mannoni pour définir la structure perverse est applicable à certains analystes qui maintiennent leur position de supposé savoir pour assujettir leur analysant et garder une place de maître. On retrouve là la jouissance de position dominante du sachant

L'analogie de structure entre l'analyste et le pervers a été mise en évidence par Serge André, notamment en ceci que ce que visent aussi bien l'analyste que le pervers c'est la faille subjective de l'autre, pour le pervers c'est la destitution subjective, le vacillement de l'identité et l'angoisse qui s'en suit, pour l'analyste c'est la remise en question et le retournement subjectif, la redistribution des cartes et la relance signifiante.

La différence essentielle concerne surtout la question de la jouissance. Pour un pervers, sa jouissance concerne l'objet regard, il jouit de voir l'angoisse de l'autre.

Pour l'analyste, il s'agit de ne pas jouir. La jouissance lui est interdite.

Il y a deux écueils dans une direction de cure : la technicité et la vertu, la vertu qui est souvent le voile de la perversion, toutes deux amènent un certain type de jouissance, c'est son Désir d'analyste qui doit le guider.

Mais ce que montre Serge André en abordant la question du désir de l'analyste, essentiel pour le déroulement d'une cure et le traitement du transfert, c'est que le désir de l'analyste n'est pas un désir pur.

Plutôt que de parler de transfert et contre transfert cette question du désir pur me semble plus intéressante. Comme tout désir le désir de l'analyste est soutenu par un fantasme, souvent celui d'obtenir une « belle » analyse ! Un peu à la manière des Grecs qui désiraient une « belle » mort !

Belle analyse en maîtrisant parfaitement la théorie et la technique : l'analyste demeure le sachant : danger de jouissance perverse par la manipulation de l'analysant pour faire jouir le grand Autre devant la beauté d'une telle analyse ! (Je publie !!)

Ou bien alors le fantasme masochiste du sacrifice par l'idée que la fin de cure ferait de l'analyste un simple déchet, une merde, là aussi, jouissance de l'analyste qui s'offre à la jouissance de l'Autre ! Dans les deux cas on mesure le degré de jouissance.

Une fin d'analyse, d'une « belle » analyse, c'est souvent :

- soit guérir le symptôme, ou lui assigner un sens, on sait ce qu'il en est, c'est l'analyste sachant guérir,

- soit toucher la cause originelle et finale à la fois : la passion de la cause, l'objet a, la recherche de ce point ultime pour atteindre par la parole ce réel qui par essence échappe à la parole, l'analyste se confondant avec l'objet a, devenant déchet.

Le désir d'analyste permettrait peut-être tout simplement de pouvoir se laisser surprendre par une fin d'analyse. L'analyste comme le dit Safouan doit se trouver affecté et surpris par la parole de l'analysant. Le désir de l'analyste devrait l'aider à pouvoir se maintenir dans une position toujours décalée.

Alors c'est quoi la fin de cure ? Une fin de cure suffisamment bonne serait celle où chacun, analyste et analysant se retrouvent un peu décalés par rapport à leur place du début d'analyse, donc dans une certaine imposture. Cette mise à distance permettant de relativiser le symptôme et de réarticuler les discours pour se sentir un tant soit peu en adéquation avec soi-même ou du moins dans une certaine dynamique, de redonner un peu de souplesse à sa vie de dédramatiser comme le voulait Freud pour ses patientes hystériques…

Je pourrais évoquer évasivement une fin d'analyse qui m'a particulièrement surprise : cet analysant subissant et jouissant son symptôme de manière addictive, le laissant passif et inhibé incapable d'agir, et puis il a réussi à transformer ce symptôme en s'appuyant sur lui pour inventer sa vie et la manière de la gagner. Voilà effectivement une manière de retourner le symptôme pour en faire une dynamique, un moteur de vie proprement surprenant.

Roland Gori : *La fabrique des imposteurs* LLL

Serge André : *L'imposture perverse* Seuil

Alice Massat : *Le succès de l'imposture* Odile Jacob

Michel Schneider : *Voleurs de mots* tel Gallimard

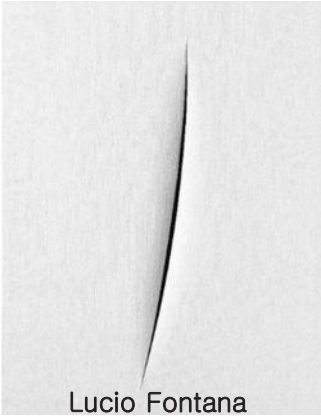
Patrick Valas : *Les di (t) mensions de la jouissance* Erès

Nestor Braunstein : *La jouissance, un concept lacanien* Erès

Catherine Méhu

Entre jouissance et esthétique
La coupure

« La toile n'est plus un support mais une illusion.» La surface d'une toile ne doit plus seulement exister pour le regard de l'observateur qui s'abîme en elle, mais au contraire, s'ouvrir largement aux hasards de son environnement non pictural. La surface de la toile ne sert plus à déposer des couleurs: c'est un espace monochrome qu'il faut faire exister en tant que tel.
L'espace naît d'un geste créateur qui lui donne son énergie et le met en mouvement, surgissement de la forme à partir du chaos.
Trouer la toile c'est un chemin vers la connaissance.
Comme le chirurgien, il l'incise pour en extirper la connaissance ou pour inviter cet autre espace à conquérir, cet autre univers.
Le geste est net et sans agressivité.
Il est continu et d'intensité égale pendant la durée de l'opération.
Il permet aussi au spectateur de voir ce qui est montrable et ce qui est caché.


Lucio Fontana

Par ces lacérations l'artiste contemporain Lucio Fontana ouvre cet espace supplémentaire qui cherche à rendre visible l'invisible. Du visible à l'invisible, il y a là par les images métaphoriques de l'art et l'exploration par l'imaginaire, un dépassement jusqu'à cette source obscure du désir ou peuvent se retrouver l'artiste et l'analyste.

I. Introduction

Entre jouissance(s) de l'actuel et esthétique contemporaine, nous nous interrogerons sur la coupure et la question du désir à partir de signifiants qui traversent l'art et la psychanalyse à travers des interrogations de psychanartistes, c'est-à-dire dans la continuité du groupe de travail Entre les lignes où chacun depuis maintenant un an d'existence, artiste ou psychanalyste ou les deux à la fois, conduit une recherche individuelle mais aussi collective.

Précisément cette question de l'individuel - c'est-à-dire en ce qui nous concerne du sujet - qui s'articule au collectif, sujet qui ne serait pas fondu dans le groupe, mais au contraire qui cherche à fonder du collectif qui ne serait plus foncièrement groupe - soutient notre travail. Des sujets créatifs pour un collectif créateur ou des sujets créateurs pour un collectif créatif, c'est selon, tel est notre propos. En cela Entre les lignes ne se situe pas ailleurs que dans l'esprit de l'aefl où liberté et cadre jouent du hors cadre avec grâce et générosité.

Pour un renouveau de l'image, nous introduisons une différence de vocabulaire afin que la métaphore morte reprenne vie et devienne métaphore vive par un renouveau sémantique. A l'ensemble "groupe et individu" qui se situe dans notre représentation du côté de l'illusion, de la fusion et de l'indivision nous substituons "sujet et collectif" (sous-entendu sujet créateur et collectif créatif) qui prend place du côté de l'individuation, de la libre association et de la création. A l'inverse d'une identification "collectivisante" du

groupe, il s'agit d'un désir de "complicité ouverte à la surprise" (séminaire XII). Répétition du symptôme et pulsion de mort d'un côté, ouverture créative et pulsion de vie de l'autre, du symptôme au sinthome, Eros et l'énergie auto génératrice versus Thanatos l'énergie noire celle qui peut absorber jusqu'à l'anéantissement.

L'un t'éclaire avec son ardeur,
L'autre en toi met son deuil, Nature !
Ce qui dit à l'un : Sépulture !
Dit à l'autre : Vie et splendeur !

Baudelaire Alchimie de la douleur
Les fleurs du mal

Du groupe au collectif, le passage suppose à minima une certaine forme de méthode et un processus qui s'inscrivent dans une temporalité, un mouvement qui - pour ne pas se figer en procédure - est continuellement remis en travail. Le processus est un flux, un continuum, la procédure comme un temps d'arrêt pour penser, repenser et remanier le cadre en fonction des apports du flux.

Que serait une clinique de psychanartistes ?

Si l'art partage avec la psychanalyse l'ambition de transformer la jouissance, quelles concordances et quelles ruptures, quelles affinités et quels espacements permettraient de penser une clinique où l'art et la psychanalyse ne cesseraient de ne pas se combiner dans un dispositif qui la rendrait possible ? Cette négation paradoxale en forme de clin d'œil se pose comme fondatrice d'un mouvement en perpétuel déséquilibre seul à pouvoir empêcher, le gel, la fixité, l'immobilisme, en un mot le dogme. Par conséquent, la chose est sûre, ce néologisme signifiant n'est en aucun cas et ne devra pas devenir un concept, une abstraction, un "isme", mais rester un signifiant qui représente un sujet "actant". En d'autres termes, il y a des psychanartistes, il n'y a pas, ce serait totalement ridicule, de psychanartisme.

Le propos des psychanartistes est de mettre en acte entre texte et mouvement, ces questions en chantier d'ordre conceptuel, méthodologique et pratique. «L'acte (tel que le dit Lacan) est instauration du sujet comme tel, c'est-à-dire que d'un acte véritable le sujet surgit différent. En raison de la coupure, sa structure est modifiée.» (Séminaire 14 séance du 15/02/1967).

Tel est bien l'enjeu : que le sujet surgisse différent d'un acte véritable et que par une coupure sa structure en soit modifiée ; et l'enjeu est de taille!

Comment se départir d'une contribution qui serait simple monstration d'un savoir, résorbant le particulier du cas dans l'universel des catégories, plaçant l'assistance dans une position de voyeur passif ? Comment poser une possibilité réelle de mise à l'épreuve et avec quelle rigueur éthique adossée à quels supports théoriques pour faire passer l'assistance du statut de voyeur à celui de voyant ?

Sans expérience clinique nous le savons, pas de transmission possible, comme pour l'analyste, seul l'acte du psychanartiste peut ouvrir un trajet au-delà du sens. La performance interactive est une tentative de dispositif qui,

en incluant l'assistance propose une expérience susceptible de toucher le sensible et la raison. C'est pourquoi votre contribution si vous le voulez bien, fait partie de la performance.

Adresse au public

> Il y a sur les tables des post-it de deux couleurs et des crayons. Le rouge est le post-it de la jouissance, le jaune celui de l'esthétique. Tout au long de la soirée, je vous interpellerai à des moments particuliers pour une "contribution post-it". Pour commencer, je vous demanderai de bien vouloir écrire sur chaque post-it un mot qui serait pour vous intimement représentatif de la jouissance, un mot qui pour vous serait évocateur de l'esthétique. Et puis sur le troisième un mot pour exprmer ce qu'évoque pour vous cette sculpture en terre cuite. Vous pouvez donner plusieurs mots pour chaque sujet mais un seul sur chaque post-it.
> A partir de vos productions, Sophie écrira un texte qui sera mis en scène, mis en mouvement et mis en musique avec Gianna, Vanessa et Michèle.

"Que le sujet surgisse différent d'un acte véritable et que par une coupure sa structure en soit modifiée" l'objet de la recherche dans ce groupe pourrait se formuler comme ça. Que serait donc l'étude d'une clinique de psychanartistes et comment pourrait-elle nourrir notre éclips, (sans e, études cliniques psychanalytiques) lumière noire, (si bien utilisé par Fontana) oxymore créatif né d'un qui pro quo fondateur qui nous engage à penser une temporalité sur de l'intemporel : l'art et l'inconscient.

Coupure de Sophie interjection sur l'éclipse

La sortie du paradoxe étant toujours acte créatif, celui qui force à sortir du cadre (ce hors-cadre créateur que par les Rencontres de St Paul, l'aefl travaille à mettre en œuvre déjà depuis neuf ans), la mise en acte esthétique de textes psychanalytiques en une performance artistique inaugure une forme de déconstruction qui métamorphose (littéralement qui fait passer à une forme méta : au dessus de) le paradoxe en complexité par un changement de niveau logique. En effet, si un paradoxe contient une chose et son contraire dans une même proposition, donc en symétrie à un même niveau logique, la désarticulation des niveaux logiques en niveaux complémentaires, (texte théorique/performance artistique) propose une vision complexe où les deux termes du paradoxe s'éclairent sans que ni l'un ni l'autre ne **s'éclipse**.

Si, en psychanalyse «il n'y a pas de métalangage» parce que dans les productions de l'inconscient les mots ne fonctionnent pas comme des signes linguistiques, en linguistique précisément, la métaphore comme son nom l'indique, se situe à un niveau méta dans le langage. L'art comme métaphore est élévation, création, sublimation et **l'interprétation**, est coupure dans le banal.

II. La coupure

Dans les nombreuses définitions du dictionnaire nous trouvons pour le mot “coupure” : rupture de continuité, temps d’arrêt, interruption, d’une part, division, séparation marquée, d’autre part, mais aussi entaille, blessure et incision par un élément tranchant. Ainsi la coupure condense-t-elle en un signifiant l’idée de temps, d’espace et d’action, celle de trancher dans le vif avec un avant et un après, quelque part.

Dans le “dictionnaire” lacanien, la coupure est opération de langage, et résulte du fait que le sujet humain est inclus dans la structure signifiante du langage. Dans la lignée, nous poserons les interactions au sein du collectif créateur du côté de l’intersignifiance et non de l’intersubjectivité. Là où dans les groupes l’intersubjectivité s’implante, réductrice par une logique d’exclusion ou/ou, comme dans toi ou moi, forcément génératrice de conflits de personnes qui aboutit au mieux à un consensus mou par soustraction et au pire à une dissolution pure et simple du groupe ; l’intersignifiance opère dans une logique d’inclusion et/et qui ne serait pas moïque, mais effet de langage, celle de sujets engagés dans une conflictualisation artistique des idées qui aboutit à ce que j’appellerais par opposition au consensus mou, le consensus créateur grâce à cette complicité ouverte dont parle Lacan.

Le sujet reste attaché au réel de son corps et la jouissance est toujours le sens, l’art comme la psychanalyse en se recentrant sur le rapport du sujet au signifiant est ce pas de sens aussi comme pas en avant, du sens à côté.

L’artiste comme le psychanalyste ne s’autorise que de lui-même, on ne réglementera pas l’art ni la psychanalyse de façon autoritaire, ce qui ne justifie aucunement un “tout est permis”, mais qui place l’accent pour l’artiste comme pour l’analyste sur la responsabilité.

Dans psychanartiste, par une heureuse contraction des mots psychanalyste et artiste, il y a “anar”, l’anarchie revendiquée comme désordre créateur au sein d’un collectif sans hiérarchie, une association volontaire où suivant des pratiques prônée par l’anarchisme comme l’autonomie, l’association volontaire, l’auto-organisation, l’aide mutuelle, la démocratie directe, les personnes y fonctionnent dans la bonhomie, la convivialité, le désir et le rire…

Gianna moqueuse
car le rire c’est sérieux et la dérision c’est vital…

La réflexion psychanartiste comme la réflexion anarchiste n’a rien du système. L’anarchisme se constitue comme une nébuleuse de pensées qui peuvent se renvoyer de façon contingente les unes aux autres plutôt que comme une doctrine close » (Vivien Garcia L’anarchisme aujourd’hui 2007). Mais pour les psychanartistes point de doctrine en isme et pas de monument théorique, mais des “parlêtres”, sujets de leur corps et de leur voix dans l’intersignifiance d’une complicité ouverte.

Sophie
[Très fort]
La poésie est une clameur, elle doit être entendue comme la musique.

Michèle : guitare violent
Gianna [féroce]
Toute poésie destinée à n'être que lue, est enfermée dans sa typographie, n'est pas finie, elle ne prend son sexe qu'avec la corde vocale tout comme le violon prend le sien avec l'archet qui le touche. (Léo Férré)
(en même temps voix Vanessa)

***

III. L'esthétique

La naissance de l'esthétique : une coupure avec la tyrannie de la raison.

En 1750 Baumgarten philosophe allemand, poète à ses heures donne dans son "Estheticae" la définition d'une nouvelle discipline philosophique : «la science du mode de connaissance et d'exposition du sensible… art de la beauté du penser, art de l'analogon de la raison»; «Il souhaite que la raison s'abstienne d'exercer sa tyrannie et accepte de voir dans la sensibilité une faculté analogue à la raison, un vaste domaine dédaigné à l'époque, s'ouvre alors à l'investigation philosophique : non seulement des œuvres d'art, mais aussi celui de l'intuition, de l'imagination, des émotions, des passions, du plaisir sensuel, et de la jouissance que procure la création artistique.» (MJ/EC p.13). Hégémonique depuis Descartes, la raison s'humanise donc. Avec l'esthétique comme «art de penser en beauté» l'époque des Lumières renonce à l'idéal d'une connaissance "à l'image de la connaissance divine" pour y substituer un idéal purement humain. Le rapport à l'art aurait donc la même fonction que le rapport à la divinité

Nous retiendrons cette belle définition philosophique de l'esthétique, celle de Baumgarten «art de penser en beauté», tout en sachant que le "beau" n'est pas aujourd'hui l'objet unique et privilégié de l'esthétique, qu'il en est une catégorie parmi d'autres : sublime, joli, gracieux, tragique, choquant, révoltant ou … laid. (idem p.14) et qu'il ne s'agit plus aujourd'hui d'atteindre un certain idéal de beauté à travers "les beaux arts".

Entre le sensible et l'intellectuel Emmanuel Kant dans Esthétique transcendantale introduit deux concepts qu'il nomme la matière et la forme : « Ce qui, dans le phénomène, correspond à la sensation, je l'appelle la matière de ce phénomène ; mais ce qui fait que ce qu'il y a en lui de divers peut être ordonné suivant certains rapports, je le nomme la forme du phénomène. » après avoir précisé qu'il «appelle esthétique transcendantale la science de tous les principes a priori de la sensibilité »

« La capacité de recevoir (la réceptivité) des représentations des objets par la manière dont ils nous affectent, s'appelle sensibilité.» «mais c'est par l'entendement qu'ils sont pensés, et c'est de lui que sortent les concepts. Toute pensée doit aboutir, en dernière analyse, soit directement (directe), soit indirectement (indirecte), à des intuitions, et par conséquent à la sensibilité qui est en nous, puisqu'aucun objet ne peut nous être donné autrement.»

« Le jugement de goût, les réactions de la sensibilité humaine à la nature et à l'art constituent avec Kant, les préoccupations de l'esthétique.» Qui juge devant les catégories et les spécifications de l'objet artistique : ce "je-ne-sais-quoi" qui échappe aux règles rationnelles? Le jugement de goût est

affaire de jugement **et** de sensibilité. Avec **Lacan** ce qui est perçu du monde n'est pas séparable du sujet. Dans la perception, c'est l'expérience vécue qui doit être présupposée à toute analyse réflexive effectuée par la suite. Le monde perçu ne se pose pas comme un objet qui existerait tel qu'un géomètre pourrait en décrire les dimensions et les qualités indépendamment de ma perception. (Écrits)

Le jugement esthétique est subjectif mais aussi objectif et la question kantienne n'est plus celle du beau et de ses modalités mais celle du sujet autonome, détenteur d'une capacité à juger librement les choses. L'esthétique s'élabore au XVIIIe siècle en même temps que la conquête du sujet autonome, de l'esprit critique et de l'espace public. Au final, la question kantienne est celle de la liberté de juger, les œuvres d'art bien sur, mais aussi toute chose humaine. L'acte de juger est fondateur d'un espace d'autonomie. La référence à l'esthétique kantienne dans le domaine de l'art contemporain parle de la liberté du sujet. (MJ/EC p.19). Pour le philosophe Benedetto Croce, l'esthétique n'a pas pour fonction de définir l'art une fois pour toutes, ni d'en tisser la trame conceptuelle de manière à en couvrir tout le champ, elle n'est que réorganisation permanente et toujours renouvelée des problèmes auxquels selon les diverses époques, donne lieu à la réflexion sur l'art, et elle coïncide parfaitement avec la solution des difficultés et la critique des erreurs qui stimulent et enrichissent le propos incessant de la pensée».

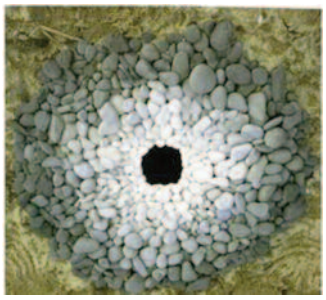
***

L'art moderne : une coupure avec la tradition

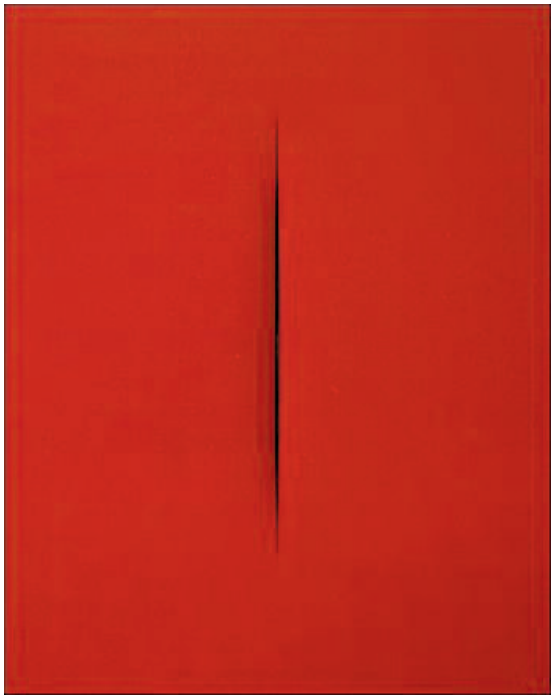
La fin du XIXe et le début de XXe sont caractérisés par un immense mouvement de libération des arts. La conception romantique de l'œuvre qui incarne l'intelligible par le sensible cède la place progressivement à une conception éphémère, celle de la trace. Créer de l'original et saisir le vif ; à l'œuvre se substitut, l'objet, l'événement, le concept. Un art de l'actuel comme il y aurait jouissance de l'actuel ?

L'œuvre sort des musées, devient une véritable expérience du monde réel. Des œuvres éphémères comme dans le land art,* né à la fin des années 60 dans l'immensité de l'Ouest américain, soumises à l'érosion de la nature et dont il ne reste parfois que le souvenir photographique. J'ai choisi ces œuvres, car elles évoquent la trace 1 et 2 ; l'espace troué 3, 4, 5, 6 et la coupure 7, 8, 9, 10.

* Projection d'œuvres de Andy Goldsworthy



Dans l'art contemporain, comme l'illustre Fontana avec ses trouages et ses déchirures, peindre, ce n'est plus dégager l'essence d'un quelconque visible ; Il crée le Concetto spaziale Les peintres spacialistes ne s'attachent plus tant à la couleur et à la peinture de la toile qu'à créer sur celle-ci une construction picturale de nature tridimensionnelle, motivée par une capture du mouvement dans l'espace-temps, à travers la prise de conscience des forces naturelles cachées, issues des particules élémentaires et de la lumière, qui agissent de manière incontrôlée sur la superficie de la toile.



Gianna
Attesa... Attente.

Une bouche rouge. Des lèvres qui s'entrouvrent à l'approche du baiser. Ourlées de promesses ou prêtes à livrer le plus terrible des secrets. Des lèvres mystérieuses. Troublantes. Dessinées au scalpel. Une brèche inquiétante. Noire comme l'incertitude. L'oeil s'y faufile. Timide. Puis la tête, les épaules, le corps entier.

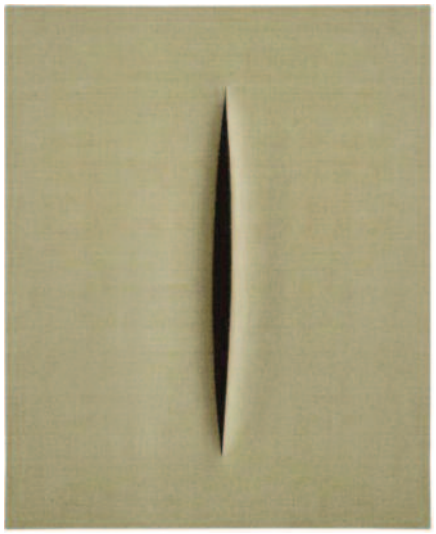
Remonter le tunnel qui mène à l'origine. Se reposer à l'abri du nid. Lentement, puiser de nouvelles forces…

Attesa... L'attente.

Armé d'un burin, le peintre creuse des bucchi dans la toile, des perforations qu'il fouille de son autre main, gantée de blanc. Il se fait archéologue, sculpteur, explorateur. Il ouvre la surface en spirales qu'il aime appeler «constellations». Il avance méthodiquement, par mouvements circulaires, enroulés sur eux-mêmes comme des escargots. Ses déchirures donnent naissance à un monde paisible, onirique. Composé de creux et de reliefs qui révèlent ombre et lumière. Tenace, le peintre cherche sans cesse à repousser les limites du cadre. Il veut s'envoler, partir à la conquête de l'espace, là où le mot «fin» n'a plus de sens.

Gianna

Dans un coin de l'atelier,
un monochrome le regarde.
Uni de haut en bas.
Terne et plat.
Le peintre s'en approche,
un cutter caché dans le dos.
Il se concentre.
Ses traits se figent.
Et soudain, la lame fend la toile. L'entaille est nette, parfaite, bien qu'issue d'une impulsion.
Tagli
ou l'art de mutiler sans détruire.
Inventer des passages,
des chemins extraordinaires,
des fissures vers le futur,
qui permettent de voir au même instant l'envers et l'endroit de la toile.
Le peintre sourit, étourdi.
Grisé par le vertige de l'ubiquité.



Momina Mars 2004
Les coulisses de la création
extrait

C'est élever à l'apparition ce qui reste tacite, secret au cœur même de la nuit. Il s'agit d'une élévation celle de l'homme qui n'appartient pas seulement à la nature mais à l'art qui lui donne sa forme et dont « le défi est d'opposer du désirable à de l'immédiatement désiré » (BSG). Si la jouissance est du côté de l'immédiatement désiré, l'art lui se trouve dans le défi du désirable.

L'expression artistique est toujours une élévation.

Le poète moderne déjà à la fin du XIXe ne mime plus ni ne tente de rivaliser avec la nature mais d'extraire de la nuit, du nouveau, cela ne se fait pas sans souffrance ni sans violence. La quête négative, le vide qui entraîne la chute, le noir qui déjoue les capacités d'anticipation et le nu qui prive de défenses sont désormais les risques pour accéder à l'art (BDG).

Les ténèbres

Dans les caveaux d'insondable tristesse
Où le Destin m'a déjà relégué ;
Où jamais n'entre un rayon rose et gai ;
Où, seul avec la Nuit, maussade hôtesse,

Je suis comme un peintre qu'un Dieu moqueur
Condamne à peindre, hélas ! sur les ténèbres ;
Où, cuisinier aux appétits funèbres,
Je fais bouillir et je mange mon cœur,

Par instants brille, et s'allonge, et s'étale
Un spectre fait de grâce et de splendeur.
A sa rêveuse allure orientale,

Quand il atteint sa totale grandeur,
Je reconnais ma belle visiteuse :
C'est Elle ! noire et pourtant lumineuse.

Violence du poète Baudelaire dans son rapport paradoxal avec la nature :

Le Confiteor de l'Artiste

Que les fins de journées d'automne sont pénétrantes ! Ah ! pénétrantes jusqu'à la douleur ! car il est de certaines sensations délicieuses dont le vague n'exclut pas l'intensité ; et il n'est pas de pointe plus acérée que celle de l'Infini.

Grand délice que celui de noyer son regard dans l'immensité du ciel et de la mer ! Solitude, silence, incomparable chasteté de l'azur ! Une petite voile frissonnante à l'horizon, et qui par sa petitesse et son isolement imite mon irrémédiable existence, mélodie monotone de la houle, toutes ces choses pensent par moi, ou je pense par elles (car dans la grandeur de la rêverie, le moi se perd vite !) ; elles pensent, dis-je, mais musicalement et pittoresquement, sans arguties, sans syllogismes, sans déductions.

Toutefois, ces pensées, qu'elles sortent de moi ou s'élancent des choses, deviennent bientôt trop intenses. L'énergie dans la volupté crée un malaise et une souffrance positive. Mes nerfs trop tendus ne donnent plus que des vibrations criardes et douloureuses.

Et maintenant la profondeur du ciel me consterne ; sa limpidité m'exaspère. L'insensibilité de la mer, l'immuabilité du spectacle me révoltent… Ah ! faut-il éternellement souffrir, ou fuir éternellement le beau ? Nature, enchanteresse sans pitié, rivale toujours victorieuse, laisse-moi ! Cesse de tenter mes désirs et mon orgueil ! L'étude du beau est un duel où l'artiste crie de frayeur avant d'être vaincu.

Charles Baudelaire — Le Spleen de Paris

La coupure, c'est l'interprétation qu'elle soit psychanalytique ou artistique. Le poète par son texte introduit un écart dans le champ de la jouissance, une historicité là où la jouissance est un présent, négation du temps, un refus de la castration qu'opère le temps, celle qui fait que la temporalité psychique n'est jamais synchrone du temps physique. (Frédéric Sayer — La distinction entre plaisir et jouissance en psychanalyse).

- Violence des déconstructions formelles pour les peintres au début du XXe siècle qui passe par l'éclatement et le déchiquetage des formes traditionnelles dont l'agencement n'obéit plus désormais qu'à la seule subjectivité de l'artiste, déconstructions qui tracent la voie qui conduit à l'art abstrait (Kandinski et Franz Mark dans le Blau Reiter, Almanach publié en 1912).

- Violence qui s'exprime chez les avant-gardes par des manifestes aux accents de rébellion, mot à la mode et parfaitement approprié pour exprimer la virulence des revendications par ces artistes qualifiés de bandes de malfaiteurs. « Merde à la Beauté » s'écrie Dada.

Mouvement de libération du côté du corps de la femme qui se libère dans la danse. À la danse académique, née dans un milieu masculin, aristocratique et fortement intellectualisé, codifiée et réglée par une discipline du corps très stricte, s'oppose une nouvelle danse, créée par des femmes, (Loïe Fuller Isadora Duncan et Ruth St Denis). Modèles d'émancipation dans un monde artistique essentiellement masculin et — c'est un euphémisme — peu enclin au féminisme ! Monde en écho à la psychanalyse freudienne de l'époque qui fait de la femme un homme castré. La notion de complétude, d'un tout, qui ne serait achevée que du côté viril, ce vieux préjugé de « l'envie de pénis » qui se cueille dans le lien social de la fin du XIXe et du début du XXe.

Avec Lacan ce sera un nouvel espace de théorisation qui sera créé pour la féminité, un espace qui propose une autre issue aux impasses imaginaires de la sexuation. Le grand Autre devient le lieu de la jouissance féminine. Mais il faudra attendre un demi-siècle…

Isadora Duncan, critiquée pour sa vie dissolue refuse d'apprendre la danse académique et de se plier au joug des pointes, des corsets et des collants ; avec elle « la danse libre » basée sur la recherche des mouvements naturels du corps en dehors de tout formalisme marque les débuts de la danse moderne. Elle danse pieds nus, voire radicalement nue, et à l'extérieur. Elle est également l'une des premières à s'affranchir de la musique et à trouver sa propre musicalité interne.

Chacune à sa manière, ces artistes revendiquent le rôle de la danse comme expérience totale qui libère les corps et élève les esprits. Le mouvement est séparé de son but, la danse n'est pas simple métaphore de la pensée, elle est la pensée même. « Penser c'est danser avec les mots, danser c'est penser avec des muscles, du sang, une peau » (BSG).

C'est la puissance symbolique qui est ici invoquée, ce corps pensé libéré, s'émancipe de la jouissance par le travail et le désir. Il ne s'agit pas du corps de l'anatomie celui assigné au sexe biologique mais ce lieu où la jouissance accède à la dignité de l'art.

La danse se révèle poétique dans la mesure où elle stylise les mouvements corporels en vue de suggérer, par des moyens symboliques propres, la

célébration d'elle-même, c'est-à-dire : la présence à l'autre, la conscience d'être voué à disparaître dans un au-delà que permet l'acte d'aimer, perpétré tout en s'en défendant et en l'ignorant dans le flux du mouvement dansé, lequel est cadence, rythme, musicalité, adéquation entre le corps, l'âme et l'esprit. Le sentiment d'amour est représenté tout autant que sublimé par un corps qui danse, lequel ne pourrait être qualifié d'obscène ni de pornographique, le corps désirant se trouvant engagé dans une situation de désir mutuel, devenant alors objet de désir dans le regard de l'autre. Car le spectacle chorégraphique ne commerce pas in fine avec la logique du sexe, même s'il ressortit au sex-appeal, aux sexes-symboles. Quand bien même la danse se rapporterait à l'érotisme, à l'instar de la danse orientale, par exemple, elle travaille toujours la libido en profondeur, même quand elle semble ne pas s'y référer. Il en résulte que la danse exalte forcément autant la sexualité que la spiritualité, d'où son caractère mystique. »

La « danse libre » version Vanessa avec une ficelle de plusieurs couleurs…

Freud Vanessa	Que veut une femme ? Est-elle moins morale, moins surmoïque que les hommes ?
Lacan Sophie	Une femme se spécifie de la permanence et de l'irréductibilité d'une demande : la demande d'être reconnue comme une, unique ; d'être la « Une ». C'est un effet de structure.
La Femme Gianna	Ma mère me désirait, elle l'a dit à mon père, ils ont parlé de moi avant même que j'existe. J'ai un grand frère, mais lui il ne comprend rien. Je parlais mieux que lui, je comprenais mieux que lui, j'étais plus sage et plus studieuse à l'école que lui, mais… Ils l'ont toujours préféré. Alors je voulais être comme lui, un garçon pour qu'ils ne fassent pas la différence, pour qu'ils m'aiment comme lui. Mais je suis pas un garçon, je suis une fille alors j'ai décidé de les séduire. Les garçons. Mais ils sont tous pareil, ils ne comprennent pas, ils n'y peuvent rien les pauvres. Je ne voulais pas d'enfants, mais j'adorais les chaussures. Rouges… À talons… Hauts… Très hauts.
Lacan Sophie	Le style, c'est l'homme a dit Buffon, oui… le style c'est l'homme mais… qui s'adresse au grand Autre.
La Femme Gianna	D'ailleurs vous savez en italien, talons aiguilles, ça se dit stiletto et ça a la même origine que le style (elle montre ses talons aiguille rouges)… (temps de silence) Ça vient du latin stilus, instrument pointu… Comme stylo d'ailleurs. Le stylo c'est l'instrument de l'écriture et le style c'est la marque… et les talons c'est ma jouissance ! (rire)
Lacan Sophie	Il n'y a qu'une coupure qui fonde dans le même temps deux places, l'une et l'autre servent la même coupure, et sont solidaires l'un de l'autre, l'un et l'autre de la même coupure, celle qu'une simple nomination met en place. Un nœud peut être différemment coloré… les couleurs sont différentes, mais ce sont les couleurs d'un même nœud.

La sensualité et libération du corps de la femme ne se confond pourtant pas à la jouissance car ce corps dansant dans son interprétation artistique propose une pensée du corps, la danseuse accomplit des actes de langage et ce qu'elle exécute n'est jamais dépourvu ni de sens, ni d'émotion.

La charge érotique ou la retenue du geste chez Martha Graham pour évoquer la virulence de la pensée (BSG) comme dans ses personnages féminins Médée ou Clytemnestre exprime la diversité des sensations.

La violence Médée Clytemnestre :

Vanessa Déclamatoire **« Je m'appelle Clytemnestre, reine d'Argos. Vous me connaissez bien. Voici trois mille ans que vous me montrez du doigt en frémissant d'indignation. Avec l'aide de mon amant, j'ai tué mon époux Agamemnon, à son retour de la guerre de Troie. Et j'ai péri de la main de mon fils Oreste. »**

La danseuse comme la peintre, crée un rapport au monde, elle n'en est plus le simple instrument.

Michèle
La musique aussi invente de nouvelles ordonnances ! Schönberg et le dodécaphonisme, Webern puis Boulez…
Michèle Pierrot Lunaire
voix et danse déstructurée Vanessa

Faire entendre en tout point du globe, dans l'instant même, une œuvre musicale exécutée n'importe où. Accéder à cette musique en un clic. Selon l'humeur écouter du rock, du rap, de la variété ou de la chanson à texte, de la musique baroque ou du chant grégorien, Dinu Lippati ou la Callas, toutes les versions filmées d'un même opéra ; tous les ténors ou les sopranos qui ont jamais été enregistrés ; de la musique japonaise, africaine ou islandaise. Le temps et l'espace de l'écoute de la musique n'ont plus de figure fixe. On en jouit quand on veut et où on veut, dans le métro ou au dodo et avec qui on veut, dans ses oreilles seulement ou avec d'autres. Ce nouveau rapport à la musique qui permet de couper le son à la demande et de le retrouver au lieu de la coupure, introduit une jouissance à volonté, à la demande et à la carte.

Michèle commence à jouer un morceau et à tour de rôle quelqu'un frappe dans ses mains, elle change de morceau, comme on tourne le bouton d'une radio.

Musique de l'actuel, de l'instantané, de l'immédiatement désiré. Le temps et la coupure disparaissent. Pouvoir choisir le moment d'une jouissance, est-ce là la jouissance de l'actuel ?

Olivier Messiaen
Michèle

La musique modale avait duré des siècles,
la musique tonale a duré trois ou quatre siècles, pas plus,
la musique sérielle a duré, pour être gentil, soixante ans,
et les écoles actuelles, l'école répétitive,
l'école aléatoire et toutes les autres écoles,
elles, durent quelques mois, quelques jours :
c'est de plus en plus court.
Mais de toutes ces choses-là, au XXe siècle où il y a eu tant de choses, il y en a une qui frappe :
c'est la musique électronique.
Presque tous les compositeurs ont subi l'influence de la musique électronique, même s'ils n'en font pas.

III. Événement pour une éclips

Baudelaire le critique d'art, savait que le peintre de la vie moderne était condamné à dresser le portrait d'une réalité transitoire, fugitive et contingente (MJ.p.419), dans l'art contemporain, l'événement devient central.

Dans la pratique psychanalytique, l'événement évoque au cours de la séance, ce qui glisse, ce qui tombe, l'imprévu, la bévue et c'est ce que l'analyste interprète. L'interprétation, c'est la coupure introduite dans le discours de l'analysant et la séance c'est, dans son rapport à l'inconscient comme le dit Freud un temps que l'inconscient ne connaît pas.

Pour les psychanartistes, dans une forme de pratique clinique contemporaine — comme on dirait l'art contemporain — l'événement est performance interactive avec un collectif créateur, celle qui fait dire au participant « cet événement, (ou plutôt cette série d'événements, comme on a une série de séances) a changé ma vie ». Cela suppose comme dans la cure une unité de lieu, et de temps et d'« actant » au singulier ou au pluriel (l'actant comme équivalent de l'analyste dans la cure).

Le lieu de la cure psychanalytique, c'est le cabinet du psychanalyste celui de l'événement psychanartiste est une scène de théâtre car il y a dans l'événement, contrairement à la cure, un jeu de corps actant décerné par le langage comme un lieu où se produit le sens, une mise en scène du corps et un discours porté sur l'éprouvé du jeu.

Le temps est dans les deux cas un temps entre parenthèses, régulier et répétitif, s'il est généralement par semaine pour la séance, il est par mois pour l'événement.

L'événement, comme la séance est ainsi cette rencontre où le sujet « possiblement » surgit différent d'un acte véritable par une coupure qui modifierait sa structure.

Dans l'événement « psychanartiste » il y a des artistes et des psychanalystes qui « performent ».

Performer, ce n'est pas être le comédien d'une pièce de théâtre ; celui qui joue un texte écrit par un auteur.

La performance psychanartiste est une interaction avec les sujets et entre les sujets du collectif créatif-créateur, au cours de laquelle l'artiste, qu'il soit danseur, comédien, peintre ou musicien condense, comme le rêve condense ; déplace comme le rêve déplace ; le propos du collectif créateur en un propos artistique émergeant mis en interaction ou en intersignifiance avec le groupe créateur.

Dans l'événement psychanartiste les règles de libre association et d'abstinence sont les mêmes que dans la cure, la relation sexuelle est ainsi possible pour qu'elle n'est pas lieu.

Pas d'événement sans symptôme, comme dans la cure, il se joue entre le vouloir dire et le vouloir jouir du symptôme.

L'événement se déroule dans une autre temporalité et un autre espace que ceux de la cure pour travailler une parole au corps.

Entre la nostalgie du déjà-vu et le désir du jamais vu se joue dans l'événement l'inconfort et l'incertitude où l'ancien n'est pas encore remplacé par le nouveau, instant de profond désarroi du trou sans image où lâcher la proie pour l'ombre est un pas de la foi, celui de l'infini potentiel de la création humaine. De ce trou du réel à la création, se produit-il un court-circuit, celui de l'imaginaire?

La sphinge Sophie

« Tu m'as satisfaite, petithomme.
Tu as compris. C'est ce qu'il fallait.
Va !
D'étourdit il n'y en a pas de trop
Pour qu'il te revienne l'après midit.
Grâce à la main qui te répondra,
À ce qu'Antigone tu l'appelles,
La même qui peut te déchirer.
De ce que j'en sphinge mon pastoute,
Tu sauras même vers le soir,
Te faire l'égal de Tirésias
Et comme lui, d'avoir fait l'Autre,
Deviner ce que je t'ai dit.

Lacan Michèle

« C'est là… surmoitié qui ne se surmoite pas si facilement,
Que la conscience universelle.
Ses dits, ne sauraient se compléter,
Se réfuter, s'inconsister, s'indémontrer, s'indécider
Qu'à partir de ce qui ex-siste des voies de son dire. »
… Le langage fonctionne en suppléance de la jouissance sexuelle…

La Femme Gianna

Eva, qui donc es-tu ?
Sais-tu bien ta nature ?
Sais-tu quel est ici ton but et ton devoir ?
Sais-tu que, pour punir l'homme, sa créature,
D'avoir porté la main sur l'arbre du savoir,
Dieu permit qu'avant tout, de l'amour de soi-même
En tout temps, à tout âge, il fît son bien suprême,
Tourmenté de s'aimer, tourmenté de se voir ?

Mais si Dieu près de lui t'a voulu mettre, ô femme !
Compagne délicate ! Eva ! Sais-tu pourquoi ?
C'est pour qu'il se regarde au miroir d'une autre âme,
Qu'il entende ce chant qui ne vient que de toi
- L'enthousiasme pur dans une voix suave.
- C'est afin que tu sois son juge et son esclave
Et règnes sur sa vie en vivant sous sa loi.

Les destinées : La maison du Berger — III. À Eva — Alfred de Vigny

IV. Conclusion

En guise de conclusion qui ne conclut rien mais ouvre sur une suite, nous transposerons la proposition de Baldine Saint Girons, à propos du sublime, ce qui « entre cause et sens, substituerait le désir à la jouissance », ce rapport de compréhension qui, se substituant au rapport de causalité met en œuvre une clinique où c'est le sens que les faits ont pour un individu ou un groupe qui compte car les phénomènes ont un sens qui n'est pas l'effet d'une cause mais celui donné par un sujet.

Pour opposer du désirable à l'immédiateté du désiré, trois mouvements qui correspondent à ce qui pourrait être constitutif d'une clinique psychanartiste.

1 Porter son regard à distance vers le haut dans un mouvement de sublimation

2 Animer les choses et inventer leurs signifiants, autrement dit inventer des fictions pour échapper aux fluctuations incessantes du sensible.

3 Et enfin croire en ces fictions, à s'en laisser intimement toucher, à dépasser l'angoisse dans l'éblouissement et à trouver de nouveaux repères.

Trois mouvements qui définissent trois types de sublimations :

1 Une sublimation esthétique qui réside dans la mise en mouvement de la pensée, à l'occasion de l'aesthesis (c'est-à-dire la sensibilité ou sensation, élément intrinsèquement constitutif de l'être humain : ce par quoi il est au monde, l'expérience sensible par laquelle s'organisent et s'ordonnent les représentations et les projections symboliques, individuelles ou collectives.)

1 Une sublimation créatrice qui engendre un signifiant de cette aesthesis sous la forme d'un universel d'imagination.

1 Une sublimation normatrice qui tient dans la croyance en la réalité de ce signifiant et en l'adoption d'une « conception » systématique du monde et

de l'action humaine.

Opposer du désirable au désiré, dépasser la pulsion et sa jouissance pour creuser le désir (de L'Autre) par l'art.

Freud : **Il n'y a pas de commune mesure entre la satisfaction que donne une jouissance à son état premier et celle qu'elle donne dans les formes détournées, voire sublimées, dans lesquelles l'engage la civilisation.**

Sophie

Performance Finale
Sophie, Gianna, Vanessa, Michèle
Mise en texte, en musique et en mouvement des mots du public

FIN

BIBLIOGRAPHIE

COLETTE-FOLLIOT VALÉRIE — Performance langage et chorégraphie — © www.dansez.com.

FERREIRA SEVERINA SÍLVIA — Les mystères du corps : du refus alimentaire d'un sujet néonatal.

GUILLET DE MONTHOUX PIERRE — Esthétique du management — L'Harmattan 1998.

IZCOVICH LUIS, 2010 — le corps symptôme.

JIMENEZ MARC — Qu'est-ce que l'esthétique ? — folio essais — Gallimard.

JIMENEZ MARC — L'esthétique contemporaine — KLINCKSIECK.

SAINT GIRONS BALDINE — Le sublime de l'antiquité à nos jours — Desjonquières 2005.

SAYER FRÉDÉRIC — La distinction entre plaisir et jouissance en psychanalyse — Conférence lycée Chateaubriand de Rennes 27 novembre 2012.

ZENONI ALFREDO — Lacan et Merleau-Ponty : dialogue et divergence — www.lacan-universite.fr.

Jean-Louis Rinaldini

Il n'y en a qu'une, c'est la une

L'inconscient réel veut dire que les éléments qui constituent l'inconscient n'ont pas de sens, car le réel c'est l'expulsé du sens, le hors sens, l'ab-sens. Alors que chez Freud l'inconscient est lié au sens. L'inconscient réel est un inconscient qui se manifeste en dépit du sujet, c'est du réel manifesté qui s'impose, pas du réel déchiffré ou interprété. Lacan en fait un inconscient extérieur au sujet supposé savoir, extérieur à la machine signifiante qui produit du sens en veux-tu en voilà pour peu qu'on la laisse tourner. C'est un inconscient non transférentiel posé comme limite. Lacan le pose comme le plus soi-même. Nous pouvons dire que cet inconscient réel c'est le trauma. À ce moment-là de l'enseignement de Lacan si la jouissance est pensée comme celle d'un corps qui se jouit, elle ne tient pas à une interdiction, mais elle est un événement du corps. Si la jouissance était liée à l'interdiction, elle serait liée à la loi du désir. Si elle est un événement du corps elle est de l'ordre du traumatisme, du choc, de la contingence, du pur hasard. Elle n'est pas prise dans une dialectique mais elle est l'objet d'une fixation.

Pour conclure cette année de travail sur la question des jouissances de l'actuel il n'est pas inutile de revisiter un certain nombre de fondements de la doctrine en la matière.

Désir Jouissance Amour

Au fond, pourquoi va-t-on rencontrer un psychanalyste ? Et bien c'est pour rencontrer un partenaire, pour jouer un jeu de parole (Bataille aurait dit pour faire l'amour aux mots) parce que dans la vie on ne s'y retrouve pas avec ses partenaires. Ce serait plus simple s'il y avait quelque chose comme l'instinct sexuel qui existait dans l'espèce humaine. Alors là il n'y aurait pas besoin de psychanalyse, parce qu'on n'aurait pas à se poser des questions. Parce qu'il y aurait une force muette, aveugle qui vous dirigerait, conduirait vers un partenaire type, standard, celui qu'il vous faut. Ce serait l'idéal !

On le sait ce n'est pas comme ça que les choses se passent dans l'espèce humaine. La sexualité chez l'être humain ne passe pas par l'instinct. L'être humain ne va pas tout droit vers son partenaire, il doit au contraire passer par un labyrinthe, un dédale, voire des mirages. Alors sa sexualité est éclatée, problématique, contradictoire, douloureuse. Il y a le désir, la jouissance, l'amour, et tout cela ne s'accorde pas, ne s'harmonise pas ne converge pas vers le partenaire qui serait le bon.

Le désir, ce n'est pas l'instinct. Par ce que l'instinct lui, il sait, même s'il s'agit d'un savoir opaque. L'instinct dit toujours la même chose, il est constant. À l'inverse le désir lui, il ne sait pas, il est lié à une question, il est lui-même une question. Qu'est-ce que je désire vraiment ? Est-ce là mon vrai désir ? Mon désir est-il le bon désir ? Est-il mauvais ? Nuisible ? Interdit ? N'est-ce pas une illusion ? Donc le désir n'est pas constant, c'est un intermittent, un intermittent du spectacle. Il va, il vient, s'annule, disparaît, je dis alors que je déprime. Voilà que je décide quelque chose, ou que je désire quelqu'un avec beaucoup de force, je l'obtiens, il s'offre à ma jouissance et hop le désir s'éclipse. Et voilà qu'il peut se faire que chaque fois que je jouis de quelque chose je désire au moins. Il n'y a pas de garantie pour le désir même si ce désir est très intense. Le désir peut se déplacer ou dépérir. Et cela ne tient pas qu'à moi. L'instinct lui, oui il ne tient qu'à moi, il est supposé être inscrit dans ma nature et fonctionner automatiquement. Le désir, lui dépend des circonstances, de la situation, de l'autre à qui il s'adresse. Mon désir est lié au désir de l'autre ? Alors, il faut que l'autre désire pour que je désire, et ça peut vouloir dire désirer ce qu'il désire, ou surtout désirer autre chose. Ou alors l'autre pose un obstacle, il pose une limite, il pose une loi, il pose un interdit, il dit ceci ne doit pas être désirable, et alors du coup je sais où est le désirable… etc. je n'insiste pas plus. Là, chacun peut se reconnaître soi-même puisque le désir est un lieu, une relation sensible aux signes de l'autre. Mais il est aussi le miroir aux alouettes : il est trompeur.

Il y a autre chose que le désir, c'est la jouissance. Et là on ne peut pas se reconnaître soi-même. Là il n'y a pas de partenaires humains qu'ils soient de même sexe ou pas de même sexe. Là il y a une exigence sans relâche qui se dit avec les termes de Freud : la pulsion.

La pulsion c'est une exigence qui ne s'étanche pas comme la soif, qui ne s'assouvit pas comme la faim. C'est une demande absolue, impérative, qui n'est pas formulée avec des mots, insatiable, qui en veut toujours plus, qui ne connaît pas de limites, qui n'a pas de temps mort, qui n'a pas de visage, qui n'a pas de tête qui est acéphale, qui n'est pas accrochée à la personne de l'autre, qui ne cherche qu'à s'accomplir, qui ne cherche qu'à boucler sa boucle sur elle-même par le moyen de quelque chose qui permet au corps de jouir de lui-même. Et ce quelque chose qu'est-ce que c'est ? Freud le reconnaît d'abord dans différents morceaux du corps puisque ces morceaux étaient remplaçables par des leurres. Des semblants. C'est par exemple le doudou de l'enfant, l'objet artistique, ou l'objet technologique le plus récent, up to date. Mais tous ces objets ne sont pas humains, ils sont inhumains ! Ces objets ne conduisent pas au partenaire sexuel, c'est ça la découverte de Freud et qu'on doit refaire dans une psychanalyse. C'est qu'il y a d'un côté le désir, il y a de l'autre côté la jouissance et que le désir et la jouissance ne s'emboîtent pas, entre les deux il y a un abîme, une cassure, et ce qu'il y a entre les deux, heureusement, c'est l'amour. L'amour permet de croire que tout ça tient ensemble. D'un côté le partenaire humain sexuel qu'il faut au désir et de l'autre le partenaire a-humain qu'il faut à la jouissance. L'amour permet de croire que tout ça tient ensemble, que ça fait UN, qu'on fait UN avec son partenaire. Et même ! Il arrive que vous créiez un partenaire surhumain, divin, par amour, Dieu lui-même. Seulement l'amour c'est aléatoire, il dépend d'une rencontre, il n'est jamais écrit à l'avance la façon dont se conduisent désir, jouissan-

ce et amour car cette façon est toujours spéciale à chacun et dépend du hasard.

Eh bien justement, puisque ce n'est pas écrit à l'avance, on ne peut pas en donner une formule générale valable pour tous. Donc sur ce point, concernant le rapport sexuel, la science doit déclarer forfait. Il est impossible de trouver une formule inscrite dans la réalité des choses, dans le réel, une formule à laquelle obéirait le rapport sexuel. Entre les humains le rapport sexuel n'est pas programmé, écrit à l'avance. Mais qu'y a-t-il à la place la formule qui manque ? Il y a toute la variété imprévisible de la sexualité humaine, il y a les rencontres de l'amour, il y a les répétitions du désir, il y a les traumatismes de la jouissance. Et ce sont toujours des surprises. S'il y a une logique du rapport sexuel qui doit s'inventer dans un couple, elle n'est pas universelle, elle est particulière à chacun. Qu'est-ce que c'est que cette logique ? C'est la façon dont chacun s'arrange avec l'absence de programmation sexuelle. Mais on ne peut s'en arranger que de traviole, avec du ratage, c'est-à-dire avec un symptôme. Le rapport sexuel est toujours un rapport symptomatique, c'est-à-dire un lien, une union qui ne répond à aucune norme. La norme, la normalité ne sont que des apparences. Ce qu'il y a de plus réel derrière c'est un symptôme. Oui, il y a des symptômes dont on peut guérir ou cesser de se servir, mais, il y a un symptôme inéliminable dont on ne peut guérir parce qu'il provient d'une absence dans le réel, d'une absence de loi, d'une absence de modèle, d'une absence de rapport sexuel. C'est un symptôme inguérissable qui est présent dans la sexualité en tant que telle, on ne peut pas lui donner une solution (ni dissolution !). Ça reste une énigme. On peut faire simplement avec.

La solitude de la jouissance
Bouchon et Jouissance

Il faut rappeler que pour la psychanalyse contrairement à ce qui se dit il n'y a pas de la sexualité de partout. Ce serait du pansexualisme. Pan en grec veut dire tout. Le pansexualisme on le retrouve dans les mythes, dans la sagesse orientale, d'une façon générale dans les philosophies orientales où là on trouve bien clair, bien net, affirmés les principes mâle et femelle, qui seraient présents dans tout l'univers, qui organisent l'univers, qui sont soit en lutte soit coopèrent, se combinent, en bref qui cherchent le meilleur arrangement par exemple comme entre le Yin et le yang.

Eh bien la psychanalyse n'est pas un pansexualisme. Dans le pansexualisme les principes mâle et femelle sont distincts, opposés, donc complémentaires. Ce sont comme des polarités d'un aimant, où l'on trouve le pôle négatif et le pôle positif. Évidemment ce serait bien que l'amour entre deux êtres soit comme ça. Il y aurait une attirance invincible à se coller l'un contre l'autre qui serait dans la nature des choses. Il y a le mythe grec antique qui donne forme à cette rêverie de complémentarité inventée par Platon mis dans la bouche d'Aristophane c'est le mythe qui consiste à imaginer l'œuf initial ou chaque moitié est fondue avec l'autre dans l'œuf. Et à la naissance chaque moitié est séparée de sa moitié, donc il doit la chercher de par le monde, bien sûr c'est une allégorie du désir. Remarquons que ce mythe ne nous dit pas que l'autre moitié est complémentaire c'est-à-dire que cette autre moitié et d'un sexe différent du vôtre. Eh bien l'apport de Freud c'est la mise en question de

la complémentarité des deux sexes. Évidemment cette complémentarité n'est pas niable quand il s'agit de la reproduction biologique, là il y a un rapport naturel nécessaire entre les deux sexes. On a en fait une loi naturelle sexuelle en ce qu'un corps doit se rapporter à un autre corps afin de reproduction. Pourquoi s'agit-il d'une loi naturelle ? C'est parce que c'est une loi au sens de ce que voudrait la nature en tant que la nature serait une création divine. Cette loi serait l'interprétation d'une volonté, d'un souhait de la nature que serait au fond une interprétation du désir de Dieu. Et cette loi serait fondée sur la complémentarité des deux sexes au niveau biologique. Dans la reproduction il est avant tout question de spermatozoïdes et d'ovules et peu de l'homme et de la femme. Alors, Freud a fait une découverte. Dans le corps de l'être humain il y a quelque chose de bizarre, une substance, une entité, un être, disons un fonctionnement qui ne sert pas à la reproduction de l'espèce ni à établir le rapport sexuel avec un autre corps mais à établir un rapport spécial du corps avec lui-même. C'est ce qui s'appelle depuis Lacan la jouissance. Alors, se pose une question, qu'est-ce que cela veut dire lorsque nous disons jouir du corps de l'autre ? Ou cette jouissance est-elle localisée ? Et bien cette jouissance n'est pas localisée dans le corps de l'autre, elle est localisée dans le corps de l'UN. Certes, le dire comme ça, c'est penser la jouissance sur un mode matérialiste. Mais la jouissance c'est un état de votre corps à vous, mais pour quelle finalité ? À quoi sert-elle ? Ce qu'on sait c'est qu'elle est recherchée pour elle-même. Si l'on simplifie beaucoup ça veut dire qu'il y a dans le corps humain quelque chose qui sert à jouir de soi-même. Qui cherche à se jouir. Pour employer un verbe réflexif comme lorsqu'on dit se penser, se déplacer. Donc la jouissance n'est pas pour autre chose qu'elle-même. Là il n'y a pas de relativisme. Là, la jouissance est un absolu, elle a sa finalité en elle-même, c'est le règne de la jouissance pour la jouissance et Lacan prenait parfois l'exemple du chat qui ronronne dont on sent le ronron qui se propage dans tout le corps de l'animal. Eh bien Freud avait appelé ça la pulsion, et il disait lui-même que c'était un mythe, mythe qui lui servait à penser le paradoxe de la jouissance. Freud appelait ça la pulsion pour parler de quelque chose qui n'avait jamais reçu de nom jusqu'alors. Pour faire comprendre que ce n'était pas la satisfaction d'un besoin, d'une demande, d'un désir. Alors de quel paradoxe s'agit-il ? Le paradoxe réside dans le fait que s'il lui faut bien un objet à cette pulsion, ce n'est pas ça qui compte, car l'objet peut être remplacé par un autre, ce qui compte c'est que par le moyen de l'objet quelque chose puisse se jouir. Prenons l'exemple de la faim, la faim signale un besoin d'une nourriture, mais la pulsion orale c'est bien autre chose. Le bébé veut le sein ? Et bien on lui donne la tétine ! Et c'est aussi bien. Alors la tétine fonctionne comme un leurre qui ne délivre aucune nourriture. Alors qu'est-ce qu'elle satisfait ? Réponse de Freud : on doit supposer qu'elle satisfait une pulsion. Elle permet le « se jouir ». Et Freud faisait référence à une image qui était celle d'une bouche qui s'embrasserait elle-même. Donc si l'objet est indifférent il faut insister sur le fait qu'il n'est que le moyen pour que la bouche s'embrasse elle-même. C'est-à-dire que la jouissance n'établit pas un rapport avec l'autre corps. Mais elle affecte votre corps à vous. La pulsion trouve à se satisfaire dans votre corps, elle est auto érotique. Et là c'est du chacun pour soi. Chacun est seul avec sa jouissance et c'est bien pour cela que l'on peut parler de la solitude de la jouissance qui est voilée par les idéaux, l'amour, l'altruisme. Cette solitude de la jouissance on

la découvre dans le cabinet de l'analyste quand tombent justement tous les voiles et l'on découvre que l'on est comme enfermé dans sa prison de fantasmes, de symptômes, de désir, de souvenirs, de grandes idées, de petits trucs, d'ennui, de gaieté, de souffrance et que tout ça n'est que pour jouir, pour le se jouir, et que c'est pour rien, c'est une vérité cynique. Lacan a donc pu penser la jouissance comme celle d'un corps qui se jouit parce qu'il l'a pensée au-delà de l'interdiction. La jouissance est un événement de corps, elle n'est pas articulée à la loi du désir. Donc la jouissance est de l'ordre du traumatisme, du choc, de la contingence, du pur hasard et non de la loi du désir. Elle n'est plus prise dans une dialectique, elle est l'objet d'une fixation. Il n'est pas sûr du tout que l'on prenne toujours la mesure des conséquences cliniques d'une telle position doctrinale.

Bien sûr, il faut prendre en compte le lien, le couple, la société. La jouissance a besoin d'instruments, elle a besoin de moyens pour jouir comme la bouche a besoin de la tétine qui on l'a vu est le vrai complémentaire, ce complémentaire c'est un bouche-trou, disons un bouchon que l'on appelle l'objet perdu, mais il n'est pas dans ma moitié comme chez Aristophane, il est ce bouchon comme ce qui est le plus précieux de moi que j'aurais perdu. C'est par là que l'homme est connecté avec la civilisation qui lui fournit de quoi jouir. Et c'est plutôt cela que nous avons cherché à cerner cette année, l'erreur a peut-être été de vouloir la nommer comme jouissance spécifique. J'y reviendrai plus loin.

Le Réel et la Jouissance

On ne peut pas aborder la question de la jouissance en faisant l'impasse du réel. Premièrement rappelons que Lacan n'a jamais dissocié la clinique individuelle et la clinique collective comme Freud d'ailleurs. Et lorsqu'il formule les quatre discours, il dit autrement à sa manière « Malaise dans la civilisation » de Freud.

Qu'est-ce que c'est qu'un discours ? Un discours c'est ce qui règle l'ordre social, c'est-à-dire ce qui permet d'approcher comment à une époque donnée est réglé l'ordre social. L'ordre social c'est ce qui essaye de traiter le réel et dans un ordre social on traite le réel par du discours.

De fait, tous les discours proposent des liens entre des corps, entre des UNS, entre des unités. C'est d'ailleurs bien ce que montre le discours du capitaliste où il n'y a que des UN tout seuls, c'est ce que Lacan appelle le côté prolétaire des corps. Nous avons largement abordé il y a deux ans cette question qui orientait l'exposé introductif de Roland Meyer de cette année. Bien sûr cela nous renvoie à l'expression de Lacan à la fin de son enseignement « il y a de l'UN ». On le voit bien aujourd'hui, dans notre monde contemporain où les liens se défont, la famille se désagrège, nous avons affaire à une précarité généralisée, à une désubjectivation, etc.

Alors comment répond la psychanalyse ?

Tout d'abord rappelons qu'elle est elle-même un lien social. Elle permet d'entrer dans un lien social parce que tant qu'on est en l'analyse on est inséré dans un lien social. Ensuite si une psychanalyse réussit, et bien de ce

fait le sujet prend la dimension de ce qu'il y a de réel en lui, et il arrive à le supporter, il arrive à l'assumer, il arrive à considérer que c'est lui. Lacan appelle ça s'identifier à son symptôme. Une analyse produit donc comme il le dit un sujet averti. Qu'est-ce que c'est un sujet averti ? C'est un sujet qui se soustrait du troupeau. Et d'ailleurs comment entendre cette expression « se soustraire du troupeau » ? Il faut l'entendre d'abord non pas uniquement comme la soustraction à une masse d'individus rassemblés mais à un groupe d'individus qui partagent le même discours, mais surtout il faut l'entendre comme la nécessité pour le sujet de se séparer de l'Autre. Donc pour le sujet les choses se passent sur deux plans :

Premier plan c'est un plan éthique il doit **accepter.**

Deuxième plan c'est sur un plan **épistémique** il doit en prendre la mesure.

Évidemment pour l'être parlant « le réel se terre dans le rapport sexuel ». On trouve cela dans Télévision version vidéo, où Lacan nous dit que dans la sexualité l'être parlant bafouille.

> « […] puisque dans la sexualité l'être parlant bafouille. Il a le sentiment que quelque chose se répète dans sa vie, et que c'est ça qui est le plus LUI. Et ce qui se répète c'est un certain mode du JOUIR. »

Nous le voyons le réel fait une butée, c'est l'indice d'une jouissance et nous n'avons peut-être pas assez insisté là-dessus cette année. Ce que vient dire la fameuse phrase « il n'y a pas de rapport sexuel » c'est que dans le couple, les jouissances sont séparées. Il n'y a pas de lieu de jouissance au sein du couple. Et d'ailleurs cela, c'est une découverte qui vient de Freud et qui date de 1904 ! En effet dans les trois essais sur la théorie de la sexualité Freud découvre les pulsions partielles. Il nous dit il y a la pulsion orale, anale, scopique, invoquante… Et puis il multiplie les notes de bas de page et jamais il n'arrive à se décider pour savoir s'il y a une pulsion qui pousserait vers l'autre sexe. Finalement il affirme qu'il n'y a pas de pulsion hétérosexuelle. D'où la question, comment se fabrique l'hétérosexualité ? À partir du moment où on prend acte qu'il n'y a pas de pulsion génitale (pulsion qui pousse l'homme vers la femme ou la femme vers l'homme) dès lors c'est une construction pour chaque sujet. Dès lors nous allons pouvoir parler de mystère, du mystère du corps affecté par la jouissance qui ne se réduit pas au sexe, et le terme qui dit ça, c'est évidemment symptôme.

Donc toutes les modalités de jouissance on peut les dire symptomatiques c'est-à-dire, qu'elles sont fabriquées par l'inconscient, ou mieux qu'elles sont d'ordre soit fantasmatiques soient symptomatiques et en général très souvent les deux. Par fantasme nous devons entendre ici la connexion qui s'établit entre le désir et le sujet. Lacan, dans une intervention à Baltimore en 1966 dans la prestigieuse université John Hopkins Humanities Center explique assez simplement à son auditoire américain que le sujet est une chose évanescente qui court sous la chaîne signifiante. C'est-à-dire que le sujet apparaît et disparaît entre deux signifiants. Et le désir, c'est que le sujet a bien envie de se retrouver à nouveau une fois qu'il a disparu. Par le biais de quoi peut-il se retrouver à nouveau ? Par le biais du fantasme qui soutient le

désir en tant que le désir est la métonymie de toute signification. En topologie le fantasme est matérialisé par au moins en un point où sur le cross-cap le dedans communique avec le dehors.

À partir de 1973, dans le séminaire *Encore*, les choses se compliquent. En effet, il s'agit de savoir d'où viennent les signifiants inconscients que l'on déchiffre. Dans cette phrase outre le verbe déchiffrer c'est le verbe viennent qui est très important parce que cela signifie qu'ils sont quelque part. Et cela ne va pas sans poser des questions sur la nature de l'inconscient. Les signifiants sont-ils toujours déjà là en dépôt quelque part ? Ou représentent-ils ce qui est créé, ce qui vient à Ek-sister dans un acte de parole dont le prototype de choix est représenté par le transfert psychanalytique ? Ou les deux simultanément ?

Alors, d'où viennent les « signifiants inconscients » que l'on déchiffre ? La réponse est claire : ils viennent de lalangue. Lalangue c'est ce qu'on reçoit dans la prime enfance avec les soins du corps, ça veut dire aussi « je parle avec mon corps », mais ça dit aussi que la langue a des effets sur le corps, elle fait mouche sur le corps. D'où l'expression, « je parle avec mon corps ».

Un pas supplémentaire est fait par Lacan en 1976 où il introduit l'inconscient réel : « l'inconscient réel si on m'en croit » dit-il. Cela veut dire que le savoir inconscient pour un sujet est désormais déposé dans lalangue. Et que nous n'avons pas accès à tout ce savoir, nous n'avons accès qu'à des bribes que l'on déchiffre, et on peut dire alors que lalangue c'est l'inconscient réel. La langue ce n'est pas un langage, c'est du réel, ce sont des éléments qui ne sont pas articulés en langage dans la mesure où le langage implique de faire des chaînes avec des mots. C'est pourquoi Lacan parle à la fin de son enseignement de motérialité de l'inconscient, c'est-à-dire à la fois du mot et de la matière. C'est-à-dire que l'inconscient dès lors est fait avec des éléments de lalangue qui touchent le corps. Ce sont des éléments jouis, qui relèvent d'une coalescence d'un élément verbal et d'un élément de jouissance. Ici on remarque qu'il n'est pas question de signifiant, il est question de mots il n'est pas question de jouissance du signifiant. D'où l'expression de Lacan : « le réel c'est le mystère du corps parlant ». Pour le dire simplement, l'inconscient quel qu'il soit est fait de mots, mais on est dans l'inconscient réel quand les mots de l'inconscient n'ont pas ou plus de portée de sens, chaque fois que, et seulement quand, il y a chute de la portée de sens.

Nous avions ainsi au début « je parle sans savoir » c'est-à-dire qu'il y a quelque chose qui pense sans moi, puis ensuite il y a eu l'introduction de la division du sujet, c'était « pense sans je pense », c'est-à-dire que le sujet n'est plus un sujet de la connaissance, et maintenant en quelque sorte Lacan en rajoute une couche avec l'expression « je parle avec mon corps ». Il est clair que l'idée que la pensée serait libre en prend un coup au grand dam de la philosophie ! L'inconscient réel veut dire que les éléments qui constituent l'inconscient n'ont pas de sens, car le réel c'est l'expulsé du sens, le hors sens, l'ab-sens. Alors que chez Freud l'inconscient est lié au sens. L'inconscient réel est un inconscient qui se **manifeste** en dépit du sujet, c'est du réel **manifesté** qui **s'impose**, pas du réel **déchiffré** ou **interprété**. Lacan en fait un

inconscient extérieur au sujet supposé savoir, extérieur à la machine signifiante qui produit du sens en veux-tu en voilà pour peu qu'on la laisse tourner. C'est un inconscient non transférentiel posé comme limite. Lacan le pose comme le plus soi-même. Nous pouvons dire que cet inconscient réel c'est le trauma. À ce moment-là de l'enseignement de Lacan si la jouissance est pensée comme celle d'un corps qui se jouit, elle ne tient pas à une interdiction, mais elle est un événement du corps. Si la jouissance était liée à l'interdiction, elle serait liée à la loi du désir. Si elle est un événement du corps elle est de l'ordre du traumatisme, du choc, de la contingence, du pur hasard. Elle n'est pas prise dans une dialectique mais elle est l'objet d'une fixation. Il convient d'insister au risque de se répéter : L'inconscient réel ce n'est pas l'inconscient qu'on élabore habituellement dans la psychanalyse, celui dont Lacan dit qu'il s'agit d'une élucubration comme dans l'association libre, le déchiffrage. L'inconscient réel c'est un inconscient qui se manifeste, qui s'impose, comme le réel : c'est ce qu'on ne peut éviter de supporter. Certes les éléments de l'inconscient s'imposent dans le symptôme, dans les lapsus, dans les actes manqués, mais l'inconscient se manifeste en dépit du sujet, c'est du réel manifesté, pas du réel déchiffré ou interprété. Freud avait fait rentrer cela dans le travail de l'association libre, dans l'interprétation ce qui nous conduisait à un inconscient lié au sens.

Il n'y en a qu'une, c'est la une.
Vers une mutation du concept de jouissance féminine

Si nous tirons les conséquences des avancées de Lacan durant les dernières années du séminaire notamment concernant l'inconscient réel, le « concept » de jouissance féminine est-il encore congruent avec la théorie, est-il encore opératoire et que pourrait être cette jouissance UNE en dehors de la jouissance phallique et de son avatar la jouissance féminine ?

Avant d'aller plus loin dans cette exploration dont les enjeux risquent de ne pas être du goût de tout le monde, il nous faut revenir une fois de plus au tableau de la sexuation comme marqueur d'une rupture dans l'approche de la question du sexe et du féminin en psychanalyse. Pour cela il y a lieu de revenir succinctement sur la longue histoire du sexe. (Voir mon intervention du 5 décembre 2014, *Jouissance et impudence* ainsi que les Actes n° 10, 2004-2005, Sexe, *Acte Et Psychanalyse*).

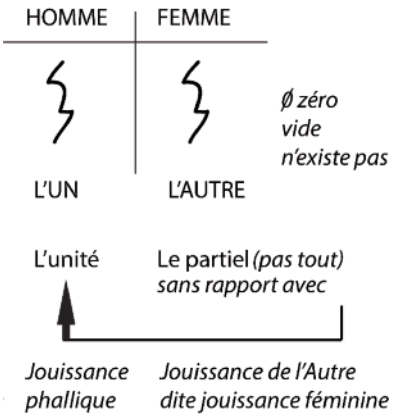
On connaît le long parcours de Freud fait de revirements et positions paradoxales où à la fois il donne une base biologique à chaque sexe et à leur différence et en même temps s'en écarte puisqu'il distingue trois concepts de masculin/féminin : un psychologique avec l'opposition activité/passivité, un biologique avec l'opposition spermatozoïde/ovule, un sociologique c'est le Genre.

En résumé Freud soutient l'existence de deux sexes (allant jusqu'à inventer pour les besoins une « migration libidinale » *spécifiquement* féminine), mais soutient également que la libido ne connaît point de différence sexuelle et que d'ailleurs, s'il faut vraiment se résoudre à lui donner un sexe, elle sera plutôt mâle. Si l'on rajoute à cela sa croyance presque inébranlable, empruntée à Fliess, en la bisexualité, en l'existence régulière de *deux* sexes chez le même individu, on a presque tous les cas de figure possibles : bien sûr

il y a deux sexes, sauf qu'il n'y en a qu'un, et d'ailleurs la preuve c'est que les deux se rencontrent toujours chez le même individu.

Pour se dégager de cette impasse, nous avons évoqué le coup de génie de Lacan convoquant Frege, Cantor, Russel, Godel… et de son forçage mathématique pour décréter l'inaccessibilité du nombre 2 afin de se décaler de la longue histoire concernant le nombre des sexes et nombrer cette fois-ci les jouissances. Il y en a une qui va de soi affirme-t-il, c'est la phallique. Les délices du recours au mode conditionnel sont à savourer sans modération pour la suite : résumons. Mais se pourrait-il qu'il y en ait une autre ? S'il y en avait une elle serait dite féminine et elle aurait la puissance du dénombrable sur le modèle de la succession des nombres entiers et se trouverait infinie, donc… inaccessible. L'inaccessibilité du 2 de Lacan nous conduit à ce que si une deuxième jouissance existe il faut la poser comme inaccessible ce qui ne veut pas dire inexistante.

Cela produit le tableau de la sexuation dont nous retiendrons aujourd'hui uniquement ceci:



Ce tableau doit à mon sens, pour se lire en toute conformité avec la pensée frégéenne, se lire de droite à gauche. Il faut poser 0 à droite pour qu'il y ait 1 à gauche. La deuxième jouissance et un faire-valoir de la première. Le 1 surgissant comme ce qui n'est pas identique à soi.

Le partiel et l'unité

D'emblée est posée l'idée d'un partiel insaisissable dans les pincettes de l'unité. Nous le savons déjà depuis longtemps l'unité possède deux faces, au moins. Platon les énumère dans le Parménide et Lacan va les nommer en 1969-1972. L'unaire c'est l'unité symbolique incarnée par un trait indivisible. C'est une fiction parfaite. L'unien c'est une unité imaginaire incarnée par l'image spéculaire, c'est l'image englobante et la problématique de la circonscription sur laquelle iconodoules et iconoclastes se sont échappés durant des siècles. Et le partiel échappe à l'unien et l'unaire on ne sait pas trop comment, alors que le symbolique n'y échappe pas. C'est donc un partiel qui s'annonce comme un parfait personnage de dessins animés dans le genre Robin des bois. Dès ses premiers pas il est libéré de tout asservissement à un concept. Il est insoumis à l'imaginaire de l'image spéculaire. Il est lié à la pulsion et au désir, il est prêt à gambader et à accomplir pour Geppetto son marionnettiste des tâches multiples et variées. Mais il a des exigences : il faut le nourrir en non-rapport.

Si nous prenons en compte l'avancée de Lacan quant à la question de l'inconscient et de la désexualisation de la pulsion dans les dernières années

de son enseignement, comment résistent les arguments des tenants du statu quo concernant la jouissance ? Quatre remarques semblent militer pour une mutation désormais inéluctable du concept de la jouissance de l'Autre.

Première remarque : Comment y croire ?

Une femme éprouverait donc qu'une part d'elle-même est prise dans la jouissance phallique, l'autre part se situant dans ce que Lacan appelle « jouissance de l'Autre » ou « jouissance du corps ». Le danger étant de catégoriser une essence féminine dont il est dit qu'elle n'existe pas. En effet, l'autre jouissance n'est pas le trait féminin par excellence, car cela rétablirait deux ensembles fermés. Donc cette autre jouissance on n'en sait rien, elle est hors langage. On ne peut que la supposer et, délices du conditionnel, s'il devait y en avoir une autre que la phallique ce serait celle-là. Il s'agit donc là d'une idée, d'une perception imaginaire. Notons que si elle est hors langage elle est dans le registre de la croyance. Pouvons-nous nous demander s'il est possible de ne pas y croire ? Bien sûr je peux supposer moi, homme, face à « l'énigme de la femme pour un homme » (sic) une jouissance autre que la mienne sans pouvoir la cerner. Mais il n'est pas besoin que l'autre soit une femme pour que je me pose cette question. L'autre partenaire, un homme pour une femme ou du même sexe alimente tout autant la question d'une supposée énigme. Que sais-je de la jouissance de l'autre ? Rien. Donc pourquoi croire à une autre jouissance si ce n'est que nous serions tous insatisfaits de la jouissance phallique. Toujours devant le public américain à Baltimore Lacan déclare :

> «Si l'être humain est une chose en quoi que ce soit pensable, c'est par-dessus tout comme sujet de la jouissance ; mais cette loi psychologique que l'on appelle principe de plaisir (et qui n'est que le principe de déplaisir) est bien près de créer une barrière à toute jouissance. Si je jouis un peu trop, je commence à sentir la douleur et je modère mes plaisirs. L'organisme semble fait pour empêcher trop de jouissance. Nous serions probablement aussi tranquilles que des huîtres s'il n'y avait cette étrange organisation qui nous force à franchir cette barrière du plaisir, ou peut-être seulement à rêver que nous le faisons. Tout ce qui est élaboré par la construction subjective à l'échelle du signifiant dans sa relation à l'Autre et qui a ses racines dans le langage, est seulement là pour permettre au champ du désir de nous autoriser à approcher, à tester cette sorte de jouissance interdite, seul sens précieux offert à notre vie.»

Donc, tester cette jouissance interdite serait un sens précieux offert à notre vie. Il est à noter dans cette citation que Lacan évoque à deux endroits l'*organ*isme et l'*organ*isation de quoi alimenter en eau le moulin des fervents de la jouissance d'organe. Mais nous sommes en 1966 !

Deuxième remarque : Le magasin des accessoires

Certains vont s'appuyer sur la caractéristique du signifiant pour rappeler que le dit signifiant est coupure donc qu'il délimite un bord, et que par conséquent le signifiant lui-même nous permet d'évoquer autre chose que ce qu'il dit, et qu'ainsi il produit son au-delà. Donc pourquoi pas une autre jouissance et tant qu'à faire féminine ? Remarque tout à fait fondée, à condition de préciser d'une part si l'on parle du signifiant linguistique ou du signifiant inconscient et d'autre part que désormais, comme nous l'avons vu, l'incon-

scient réel est approché comme extérieur à la machine signifiante pourvoyeuse de sens. Le signifiant semble désormais bel et bien discrédité dans son rapport à la jouissance et renvoyé au magasin des accessoires.

Troisième remarque : Le phallus dans tous ses états

Le phallus traverse de part en part l'œuvre de Lacan en se métamorphosant au fil de son avancée au point de devenir méconnaissable à celui qui persisterait à y voir même dans sa dimension métaphorique, le signifiant du plus et du moins, de l'apparition et de la disparition (tumescence et détumescence de l'organe pénien).

Selon les états de la théorie de Lacan le phallus est d'abord le phallus imaginaire, celui de 1958, puis le signifiant du phallus en tant que « signifiant qui désigne dans leur ensemble les effets de signifié, en tant que le signifiant les conditionne par sa présence de signifiant », puis la fonction phallique qui articule l'impossibilité du rapport sexuel et se trouve à l'œuvre dans les formules de la sexuation. Si on prend le signifiant deuxième époque, effectivement il a pour fonction de faire voile et fait donc croire à un au-delà du voile. Il y aurait alors un au-delà de la jouissance phallique. Oui, mais le phallus en 1973 n'est plus ce qu'il était, il devient fonction au sens frégéen, c'est-à-dire une expression insaturée en attente d'un argument pour être complétée, il met en rapport des éléments appartenant à deux séries disjointes, non pas hommes et femmes mais êtres parlants et Jouissance. La fonction phallique nomme le rapport de chaque être parlant à la jouissance.

Quatrième remarque : La vérité c'est de jouir à faire semblant

Par un énoncé poético-mystico-logique qu'affectionne Lacan cette jouissance supplémentaire dite féminine n'est pas réservée qu'aux femmes puisque les hommes peuvent également y avoir accès. Et que La Femme n'existe pas. Certes, la femme comme aime à le répéter Lacan on la dit femme (diffame). Voilà que la femme ce n'est pas la femme, mais un autre nom de Dieu, mieux la Vérité.

> « La jouissance de la femme, elle, ne va pas sans dire, c'est-à-dire sans le dire de la vérité ». LXXI *Les non-dupes errent* leçon du 12 février 1974.

> […] il n'y a qu'une manière […] de pouvoir écrire la femme sans avoir à barrer le « la », c'est au niveau où la femme c'est la vérité ». LXX *Encore* leçon du 10 avril 1973.

Ce qui nous conduit à approcher la jouissance dans sa relation à la vérité et au semblant. Il y a là aussi une évolution de la pensée de Lacan sur la question de la vérité. Au début il la valorise puis petit à petit elle se trouve frappée de disgrâce : il la dit trompeuse, que c'est un mirage, que de toute façon elle ment. Elle ment puisqu'avec les mots on n'arrive pas à rejoindre le réel. Elle ment parce qu'elle n'est jamais que mi-dite, les mots manquent, on ne peut pas la dire toute etc. On court derrière et il n'y a pas de point d'arrêt. Bien sûr, on ne peut pas s'en passer de la vérité en psychanalyse, ce sont les paroles qui cherchent à répondre aux questions d'un sujet. Pour arrêter la vérité c'est-à-dire la continuation infinie de l'association libre et du déchiffrage qui n'ont pas de fin en eux-mêmes, il faut le réel. Le réel du symptôme en

tant qu'il est un élément de la langue qui fixe la jouissance. On l'a dit, le réel ça fait soit bouchon soit arrêt soit limite. Du coup, la vérité c'est de jouer à faire semblant, mieux, de jouir à faire semblant.

Voilà pourquoi on peut soutenir in fine qu'il n'y a qu'une seule jouissance, celle de lalangue. On ne peut l'appeler Phallique puisqu'elle est au-delà de l'interdit en tant que corps qui se jouit. Si on voulait absolument l'appeler phallique ce serait du fait que le phallus est à considérer comme la relation du sujet à sa jouissance, à ce fameux se jouir. C'est du côté du un, côté gauche du tableau de la sexuation. Et s'il faut à tout prix introduire le phallus deuxième époque ce ne serait pas le phallus en tant que signifiant de la jouissance comme certains collègues ont pu le soutenir, mais comme signifié de la jouissance.

À la fois, je ne peux me contenter d'en posséder une et une seule, mais, je ne peux pas m'en donner 2. Cette notion d'inaccessibilité du 2 qui est un forçage de Lacan comme nous l'avons rappelé, désigne la recherche d'une parité dont il est exclu qu'elle l'atteigne. Certes, je peux toujours en nommer d'autres, c'est ce que nous avons fait cette année mais elles ne seront que des modalités de la jouissance de lalangue, jouissance de l'ordre du traumatisme, du choc, de la pure contingence. Si nous parlons de jouissance du corps nous parlons non pas d'une Autre jouissance mais de la motérialité de l'inconscient. Donc de la jouissance de lalangue.

Les idées exposées ci-dessus ne se veulent en aucune façon doctrinaires mais tentatives pour ouvrir des pistes de réflexion. Il appartient à chaque praticien de la psychanalyse de se situer dans ces scansions de la doctrine, car il serait regrettable, pour ne pas dire plus, que la psychanalyse elle-même, en tant que discipline, oublie qu'elle tisse l'étoffe du savoir que chaque patient suppose être sa vérité. L'amenuisement progressif des références faites aux mathèmes et aux signifiants de la théorie analytique par Lacan dans les dernières années de son enseignement, au profit de développements topologiques qui apparaissent après coup sans rapport avec celle-ci, semble valoir comme effort d'entreprendre une fondation ex novo de l'analyse à partir de l'hypothèse que la structure est topologique, si l'on fait le choix de la concevoir sans éléments discrets susceptibles d'un savoir (ce que serait un inconscient substantifié). Lacan lui-même a participé au renversement de sa propre théorie (par exemple le Lacan de 1972 contre celui de 1958).

> « À partir de là s'ouvre le questionnement sans fin de la psychanalyse : chaque définition y est continûment remise en perspective d'un manque qui donne encore et toujours à penser. » Christian Fierens, *Comment penser la folie essai pour une méthode*, Point Hors Ligne ERES, 2005.

INDEX DES NOTIONS

A
addictions 15, 113, 114
anatomie 54, 87, 250
anéantissement 8, 154, 170, 242
angoisse 5, 6, 8, 9, 23, 24, 27, 50, 51, 61, 111, 125, 142, 150, 165, 183, 194, 199, 234, 238, 255
apaisement 8, 13
Autre, grand 16, 17, 43, 44, 45, 157, 171, 192, 193, 231, 236, 238, 250, 251

B
béatitude 58, 111, 192, 201
besoins 49, 87, 102, 164, 264
bisexualité 87, 88, 264
bonheur 7, 15, 27, 29, 66, 68, 150, 227, 231

C
capitalisme 11, 119, 126, 129
castration 23 à 28, 35, 37, 40, 51, 87, 108, 109, 157, 178, 180, 193, 205, 207, 208, 215, 250
chaîne 16, 17, 22, 43, 44, 58, 84, 107, 108, 124, 129, 130, 136, 141, 142, 143, 262
chute 10, 84, 107, 111, 133, 159, 164, 165, 181, 182, 228, 248, 263
comédien 135 à 138, 140 à 145, 147, 148, 233, 253, 254
contentement 13
continuité 19, 32, 79, 80 à 83, 108, 168, 170, 241, 244
copulation 25, 49, 205, 208
corps, Le 16, 18, 19, 25 à 28, 32, 34, 44, 57, 59 à 62, 65, 67, 68, 86, 106, 107, 109, 110, 115, 135, 136, 138, 139, 143, 144, 145, 153, 156, 157, 160, 162, 171, 172, 176, 177, 179, 180, 181, 203 à 209, 215, 216, 230, 233, 234, 247, 251, 256, 260, 263
courage 6, 7, 77, 131, 173, 227
création 73, 76, 123, 125, 150, 151, 190, 193, 227, 229, 230, 241, 243, 245, 248, 254, 260
cri 57, 62, 70, 77
culpabilité 16, 49, 51, 78

D
danse, La 62, 168, 170 à 174, 176, 203 à 209, 226, 250, 251
délire 32, 39, 142, 220
demande 7, 24, 41, 45, 46, 80, 115, 125, 130, 131, 138, 140, 142, 163, 164, 165, 179, 187, 201, 204, 214, 217, 227, 251, 252, 258, 260
démocratie 117, 125, 132, 133, 155, 244
désir d'écrire 70, 74
destruction 35, 136, 139, 153, 154 à 158, 186
discontinuité 79 à 84, 108, 170
discours 5, 8, 9, 27, 28, 33, 35, 38, 42, 46, 50, 53, 54, 65, 67, 75, 77, 79, 80, 85, 87, 88, 92 à 95, 97, 99 à 102, 109, 111, 118 à 121, 130, 131, 155, 156, 159, 163, 177 à 180, 183, 184, 193, 200, 204, 205, 206, 212, 213, 230, 231, 239, 253, 261, 262
dogme 154, 187, 237, 242
don 26, 42, 45, 52, 190

E
échange 42, 45, 48, 51, 76, 178, 226
écriture 25, 38, 39, 40, 57, 59, 61, 62, 63, 68 à 74, 76, 77, 78, 84, 85, 86, 89, 106, 111, 113, 114, 168, 169, 170, 171, 172, 187, 193, 215, 251
énigme 31, 36, 50, 174, 204, 259, 266
énonciation 43, 44, 82, 109, 120, 137, 140, 141
enseignement 6, 32, 40, 54, 77, 80, 82, 120, 121, 191, 192, 195, 201, 257, 261, 263, 264, 266, 268
épiphanie 19, 189
escabeau 10, 182
esthétique 11, 176, 177, 179, 181, 182, 183, 230, 241, 243, 245, 246, 247, 249, 251, 253, 255, 256
éthique 38, 39, 50, 61, 74, 75, 118, 123, 124, 130, 131, 204, 207, 242, 262
extatique 15, 16, 17, 19, 191, 192, 234

F
fantasme 16, 21, 23, 25, 26, 33, 53, 60, 61, 67, 68, 84, 85, 86, 135, 143, 154, 156, 163, 171, 172, 175, 178 à 182, 198, 212, 229, 238, 262, 263
fétichisation 203, 205, 208
fragments 75, 98, 197
frustrations 8

G
graphe 44

H
holophrase 58, 59
Honte 34, 147, 181, 228
horreur 8, 27, 65, 125, 136, 144, 204, 205, 227
hystérique 8, 26, 53, 54, 110, 207

I
idéologie 118, 123
imaginaire 20, 24, 26, 32, 33, 35, 42, 44, 68, 88, 105, 107, 108, 109, 111, 112, 115, 141, 143, 144, 149, 156, 159, 163, 164, 167, 168, 175, 178, 179, 193, 194, 201, 205, 219, 220, 221, 230, 241, 254, 265, 266, 267
impératif 16, 17, 33, 57, 59, 61, 105, 145
imposture 46, 124, 227, 229, 233, 236, 237, 239
incomplétude 13, 17, 44, 86, 92, 107, 181
inconsistance 92, 103
indécidable 42, 54, 92
indémontrable 92
infini actuel 42, 43, 84
infini potentiel 42, 43, 84, 254
instinct 156, 257, 258

J
j'ouïs-sens 14, 65 à 68, 111, 225
joie 14, 15, 17, 32, 49, 55, 61, 65, 66, 67, 111, 149, 151, 167, 175, 198, 201, 227, 230
jouir 5, 8, 9, 10, 11, 13, 15, 16, 17, 23 à 27, 33, 35 à 38, 49, 51, 58, 60, 61, 65, 88, 95, 98, 99, 103, 106, 109, 110, 111, 114, 142, 156, 157, 158, 159, 176, 183, 189, 195, 213, 215, 220, 221, 228, 230, 233, 235, 238, 254, 258, 260, 261, 262, 267, 268
jouissance Autre 24, 27, 29, 32, 36, 50, 53, 61, 80, 107, 108, 109, 113, 138, 145, 168, 169, 170, 173, 193, 194, 207, 234, 266
jouissance féminine 22, 25, 26, 52, 107, 193, 235, 250, 264
jouissance phallique 22, 23, 32, 50, 80, 89, 90, 91, 107, 108, 109, 110, 113, 168, 193, 194, 197, 199, 208, 215, 234, 264, 266, 267
jubilation 15, 111, 147, 167, 174, 175, 211, 214, 216, 217, 227, 233, 234, 235

L
l'amour 15, 17, 19, 23 à 28, 33, 35, 39, 52, 53, 67, 100 à 103, 137, 144, 165, 171, 177, 181, 182, 187, 189, 255, 257 à 260
l'Autre jouissance 22, 26, 37, 266
l'évaluation 117, 119, 120, 121, 123, 124, 125, 127, 128, 129, 131, 132, 133
l'exil 71, 74
l'identification 90, 91, 187
l'impossible 22, 28, 40, 47, 57, 58, 59, 62, 75, 93, 108, 139, 174, 179, 212
lâcher-prise 71, 74
Lalangue 38, 40, 45, 60, 61, 107, 110, 136, 139, 156, 263, 268
libéralisme 76, 124, 129
libertinage 35
libido 54, 87, 88, 181, 251, 264
lien social 9, 10, 47, 79, 94, 111, 178, 182, 183, 213, 250, 261
limite 24, 26, 32, 38, 43, 55, 59, 65, 67, 68, 74, 84, 85, 86, 103, 106 à 109, 127, 128, 147, 148, 155, 170 à 173, 178, 191, 192, 197, 199, 234, 257, 258, 264, 268
littérature 38, 70 à 74, 76, 115, 121, 137, 200

M
maîtres 5, 6, 9, 36, 50, 76, 162, 185
malentendu 112, 156, 236
masochisme 34
Mélancolie 135 à 139, 141, 143, 145, 148 à 151, 160, 164
mensonge 6, 77, 141, 142, 227, 230
métaphore 136, 142, 164, 171, 205, 241, 243, 250
modernité 79, 93, 99, 100, 103
monologue 114, 135, 136, 137, 138, 140, 142, 143, 145, 147
mort 7, 8, 14, 17, 21 à 29, 32, 34, 35, 40, 52, 55, 58, 60, 70, 77, 106, 111, 121, 126, 136, 139, 143, 147 à 150, 154, 156 à 159, 162 à 165, 167, 170, 171, 172, 174, 186, 191, 194, 196, 198, 204, 211, 214, 226, 227, 228, 230, 231, 234, 238, 242, 258
mystères 49, 111, 186, 190, 256
mysticisme 197, 198, 199, 201
mystique 26, 28, 31, 36, 61, 107, 155, 185 à 189, 190, 191, 194 à 201, 234, 251
mystiques 25, 26, 28, 61, 185, 189, 191, 192, 193, 195, 197, 198, 199, 201
mythe 24, 36, 43, 76, 109, 110, 159, 164, 231, 259, 260
mythologie 7

N
narcissisme 10, 40, 164, 180, 181, 182, 199
narsouillisme 10, 181, 182
nirvana 139, 170
nœud borroméen 13, 46, 50, 68, 106, 107, 109, 111, 113, 168

nœuds 45, 53, 112
non-sens 65, 67, 79, 147, 148, 149, 151
normalisation 37, 117, 123, 125, 126, 127, 129, 130
normes 117, 123, 124, 125, 126, 127, 130, 131, 160, 166, 182
nostalgie 18, 49, 254

O
objet a 9, 20, 24, 25, 26, 43, 45, 93, 95, 107, 108, 109, 110, 136, 144, 177, 178, 179, 180, 182, 183, 238
obscène 23, 172, 203, 205, 219, 221, 228, 251
obsessionnel 45, 84, 128
organe 23, 24, 34, 51, 54, 88, 107, 108, 180, 234, 266, 267
orgasme 14, 51, 67, 148, 234

P
pansexualisme 259
parade 35, 207
parents 6, 54, 75, 120, 129, 164, 169
passion 24, 27, 66, 103, 105, 130, 141, 180, 186, 195, 204, 217, 226, 238
performance 35, 59, 77, 123, 159, 164, 242, 243, 253, 254, 256
pervers 15, 19, 24, 38, 44, 47, 234, 238
perversion 44, 238
phallus 22, 50, 52, 87, 88, 107, 108, 171, 178, 180, 193, 199, 205, 267, 268
plaisir 8, 10, 11, 13 à 16, 24, 27, 29, 31, 35, 36, 48, 49, 60, 61, 67, 98, 99, 105, 106, 111, 114, 143, 148, 149, 151, 162, 163, 170, 217, 219 à 222, 224, 233, 234, 235, 245, 250, 256, 266
plus-value 11, 129, 178, 235
politique 10, 21, 54, 69, 70, 71, 73, 74, 75, 77, 83, 117, 118, 119, 124, 125, 131, 159, 178
pousse-au-même 9
principe de plaisir 13, 14, 27, 29, 35, 60, 61, 143, 148, 162, 163, 170, 219, 220, 221, 233, 235, 266
psychiatrie 69, 74, 106, 116, 118, 120, 121, 125, 126, 127, 128, 131, 132
psychose 32, 69, 71, 74, 76, 136, 197, 199, 235
pulsion 8, 14, 17, 24, 28, 38, 44, 60, 106, 109, 110, 139, 143, 170, 172, 174, 175, 180, 206, 227, 231, 234, 242, 256, 258, 260, 262, 265

R
Réel 22, 25, 27, 28, 32, 35, 37, 40, 41, 42, 44 à 47, 49, 50, 51, 60, 61, 67, 68, 70 à 73, 75, 79, 84, 85, 86, 88, 103, 105, 107 à 112, 140, 162, 163, 167, 169, 175, 178, 191, 193, 194, 199, 201, 204 à 207, 212, 219 à 223, 231, 234, 238, 244, 246, 254, 257, 259, 261 à 264, 267, 268
renoncement 61, 173, 221
rentabilité 123, 130
répétition 5, 14, 15, 24, 40, 42, 43, 59, 60, 68, 106, 109, 136, 139, 143, 174, 242
rêve 24, 44, 47, 48, 49, 53, 54, 71, 78, 153, 154, 156, 158, 167, 168, 171, 172, 179, 199, 200, 254

S
sacré 19, 168, 171, 172, 177, 180, 181, 182, 204
satisfaction 8, 9, 10, 13, 14, 16, 17, 40, 59, 88, 98, 99, 107, 110, 159, 175, 219, 220, 224, 256, 260
scène 19, 23, 25, 45, 49, 50, 70, 72, 73, 76, 77, 82, 98, 111, 115, 127, 130, 133, 136, 138, 140, 141, 143, 144, 145, 147, 156, 163, 165, 168, 172, 188, 204, 219, 223, 227, 228, 233, 243, 253
se jouit 16, 58, 60, 67, 105, 106, 110, 111, 216, 257, 261, 264, 268
sens, le 16, 40, 43, 59, 79, 87, 95, 105, 108 à 111, 131, 132, 142, 147, 148, 149, 171, 188, 212, 233, 235, 244, 253, 255
sexualité 25, 26, 31, 33, 35, 36, 37, 49, 86, 88, 100, 101, 106, 180, 220, 221, 251, 257, 259, 262
sexuation 25, 79, 85, 88, 91, 92, 93, 250, 264, 265, 267, 268
sidération 58, 170, 174, 208
signifié 44, 58, 172, 211, 267, 268
Sinthome 17, 40, 107, 108, 111, 112, 207, 242
soumission 123, 124, 130, 131, 175, 220
sublimation 38, 53, 61, 115, 144, 145, 175, 197, 199, 205, 207, 243, 255
surmoi 9, 59, 197, 203, 208, 212
symbolique 17, 32, 35, 36, 37, 44, 45, 51, 68, 73, 75, 80, 105, 107, 108, 109, 111, 112, 135, 140, 142, 159, 163, 164, 167 à 171, 174, 175, 179, 193, 194, 208, 250, 265
symptôme 6, 7, 10, 15, 19, 32, 40, 47, 59, 60, 61, 63, 67, 71, 72, 74, 78, 85, 86, 105, 109, 111, 112, 126, 127, 128, 136, 182, 194, 220, 238, 239, 242, 254, 256, 259, 262, 264, 268

T
temps lisse 168, 169, 170, 173
temps strié 168, 169, 173

timbre, Le 169
toxicomane 44, 103, 115
toxicomanie 15, 107, 113, 114, 169
transfert 28, 45, 46, 50, 67, 71, 74, 76, 108, 110, 131, 138, 166, 237, 238, 263
transmission 45, 75, 242
traumatisme 47, 69, 70, 72, 74, 75, 78, 257, 261, 264, 268

U
usufruit 10, 13

V
Vérité 6, 26, 28, 32, 36, 37, 38, 41, 46, 50, 51, 54, 74, 75, 80, 93, 94, 95, 103, 125, 126, 128, 139, 140, 144, 145, 153, 156, 192, 193, 204, 207, 212, 213, 221, 231, 237, 261, 267, 268
vide 17, 18, 19, 39, 57, 62, 83, 89, 90, 91, 106, 109, 136, 142, 143, 145, 147, 148, 163, 207, 248
violence 129, 163, 164, 170, 182, 213, 248, 249, 250, 252

INDEX DES NOMS

A
Abel 200
Adam 34, 187
Adorno 130
Agamemnon 252
Alain 17, 69, 137, 212
Ali, Sami 187, 191
Alighieri, Dante 225
Almodovar, Pedro 28
Anaxagore 193
André, Serge 179, 237, 238, 239
Antigone 28, 235, 254
Appelfeld, Aaron 71, 76
Arendt, Hannah 125, 129
Aristophane 259, 261
Aron, Raymond 189
Artaud, Antonin 230
Attar 189

B
Baker, Garry 129
Barenboïm, Daniel 206
Barreau, Jean-Louis 228
Barthes, Roland 139
Bataille, Georges 16, 21, 24, 31, 32, 36, 37, 38, 198, 199
Baudelaire, Charles 111, 242, 249, 253
Baumgarten 245
Beckett, Samuel 149
Bellissen, Héloïse Guay de 113, 115
Benda, Julien 137
Benslama, Fethi 187
Benveniste, Émile 200
Bernini, Gian Lorenzo 31
Béroul 19
Biberach, Martinus von 151
Bidar, Abdennour 194, 196
Bion, Wilfred 198
Blanchot, Maurice 38, 105
Boukharine, Nikolaï 83
Boulez, Pierre 168, 252
Bourdieu, Pierre 83, 119, 123, 124, 129, 130, 131
Bourignon, Antoinette 198
Bousquet, Joë 31, 36
Braunstein, Nestor 108, 109, 112, 235, 239
Breton, André 31, 36, 37
Broda, Martine 137, 140, 141, 142, 143, 144
Brown, Trisha 172
Bukhari, Hadith 194

C
Callas, la 252
Cambau, Laure 39
Canguilhem, Georges 118
Cantor, Georg 84, 85, 89, 265
Cartet, Denis 77
Casanova 35
Celan, Paul 39
Céline, Ferdinand 40, 211
Cervantes, François 72
Chartier, Jean-Pierre 164
Chasseguet-Smirguel, Janine 166
Chemla, Patrick 76

Cherki, Alice 77
Chouraqui, André 17
Clair, Jean 150
Clytemnestre 252
Cobain, Kurt 115
Conté, Claude 47
Corbin, Henri 188, 189, 190, 194, 195
Corneille 19
Créon 234
Croce, Benedetto 246
Cues, Nicolas de 84
Cyrulnik, Boris 78

D
d'Anvers, Hadewijch 31, 198, 199
d'Avila, Sainte Thérèse 31
Decroux, Étienne 227
Deguy, Michel 198
Delacourt, Grégoire 101
Delbo, Charlotte 71
Desargues, Girard 84
Descartes 52, 189, 245
Descartes, René 189
Diaghilev, Serge 167, 174
Didier-Weill, Alain 212
Dolto, Françoise 156, 157
Dora 52, 54, 85
Du Bellay 149, 236
Dufour, Dany Robert 236
Duncan, Isadora 250
Dupin, Auguste 40
Duras, Marguerite 154

E
Eckart, Maître 201
Edwarda, Madame 37
Éluard, Paul 18
Éros 5, 8, 32, 34, 48, 189, 198, 206, 227, 234, 242

F
Fennetaux, Michel 75
Fenoglio, Irène 61
Ferenczi, Sandor 34
Fliess, Wilhelm 87, 88, 264
Fontana, Lucio 241
Forêts, René-Louis Des 198
Foucault, Michel 117, 124 à 130
Fragonard 35
Frege, Gottlob 88, 89, 90, 92, 265
Fromm, Erich 198

G
Galilée 62, 84, 176
Gantheret, François 75
Garcia, Vivien 244
Gide, André 137
Gilbert-Lecomte, Roger 198
Giovannoni, Jean Louis 71, 76
Giraudoux, Jean 137
Girons, Baldine Saint 255
Godard, Jean Luc 158
Gödel, Kurt 55, 86, 265
Goetz, Benoît 230
Gorz, André 39
Gracq, Julien 84
Gradowski 77
Groddeck, Georg 198
Guilbert, Yvette 230
Guyon, Madame 198

H
Hâfiz 191
Hallaj, Al 200
Hegel, Georg Wilhelm Fiedrich 42, 83, 84, 215

I
Iblis-Satan 187
Iqbal, Mohamed 195, 196
Irma 47, 48, 54

J
Jakobson, Roman 188
Jambet, Christian 189
Jarry, Alfred 33, 149
Joyce, James 10, 15, 36, 37, 111, 112
Jung, Carl Gustav 198
Juranville, Alain 17
Juranville, Anne 160, 164, 166

K
Kabbale 49
Kandinski 250
Kant, Emmanuel 245
Khadra, Yasmina 236
Kichizo 21, 23, 24, 27
Klein, Denis B. 47
Koyré, Alexandre 84
Kristeva, Julia 35

L
l'Aéropagyte, Denys 198
Lachenal, Louis 34

Laclos, Pierre Choderlos de 35
Lambotte, Marie Claude 138
Laqueur, Thomas 86
Lebreton, Yves 228
Leibniz, Gottfried Wilhelm 83
Lely, Gilbert 40
Lévi-Strauss, Claude 84
Levi, Primo 69, 71
Lippati, Dinu 252
Loizeau, Sophie 38
Lynch, David 28
Lyotard 118

M
Mahler, Gustav 167
Mallarmé, Stéphane 42, 137, 172
Mannoni, Octave 238
Marceau, Marcel 228
Mark, Franz 250
Markunpoika, Tuomas 157
Marx, Karl 131, 155, 178
Massat, Alice 236, 239
Massignon, Louis 186, 188, 189, 195
Masui, Jacques 201
Mauvignier, Laurent 77
Mazeran, Vincent 74, 76
Méda, Dominique 155, 156
Meddeb, Abdelwahab 188
Merleau-Ponty, Maurice 216
Merteuil, marquise de 35
Messiaen, Olivier 253
Michaud, Henriette 77
Michel - Ange 31
Michel-Chich, Danièle 69
Montrelay, Michèle 31, 36
Morrison, Van 197
Moscovitz, Jean Jacques 75, 77

N
Nached, Rafah 187, 196
Nancy, Jean Luc 205, 206
Nerval, Gérard de 149
Newton, Isaac 83
Nietzsche, Friedrich 111, 144, 201
Nijinsky, Vaslav 167, 175

O
Ogawa, Yoko 70
Oreste 252
Orr, Kevin 113, 114, 115
Oshima, Nagisa 21, 29
Otto, Rudolph 186, 195
Oury, Jean 76, 204

P
Pandelon, René 76
Pasolini, Pier Paolo 40
Pechanski, Denis 78
Perec, Georges 69, 70, 72, 73, 75
Platon 8, 111, 140, 141, 259, 265
Proust, Marcel 106, 137

Q
Quignard, Pascal 57, 61, 62, 173, 174, 176

R
Régnault, François 230
Régy, Claude 230
Reich 169
Ricard, Pierre 194
Rilke, Maria 32, 180
Rimbaud, Arthur 38, 150, 201
Roerich, Nicolas 167, 175
Rosset, Clément 151, 201
Rousseau, Jean-Jacques 130, 131
Rûmi 189
Russel, Bertrand 89, 265

S
Sada 21, 23, 24, 25, 26, 27
Sade 21, 35
Sagot-Duvauroux, Caroline 74, 76
Sayer, Frédéric 250
Scelsi, Giacento 169
Schneider, Michel 236, 239
Schönberg, Arnold 252
Schreber, président 32
Schwarz 119
Semprun, Jorge 69, 71
Sen, Amartya 125
Serres, Michel 74
Sibony, Daniel 111, 171, 172, 176, 180
Simao, Annelyse 39
Simondon, Gilbert 124
Sohrawardi 189
Soler, Colette 178, 182, 204
Stétié, Salah 191, 196
Stockausen, Karlheinz 169
Strauss, Richard 84, 167
Stravinsky, Igor 167 à 170, 171, 173, 174, 175, 176
Suarès, André 137

T
Techigawara, Saburo 171
Terray, Lionel 34
Thanatos 206, 227, 234, 242
Trier, Lars van 150

V
Vaché, Jacques 36, 37
Valas, Patrick 109, 110, 235, 239
Valéry, Paul 40, 137, 172, 211, 214
Van, Marina de 113, 115
Vaneigem, Raoul 35
Vappereau, Jean-Michel 68
Vélasquez, Diego 45
Ventadorn, Bernard de 15
Verlaine, Paul 150
Vernant, Jean Pierre 118
Vigny, Alfred de 255

W
Wagner, Richard 167, 168
Weber, Max 118, 129, 130
Webern, Anton 252
Weil, Simone 131

X
Xenakis 169

Z
Zambon, Catherine 72